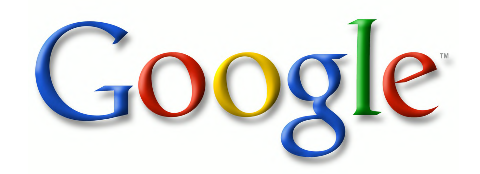
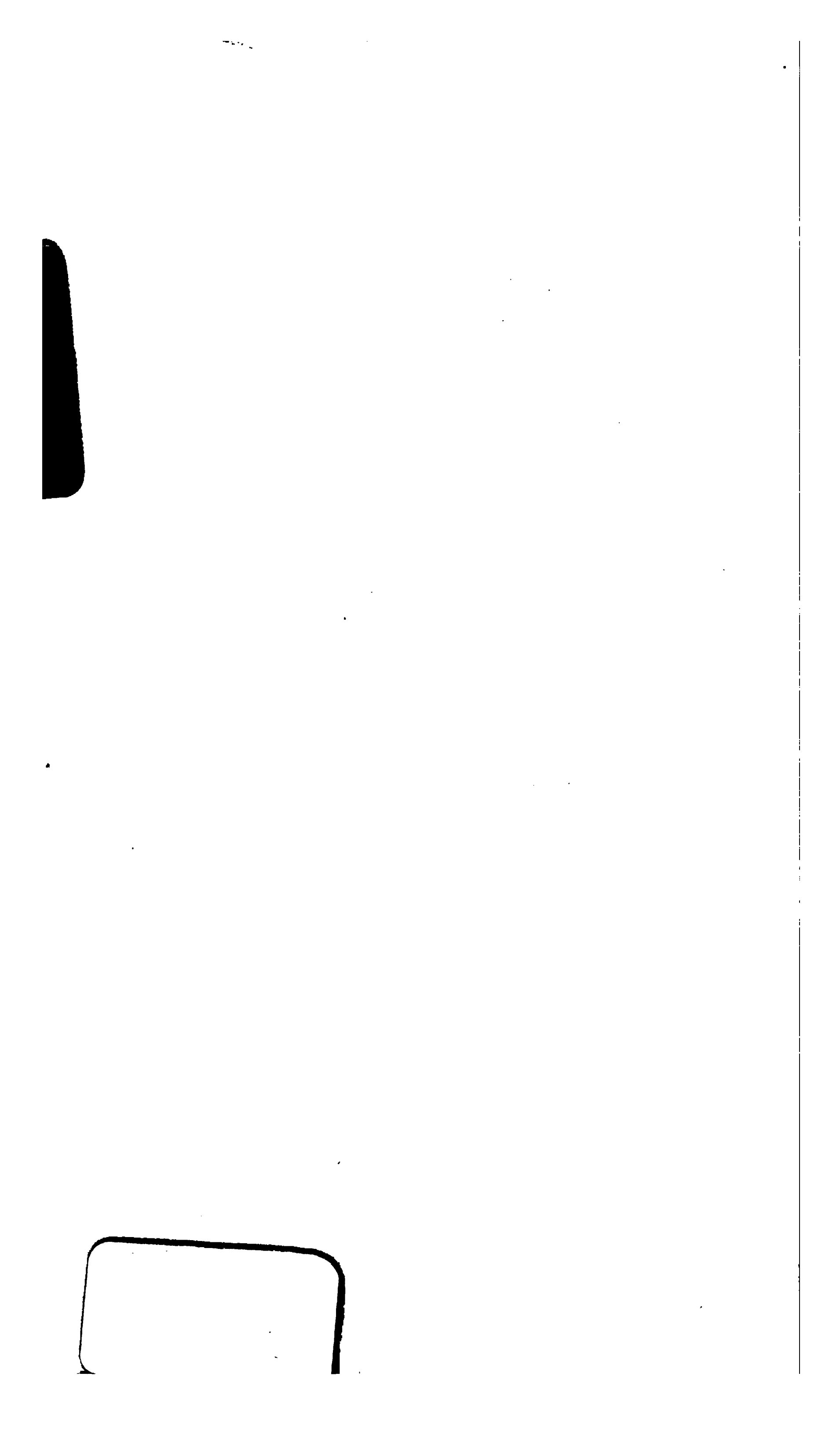








Mme PÉRIÉ-CANDEILLE.

ESSAI
SUR LES FÉLICITÉS HUMAINES,

OU

DICTIONNAIRE
DU BONHEUR,



PAR Mme PÉRIÉ CANDEILLE,

AUTEUR DE LA BELLE FERMIÈRE, DE BATHILDE, D'AGNÈS DE FRANCE, etc.

On apprend à vivre quand la vie est passée.
MONTAIGNE.

Chassons les peines, les plaisirs viendront d'eux-mêmes.
EPICURE.

PREMIÈRE PARTIE.



A PARIS,
CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 7.

1829.



AVIS DE L'ÉDITEUR.

Il est d[redacted]lecteur que ce nouveau *Dictionnaire* ne pouvait être, et n'est effectivement ni régulier ni complet. Toutes les lettres de l'alphabet ne pouvant servir d'initiales à un moyen quelconque de trouver le bonheur ou d'éviter l'infortune, toutes n'ont point concouru à la composition du Dictionnaire. Ensuite, et pour moins d'uniformité dans les articles dont les sujets, subordonnés à l'ordre anti-alphabétique, eussent présenté quelques analogies trop rapprochées l'une de l'autre, cet ordre, presque toujours interverti, réclamera l'indulgence des lecteurs attentifs.

❋

A

MADAME PÉ... DE SEN.....

J'ai puisé près de vous les bonnes pages de ce livre... que je n'ose, toutefois, vous dédier ouvertement, tant je respecte votre repos! tant je me reprocherais de troubler une vie dont toutes les heures composent le meilleur Dictionnaire de bonheur que vos enfans puissent consulter! En l'adressant plus spécialement aux enfans de tous les âges,

si j'ai travaillé pour moi-même, le lecteur me le pardonnera. Dévouée aux épreuves d'une vie agitée, poursuivie du regret de deux pertes récentes, et dans l'éloignement de ma ville natale, j'avais grand besoin de philosophie, de la plus douce, de la plus vraie !..... J'avais surtout besoin de votre estime. Vous ne l'accordez point aux ouvrages inutiles..... Puisse celui-ci ne pas l'être ! Puissiez-vous y retrouver quelques-unes de ces pensées gracieuses et fortes que vos vertus mettent en action ! Votre sourire, qui n'est qu'un attrait pour le monde, sera une récompense pour

Votre amie, tendre et soumise,

Je Périé,

Veuve Simons-Candeille.

PRÉFACE DU LIVRE,

ET

PREMIER MOT DU DICTIONNAIRE.

ACCUEIL!.....

Celui que reçoit un livre n'est de quelque importance qu'autant que l'ouvrage renferme d'anciennes vérités reproduites sous des formes, ou parées de couleurs appropriées à la marche des tems. Abstenons-nous des vaines apologies : elles ne trompent personne...... personne, ni le public, plus impartial que ne le pensent ou ne le disent les écrivains et les mondains. Bonne conduite et bons ouvrages reçoivent tôt ou

tard leur portion d'éloges : qui les mérite les voit venir de loin, et ne se hâte point de courir au devant. En général, trop d'apprêt nuit au succès de toute présentation; et tel qui, en sortant de chez soi, bâtissait vingt châteaux en Espagne sur le terrain flottant d'une première entrevue ou d'une audience particulière, s'en revient confondu de son peu de présence d'esprit et de l'insignifiance de cet accueil si doux dont les démonstrations lui avaient promis tant de choses. Mais ce petit malheur n'advient qu'aux écoliers en savoir vivre. Tout homme qui connaît le monde comptera bien moins sur son bon droit que sur les prédispositions de l'héritière à marier ou du personnage en faveur dont il attend sa destinée. Les grands titulaires et les belles aiment assez à surprendre leurs gens, et ne paient avec joie les dettes légitimes qu'autant

que le créancier discret reçoit son paiement comme don. Ainsi, demander peu à qui nous doit beaucoup, et demander davantage à qui ne nous doit rien, est une assez bonne manière de spéculer sur les promesses d'un accueil plus ou moins poli : ce qui ne veut pas dire qu'un auteur doive se croire appelé au succès de vogue par cela seul que jamais il n'aura été en possession de captiver ou d'émouvoir ses juges.

De tant de philosophes anciens et modernes qui ont écrit sur le bonheur, il n'en est pas, ou il en est peu, qui aient eu à se plaindre de la fortune. Platon, Bias, Zénon, Plutarque, Epicure, Sénèque, Cicéron, étaient riches; Pope n'a point connu la gêne; Montaigne ne manquait de rien; le bienfaisant Helvétius a fait lui-même sa critique par l'exercice continuel des

plus nobles vertus privées (1); Maupertuis (2), non moins riche, mais un peu plus étroit, a écrit assez pauvrement sur cette matière inépuisable; encore, en ses méditations, a-t-il oublié la fortune, que Voltaire, qui s'est moqué de lui, n'avait garde de négliger. De nos jours un jeune orateur, enlevé depuis à la magistrature *, a exhalé dans un poëme en quatre chants quelques idées hyperboliques sur un bonheur tout pastoral; mais ce bonheur, *versifié à là manière d'Helvétius*, sans pouvoir se pratiquer de même, suppose encore quelques milliers d'écus de rentes, et ce bonheur, même avec les milliers d'écus, ne serait pas du goût

(1-2) Voyez les notes à la fin de la première partie.

* M. de Marchangy, si recommandable, d'ailleurs, par ses beaux ouvrages en prose et ses nobles équisitoires.

de tout le monde. Le faible des meilleurs moralistes (et nous allons, selon toute apparence, les imiter dans leurs défauts) est de se proposer volontiers pour exemple, et de chercher dans leurs propres impressions les convenances du lecteur. Ainsi, Fontenelle, le moins passionné des hommes, place le bonheur parfait dans l'absence des passions; et M. Droz, guidé par une ame simple, un esprit droit, et le goût le plus pur, n'a su et ne pouvait enseigner que les vertus qui lui tinrent lieu de tous les biens. Notre tâche, plus difficile, consiste à fournir quelques armes contre les vices ou les défauts *perfectionnés* de l'époque où nous écrivons. Le champ est vaste, mais épineux; et ces sentiers, pratiqués au hasard dans l'escarpement de la montagne voisine, peuvent, si nous nous y engageons, peuvent, tout en nous élevant, nous

ESSAI
SUR LES FÉLICITÉS HUMAINES,
OU
DICTIONNAIRE
DU BONHEUR.

A

Accointance. — Ce mot vieilli, peu usité, mais qui, seul, présente l'image du danger de certains rapports, fruits d'habitudes journalières et de rencontres fortuites, tient à notre sujet par toutes ses ramifications. La mauvaise compagnie gâte plus de caractères que la bonne n'en saurait former. C'est donc à éviter la mauvaise compagnie que doivent tendre nos efforts; et à cet égard, notre ins-

tinct, l'*instinct de conservation*, naturellement opposé à celui de *relation* * vicieuse, nous guide mieux que les préceptes. On voit l'enfant docile, l'élève studieux s'éloigner, sans qu'on le leur dise, du bambin tapageur et de l'écolier rebelle. L'épouse modeste, la fille timide se détournent des femmes et des filles hardies. Le méthodique habitant du Marais, le rêveur du Jardin-des-Plantes, le père de famille, l'artisan occupé ne se presseront point d'accueillir ces hommes turbulens, inquiets, ces prétendus *éclaireurs* de la race humaine, qui, pour trop marcher en avant, s'égarent et perdent l'armée. Enfin, l'octogénaire, l'infirme, l'aveugle même, en fussent-ils réduits à l'unique société d'un vieillard sans principes (personnage si effrayant qu'à peine ose-t-on supposer qu'il existe); on les verra préférer l'entière solitude, la solitude avec

* Système d'Alibert.

leurs souvenirs, aux ennuis, au dégoût, à la terreur involontaire de cette horrible accointance. Tous les honnêtes gens se devinent; ils se soutiennent par l'intérêt de l'ordre, et l'ordre est le pivot du monde : voilà pourquoi les bonnes liaisons, si légères qu'elles soient, durent plus long-tems que les mauvaises : avec celles-ci on n'a que des complices; les autres donnent des amis.

*

ACTIVITÉ. — Il en est une bien malheureuse; c'est celle qui porte à s'immiscer dans les affaires d'autrui, et de tâcher d'ennuyer son voisin pour éviter de s'ennuyer soi-même; celle dont l'unique but est de satisfaire une curiosité banale; de suppléer à la stérilité d'un cœur privé d'affections, d'un esprit dénué d'alimens; d'occuper de fadaises, la plupart insipides, et souvent pernicieuses, les femmes

désœuvrées, les hommes inutiles; celle enfin dont l'inquiétude, assez vive pour accélérer la démarche, pour presser l'heure d'un repas, pour le supprimer au besoin, n'a pourtant d'autre objet que d'occuper, d'inquiéter, de mystifier tel et tel dont on ne se soucie guère, et qui, de son côté, ne s'est jamais soucié de vous. L'original de ce portrait se trouve, surtout chez les célibataires : c'est l'homme de tous les tems et de tous les régimes.

Une activité plus importune, quoique peut-être moins redoutable, est celle que donne, aux intelligences bornées, le cours précipité du sang. Les hommes, les femmes, embarrassés de cette pétulance, sans direction et sans but, et sans fin, ressemblent à l'écureuil courant dans le cylindre : il va, il va, il va..., il se fatigue, il persévère..., il se consume; il est rendu!... Rien ne s'est fait, et rien ne se fera.

Dieu nous garde de cette activité foudroyante, personnelle, admirable comme une

belle horreur ; qui détruit, reconstruit presque aussi facilement, et qui, du débris de ses œuvres, tire chaque jour le lévier dont elle se sert pour remuer le globe!

Et Dieu nous garde encore de l'inévitable assistance de ces intrigans affamés dont l'unique mission est de vous en donner une ; de vous persuader, de vous convaincre que vous êtes né pour les grandes choses, comme ils sont nés pour vivre à vos dépens ; qui, à toute force, vous prêtent de leur activité, à charge par vous de leur rendre quelque peu de votre crédit ; qui n'usent de ce crédit que pour compromettre et souvent pour flétrir les noms auxquels leur nom s'attache : enfans abjects des révolutions ; semblables à ces poissons morts que la tempête jette sur le rivage, et qu'un pêcheur intéressé fait passer avec les vivans : content que l'un corrompe l'autre, pourvu qu'il fasse argent de tout. Mais l'activité généreuse, mais cette faculté du cœur,

agrandie, exaltée par l'imagination; qui se réveille au cri de l'infortune, ne se repose que quand il s'agit de soi, et ne cesse d'agir tant que justice la réclame; celle-là, quand elle peut se règler (car l'activité maladroite est pire que l'inaction); celle-là seule, utile et désirable, est l'attribut le plus nécessaire de l'esprit, des talens, d'un jugement exercé, et devient vertu éminente par l'application de ses forces.

❋

ADRESSE. — S'il en faut, même pour être heureux, combien plus n'en faut-il pas pour se faire pardonner son bonheur! pour le dérober aux atteintes d'une critique pénétrante, minutieuse et envieuse! A voir l'attention que mettent certaines personnes à remarquer ce qui nous manque, et à nous le faire remarquer, on se persuaderait qu'elles prennent

un intérêt vif à notre avancement, à notre gloire, à notre félicité... Non; un tout autre sentiment les dirige. Le cœur humain, rempli de misères, s'étonne, s'afflige le plus souvent de ne pas les trouver dans autrui. Se plaindre, c'est le consoler; se vanter, c'est presque lui faire injure. Qui dit plus heureux, dit plus habile ou plus favorisé du sort : n'attribuer ses avantages qu'à cette dernière influence, c'est faire preuve d'un excellent esprit; et, soit en esprit, soit en crédit, soit en argent, ne pas montrer toute sa fortune est l'art de mieux en jouir et de la conserver.

Il est une adresse charmante, dont toutes les preuves, suggérées ou prescrites par l'*humilité chrétienne*, vous donnent, sur ce qui vous entoure, sur qui vous sert, ou sur qui vous aime, une supériorité marquée : c'est l'empressement à prendre sur soi tous les torts..., bien entendu qu'il ne s'agisse que de délits aux moindres chefs; c'est l'attention à ne laisser

concevoir aux étrangers qu'une idée honorable de ses parens, de ses amis, et de ses connaissances; de persuader aux indifférens que rien de ce qui tient à vous ne peut être fâcheux, ridicule ou répréhensible, et de faire participer au contentement que l'on éprouve ceux mêmes dont les défauts concourraient à l'altérer. Cette manœuvre enchanteresse constitue l'empire des femmes : empire reconnu, général, universel... Si tel est le prix de l'adresse, quelle force ne l'envierait?



AFFABILITÉ. — Appât souvent trompeur; à l'usage de la coquette comme à celui de l'homme en place. Ne renvoyer personne mécontent est le grand art de ceux qui ne veulent contenter personne. Il n'est peut-être que les rois qui puissent échapper au soupçon d'une affabilité fictive; mais de celle-

là même, ne leur devrait-on pas tenir compte? Qu'est-ce donc quand elle est réelle? Malheureusement cette grâce riante, première marque de la pureté d'un grand cœur uni à un grand pouvoir, est, chez les hommes sans crédit, chez les hommes faibles, et surtout chez les femmes, le signe presque certain de l'insouciance de toutes choses. Des sens tranquilles, l'esprit ingénieux, beaucoup d'usage du monde et le désir de plaire, joindront à l'air affable, à l'éternel sourire d'une jolie coquette, le décousu de sentimens et de démonstrations qui la rendra maîtresse d'elle-même et des autres. Elle se jouera de l'espérance, la prodiguera, la reniera; sans se douter seulement du malheur qu'elle prépare, et sans y donner d'autres larmes que celles d'un repentir aussi fugitif que sa cause. Ceci ressemble à un personnage composé... Laissons-le penser au lecteur, et racontons deux anecdotes extraites de mémoires véridiques.

Une femme, une jeune femme, douce, riante, spirituelle, aimable... aimable comme devait l'être à vingt-cinq ans la rancuneuse amie * du rival de Guibert **, s'était flattée de retenir en France un homme d'un caractère grave, que ses fonctions appelaient aux Grandes-Indes. « Restez, lui dit-elle, *je le veux.* Si vous restez, il est possible que dans deux ans je vous épouse. — Je ne puis rester, répond-il; mais dans deux ans je reviendrai, et dans deux ans je vous épouserai. » Il part. Sa douce amie, très-étonnée de son courage, attendit le premier courrier avec l'impatience et l'émotion du dépit. Le courrier n'apporta rien... Elle en fut sérieuse toute une longue soirée. Le lendemain, on reçut la visite de quelques prétendans, ramenés par l'absence du voyageur. Il écrivit, l'infortuné!..... mais

* Madame du Deffand.

** D'Alembert, amant malheureux de mademoiselle de l'Espinasse.

ses lettres, égarées, submergées ou interceptées, ne parvinrent à leur adresse que quand la plus volage des maîtresses avait banni de son souvenir le moins philosophe des amans. D'autres projets avaient pris place dans la tête légère de la dame au doux sourire. Le voyageur revient; il accourt, plein de joie, de trouble et de crainte. « Je suis à vous, dit-il, et maintenant plus digne de vous. J'ai obtenu un nouveau grade, j'ai la croix, ma fortune est doublée, toute ma famille vous tend les bras..... Venez! — Je ne saurais; je pars. — Vous partez! — Oui, je pars à mon tour; j'ai aussi le goût des voyages. — Vous plaisantez! — Du tout. — Vous ne m'aimez plus? — Qu'importe! — Vous en aimez un autre? — Peut-être. — Et vous partez! — Demain, à la pointe du jour. » Une affreuse pâleur se répand sur les traits de cet homme vraiment sage; de cet homme estimé, considéré, âgé de plus de quarante ans. « Prenez garde,

lui dit-il..... (et son accent avait changé); prenez bien garde à ce que vous allez faire. Je suis instruit. Si vous aimiez, je respecterais vos engagemens; mais vous ne quittez la France que par suite d'embarras de fortune : ces embarras cessent par mon retour. Je puis tout sacrifier, tout tenter pour obtenir le pardon de ma faute. Oui, je le sens, je vous ai offensée; je devais rester près de vous; je réparerai mes torts; exigez, ordonnez, rien ne me coûtera avec l'espérance de vous posséder un jour..... Mais si vous partez, je me tue. — Tout de bon? vous tuer par amour, par désespoir d'amour, après deux ans d'absence et de silence?..... Oh! quel honneur cela me ferait! »

Au bout d'une grande demi-heure d'entretien héroïquement soutenu sur ce ton, madame de *** se retire; c'était le soir, et assez tard. Le voyageur se rend à son auberge, située près de là; il range à la hâte quelques

papiers, donne un ordre à son domestique, le renvoie, se tire un coup de pistolet, y survit quinze à vingt minutes. Madame de *** reçoit en frémissant les derniers soupirs de celui dont elle vient de causer la mort; se dérobe aux enquêtes, essuie ses pleurs, écrit, pour que rien ne paraisse, quelques billets d'adieux à ses nombreux amis, qu'elle se dispense de revoir, et monte en voiture avec joie en songeant que chaque tour de roue va l'éloigner du théâtre d'un événement que ses précautions ont couvert d'un voile impénétrable.

Ce trait, à la charge de notre sexe, le cède, ce nous semble, au trait suivant, également attesté :

Un bel homme, très-bien vu dans le monde, d'une grande égalité d'humeur, d'un esprit doux, original, et de l'affabilité la plus conciliante, nous racontait un jour qu'ayant négligé quelque tems une femme dont il était

aimé, il s'aperçut, en retournant chez elle, qu'elle distinguait un de leurs amis, homme très-ordinaire, à qui elle affectait de donner quelque espérance..... sans doute dans l'intention de rappeler plus promptement l'ingrat qui s'était éloigné. « Elle m'aimait, nous dit cet homme si agréable; elle m'aimait, j'en étais sûr..... J'étais fort bien alors, ajouta-t-il en se regardant au miroir; mais le dépit, la vengeance..... Je donnai à la sienne liberté entière; je me retirai; elle fit cent *bassesses*... toutes inutiles; elle en est morte...... *c'est fâcheux;* mais avec un peu de raison, on se console de ces choses-là : ne faut-il pas que justice se fasse? »

Ainsi, le fat et la coquette mettent sur le compte de la raison leur personnalité exclusive, et leur implacable inconstance. Mais ce n'est pas à dire que l'affabilité, l'attrayante affabilité ne soit le partage que de ces monstres gracieux. Il y a au contraire dans la leur quel-

que chose d'étudié, et, sans qu'ils s'en doutent, la grimace du cœur se répète sur leurs visages : elle avertit les bonnes ames qui ne se laissent prendre qu'aux grâces naturelles.



ABSENCE. — Affliction des plus utiles, même pour les époux qui vivent bien ensemble. Dans les jours qui précèdent la séparation, la crainte de se séparer les rend plus aimables l'un pour l'autre; et quand vient l'instant du retour, le bonheur de se réunir écarte pour long-tems les sujets d'impatience et de discorde. Excepté pour les infidèles, l'absence est comme une demi-mort, qui ne frappe que sur les défauts, et qui double le prix des grâces et des vertus. C'est une ressource contre la satiété, l'ennui, et cette foule de petites iniquités qui résultent d'un commerce continuel et circonscrit entre

deux maîtres dont l'un est censé devoir toujours obéir ; mais cette ressource a son danger : on s'accoutume à ne se plus voir comme à s'aimer et à se quereller. L'habitude, qui blase sur toutes choses, blasera aussi sur l'absence ; et néanmoins, les absences, peu prolongées, et répétées de loin à loin, empêcheront l'habitude monotone d'apposer son froid cachet sur les obligations permanentes de la vie, sur celles qui la font chérir, et dont rien ne doit altérer le doux et profond sentiment.

Si l'on accuse devant vous un absent, vous pouvez, en attendant qu'il vienne se défendre, condamner son accusateur : c'est un sot, si ce n'est un lâche.

Si vous vous absentez pour vous guérir d'une faiblesse, occupez-vous, parlez de toute autre chose que de l'objet dont vous vous éloignez, et chargez, s'il se peut, trois ou quatre personnes aimables et raisonnables du soin très-

difficile de vous arracher à vous-même. Un confident, s'il est de votre âge, sera bientôt séduit et pleurera avec vous. S'il est âgé, il ne vous comprend plus, et ne fera rien pour vous distraire. Des amitiés nouvelles, mais analogues à vos penchans, combattront mieux l'amour, parce qu'elles lui opposeront le plaisir ou l'étude, les meilleurs antidotes d'une passion malheureuse..... et c'est dans ce cas, seulement, que l'absence peut se prolonger, même quand l'impérieux devoir n'en ferait point une loi.

Les absences d'esprit proviennent de tant de causes diverses qu'il serait plus long que nécessaire de les déduire. L'essentiel serait qu'elles ne vinssent pas vous surprendre en présence d'un supérieur, ou dans une forte discussion d'intérêt. Mais de cet intérêt même résultera la suite des idées; et la présence du supérieur leur imprimera aussi un autre genre d'intérêt qui produira le même fruit. Quant

aux petites absences, à la faveur desquelles se joue si bien certain air d'importance ou de préoccupation, elles n'ont rien de dangereux, si ce n'est pour la bonne grâce, quand quelques étourdis veulent en faire *une grâce*. (*Voyez* DISTRACTION.)



AFFAIRES. — Les uns en ont, et n'en parlent pas : ce sont les plus sages. D'autres en ont, et en parlent trop. D'autres enfin, comme le *Timanthe* de Molière, n'en ont pas, et disent qu'ils en ont, pour dire quelque chose. Que les affaires soient pour nous un fardeau gratuit, ou une charge lucrative, appliquons-nous à les simplifier, le fardeau s'allégera, la charge en deviendra plus lucrative encore. Mais un insuportable ennui, et qu'il dépend de soi d'éviter avec un peu de force d'esprit, c'est de porter dans le monde l'air soucieux et le ton chicaneur des affaires. Il en est du mé–

tier où leur embarras nous engage, comme du travail littéraire de certains ouvrages *à tiroirs :* on le suspend, on le quitte, on y revient avec la même facilité.



Age. — Le premier est, dit-on, le plus heureux de la vie; pourquoi? parce que l'enfance ignore tout! mais alors, rien n'égalerait le bonheur d'un sourd, aveugle et muet de naissance; il faudrait même, pour comble de félicité, que les douceurs et les amertumes attachées à l'usage du *goût* et du *toucher* lui fussent encore inconnues; *n'être pas* ou *n'être plus* serait bien alors à peu près même chose. Nous disons à peu près, car en ceci même le sage s'est mépris. L'empreinte du pied sur la route atteste que le voyageur a passé; mais quelle trace laissera celui qui ne passe point? Plus tôt nous cessons de vivre, moins on se souvient de nous; c'est donc l'âge le plus avancé

qui contient le plus de richesses ; celui auquel nous devons aspirer parce que ce grand âge, orné de savoir et d'honneur, est le but légitime des efforts de la vie, dans lequel nous devons nous complaire et doucement nous maintenir comme dans ces retraites paisibles d'où le luxe est banni, où le nécessaire abonde, et où chaque jour les pauvres du canton vivent de la desserte d'un maître généreux. Mais que de grâces à rendre à la nature ! Non seulement chaque âge a ses plaisirs (ce que le vieillard retombé en enfance ne contestera même pas); mais dans cet âge de l'enfance, dans cet itinéraire d'une course indécise, les indications, les signaux, rien ne manque pour la direction du nouveau pèlerin. Il ne s'agit que de s'y conformer, que de ne pas substituer au vœu de la nature les convenances d'une famille, l'ambition d'un père, le testament d'un oncle ; de ne pas s'obstiner, en dépit de dispositions plus impérieuses, plus obstinées que nous,

à faire d'un guerrier un prêtre, ou d'un artiste un homme de cour, ou d'un marchand un avocat. Epier ces dispositions, les seconder, les exciter par les encouragemens et les récompenser, voilà le devoir des parens. Mais s'il n'est rempli, ce devoir, que la soumission forcée du premier âge en appelle aux âges suivans. Sèche tes pleurs, enfant! Ne te mutines pas en pure perte! Apprends, apprends tout ce qu'on t'enseignera : il n'est point de clartés inutiles, il n'en est point; un jour ces leçons insipides t'aplaniront quelques difficultés. Soumets-toi aussi, bon jeune homme!.... et soumets-toi encore, homme dans la force de l'âge! Si le *roulis* des événemens t'a entraîné loin de ton but, il en est un qui n'échappe point à l'homme, bien avec lui-même ; c'est celui sur lequel le vieillard, enfin détrompé, repose ses yeux et son cœur : l'estime des siens, sa propre estime, une dernière espérance..... et celle-là, commune à tous, loin

de redouter les concurrens, s'exhausse de leur plus grand nombre. Attendre et se soumettre, voilà toute la vie ; mais quand l'objet de l'attente de l'homme surpasse en beauté toute conception humaine, et que sa volonté, lasse de tant de mécomptes, se réfugie avec délices dans la profonde soumission dont le ciel fit le gage de son bonheur futur, alors ce dernier âge, qui touche de plus près au bonheur, y arrive par cette espèce de lacune vulgairement appelée *intervalle de la vie à la mort*... Le vieillard croît en majesté à mesure que se prolonge cette époque solennelle. Quiconque peut la remplir de souvenirs touchans et d'actions exemplaires est l'homme heureux, fût-il homme ignoré, et peut-être est-ce encore parce qu'il est ignoré qu'il est effectivement le plus heureux des hommes.

*

AGILITÉ. — L'écrivain le plus varié et le plus fécond de notre sexe, a imaginé, dans son excellent livre sur l'*Emploi du tems*, d'indiquer aux vieillards quelques moyens de conserver cette faculté précieuse, cette *agilité* si rare dans l'âge du rhumatisme et de la paralysie. La recette du judicieux auteur est à peu près la même que celle du gastronome pour gagner appétit......

L'exercice, messieurs! et l'exercice encor!

Mais il en est de l'agilité d'un septuagénaire comme de la lenteur d'un écolier de cinquième: l'une et l'autre sont contre nature. Madame de Genlis, privilégiée de toutes manières, peut répondre à ceci comme le sage à l'incrédule qui niait le mouvement : il marcha. Mais que madame de Genlis marche, travaille, écrive, et joue de la harpe à quatre-vingt-deux ans comme à trente-cinq, cette exception ne fera pas loi. On en jouit dans une personne

célèbre sans l'espérer pour le commun des hommes, et toute méthode d'agilité (sauf la sobriété qui combat tant de maux, et que l'on sait être à l'usage de quiconque veut vivre long-tems), toute méthode de remuer les doigts ou les jambes quand la goutte s'empare des articulations, est frappée d'inutilité, comme toutes les précautions humaines contre le cours et le ravage des ans. Il n'en est pas moins vrai que les mouvemens vifs et faciles sont le partage ordinaire et durable des tempéramens secs, des complexions nerveuses; mais aussi, qu'ils étonnent encore plus qu'ils ne plaisent chez les hommes à tête chauve, ou les femmes à cheveux blancs. Il semble qu'une gravité douce doive être inséparable du déclin de la vie, quelque ressemblance qu'il offre avec *le soir* du plus *beau jour*..... Il nous souvient à ce sujet d'une fameuse *colonne* * dansée à *Bedford Square* pendant notre séjour à

* Danse anglaise.

Londres dans l'hiver de 1816. La maîtresse de la maison, bourgeoise récemment enrichie, et mère de deux filles charmantes, recevait la ville et la cour dans une galerie bien rouge, bien dorée, dont le mince parquet fléchissait sous les pieds des danseurs, mélange confus de marchands de la cité et d'habitans du quartier Saint-James. Un de ces derniers, grand diplomate, homme titré, homme en faveur, et néanmoins très-savant et fort sage, de plus, âgé de cinquante ans, promenait sa tête rase et poudrée entre une des lignes de la colonne, et la brillante tapisserie formée par les *turbans* et les *esclavages* * maternels. Quelques jeunes *dandys* ** de la troisième classe, vrais *conscrits* pour la guerre de société, n'y portaient que leurs prétentions désappointées en toute rencontre. Déjà, et plus d'une fois, notre savant avait, du coin de l'œil, remarqué

* Parure des dames de cinquante ans, en 1815 et 1816.

** Petits-maîtres.

elles sont mal administrées, et aux grandeurs, source de tant de besoins factices ; c'est avec des goûts simples, l'habitude du travail, et le besoin de l'ordre, qu'on l'obtient et qu'on la conserve. Mais dites cela à un ambitieux, à un paresseux, à un écervelé..., ils ne vous entendront pas. laissez-les donc chercher et trouver la misère en s'appliquant à pousser la dépense bien par delà le revenu. Quand ils n'auront plus rien, ils se refuseront tout, et du moins alors rentreront dans le juste équilibre du revenu et de la dépense.



AIGREUR. — Celle du caractère est une maladie qui peut tenir à quelque défaut de complexion. Quand elle provient de l'obstination d'un mauvais sort, elle cède à la première impression de bien être. Mais si les deux causes se réunissent chez un infortuné

pour le rendre difficile à vivre, qu'il songe, avant de se livrer aux accès de son humeur noire, qu'être désagréable à tout le monde ne corrigera qui que ce soit, et peut joindre à son dégoût de la société l'embarras de la solitude... dont on ne sait que faire quand on n'est pas meilleur pour soi que pour autrui.



ALLÉGRESSE. — Les réjouissances publiques ne sont le signe certain de l'allégresse du peuple que quand celui-ci se fait fête de prendre part à la fête ordonnée; que quand l'affluence générale, tous les atours, grands et petits, le rire, les mots joyeux et la police *mutuelle* attestent le plaisir qui épanouit les cœurs, et le bon ordre qui résulte du concours des suffrages et de celui des espérances. Dans ce cas le peuple, et même la lie du peuple, n'est que drôle dans son ivresse. On

voit que ces pauvres gens ont bu pour se désaltérer, pour se réjouir, et non pour *s'étourdir ;* ils répètent, ils varient le refrain du chansonnier ; ils dansent partout, n'importe sur quel air ; s'ils se disputent quelque prix, ni les injures, ni les coups ne s'en mêlent ; ils sont doux par récréation et polis par reconnaissance. S'ils chancellent en revenant, et que, d'aventure, ils viennent à trébucher sur le passage d'un grand seigneur, eux et le grand seigneur rient comme des philosophes ; et le philosophe, qui s'est glissé entre les deux, s'attendrit sur l'un et l'autre. O touchante allégresse ! trésor des rois aimés et des sujets confians ! avec toi la solennité consacre la joie populaire ; sans toi la fête n'est plus qu'un spectacle d'où le peuple, qui n'y allait que par curiosité, revient lassé et refroidi.

Dans les familles nombreuses l'allégresse est pour les enfans. Les battemens de mains, les cris, les trépignemens, l'inexprimable et

profonde allégresse causée par la vue d'un superbe *pantin*, d'une *crême* abondante ou d'un immense *gâteau*, prouvent aux savans que tout est relatif, et que le bonheur qu'ils enseignent est plus près des bancs de l'école que de la chaire du professeur.

*

APPARENCES. — Ces faux semblans de vérités agréables évitent plus de chagrins, préviennent plus de dégoûts et déconcertent plus de manœuvres que certains efforts de puissance. Il est vrai que c'est aussi un effort, et un grand, que de paraître satisfait de ce qui mécontente, amusé de ce qui ennuie, et charmé de ce qui désole. Plus d'un lecteur cherchera vainement la *félicité* dans cette contrainte, et la *morale* dans l'expression volontaire d'un mensonge. Mais, à tout ce qui sont des règles générales, on oppose l'expérience.

Eh, qui de nous n'a fait l'épreuve du triste effet des confidences de sa peine? « Quoi! vous n'avez pas réussi!... Quoi! vous êtes dupe!... Quoi! vous êtes victime!... c'est affreux!... c'est une injustice. » Cela bien entendu, tout est fini, on n'a plus rien à dire; et le plus souvent vous n'entendez point reparler du confident de vos malheurs. Mais si ces malheurs ordinaires ne sont pas de nature à occuper la voix publique; s'il dépend de vous de les dérober à l'indifférence sociale et à l'indiscrétion intime; si vous êtes certain, comme vous devez l'être, que, ne jamais vous plaindre de vos supérieurs, vous fera rechercher, soigner par vos égaux, n'hésitez pas; faites, s'il le faut, l'éloge des *dédaigneux*; vous en serez mieux traité par les amis, et le dédain cédera tôt ou tard à l'exemple d'une affection qui prouve toujours pour vos mérites. L'apparence du bonheur l'attire, c'est un fait, et le premier devoir du

mariage, particulièrement chez les femmes *, est une règle en toute situation. D'ailleurs, quelle que soit l'amertume du refus ou de l'exclusion dont vous pourriez vous plaindre, si vous vous maintenez digne d'un meilleur partage, il est impossible qu'une sorte de joie ne réside pas au fond de votre cœur. L'inverse, s'il se rencontre chez un concurrent préféré, est certainement un état pire que le vôtre : le favori de l'homme en place sera tout étonné de se trouver triste au sein de sa possession, tandis que vous êtes gai des titres qui lui manquent pour justifier la faveur obtenue.

Sauvons les apparences !...... cri des coupables qui regrettent la vertu. *Briller en apparence*, folie d'orgueil et de misère. *Se consoler de tout pourvu que l'apparence soit sauvée*, perfection d'une science dont nous

* « Le devoir d'une épouse est de paraître heureuse. »

avons trop peu d'idée pour en effrayer nos lecteurs. Ceux qui prêtent à la dévotion les vices de l'hypocrisie s'abusent ou veulent s'abuser : il n'est rien de moins compatible.



ALLUSION. — La promptitude à s'en faire une de ce que l'on dit de bon ou de mauvais autour de nous prouve une grande inquiétude d'amour propre. Ceux qui ne croient pas que l'on s'occupe d'eux à tout propos sont délivrés de ce tourment. Il est involontaire pour les hommes de génie, pour les belles et pour les rois : consolation pour les princes dépouillés, pour les laides et pour les esprits médiocres. On peut à volonté retrancher de ses écrits ou de ses discours toute allusion offensante : cette précaution sera celle d'un esprit sage guidé par un bon cœur.

❋

ABANDON. — Il fut quelque tems à la mode chez nos Françaises révolutionnées. Une autre espèce d'*Abandon* était le prix de celui-là *.

❋

AB-IRATO. — Puisque les lois condamnent le testament fait dans cette disposition, la saine raison devrait prescrire d'annuler de même les discours prononcés ou les actions projetées dans un mouvement de colère. Attendre vingt-quatre heures pour écouter ce mouvement ou pour tenir compte de ce qu'il a produit, est le résultat fructueux d'une longue suite d'observations.

❋

ABONDANCE. — C'est un des biens de la vie de château. La vieillesse surtout l'apprécie

* Pensée imitée de madame de Genlis. (*Note de l'Auteur.*)

et en jouit avec délices : respectons ses derniers plaisirs. Témoigner de l'impatience contre le vieillard qui s'oublie gaîment au dessert, et le prolonge avec l'histoire qu'il entreprend de raconter, c'est manquer à la fois de politesse et de bon sens. La politesse parle pour lui et le bon sens parle pour nous, puisque notre tour doit venir, et que nous ne sommes pas sûrs de raconter encore aussi gaîment que lui.



AME. — Siége de la vie, trône de la conscience, bienfait de Dieu, et son secret !... Cette ame qui nous survit dans nos œuvres, qui se peint dans notre regard, qui se dérobe à la définition comme l'éternité qu'elle embrasse, et qui, proportionnant ses forces à celles d'un corps périssable, se manifeste également dans le premier sourire du pauvre à la

mamelle et dans le dernier regret du monarque expirant, contient en elle, en elle seule, et sans restriction, les innombrables élémens de la félicité humaine. Ainsi donc, jeune lecteur !... qui que tu sois, et quoi que tu espères, veux-tu te distinguer entre ceux de tes semblables dont la grandeur t'impose, dont l'éclat t'éblouit ? Oses-tu prétendre à la gloire ? la veux-tu réelle et sans tache ? veux-tu vaincre le préjugé, rectifier ton destin, mériter l'estime, l'amour ? être libre, gai, supérieur, utile au monde et à toi-même, heureux enfin quoi qu'il advienne ?... Obtiens du ciel une belle ame !

*

AMÉNITÉ, AMABILITÉ. — L'amabilité est à l'esprit ce qu'est l'aménité au caractère ; l'une ne s'apprend pas plus que l'autre ; mais toutes deux se perfectionnent par l'éducation

et des habitudes élégantes. Seulement, il faut se garder de confondre l'aménité et la bonté. Celle-ci, premier attribut de la puissance, ne va guère sans le courage, sans l'activité, sans la force, et même quelquefois sans un peu de rudesse qui ne cède qu'à la raison. Généreuse, prévenante, inquiète et sensible, elle veut agir et servir; si elle ne sert, elle s'accuse. Avec l'aménité (ou une sorte d'aménité dont le plus fréquemment chacun de nous fait l'épreuve), avec la complaisance dont elle emprunte le langage, résident au contraire la souplesse qui prend tous les tons, et l'indolence qui élude toute espèce d'efforts. Le moins obligeant des hommes peut, dans le monde, être un modèle d'aménité; mais la sienne, à bien prendre, n'est qu'une modification de l'égoïsme et de la politesse. Il élève rarement la voix, il abrége les discussions..... c'est pour ménager sa poitrine; il aime son intérieur et préfère sa femme à toute

autre..... c'est pour éviter la fatigue des déplacemens et des nouvelles conquêtes. Ennemi d'un long travail et de l'obligation de se lever matin, il n'ambitionne rien et ne sollicite jamais : aussi n'a-t-il point de rivaux. Si ses talens pouvaient lui en susciter, sa négligence à se produire leur rendrait bientôt l'avantage. De crainte de se déranger, il ne dérangera personne. Il veut plaire, voilà tout; qu'il plaise, il est content. Mais ses demi-prétentions et ses demi-vertus ne passent pas la superficie ; c'est le mérite à *fleur de peau*, dont parlait mademoiselle de l'Espinasse : la plus petite égratignure enlèverait l'épiderme et détruirait l'illusion.

Si à ce caractère, peu attachant, mais souvent préféré, en ce qu'il attire toujours et ne rebute qu'à la longue ; si, dis-je, à ce caractère incomplet se joint un cœur plus tendre et quelque énergie de volonté, l'aménité sera moins routinière, et l'amabilité plus inégale ;

mais leurs effets immédiats sur les mœurs, et sur le bonheur domestique, attesteront encore leur influence, toujours si précieuse dans le commerce de la vie. Sous les climats tempérés, en France spécialement, l'aménité est plus fréquente; elle l'est chez les deux sexes et dans tous les états; et ce caractère particulier au peuple de Paris, au peuple *bon enfant* *, cette prévenance dont l'étranger se trouve être l'objet, même sans la requérir, n'est pas une des moindres causes qui le ramènent tous les ans sur nos frontières ou dans nos ports. L'égalité d'humeur est un de ces enchantemens au moyen desquels la nature nous affranchit ou nous console de mille chagrins intérieurs : défions-nous toutefois du sourire permanent et des grâces que rien n'altère. (*Voyez* AFFABILITÉ.)

* Expression que l'Anglais, si riche d'autres vertus, regrette de ne pas trouver dans le dictionnaire de sa langue.

❋

AMITIÉ. — Bien si parfait! trésor si rare! qu'à peine le cœur, même en le possédant, ose-t-il croire à sa possession. Mais l'amitié la plus cultivée n'est pas toujours la plus sûre. *Il ne faut point laisser croître l'herbe sur le chemin de l'amitié,* a dit madame de La Fayette. Le mot est joli...; mais ne serait-il que joli?... Permis peut-être de le croire, puisqu'il est faux. L'amitié pardonne tout; c'est son avantage sur l'amour. Quand elle ressemble, entre homme et femme, au sentiment plus tendre qui l'avait précédée; qu'elle rend l'un des deux plus soumis, l'autre plus exigeant, et qu'elle les tient tous deux sur le *qui vive :* c'est que ce n'est pas encore de l'amitié *. Entre jeunes gens, très-jeunes, soit

* Cette pensée se retrouve, entourée de quelques développemens, dans le roman de *Lydie*, ou *les Mariages manqués*, premier ouvrage de l'auteur.

écoliers, soit pensionnaires, il arrive que l'amitié n'est qu'un essai de cette passion future qui, sourdement, germe dans leurs faibles organes. C'est si vrai qu'au jour du mariage, ou seulement au jour de l'entrée dans le monde, l'écolier oublie son Pylade, et la pensionnaire sa petite claire d'Orbe. Avouons toutefois que, chez les hommes, l'amitié plus solide, plus judicieuse, plus exclusive, exerce un empire plus certain, plus durable; que l'amour, écouté à part, n'entre pour rien, ou que pour peu de chose, dans ses nobles décisions, tandis que chez les femmes, certain vague de jugement, et..., il le faut bien dire, certaine prépondérance de vanité, mêle à leur amitié, quand un homme en est l'objet, quelques-unes des prétentions et des inquiétudes puériles de l'amour *. Aussi voit-on

* Cette opinion surannée, affligeante, mais accréditée chez les hommes, a été combattue avec autant de raison que de talent par madame de Maussion, à qui l'on doit, outre

souvent l'*amie* d'un homme aimable être jalouse de la maîtresse de cet homme, tandis que celui-ci ne prendra jamais d'ombrage des priviléges de l'amant. Il n'en est pas moins vrai que l'amitié d'une femme, quand elle peut survivre à l'amour (chose excessivement rare, et particularité tout en l'honneur de l'homme); il n'en est pas moins vrai que cette amitié passionnée, reconnaissante, immortelle, est, de tous les sentimens dont soit capable une femme tendre, celui qui l'occupe, l'exalte, la console le plus et l'honore aussi davantage. Si son amant, devenu son mari, l'associe à sa gloire, à sa fortune, à ses chagrins et à ses espérances, l'amitié chez la femme devient une espèce de culte. Fière du nom

ses bonnes traductions de deux écrits de Cicéron, un excellent écrit sur *l'amitié entre les femmes*, et quatre lettres charmantes sur *la vieillesse* de ces mêmes *femmes*, dont il appartenait au pinceau le plus pur de sanctionner la réhabilitation.

de son époux, de ses titres, de ses talens, de sa considération ou de sa renommée ; solidaire de ses vertus, solidaire aussi de ses fautes, elle passe la vie à imiter les unes pour en doubler l'empire, et à couvrir les autres de ce voile officieux que l'amour véritable et le tendre respect qui le caractérise, tiennent toujours prêt à étendre sur les faiblesses d'un objet chéri. Mais ce respect, ce dévouement sans bornes n'est que devoir chez la compagne donnée à l'homme par son penchant et sa religion. C'est quand ce penchant tout seul a présidé à l'union furtive d'un homme supérieur, d'une femme digne d'estime; que la fatalité, en leur ôtant l'espérance de sanctifier jamais des nœuds si doux, leur fait encore une obligation de sacrifier aux convenances, à l'ordre général, à la morale publique, les timides larcins et les droits contestables d'un amour malheureux ; c'est alors que l'amitié triomphe ; c'est alors, et sans le

vouloir, qu'elle emprunte à l'amour banni, au fier hymen, à la religion, les formes gracieuses, les paroles sévères, les projets solennels. Plus pure que l'amour, plus tendre que l'hymen, aussi grande, aussi sainte que la religion qui lui sourit et la protége, elle se bâtit à l'écart l'asile mystérieux d'où jaillissent pour ses héros les vœux ardens, les avis salutaires et les lumières progressives. Réfugiée au plus haut de son temple, elle y domine les passions, y entretient, d'une main sûre, le flambeau vacillant de notre immortalité, et réunit au delà du tombeau les noms qu'elle devait ennoblir, et qui, à leur tour, la consolent des infidélités de quelques ames communes.

Mais ces infidélités, même fréquentes, n'empêchent point un ami véritable de suivre des yeux et du cœur l'ami douteux qu'il avait préféré et défendu dans sa jeunesse. On a vu, après dix ans d'absence, après les plus tristes

épreuves de la versatilité de sentimens et de conduite ; on a vu ces affections sacrées, ces amitiés tellement immuables qu'elles en deviennent fabuleuses ; on les a vues survivre, non-seulement à la prospérité, non-seulement à la reconnaissance, mais encore à l'honneur, à l'existence civile de celui que, dans l'enfance de l'âge, elles avaient choisi et adopté. Témoin le personnage, soi disant d'invention, qui, dans un roman un peu libre, sorti d'une plume verbeuse *, ajoute à l'extrême intérêt du dénouement le plus tragique ; témoin ce généreux, ce paisible *Tiberge*, qui, sans dévier un instant des principes d'une morale austère, ne perd jamais de vue son ami de collége, et après vingt épreuves désespérantes, ne trouve rien de plus raisonnable que de passer les mers, et de laisser tout ce qui l'attache en France pour aller encore une

* Celle de l'abbé Prévôt, auteur de *Cléveland*.

fois tirer de l'abîme l'imprudent qui, toujours, a payé par l'oubli et par de nouvelles fautes les sacrifices de l'amitié. Ce personnage est naturel, quoique de grandeur colossale; il repose l'ame et le goût du lecteur; il met toutes les grâces du côté de la vertu, et ce trait est de main de maître. On racontait en 1780 une anecdote encore plus terrible, et d'une instruction plus profonde pour la jeunesse, en ce que l'aventure venait de se passer à trente ou quarante lieues de Paris. Tous les romans ensemble et tous les livres de morale ne valent pas un fait. Les incidens précurseurs de celui-ci, échappés à notre mémoire, sont de peu d'importance pour le lecteur; mais la catastrophe, rapprochée du trait d'intimité le plus touchant de l'enfance des deux héros, fit une telle impression sur l'esprit de trois auteurs devant qui on la racontait, que tous trois, en rentrant chez eux, se mirent à tracer sur le même sujet le plan d'une élégie, d'un drame,

d'un roman : ce dernier ressemblait à celui de l'abbé Prévôt ; le drame était informe, parce que l'*unité de tems* s'était opposée au développement des caractères ; mais l'élégie eût été bonne si le pinceau du poète * l'eût revêtue de couleurs moins blafardes. Les trois ouvrages avaient pour titre : *Le Prix de sagesse* et *l'Echafaud;* et ce titre significatif formait tout le cadre de l'œuvre. On y voyait l'enfant studieux, laborieux, vigilant, travailler sans relâche pour lui et pour son camarade de classe ; corriger ses versions, extorquer pour lui les récompenses, ou lui céder les siennes, ou enfin subir, sans se plaindre, les châtimens réservés à ces fraudes magnanimes. On voyait l'enfant vicieux, quelque tems subjugué par l'ascendant de son modèle, l'atteindre, l'égaler, remporter enfin, et très-légiti-

* André de Murville. Du reste, l'anecdote, par égard pour la famille du galérien, n'a pas été consignée dans les journaux, alors moins nombreux qu'aujourd'hui.

mement, celui des prix auxquels personne de sa famille n'eût osé songer pour lui : c'est-à-dire *le Prix de sagesse!* et l'on partageait un instant l'espérance trompeuse et la joie enivrante de l'aimable jeune mentor. Mais enfin, sortis du collége, et bientôt après séparés l'un de l'autre, une longue suite d'égaremens entraînait le prétendu *sage* dans une de ces situations où l'homme effrayé de lui-même, et songeant, mais trop tard, à mesurer l'intervalle que lui ont fait franchir des passions désordonnées, ne peut seulement reconnaître le point..., le premier point d'où il était parti! Personne non plus ne le reconnaît, lui, l'homme dégradé; celui dont un affreux supplice va dignement terminer la carrière de perdition! Il passe, lentement traîné dans le chariot du malfaiteur; il traverse sa ville natale, où Dieu a voulu qu'il vînt expier le mauvais emploi d'une courte existence; ses parens ont fui; ses maîtresses se cachent; et ses com-

pagnons de débauche, heureusement en petit nombre, se détournent avec terreur : c'est à qui reniera celui dont la vie et la mort troublent également la tranquillité sociale. Il écoute des paroles saintes..., il lève ses yeux éperdus vers le ciel qu'il a tant bravé !... Un embarras a retardé sa marche ; la même cause arrête une voiture élégante qui traversait la ville pour se rendre à Paris ; deux femmes, un seul homme sont dans cette voiture ;..... l'homme regarde à la portière... O Providence !... c'est l'ami de collége ! « Arrêtez !... arrêtez !... s'écrie aussitôt celui-ci ; qu'a fait cet homme ? quel est-il ? » Au nom du criminel, à ses traits, quoique défigurés, à son horrible honte qui le fait tomber sans mouvement dans les bras de son confesseur,... l'homme courageux reconnaît *son ami*, le désigne pour tel, s'élance de voiture, monte vers lui, l'embrasse, le ranime ; interpose son nom, son crédit, sa fortune ; demande un sursis, l'obtient, fait révi-

ser et commuer la sentence. L'homme condamné à périr a versé le sang, il est vrai;... mais il ne l'a versé que dans un accès de fureur; on peut le sauver,... on le sauve; mais ses fers ne tomberont point. « Des fers... soit; mais le travail,... la vue du ciel,... son ami pourrait le suivre... » Il le suit. Il établit sa résidence dans une campagne voisine du port où le *galérien à perpétuité* jouit, en effet, de la vue de ce ciel qu'il n'a pas imploré en vain; où les soins renaissans, la pitié généreuse, l'intarissable charité versent sur lui, et même sur ce qui l'environne, des douceurs inconnues à ces affreux séjours.....

Nous ignorons si la crise politique qui fit ouvrir les bagnes en 1792 rompit la chaîne de ce criminel repentant, c'est probable. Eh, combien il est doux de penser qu'alors, et avec l'assistance des misérables qui avaient participé à ses consolations, il ait pu défendre et sauver à son tour l'existence du plus géné-

travers l'épouvan

taillit subm

ustifiable .

par l'ami

reugieux !

tendre

gém

manuel

nombreux b

qui . p

nous

ssons d

ours

di

te

combattu *en public* l'opinion peu flatteuse qu'elle vient aussi vous traduire devant témoins, et qu'un critique bénévole n'avait pourtant articulée qu'à voix basse, et de ce ton mesuré, circonspect, qui annonce le droit d'émettre une opinion.

L'exigence, la susceptibilité, la bouderie simulée, et le raccommodement plus simulé encore; toutes ces grâces tracassières d'une société qui s'agite pour passer le tems et pour passer avec lui, ne ressemblent pas plus à l'amitié que les étincelles d'un feu de chaume ne ressemblent à l'astre du jour. Mais ces étincelles réunies, entretenues par quelque aliment plus solide, peuvent encore ranimer le cœur et lui suffire, faute de mieux. C'est principalement aux connaissances intimes, formées par de douces convenances et par de riantes habitudes, que peut s'appliquer le mot de Madame de La Fayette : ce mot était celui de la personne la plus aimable, la plus digne de s'at-

reux des amis ; et qu'à travers l'épouvantable débordement de forfaits qui faillit submerger la France, un crime, déjà justifiable, ait été expié jusqu'au dernier soupir par l'amitié reconnaissante et le remords religieux !

Non ! L'amitié, l'héroïque et tendre amitié n'est vassale d'aucune des lois gênantes et mesquines dont se compose le manuel social. Sa loi, sa bienséance, son impérieux besoin, c'est la franchise ; vertu austère qui, par fois, lui coûte encore plus qu'elle ne nous afflige, mais à laquelle nous la reconnaissons d'autant mieux que ses avertissemens, toujours accompagnés d'exhortations touchantes, le sont aussi de présages encourageans : bien différente de cette prétendue franchise qui ne tend qu'à amoindrir l'objet d'une envie honteuse d'exister et de se manifester ; qui ne s'applique et ne veut réussir qu'à vous présenter toutes choses sous un aspect fâcheux ou effrayant, et qu'à se donner à vos yeux le désagréable mérite d'avoir

combattu *en public* l'opinion peu flatteuse qu'elle vient aussi vous traduire devant témoins, et qu'un critique bénévole n'avait pourtant articulée qu'à voix basse, et de ce ton mesuré, circonspect, qui annonce le droit d'émettre une opinion.

L'exigence, la susceptibilité, la bouderie simulée, et le raccommodement plus simulé encore ; toutes ces grâces tracassières d'une société qui s'agite pour passer le tems et pour passer avec lui, ne ressemblent pas plus à l'amitié que les étincelles d'un feu de chaume ne ressemblent à l'astre du jour. Mais ces étincelles réunies, entretenues par quelque aliment plus solide, peuvent encore ranimer le cœur et lui suffire, faute de mieux. C'est principalement aux connaissances intimes, formées par de douces convenances et par de riantes habitudes, que peut s'appliquer le mot de Madame de La Fayette : ce mot était celui de la personne la plus aimable, la plus digne de s'at-

un dieu jaloux; il ne l'est, ne peut l'être que de la pureté de l'offrande. Mère intrépide, épouse dévouée, fille pieuse, amie invariable, aime, comme dit l'anglais, aime *avec tout ton cœur* * ce que tu dois aimer toujours. L'amitié dont nous venons de faire l'éloge, l'amitié, à en croire Voltaire, est *le seul sentiment où l'excès soit permis*... Quelle erreur! Ainsi, et de peur d'encourir le reproche d'exaspération, j'examinerai s'il m'est permis de me jeter à travers les flammes pour en arracher mon vieux père; je balancerai à couvrir de mon corps celui de mon mari entouré d'assassins, et j'hésiterai aussi à défendre ma fille contre une armée de ravisseurs!... Sans doute il est des bornes aux passions les plus légitimes, mais seulement dans leurs délices; c'est quand l'amour combat sur le terrain des sacrifices qu'il établit ses droits à l'estime, à la confiance

* With all my heart.

et à la tendre admiration. Oui, nous pouvons aimer avec excès, aimer toujours, aimer jusqu'à la mort;... ne fût-ce que pour perdre la triste faculté de haïr. Quelques vieilles filles ne sont acariâtres, quelques célibataires ne sont avares ou processifs que parce qu'ils n'ont point aimé. Cette habitude de vivre dans autrui constate elle seule aux cœurs affectueux la nécessité de vivre *. Tant que l'on aime, fût-ce gratuitement, on n'est pas inutile au monde : car on veut servir ce qu'on aime, et l'on y parvient, même sans être aimé.

C'est dans ce désintéressement peu connu; c'est dans ce parfait *renoncement* à sa récompense ordinaire que l'amour se montre, il est bien vrai, plus noble encore, plus grand que l'amitié elle-même; et ce n'est qu'à ce signe que l'on peut reconnaître si l'on aimait effec-

* Qu'est-ce vivre, si ce n'est aimer?

(M. de Gérando.)

tivement. L'étrange abus de ce mot *aimer* a encore plus démoralisé l'amour que l'emploi terrible du beau mot *liberté* n'en a dégoûté l'homme libre, et que cet autre abus des adorables mots *religion* et *morale* ne glace de nos jours le vrai chrétien, redemandant à Dieu ces deux boussoles de l'existence.

Une femme vous plaît, vous charme, vous captive, vous trahit, vous abandonne... « O fureur! désespoir!... Il faut se tuer..... Dieu! comme je l'aimais! — Eh non; c'est la difficulté de sa conquête, c'est le désir de l'emporter sur vingt rivaux qui avaient enflammé vos sens. Celui qui se tue n'aime rien. Vivez, choisissez mieux, et tâchez d'être fidèle à qui vous aime. »

L'avarice, l'orgueil, la mollesse, donnent le change à de jeunes séducteurs dont l'intérêt fait de mauvais maris. La crédulité, la pitié, trop de loisir d'imagination précipitent les femmes dans une foule d'erreurs; mais

celles qu'on trompe facilement pourraient, au besoin, se consoler de même : aucun danger, aucun pour celle qui aime de bonne foi, et qui se respecte en aimant. Et néanmoins, et comme toute vérité comporte exception, ceci nous fournira le texte d'un autre article.



AMOUR-PROPRE. — Auxiliaire de l'amour, son allié inséparable, mais allié perfide, tenant ses dangereux secours prêts également pour la défense comme pour l'attaque, et le plus souvent s'emparant si bien des deux partis, que, de côté ni d'autre, il ne reste non plus de traces d'amour que si jamais on n'en eût parlé. Les *experts* affirment que l'on ne saurait aimer long-tems si le cœur, les sens et l'amour-propre ne trouvent à la fois leur compte dans une tendre spéculation ; mais

quelques novices prétendent (et l'on serait tenté de les en croire) qu'en ces sortes d'affaires, quand le cœur a dit *oui*, et que les sens ne disent pas tout-à-fait *non*, l'amour-propre a beau murmurer, il faut qu'il cède,..... à moins que la raison ne lui prête assistance. « La raison!.... encore la raison!.... est-ce qu'on y pense quand il s'agit d'amour? — Il le faut bien, vraiment; sinon, cet amour-propre qui se glisse en sa place, qui nous sauve ou nous perd selon l'usage qu'on en fait, ne déciderait pas tant d'alliances honorables, n'y attacherait pas le bonheur, ne le ferait pas consister, soit en public, soit en famille, dans le repos de la conscience et le suffrage des gens de bien. » (*Voyez* l'article MARIAGE.)



AMUSEMENT. — Nécessaire à l'enfance, à la vieillesse, à tous les âges, mais surtout à

l'état maladif; trop souvent il fait partie, et partie intégrante du bonheur d'un sot, ou d'un fou bien portant. Par le besoin continuel de s'amuser, un homme d'esprit décèle le vide de son cœur, et une bête, son imprévoyance. C'est avec ce faible ressort que les chevaliers d'industrie parviennent à opérer le renversement des fortunes. Ils s'emparent d'un héritier, l'*amusent*, le séduisent, l'entraînent, le dépouillent enfin, le tout pour le guérir du *spleen*. Les amusemens dispendieux amaigrissent la vie; les plaisirs simples la soutiennent. Qui ne cherche que l'amusement trouve la gêne, la fatigue, l'ennui;... qui s'occupe s'amuse toujours.



APTITUDE. — *Beaucoup d'aptitude à une seule chose avec peu ou point d'invention, peut donner le talent en un seul genre*, a

dit Helvétius. Il ne s'agit donc, pour acquérir un vrai talent, que d'écouter ses dispositions naturelles et de les suivre sans discontinuer. Un talent achevé, de quelque genre qu'il soit, est une clef d'indépendance, et celle qu'on tient de son travail est sans contredit la plus noble qui puisse tenter un homme de cœur.

ARRANGEMENT. — L'une des grandes sources de bonheur personnel; abondant, continu, facile. Il ne s'agit pour l'obtenir que de s'accoutumer dès l'enfance, dès la première heure de chaque jour, à donner aux domestiques l'exemple du goût de cet arrangement dans les objets dont on se sert. Si l'on n'a point de domestiques, raison de plus pour faire régner autour de soi la propreté et l'élégance simple qui suppléent si avantageusement aux jouissances du luxe, et qui les doublent quand elles s'y joignent. Une femme *rangée* est toujours gaie ; pourquoi ? C'est que ce goût d'arrangement, et l'attention qu'elle

donne à une foule de petits soins nécessaires à la santé, à la tranquillité de ce qu'elle aime, dénotent une rectitude, un calme, une présence d'esprit, qui ne s'accordent guère avec les troubles de l'injustice et les orages des passions criminelles. Et toutefois, cette présence d'esprit ne saurait être que bien difficilement le partage des personnes livrées aux travaux d'imagination. Mais alors, que, dans une association quelconque, soit de deux frères, soit de frère et sœur, soit de mari et femme, l'un des deux puisse servir d'intendant au second : ou que si, d'aventure, tous deux avaient besoin de rejeter sur un troisième le fardeau des menus détails, le plus raisonnable songe du moins à consacrer quelques heures de la semaine à l'indispensable devoir de diriger, de surveiller tant soit peu l'intendance : rien ne vaut, pour la sûreté, le plus petit coup d'œil du maître.

Arrangement, synonyme d'*Accommode-*

ment, doit terminer toute discussion quand il ne l'a pas prévenue : quel avocat peut plaider mieux que soi la cause du repos de la vie !



AGRÉMENT. — Plus nécessaire que la beauté à l'expression de la physionomie ; plus nécessaire à la conversation que les trésors de la mémoire. Que de citations ennuyeuses ! que de perfections déplaisantes ! que de charmes irréguliers ! Consolez-vous donc, jeunes filles à peine jolies, à peine initiées aux finesses du langage ; et vous aussi jeunes gens, dignes d'être rejetés, comme modèles, de l'atelier de nos sculpteurs, et, comme candidats, du ballottage de nos académies. L'agrément dans l'esprit, dans le sourire, dans les manières, trois signes qui dénotent un fond d'intelligence, de bonne éducation et de bonne intention ; c'en est assez pour réussir en société,

en amitié, en amour..., et avec tous ces guides où n'arrive-t-on pas ?

✻

ATTRAIT. — Attrayant est plus qu'agréable. Il ne peut se dire que d'une personne très-agréable à tous, aimée de plusieurs, idolâtrée de ce qu'elle aime. Un invincible attrait suppose des rapports sympathiques ; on peut se détacher, et l'on se détache enfin de qui ne nous aime pas (remarque à opposer aux suicides amoureux). Quand on se tue pour ce qu'on aime, c'est qu'on ne l'aimait que pour soi, et que ce genre d'amour-propre, le plus intraitable de tous, avait été blessé à mort. Un amour-propre plus subtil se sauve dans la déroute de ses illusions. « C'en est fait, disait devant nous un homme d'esprit et de talent, homme d'honneur et jeune encore, homme de mœurs très-douces et de la société

la plus sûre, mais possédé depuis trois ans d'une passion déraisonnable, puisqu'elle n'étail point partagée; c'en est fait, nous dit-il en quittant mademoiselle B..., je ne la cherche plus, je ne la reverrai plus, mais je suis content; elle me craint, elle me fuit, ma seule présence agit sur elle, et de telle sorte qu'à mon aspect elle devient pâle et tremblante..... *Il y avait quelque chose entre nous...* » Ce quelque chose, c'était l'attrait qu'avait d'abord senti la jeune personne pour les talens, pour les vertus d'un homme qu'elle pouvait bien ne pas vouloir épouser, mais dont elle appréciait l'hommage; tandis que l'homme, outre les vertus et les talens, avait encore trouvé dans son ingrate cet autre et doux attrait qui, à lui seul, fait tant de mariages sans en garantir le bonheur... Quoi qu'il en soit, c'est avec quelques agrémens que l'on appelle l'attention; c'est avec de l'attrait qu'on la subjugue, qu'on la captive; et c'est de tout cela ensem-

ble que se forment les attachemens : bonheur réel dont nous allons parler.



ATTACHEMENT. — On entend dire à chaque instant, surtout aux riches, aux femmes à la mode et aux hommes très-dissipés, que la vie est maussade, qu'ils ne conçoivent pas que l'on tienne à la vie. Malheureux! comment les guérir?... Par la ruine des uns et la vieillesse des autres. Réduit au strict nécessaire, l'ancien riche s'attachera à ces restes modiques d'une fortune embarrassante; et quelquefois, sur ces débris, il trouvera la part de l'indigent : ce qu'autrefois il n'aurait pu faire. La beauté déchue, rémunérant avec inquiétude le petit nombre de *fidèles* que les grâces de son esprit, que les charmes de son caractère disputent à l'ascendant de ses jeunes rivales, jette un regard attendri sur les

généreux compagnons de son déclin et de sa solitude ; elle se fait un délicieux devoir des égards et des soins que jadis l'importunité arrachait à sa politesse. Ce devoir remplit ses momens. La vie lui devient précieuse du jour où l'avenir, cet avenir sans bornes, s'est resserré devant ses yeux. Elle y tient à cette vie bornée, désenchantée, mais nécessaire, plus nécessaire que jamais à ses amis, à ses parens, peut-être à son époux ; elle reconnaît que tous les triomphes de salon ne valent pas un sentiment, et que, sans sortir de chez elle, une femme moins avide d'éloges en eût mérité de plus flatteurs ; elle *s'attache* alors, et c'est encore un bonheur, quoique tardif et imparfait. La perfection dans les attachemens tient, comme toujours un peu celle des titres de noblesse, à l'antiquité de leur date. La constance ennoblit l'amour. Le besoin d'attachement décèle dans une jeune femme un de ces naturels flexibles qui, semblables aux rameaux dé-

liés et parfumés du caressant *volubilis* et de l'odorante *clématite*, ne cherchent, ne veulent qu'un appui, et périssent, desséchés sur terre, quand l'arbre ou le mur protecteur les a entraînés dans sa chute. Il serait bien affligeant de rencontrer chez quelques femmes pleines d'attraits cette *aversion* des attachemens qui caractérisent certains hommes. Nous ne saurions admettre en harmonie physique, pas plus qu'en probabilités morales, cette effroyable inconséquence. Il nous est pourtant arrivé d'entendre dire à la plus belle des femmes, la plus aimée, et très-certainement l'une des plus aimables de son siècle * : *Cela* ne fera jamais rien.... *cela s'attache!* On parlait d'une

* Mademoiselle Contat. — Que les personnes de mœurs austères n'aillent point attribuer à sa profession d'actrice la légèreté de ses discours. Presque à la même époque, le même propos avait été tenu en plein souper par feu madame la marquise de Louvois, femme du brillant séducteur de ce nom, cité par madame de Genlis dans les *Souvenirs de Félicie*.

jeune personne qui commençait la carrière des arts. Cette même dame faillit mourir de sa douleur quand le comte Louis de N*** l'abandonna pour l'auteur de *Corinne;* ensuite un heureux mariage avec un homme d'un beau nom, de figure élégante, de plus homme estimable, vint consoler son amour-propre des chagrins d'un ancien amour; et, quoique charmante encore et livrée, par état, à tous les genres de séductions, personne ne s'est permis de croire, ni même de supposer que l'éclatante marquise de Parni eût profané le lien conjugal. Les dernières années de sa vie ont légué aux femmes d'une cour temporaire, qui, par cette raison même n'en était que plus brillante, des traditions précieuses de l'art de tenir maison; et sa mort, paisible quoique des plus douloureuses, n'a laissé à sa famille et à ses nombreux amis que les regrets inséparables de cette mort prématurée, et du souvenir de ses succès dans le monde, où elle portait

une manière de *représenter* qui l'avait suivie au théâtre, et que depuis on n'a retrouvée ni à la scène ni à la ville *.

Il s'agit maintenant d'expliquer l'inconséquence du propos.

Ce propos se tenait dans un tems où, en attendant le crime, la légèreté en donnait l'avant-goût. A défaut d'entière corruption, il fallait du moins en afficher la tolérance. On était cynique par air comme aujourd'hui l'on est dévôt par ton : c'était le sublime du désordre. Il menait à l'impiété, aux forfaits, au besoin d'une grande gloire, à son ivresse, à son délire, à l'abus des conquêtes, aux adversités nationales et au retour de la religion, si belle, si puissante dans les adversités! Avec le règne de cette religion sainte, est revenu celui des longs attachemens et des nœuds in-

* Voir la note sur mademoiselle Mars, beaucoup plus étonnante, et certainement plus difficile encore à remplacer.

dissolubles. Il faut maintenant se respecter en amour pour atteindre au mariage; il faut s'aimer dans le mariage pour en recueillir les honneurs. Il faut se cacher pour faillir et se taire au moins sur ses fautes, si l'on ne s'estime assez pour en sentir la honte; nous avons enfin recouvré la décence du maintien qui annonce ou supplée à la décence de mœurs; et, aujourd'hui comme par le passé, notre opinion publique se moule sur le caractère de nos princes, sur leurs penchans et sur leurs habitudes. Nous avons sur le trône la bravoure et la loyauté; nous avons près du trône le type de la vertu, et, quoi que l'on ait à dire et que l'on doive dire contre les faux dévots, contre les fausses prudes, contre les marchands de crédit et les monopoleurs de places, heureux le tems où, pour être mieux vu, il faut être en effet meilleur, ou s'efforcer de passer pour tel; où l'abnégation de soi-même ne s'offre plus qu'à la divinité; où l'im-

pression récente des épreuves du sacerdoce le rend plus touchant, plus auguste ; où enfin l'amour, le fol amour, ce joyeux précurseur des peines du mariage, n'est clandestin que par précaution, et comme pour empêcher l'hymen d'unir les noms et les fortunes sans le consentement des cœurs.

Il est des attachemens passionnés, contrariés, qui vivent de secret et de privations... Ils sont fort rares ; ceux-là n'offensent qu'à regret la sagesse qui les éternise. Plaignons-les ; sachons, en beaucoup de choses, imiter leur silence. La religion, les lois s'abstiennent de soulever le voile dont ces attachemens s'enveloppent, puisqu'à la faveur de ce voile elles peuvent enfin les consacrer. Mais toujours n'est-ce que quand on s'aime depuis long-tems qu'on peut jurer de s'aimer toute la vie ; et en amour, hélas !... c'est par là que l'on commence.

❋

ART, ARTIFICE. — La différence de l'un à l'autre est à peu près la même que celle des principes aux coutumes. Les principes, constans et sûrs, inaltérables, universels, se retrouvent dans tous les lieux, se démontrent de même sorte à quiconque veut s'en pénétrer, et s'appliquent à tous les tems : les coutumes varient selon les tems, les lieux et les personnes... Ainsi doit-il en être des milliers d'artifices mis en œuvre par la faiblesse pour échapper à la puissance : heureux quand cette dernière n'y descend pas dans l'odieuse pensée de mieux écraser la faiblesse !...

Il est des femmes nées artificieuses : tout leur présage une mauvaise issue de l'étroit et obscur dédale où les engagent trop de combinaisons. Si la puissance, surtout chez les femmes, se fonde principalement sur la bonté, que de-

viendront-elles à cet âge où les infirmités physiques demandent grâce pour la bonté même?

Les artifices obligeans entretiennent l'urbanité, la gaîté et la complaisance entre amis de fraîche date. On se voit de loin, on s'admire; on se rapproche,... tout va bien; on se voit de trop près,... les défauts apparaissent;... n'en prenons point d'ombrage: s'attendait-on à se trouver parfaits? C'est alors qu'il faut le plus souvent fermer les yeux et les oreilles à une foule de petites déplaisances qui viennent choquer les sympathies. Mais entre hommes bien nés, ces sympathies l'emporteront: toutefois, vaut-il mieux y regarder avant de se livrer, et, comme l'a dit un sage, ne se dépêcher de faire, ni de *défaire* ses amis.

Point d'artifices avec les ennemis, sinon de fuir pour éviter de rompre en visière, si quelque apparence d'union entre eux et vous est nécessaire à l'ordre général ou à la paix de vos familles.

❋

ANNONCES. — Il en est comme des préfaces : elles ne devraient paraître qu'avec l'œuvre, et supprimer les commentaires. L'annonce bruyante dans un salon attirera sur vous les regards ; vous le savez d'avance... Arrivez des premiers, si vous tenez à votre réputation d'homme raisonnable ou de femme modeste.



B

Babil. — Il n'est que celui des enfans qui plaise, même avec l'importunité, même avec un peu de fatigue. Leur bégaiement, leurs milliers de questions, et la répétition de ces mêmes questions, loin d'exciter l'impatience, amusent par leur gentillesse, et intéressent par leur cause. Ils essaient la vie ;... ils essaient la parole ; leur doux babil, semblable au gazouillement des petits nouvellement éclos chez la fauvette ou le chardonneret, annonce le printems avec toutes ses joies,... annonce le renouvellement d'une race et la prolongation de la chaîne des êtres : comment ne pas sourire au premier vœu de la nature ? comment ne pas le seconder ?

Le parler verbeux du vieillard, annale vi-

vante de trois générations, impose par l'autorité du grand âge, et captive par la curiosité..., intérêt si puissant de tous les âges qui suivent! Tant que le vieillard peut fournir aux besoins de cette soif héréditaire, son cercle ne s'éclaircit point, et l'attention soutenue le paie avec usure d'une complaisance qui lui coûte peu. Mais quand la mémoire s'endort, et que toutes les facultés s'éteignent successivement, le besoin de parler sans aucun pouvoir d'amuser ou d'instruire, est une maladie dont les indifférens évitent la contagion, et dont l'insupportable ennui réduit bientôt le vieil enfant à la société d'une *nourrice*, moins heureuse que la première, puisqu'elle a de moins l'espérance.

Le babillard de quarante ans, plein d'anecdotes et en parfaite santé, peut amuser pendant une heure : prenons toujours quand cela se rencontre. Mais si sa démangeaison de parler le tient, même sans avoir rien à dire, et

vous poursuit jusque dans les rapports de vos affaires les plus pressantes, fuyez, n'hésitez point; et fuyez de manière à ce qu'il perde vos traces : car cette pauvre *bavarderie* de l'homme, à qui rien ne manque que le jugement et la raison, est un impôt levé sur toutes les heures utiles, et qu'on paie double quand on s'y est refusé, et que, par malheur, on retombe *face à face* du percepteur.



BIZARRERIE. — Infirmité du génie, et plus souvent ressource de la médiocrité, elle dénote chez l'homme de talent quelque alternative de verve et de langueur; elle dénote chez son copiste une disposition permanente à n'imiter que ce qui est ridicule, et chez tous deux un fond d'inconstance radicale. Chez l'homme supérieur, cette inconstance cédera à son destin qui le porte au plus haut; et s'il

n'est heureux par le cœur, il le sera par l'amour-propre. Quant à l'imitateur, on se moquera de lui, et puis on le laissera, comme tout homme de qui l'on n'attend rien. L'homme riche, qui n'est que bizarre, perd son rang parmi les connaisseurs dont les arrêts décident des succès de l'artiste. Chez ce dernier, le genre de bizarrerie tient de celui de ses occupations. L'architecte est distrait, le sculpteur est cynique, le peintre est irrascible, le poète est fantasque, le musicien est fou;... mais de cette folie d'écolier, de cette folie amusante qui ne produit, au plus, que le dérangement des affaires, et les musiciens en ont peu. Nous ne parlons ici que des grands exécutans, des grands chanteurs, des virtuoses; mais chez les compositeurs, dont la science touche de si près aux mathématiques, l'arrangement des notes, qui ne se placent si bien qu'à l'aide des chiffres, n'exclut pas les autres calculs de celui qu'entraîne en son

cours la succession des accords. Il suffit de se rappeler le mot un peu trivial de l'auteur d'*Alceste* et d'*Armide* * pour se convaincre que, trop souvent, la plus belle imagination est ramenée vers le monde par les tracasseries du besoin, et que, pour se promettre de suivre sans interruption l'enchaînement de quelques pensées immortelles, il ne faut pas que l'inquiétude de la vie se mêle à leurs combinaisons.

Cette inquiétude même avait peu de prise sur les virtuoses de 1770. Contens d'avoir passé un tiers de l'existence à *poser des sons*, à lire *à livre ouvert*, à se meubler la tête de quelques richesses musicales de l'époque; ennemis de toute règle, de tout asservissement; avec deux louis dans la poche, le violon en sautoir, ou la flûte dans l'étui de peau, ils

* « Avec de l'argent, je fais tout; et sans argent, je ne fais » rien. »

partaient ; s'arrêtaient dans la première ville, y jouaient à un concert, formaient la bourse de voyage qu'ils renouvelaient à chaque station ; et de succès en succès, de ville en ville, faisaient ainsi *leur tour de France* (comme aujourd'hui nos ouvriers), après lequel ils prenaient place au grand opéra de Paris, s'ils n'aimaient mieux continuer leurs caravannes, fertiles en aventures ou riantes ou bizarres, suivant leur caractère et celui de leur talent.

L'un d'eux (Berthauld, fameux violoncelle) *vicariait** depuis cinq à six ans. Incapable de se fixer nulle part, et néanmoins jaloux de sa réputation, il s'arrêtait partout où se rencontrait l'occasion de la soutenir, et puis disparaissait sans entendre à aucune proposition avantageuse, et sans qu'il sût où, de nouveau, il porterait ses pas. Du reste, mal vêtu,

* Mot technique qui, alors, signifiait : errer, passer, se faire entendre tout en courant.

mal peigné, de naturel caustique et pourtant généreux ; il trouvait le souverain bien à donner son argent et à se moquer des sots : deux plaisirs qui, comme l'on sait, n'ont encore enrichi personne.

Il arrive à Lyon pendant la semaine sainte, époque dès lors consacrée aux solennités musicales. Il y arrive incognito, se cache, s'informe, voit une affiche ; lit :

« Demain, jour de grand Pâques, et
» par condescendance pour M. l'intendant,
» M. de ***, amateur célèbre et premier vio-
» loncelle du royaume, voudra bien, au
» profit des pauvres, jouer un concerto de
» sa composition. »

Premier violoncelle du royaume! Un autre que Berthauld!... un amateur encore! quelle audace! quelle insulte! La colère le saisit, le transporte ; mais il était six heures du soir ; il ne pouvait que le lendemain matin rejoindre le directeur et demander une

place à l'orchestre : car c'est du sein de l'orchestre, et du plus près possible, qu'il veut entendre M. de *trois étoiles*, et préparer au public une scène un peu plus piquante que celle dont on lui fait fête. Il passe une nuit agitée ; se lève, se recouche, se relève ; visite son violoncelle, s'abstient d'en jouer de crainte de se trahir, et se console de cette contrainte en songeant qu'il en jouera mieux quand le moment sera venu. L'heure de la répétition sonne. Il vole à la salle de concert, demande le directeur, et se présente sous un nom emprunté. « Que veut monsieur? — Une place à l'orchestre. — Il n'y en a pas, monsieur. — Une place gratuite. — Il n'y a plus de place : les pupitres sont pleins. — Une place *payée* au musicien qui voudra bien me céder la sienne. — Mais, monsieur, à bien moindre prix, le parterre... — Non, monsieur, non ; c'est à l'orchestre que je souhaite prendre une place ; une place

de *violoncelle* pour mieux entendre l'*amateur célèbre*, suivre mesure par mesure la basse de son concerto, et jouer cette basse pour mieux la suivre. — Ah! je comprends l'intention de monsieur! monsieur est amateur aussi; il voyage pour son plaisir, et s'arrête aujourd'hui à Lyon pour confronter le talent de M. de *** avec celui de Berthauld et autres professeurs... Eh bien, monsieur, tenez-vous pour certain que ni Berthauld ni aucun de ses confrères de Paris n'approchent de ce talent-là : je n'en connais aucun, au surplus... — On le voit bien, monsieur. — Mais je gagerais tout ce que je sais de musique... — Monsieur, laissons parier les riches. Est-ce que la répétition est déjà finie? — Non; mais M. de *** ne répétera pas. — En ce cas, monsieur, à ce soir. — Mais votre partie... vous ne la connaissez pas : souhaitez-vous y jeter un coup d'œil? — Moi?... »

Il y avait dans ce seul monosyllabe, et dans

le ton dont il fut prononcé, quelque chose qui aurait dû avertir le spirituel directeur. Mais apparemment que son esprit, comme ses connaissances musicales, avait moins de profondeur que de surface; car il ne vit dans les réponses de Berthauld que la légère teinte d'impertinence à laquelle des musiciens ordinaires l'avaient accoutumé, et s'occupa de l'exécution du soir sans parler du remplacement de violoncelle qu'à celui qui allait gagner à cette fantaisie sa liberté et ses six francs.

Il est d'usage qu'avant de se réunir dans l'orchestre, les musiciens de concert ou d'opéra prennent *le ton* dans une salle voisine. Berthauld s'y rendit le dernier, tourna le dos aux réverbères, rabattit son chapeau sur ses yeux, ne l'ôta que le moins possible, et quand, à son tour, il fut forcé de donner le *la*, déguisa de son mieux sa façon de tenir l'archet, et l'admirable qualité de son qu'il tirait de son instrument. Mais en dépit de ses

précautions, la seule vue de ce violoncelle d'étude, si différent des basses ménétrières qui servaient à l'accompagnement, avertit quelques vieux musiciens, déjà frappés de l'air mystérieux de Berthauld. L'un d'eux, qui le connaissait de longue date, mais qui ne voulait ni le désobliger, ni perdre sa part de l'effet qu'allait produire sa présence au concert, se contenta de sourire à l'écart, et garda le secret du virtuose voyageur aussi fidèlement que si c'eût été le sien.

L'heure arrivée, la salle pleine, la première partie de concert entendue et la seconde commencée, on vit sortir de la grande loge voisine de l'orchestre, et se présenter pour le solo de violoncelle, le charmant amateur, poudré, musqué, vêtu d'un habit de *velours de printems*, les mains couvertes de superbes manchettes (dont il fut néanmoins forcé de faire à peu près le sacrifice pour plus de sûreté d'exécution), et le petit doigt de la main

droite orné d'un fort beau diamant; on le vit, dis-je, s'avancer avec une certaine dignité nonchalante, très-appropriée à sa mise, à sa qualité d'amateur, et à l'immense réputation qu'il s'était faite à Lyon et dans quelques châteaux par des succès de plus d'un genre. A son aspect, les dames se prononcèrent; de douces exclamations s'échappèrent des loges; les hommes applaudirent, ensuite on fit silence, et le concerto commença.

Berthauld qui, dans l'intervalle de la première à la deuxième partie de concert, avait parcouru des yeux la fameuse basse d'accompagnement, l'avait trouvée si *droite*, si simple, et d'une *innocence* de modulation si rassurante pour l'accompagnateur, que pendant l'exécution, uniquement occupé du talent de l'auteur comme exécutant, Berthauld n'avait pas même daigné regarder une seconde fois cette partie de basse, et, tout en se jouant, en faisait une beaucoup meilleure, ce dont

ses voisins s'aperçurent, non sans une extrême surprise. Lui qui, alors, ne s'inquiétait plus si on l'observait ou non, suivait avec une attention scrupuleuse le cours des trois solos du premier morceau qui fut porté aux nues; la marche de l'*andante*, tant soit peu somnifère (grâce à la sécheresse du son), et celle du rondeau, réminiscence assez heureuse dont il se promettait de faire une nouveauté. Doué d'une mémoire égale à sa présence d'esprit, et d'un sang-froid imperturbable, Berthauld, tandis que l'amateur, gonflé de gloire et enivré de joie, saluait, remerciait, se rengorgeait, s'essuyait le front,... Berthauld, son violoncelle en main, s'approche de l'estrade, salue profondément le parterre et les loges, et se tourne vers l'amateur. « C'est Berthauld! » s'écrie le musicien qui n'avait point encore parlé. « Berthauld!... Berthauld!... » tout l'orchestre applaudit. Chaque musicien, à part soi, n'avait rien vu de bien merveil-

leux dans l'admirable concerto, et le public, toujours sensible aux plaisirs inattendus, s'en promettait un des plus vifs à entendre le virtuose. Mais comment l'espérer ?.... Berthauld prend la parole : « Etes-vous bien sûr, monsieur, dit-il à l'amateur (dont on se figure l'étonnement), êtes-vous bien sûr d'être l'auteur du concerto que nous venons d'entendre ? — Comment, monsieur, si j'en suis sûr ! — Faites-moi la grâce de me répondre. — Je l'ai terminé il y a huit jours. — Et vous n'avez communiqué à personne la partition de ce concerto ? — Qu'à mes copistes ; mais j'ai coutume de faire copier chez moi : par conséquent.... — Par conséquent, reprend Berthauld en élevant la voix, monsieur est parfaitement sûr que la partie de solo qu'il vient de jouer si brillamment n'est pas sortie un instant de ses mains ? — Parfaitement sûr : mais à quoi bon..... — C'est que je voudrais, monsieur, si cela peut être

agréable au public, obtenir de vous la permission de jouer à mon tour ce concerto, et de le jouer *à l'envers*.... là.... comme cela. » Et en même tems, prenant la partie de solo restée sur le pupitre, la renversant du haut en bas, la faisant voir au parterre ébahi, à l'amateur confus, aux musiciens qui trépignaient de joie, il la remet sur le pupitre, et attend d'un air grave la réponse de l'amateur. Celui-ci, qui sentait le désavantage de sa position, se hâta, en homme d'esprit, de joindre ses instances à celle du public, et d'encourager le tour de force dont il espérait bien que l'intrépide musicien ne sortirait pas entièrement à son honneur. Berthauld s'assied, prélude, commande l'attention, et, bientôt après, ce respectueux silence qui dénote la crainte de rien perdre de ce qu'on entend. Le chef d'orchestre, sur un signe de Berthauld, *empaume* fièrement le *tutti*. Oh! c'est alors qu'on fait silence! c'est alors que les

auditeurs, et principalement l'amateur, réfugié près de M. l'intendant ; c'est alors que toutes les dames, muettes, et immobiles, l'oreille au guet, les yeux attachés sur Berthauld, attendaient, respirant à peine, la première fausse note, la première lacune, la moindre marque d'hésitation qui devait abréger ou faire manquer l'épreuve. Mais l'artiste, sûr de son fait, n'eut pas plutôt franchi le premier solo et quelques phrases du second, que, retrouvant à *la tonique* les passages de *la dominante*, et soulagé par sa mémoire des petites difficultés de la lecture, se laissa aller peu à peu à sa grâce improvisatrice. Vint le point d'orgue.... là, le bon harmoniste était sur son terrain... Il termina au bruit des acclamations générales, d'une salve d'applaudissemens à faire tomber la voûte ; joua l'*andante* sans presque regarder sa partie, mais non sans porter au fond des cœurs l'émotion qui remplissait le sien..... et quand enfin le

thême du *rondeau* vint réveiller sa gaîté naturelle, ce joli thême, trop populaire peut-être, mais par cela même plus favorable aux variations, lui inspira cent folies plus charmantes, plus élégantes les unes que les autres, et dont l'effet extraordinaire enivra tellement l'orchestre appliqué à le suivre, que, dans le transport de leur joie, les musiciens, oubliant que le dernier *tutti* n'était pas encore terminé, laissèrent Berthauld finir pour eux, et, mêlant leurs acclamations aux cris redoublés du parterre, frappèrent d'une telle force de leurs archets sur leurs propres instrumens, que plusieurs en brisèrent et l'archet et le violon. Pendant tout ce tapage, Berthauld, calmé et satisfait, *s'essuyait le front* à son tour, saluait gaîment le parterre enchanté, et, remettant à *l'endroit* le concerto devenu célèbre, et prenant son chapeau, prenait encore sa basse, dont il s'apprêtait à charger son épaule, selon son habitude,

quand il voulait s'éloigner promptement. Le directeur s'élance sur son passage : « Monsieur!..... Monsieur, au nom du ciel!...... au nom du ciel, monsieur Berthauld, accordez-moi quelques soirées! Moitié de la recette..... un bénéfice..... tout ce que vous voudrez; qu'exigez-vous? parlez, monsieur Berthauld. — Moi, monsieur! je n'exige rien; je n'ai besoin de rien; j'ai voulu seulement vous prouver que ce monsieur (montrant l'amateur) n'est pas le premier violoncelle de France. »

Et s'en allant, sans autre égard à aucune recommandation de convenance ou d'intérêt, il continue son voyage pittoresque, portant de ville en ville,... par fois de village en village, ses beaux talens, sa singularité et son imprévoyance de toutes choses. Il mourut au coin d'une haie.

La bizarrerie est un état pour qui n'en a pas d'autre, et peut vivre de ses rentes. Faute

d'autre talent, on se fait singulier, étrange, importun, contrariant, impertinent,... et l'on se croit original. Mais, à pareilles conditions, on n'acquiert, et l'on ne conserve ce titre précieux qu'avec *assez de rentes* pour bien recevoir ses amis, et pour leur prêter de l'argent.

❋

BONHEUR. — Contentement sans altération, sans trouble, sans aucun mélange; formé du bien-être physique, de la gaîté d'esprit et de la paix du cœur. Le bonheur, ainsi que le plaisir, qui souvent le représente, est partout où nos désirs le placent; ici ou là, n'importe, pourvu qu'il remplisse nos vœux: l'essentiel est que ces vœux ne s'adressent qu'à des objets légitimes, honorables, et à notre portée. Une plus longue définition n'en apprendrait pas davantage, puisque chacun de

nous peut être heureux à sa manière, et qu'un seul mot de la bouche qu'on aime, ou mieux encore, une larme du pauvre soulagé par nos soins, peut nous causer des émotions plus vives, et nous donner plus de bonheur que toutes les merveilles, que toutes les grandeurs réunies du génie et de la fortune, de la gloire et de la puissance.

« Non!... le bonheur n'est nulle part, dit le sauvage atrabilaire; — il est partout, soutient l'ami de la sagesse..... » Soyons donc sages pour être heureux : il y a long-tems qu'on nous l'a conseillé.

❋

BONTÉ. — C'est la vertu : par conséquent c'est le bonheur. Point d'objections, pas une contre ce principe de tout bien. La bonté est si savante en matière de morale, qu'un moraliste qui ne serait pas le meilleur des

hommes, serait à coup sûr un mauvais écrivain. La bonté est si riche en matière de beauté, que l'homme bon par excellence inspirera plutôt un attachement passionné que l'homme régulièrement beau dont le regard ne révèlera pas toutes les beautés d'une grande ame. Que fait à la bonté le danger de la faiblesse qu'on lui reproche si souvent? Cette faiblesse même est une puissance, en ce qu'elle indique le moyen le plus prompt d'en finir avec les tracassiers. Ne craignons pas non plus que la bonté manque de courage contre le vice et l'insolence. Quand ce cas advient, c'est que sa perfection n'était pas exempte d'alliage. Il y a dans la bonté parfaite, comme dans le verbe éternellement fécond, la force qui dispense, la douceur qui rappelle, la chaleur qui produit, et l'ordre qui conserve : tout en émane, tout y revient.

❋

BEAUTÉ. — Quel moraliste si chagrin, et quel ennemi de lui-même ne s'arrête avec complaisance à cette première des recommandations, ne l'accrédite par son accueil, et n'y cherche les garanties de ses impressions les plus vives, de ses sentimens les plus vrais? *La beauté*, disent quelques femmes vertueuses, *la beauté est plutôt un obstacle qu'un acheminement au bonheur.* Ah, peut-être... oui; peut-être cette idée pénible trouve-t-elle à regret sa place dans quelques souvenirs, chers encore! de nos belles un peu trop belles... Mais être belle assez pour plaire; assez pour captiver les vœux et l'attachement du seul homme qui nous occupe; assez pour obtenir, même au déclin de l'âge, quelque hommage du souvenir, et ces égards de la jeunesse, qui disposent une vieille beauté à juger de tout plus sainement, et à jeter plus de douceur dans ses conseils ou sa critique; ce bonheur n'est-il pas réel? et les *élues* qui en jouissent ne se-

raient-elles pas condamnables de faire cause commune avec les figures détruites qui voient tout en laid à l'âge de la raison, parce que la raison, pour elles seules importune, ne fut jamais à leurs yeux fascinés que l'apanage de la laideur? . . . .

Le sentiment du beau dans les arts est inné chez ceux mêmes qui ne peuvent se rendre compte de cette immense faculté de bonheur. Juges infaillibles des plus rares productions du génie, pourvu que ces productions soient de la nature de celles que la truelle ou le pinceau soumettent à l'inspection des yeux. Hommes, femmes, enfans du commun qui s'écrient: « Ah que c'est beau! » ou qui se détournent en silence, ont, par ce mot, ou par ce signe, marqué le rang où doivent siéger les Raphaël, les le Nôtre, les noms obscurs et les noms immortels. . . . .

Les hommes du peuple, et particulièrement les hommes du Midi, sensibles à la mélodie,

et doués d'une voix touchante, sont non-seulement bons juges en musique, mais prononcent encore, et d'une manière surprenante de justesse, sur les beautés de l'art poussé si loin par le rival de *Kemble*, l'héritier de *Le Kain*, le grand successeur de *La Rive*. Talma passait à Nîmes, ville toute monumentale, toute commerciale aussi, et plus riche de savans que d'acteurs dramatiques. L'arrivée de Talma faisait événement, et la foule se porta à ses représentations. Mais bien lui prit, dès la seconde, de réformer les cris lugubres, et les gestes forcés auxquels sa muse avait cru devoir descendre pour étonner, pour émouvoir un parterre d'hommes *en veste*. Peu s'en était fallu que l'*émotion* n'eût été d'un caractère nouveau, très-nouveau pour le *Roscius* moderne; et les applaudissemens, ensuite prodigués à ses meilleures combinaisons, lui prouvèrent que ce sentiment, ce noble sentiment des arts, départi à toutes les classes, est

le premier flambeau dont la nature ait armé le vulgaire pour diriger les hommes habiles dans toutes les imitations de la beauté qu'ils idolâtrent, et dont les éternels principes, gravés en lettres d'or à la voûte des cieux, se retrouvent à chaque pas que nous essayons sur la terre.



BIENFAISANCE. — L'absence du calcul assure le gain d'une bonne action, et, malheureusement, tout est calcul dans nos œuvres. Pour du penchant, nous voulons de l'amour; pour quelque peu d'amitié, un dévouement sans bornes; pour de la probité, une estime profonde; pour la fidélité, de l'admiration; pour la constance, de l'étonnement; pour l'aumône enfin,... des prières!... Et quand tout cela nous manque, nous crions à l'ingratitude : ingrats nous-mêmes que nous som-

mes envers une nature prodigue de ses dons! Nous éprouvons le besoin d'obliger;... chaque fois qu'il renaît, ce besoin, et chaque fois que nous pouvons le satisfaire, nous sommes heureux... Que nous faut-il de plus? et que cherchons-nous de mieux sur cette terre? L'exercice de la bienfaisance sans autre prix que le contentement du cœur, est le fait d'un orgueil divin. Ne craignons point de l'exalter; ne craignons point de lutter de sagesse, fût-ce avec plus sages que nous. « Dans la pra-
» tique des vertus, a dit un ministre éclairé *;
» dans la pratique des vertus, il est permis,
» il est prescrit de ne pas même le céder à son
» maître. »



BONHOMIE. — C'est la bonté crédule; c'est la simplesse de cœur avec l'insouciance

* Confucius.

du monde et de l'étiquette ; c'est une douce philosophie pratique sans nulle prétention à la philosophie. L'homme bon, surnommé *bonhomme*, et pris pour moins encore dans la société, peut être savant, très-savant, très-capable d'en remontrer à ses égaux, voire même à ses supérieurs. Quant à ses ennemis, s'il en a, tant pis pour eux ; car ils ne peuvent se flatter de l'inquiéter un instant. Confiant en nos vertus, parce qu'il en croit les siennes, l'homme bon est spécialement l'homme de la Providence. Elle se charge de le conduire, elle se charge de le récompenser, et rarement arrive-t-il qu'elle lui doive le dédommagement d'un grand revers de fortune : la sienne ne lui appartient pas ; si peu de chose suffit à ses besoins ! Quand la mauvaise foi le dépouille, les pauvres seuls ont à pleurer ; il ne souffrira que pour eux ; pour eux encore il réclamerait si sa faiblesse favorite, si son indolence rêveuse ne le portait

plutôt à leur donner ce qui lui reste qu'à recouvrer ce qu'il a perdu. Loin que la bonhomie dénote la sottise, comme le croient des hommes opulens, elle se distingue au contraire par une espèce de sincérité originale que ne donnent ni les études classiques, ni l'usage du plus grand monde. Son esprit d'observation, esprit en lui si naturel ! tourne le plus ordinairement et tout entier à son bénéfice. Mais quand, par hasard, il s'échappe au dehors, et peu à peu se communique à ses amis, à ses contemporains, ceux-ci demeurent bien surpris de découvrir chez *le bonhomme* un sage des plus éclairés, un profond moraliste, un critique redoutable!... Jeune important, qui te rencontres sur les pas d'un de ces hommes sans *tournure*, sans *effet* et sans consistance dans le cercle où tu brilles, prends garde d'attirer, de concentrer sur toi son attention ; évite ses regards, laisse tomber ses discours ; ne joue point tes petits propos

contre sa critique raisonnée; détourne ses allégories; détournes-en du moins l'allusion: souviens-toi enfin du ***bonhomme***, et tremble de subir un jugement qui fait loi.



C

Caractère. — *On ne fait pas le sien*, disent les infortunés pour qui l'expérience d'un demi-siècle équivaut à celle d'un jour ; assurément, on ne fait point son caractère, *on ne chasse point le naturel;* mais on le modifie, on le réforme, on le soumet enfin ; et ce changement, ouvrage de la moitié de la vie, tient beaucoup moins de l'éducation que des circonstances et des événemens. Les événemens, les circonstances, ces précepteurs des hommes faits, les surprennent, les saisissent, les entraînent, et si loin d'eux-mêmes que force est bien de revêtir d'autres habits pour nouvelle fête, ou de parler la langue du pays étranger. Ce qu'on appelle un heureux caractère annonce, en général, l'homme qui

s'accommode le mieux de sa situation. Mais un grand et beau caractère serait celui qui se composerait à la fois de noblesse et de modestie, de sensibilité et de force morale, de profondeur d'intelligence, avec l'aimable sérénité qui ramène et soutient, qui attire et console... Cet assemblage est des plus rares. A défaut de la perfection, rapprochons-nous le plus possible de cet *à peu près* dédaigné, cet à peu près, notre partage à tous, qui gagne avec le tems... et touche au but quand le tems nous emporte !

L'étude du caractère des personnes que l'on aime et avec qui l'on doit passer la vie, est doublement fructueuse ; en obtenant de soi on acquiert sur autrui : le prix de l'effort le surpasse.

De bons parens, en admiration devant un héritier de trois pieds de haut, qui jure, tempête, casse, brise, renverse, s'obstine, tient tête, même à son père, et finirait par

lui sauter aux yeux sans la crainte du châtiment, se disent en pleurant de joie : « Ce cher enfant!... il aura *du caractère.* »

Un homme sûr de lui, mais né sous l'influence des révolutions, et qui, pis est, né sans fortune, aime beaucoup sa femme, ses enfans, sa mère, son grand-père, âgé de quatre-vingt-dix ans, et n'a, pour nourrir tout ce monde, qu'une place dans un ministère. Le gouvernement vient à changer.... on change les ministres; les employés gardent leurs places, sous condition de parler et d'écrire dans les vues du gouvernement. Arrive la restauration... il finit son tems, demande sa retraite, réduit tant soit peu sa dépense. « On ne peut plus voir Monsieur un tel, » disent quelques *ultras* qui précédemment, et le verre en main, se réjouissaient avec lui de son adresse à conserver son poste; « décidément on ne peut plus le voir; en moins de trente-cinq ans il a changé trois fois

d'opinion : c'est un homme *sans caractère.* »

Déduira-t-on de ces deux jugemens que l'héritier devienne un bon sujet, et que le divisionnaire en ait été moins estimable ?

Le caractère en France comprend l'humeur, l'esprit et les penchans. En Angleterre, outre les penchans, et l'humeur et l'esprit, se sous-entendent, par le mot *caractère*, les mœurs, les habitudes, les entours, le choix des amis, le rang que l'on occupe, l'état que l'on professe :.... ce qui explique l'hésitation des Anglais à accorder aux étrangers la même confiance qu'à leurs compatriotes. Selon ces hommes, profonds en tous leurs aperçus, connaître votre caractère, c'est vous avoir suivi depuis la naissance ; c'est savoir en même tems ce que vous avez fait et ce que vous auriez dû faire ; à quoi vous prétendez, et de quoi vous êtes capable : quand ils savent tout cela, ils vous adoptent, et leur

confiance, une fois motivée, embrasse tout comme leur examen.

Le vice de caractère, sans contredit le plus odieux, c'est l'avarice; on y tombe..., qui le croirait! par la manie de dépenser. Rien de moins surprenant que de voir un prodigue épargner sur ce qu'il doit pour payer ce qu'il ne doit pas. La vanité, essentiellement froide, ne donne qu'à l'ostentation, peu à la générosité, presque point à la bienfaisance. Elle ne prévoit rien, ne se refuse rien, et la bienfaisance calcule. C'est elle qui retranche, non-seulement sur les fantaisies (l'homme qui pense, fût-il millionnaire, devrait-il jamais s'en permettre *!) non-seulement sur l'abon-

* On ne prend point ici pour *fantaisies* ces grandes acquisitions d'objets d'arts, ces galeries de tableaux, ces richesses des nations comme des héritages particuliers, titres de gloire des amateurs, utilité de la magnificence, et le plus digne emploi de la fortune, après les fondations d'établissemens de charité.

dance, mais encore sur cette foule de prétendus besoins, sur les besoins de convention, usurpateurs du nécessaire, de quoi soulager en secret une timide et affreuse indigence. Elle économise de loin; la vanité s'en inquiète; elle tremble que quelque jouissance n'échappe à sa brillante misère : il est pauvre, en effet, celui qui peut jouir d'un plaisir acheté par la gêne de sa famille, et la honte de sa vieillesse... Mais plus pauvre est peut-être encore l'avare qui ne jouit de rien, et qui mourra sans que personne se souvienne s'il fut pour lui une existence, un passé ou un avenir.

Après les caractères vicieux vient, comme plus redoutable encore, le caractère manqué; supplice de l'homme faible, eût-il beaucoup d'esprit; caméléon involontaire; véritable *cire tiède*, qui ne reçoit pas même complètement l'empreinte qu'on veut lui donner. Ces hommes-là n'ont pour eux, tant qu'ils

sont jeunes, qu'une douceur féminine, qui les recommande peu aux femmes, et ensuite la solitude, où leur apathie les endort, et où l'amitié ne les a pas suivis, parce que l'amitié, mieux encore que l'amour, quand elle compose son ballot de constance, y mêle du respect et de l'admiration.

On vante beaucoup les caractères qui s'élèvent par le malheur... Ne serait-il pas mieux de réserver les hommages pour ceux qui ne dérogent point dans la prospérité?

Le plus heureux des caractères est, selon nous, celui dont le charme, inséparable de quelques vertus de sentiment, se communique à peu de frais, et se reproduit tous les jours. Ce caractère ne se donne pas; mais il peut se perfectionner. Travaillons-y donc sans relâche: c'est une valeur exempte de réductions, qui représente la fortune, et qui, au besoin, en tient lieu.

❋

CHAINE. — Femme qui a rompu la sienne après l'avoir reçue volontairement, ne peut plus être heureuse ni paisible. La protection des lois, le témoignage d'un époux infidèle, celui de ses contemporains, celui même de sa conscience ne la consoleront et ne l'absoudront qu'à demi. Briser des nœuds tissus de roses dont on n'avait pas voulu voir les épines, c'est confesser, avec l'absence de jugement, celle de la fermeté d'ame; qui tient à ses affections, les défend et les ennoblit. « Tenir à ses affections, les défendre,... d'accord, nous dira-t-on; ceci ne dépend que de soi; mais pour les ennoblir, ne faut-il donc pas être deux? — Non; car alors pareille tâche, devenue gloire facile, ne laisse plus la moindre excuse. » Si la plupart des femmes, accablées du souvenir d'un divorce, pouvaient

bien distinctement se rappeler à quelle petite cause remontent leurs malheurs, et quel nuage imperceptible renfermait la tempête qui devait bouleverser leur destinée, elles déploreraient encore avec plus d'amertume l'impatience qui les domina, et cette funeste propension des ames faibles à s'aveugler sur les conséquences irréligieuses de leur légèreté ou de leurs emportemens. En mariage, la première querelle mène droit à la rupture si l'un des deux, et à l'instant, ne se corrige, ne se désiste, ou ne s'immole. Quand tous les deux travaillent à rétablir la paix, rien ne pourra plus, et rien n'aurait dû la troubler : l'ouvrage était fait dans le cœur. Il faut l'avouer, quoique à regret : les femmes de bonne compagnie pardonnent plus aisément une infidélité qu'une grossièreté. Le vice d'éducation chez un mari, fût-il d'ailleurs le plus estimable des hommes, est une source d'ennuis, de honte et de dégoût ; et, quoique cette cause, fréquente de nos jours,

ait amené beaucoup moins de divorces que les éclats fâcheux d'une jalousie trop prompte à mettre le public dans la confidence de ses douleurs, on doit tenir compte aux femmes de leur courage à supporter un genre de supplice qui, peu à peu, devient un secret, même pour les habitués de la maison; parce qu'alors, la vertu d'une femme consiste à se placer sans cesse entre l'époux et ses interlocuteurs, à leur traduire ses pensées, et à ne sortir de chez soi que pour le dérober, et se dérober elle-même aux yeux d'un monde avide de railleries, mais qui ne s'occupe de vous qu'autant et aussi long-tems que vous vous occupez de lui.

La chaîne du mariage, acceptée et brisée révolutionnairement, stérile, profane et de courte durée, n'est qu'une tache qui se lave avec des pleurs; qu'un mauvais rêve qui peut s'évanouir à la longue : c'est la faute des tems plus que celle des intentions. Une femme,

engagée aux pieds des autels, peut encore, si elle n'a point d'enfans, et si son existence est menacée par son époux, demander à Dieu, qui reçut ses promesses, un asile contre l'insensé dont les procédés et les traitemens barbares le privent de la vue et des soins de sa malheureuse compagne. Mais celle qui, avec des enfans, et sans objections graves contre l'homme dont elle porte le nom, quitte ce nom qu'elle déshonorait, et ne s'informe de ses fils que pour rejeter sur leur père l'inquiétude et les frais de leur éducation, *celle-là* est un modèle d'insensibilité, et d'inconstance et d'infamie ; on doit et la fuir et la plaindre, puisqu'enfin arrivera le jour où elle se verra tout entière, et où son Dieu l'abandonnera comme elle a tout abandonné.



CHARME. — *Etre sous le charme ;* expression moderne qui rend assez bien l'idée de se

sentir retenu malgré soi dans l'espèce de cercle magique que trace autour de vous une maîtresse adorée, un conseiller subtil, un favori si l'on est roi. Mais cette expression : *être sous le charme,* ne veut pas toujours dire que l'objet soit charmant, ni supérieur, ni même digne de toute confiance. Elle insinuerait, au contraire, la juste crainte de fausses apparences, de moyens illicites, et d'empire extorqué. Le magicien, pour nous retenir sous le charme, prend une peine que peuvent s'épargner l'ami, l'époux, le serviteur fidèles. Quand le charme agit sans effort, c'est que la personne charmée sympathise avec l'enchanteur. De là, ces unions surprenantes des plus belles femmes avec des hommes fort laids; d'honnêtes gens avec des fripons, et des princes vertueux avec des intrigans. Un agent magnétique prépare les nœuds étranges, les resserre, les fortifie; il ne faut qu'un rapport, un seul pour en expliquer l'énigme; et la

survit à l'innocence ; et, si elle n'est pas dans le cœur, l'innocence même ne la sauverait pas des empiétemens du désir. Une affliction bien déplorable qui, deux fois, a frappé nos yeux, l'une à *Bruxelles*, en 1800, l'autre, à *Brighton*, quinze ans après, nous a présenté le modèle d'un objet tout nouveau en immoralité, savoir : une jeune et jolie personne sans amour, sans amant, sans regret ni souvenir, sans projets ni espérance, et sans pudeur dans ses discours comme sans innocence dans son affreux regard. Toutes deux étonnaient les hommes, effrayaient les femmes; l'une et l'autre parlaient politique, et se moquaient, l'une de son frère, homme de vingt-trois ans, qui rougissait encore; l'autre (c'était l'Anglaise), de sa mère trop indulgente, et de son père vieux et infirme. Un jour que celle-ci venait de répondre à sa mère avec l'insolence dédaigneuse de l'inexpérience jointe à la présomption, je lui demandai où elle avait appris à se conduire

d'une manière si étrange. *Yes, yes, Madam; very strange, indeed;... french fashion!* me répondit-elle. Je restai sous le coup. Une honte réelle, une inexprimable douleur s'emparèrent de mes esprits. Il m'était affreux de penser que, chez nous, la désorganisation eût pénétré jusque dans le sein des familles, et que l'un des effets les plus immédiats de la courte paix d'Amiens eût été de transmettre aux Anglais notre erreur la plus dangereuse; celle au surplus qui, dès long-tems, s'était glissée dans leur système d'éducation : celle pour un père, d'être l'*ami* plutôt que le précepteur de son fils; et pour une mère, la confidente plutôt que l'institutrice de sa fille : d'où il résulte qu'il faut, pour que tout soit égal dans les transactions ridicules, que le père se tienne prêt à recevoir les remontrances de son fils *, et la mère prête, de son côté, à

* Cette idée est développée avec le plus grand talent d'ob-

adopter, si besoin est, les plans d'indépendance proposés par sa fille. Quelques pères, pour gagner la confiance de leurs fils, commencent par les admettre à une foule de secrets dont le premier résultat est d'altérer à jamais le respect que des enfans portent naturellement aux auteurs de leurs jours. De même, des mères imprudentes, et dans l'espoir de préserver leurs filles des chagrins qui troublent leur vie, les initient à des mystères qui peut-être, sans elles, n'eussent jamais terni une imagination vierge encore. Informés des causes d'une querelle de ménage, et souvent pris en témoignage dans un débat scandaleux, ces jeunes conseillers de ceux dont ils attendaient le conseil, cessent de le croire si nécessaire à leur sauve-garde, et, se constituant juges de leurs guides, en tirent cette consé-

servation dans la nouvelle intitulée : *le Mari corrupteur*, par madame de Genlis.

quence que ces guides passionnés ne sont donc pas si sûrs, puisqu'ils en appellent à leur propre enfant de leur plus ou moins de raison.

Les épouses chastes sont moins rares en Angleterre qu'en France, par cela peut-être que les filles anglaises, jouissant beaucoup plus tôt des priviléges de l'émancipation, apprennent aussi plus qu'elles ne veulent à se méfier de cette espèce de séducteurs qui ne s'attachent qu'aux filles mal élevées et aux femmes mal mariées pour achever de perdre les unes et les autres. Mais ce n'est pas à dire que les bonnes épouses ne le soient en Angleterre que par esprit de contrition, et que cette pureté parfaite dont se glorifient nos filles nobles, et si grand nombre de nos belles bourgeoises ne se retrouve encore sous les longs voiles et les simples chapeaux de leurs compagnes d'outre-mer. Rien, au contraire, ne se peut comparer à cette fraîcheur d'innocence, et à cette fleur de beauté dont la seule

Angleterre offre les modèles enchanteurs ; mais plus rares, plus fugitifs..., surtout plus fugitifs qu'avant la paix d'Amiens. Il semble, depuis nos révolutions, qu'il ne soit plus d'âge assez tendre pour l'ignorance du jeune âge ; on se dépêche d'être enfans ; on se dépêche d'être jeune, et l'on se dépêche de vivre... ; mais l'empreinte de décence donnée par la nature à une femme essentiellement chaste la suit, même dans les sociétés où parfois l'on ose se rire des alarmes de la pudeur ; même dans l'exercice des professions les plus incompatibles avec la réserve prescrite aux femmes maîtresses de leur sort ; même au sein de l'égarement d'un amour sans frein et sans terme. Le goût de pureté, qui suppose le plus rare instinct de vertu, retient long-tems dans la voie de l'honneur ; y rappelle la fille séduite, y rappelle la femme égarée ; les console de toutes les pertes, leur tient lieu de tous les plaisirs ; imprime à leurs discours, à leurs moindres

regards ce caractère de candeur, de modestie et de circonspection qui réprimait, dans leur jeunesse, les désirs qu'excitaient leurs charmes, et qui, dans un âge avancé, désarment la critique jadis attachée à leurs pas. Un talent chaste est le partage de l'écrivain ou de l'artiste qui rejette les pensées honteuses; une vie exempte d'impureté est un de ces titres de noblesse devant lequel s'humilient tous les rois de la terre; mais un cœur chaste est le trésor qui se dérobe à toutes les invasions, et qui pourvoit à nos derniers besoins.



CONFIANCE. — Il semble que cette double façon d'exister dans ce qu'on aime tienne moins encore de l'estime que de l'amour. On se confie par inclination bien plus que par raisonnement. La confiánce n'est autre chose que cette chaîne sacrée, ardente, magnéti-

que, qui faisait dire à l'auteur des *Essais*, lié, il est vrai, depuis l'enfance avec l'héritier de ses armes * : *Lui, c'était moi; moi, c'était lui!* « Craignez, dit-on, craignez de vous livrer trop légèrement... » Eh! dépend-il de soi de contenir ces élans d'un cœur pur, qui ne cherche et ne voit que la vérité : celle qui relève à ses yeux l'humanité que sa noble confiance honore, et qui le relève lui-même du plus honteux des sentimens, le plus triste sans doute et le moins profitable, quoi qu'en prétende l'avarice. La méfiance dessèche tout; mais, comme il faut bien qu'elle se glisse là où travaille le mensonge, on en reconnaîtra le besoin, et l'on se hâtera de l'appeler au secours contre l'aventurier qui s'empresse de réclamer de vive force la confiance qu'on lui refuse. Oui, la confiance ressemble au *volontaire* amour, qui va trouver celui qui se croyait in-

* Charron.

digne de ses dons, et recule devant l'investigateur qui le poursuit de ses faux titres. Mais dans les liens cimentés par le tems et par l'habitude; dans ces liens du mariage ou d'une constante amitié, la confiance inaltérable est la vraie source poétique où le génie de la vertu puise jusqu'au dernier moment les inspirations divines, l'attachement aux devoirs terrestres, et l'avant-goût d'un éternel bonheur.



COMPLAISANCE. — Permis d'en être prodigue pourvu qu'elle soit volontaire. L'exiger, c'est la repousser; la vendre, c'est le fait d'un lâche; l'évaluer pour la payer est la première insulte d'un parvenu, et la dernière ressource de quelques princes embarrassés de leur pouvoir. Deux sortes de complaisances rentrent dans le cercle des vices : celle des opinions, celle des sentimens : la plus cou-

pable, on la devine. Taisez-vous, si le pain de vos enfans tient à votre silence sur une question d'état ; mais fuyez, plutôt que de feindre l'estime, l'amitié, l'amour : chose étrange ! De ces trois grandes affections de l'ame, c'est la plus froide qu'il est le moins permis de feindre ! Sans doute à cause que l'honneur, qui donne l'estime et la reçoit, ne transige sous aucun prétexte, tandis que l'amitié, qui supporte toutes les disgrâces, et l'amour, tributaire de l'imagination, ont toujours assez d'indulgence pour excuser ce qu'ils n'ont pu prévoir : tant de mauvais *papier-monnaie* circule dans le commerce de l'amour et de l'amitié ! Mais c'est avec la politesse que la complaisance triomphe. Toutefois en fait-on moins d'abus depuis que le peuple s'en mêle ? Ainsi la grossièreté, en cette circonstance, aurait encore battu la fausseté....... Soyons complaisans sans faiblesse, prévenans sans intérêt, dévoués sans aveuglement ; et nous

serons heureux parce que nous serons aimables, et assez solidement aimables pour être constamment aimés.

*

CONSIDÉRATION. — A quoi tient-elle? à notre rang, à notre nom, au crédit, aux richesses, aux vertus, aux lumières?... Moins à tout cela qu'à l'apparence du crédit, qu'à l'apparence des richesses, qu'au semblant de quelques vertus. Voilà pourquoi tant de gens se ruinent à persuader qu'ils sont riches, tant d'autres s'empressent de vous raconter à l'oreille les prétendues faveurs du prince, et tant d'autres renchérissent sur les commandemens de l'église. Mais le nom... il est connu; mais le rang, il faut le garder; mais les lumières, elles ne s'achètent point; et la vraie piété, comme le vrai talent, se reconnaît bientôt à l'œuvre. La considération person-

nelle, si différente de la considération relative, s'acquiert sans beaucoup de peine et ne saurait décroître. Car les sacrifices qu'elle impose nous rendent trop heureux pour que nous ne tenions pas à les multiplier. Il advient même, et le plus souvent, que cette considération précieuse s'obtient par les moyens inverses de ceux qui nous procurent telle autre considération accordée à nos meubles, à nos habits, et à la bonté de nos vins. On dépense, on s'endette pour maintenir celle-ci; on se prive, on s'acquitte pour s'assurer la première : ce n'est que celle dont nous environne l'estime, ou la reconnaissance, ou la tendre sollicitude d'un petit nombre d'honnêtes gens; elle ne mène pas aux grands emplois, elle n'est ni vaine ni bruyante; mais du moins elle est à nous, et à nous sans partage. Si *le pouvoir connu d'obliger et de nuire* en fait décerner les honneurs à qui ne peut étayer ce pouvoir d'un

vrai mérite personnel, en revanche, ce dernier sans la puissance de nuire (car on peut toujours obliger), nous la donne pure et stable. Fille de la conscience, elle a des traits de sa mère; tandis que la considération factice, arrachée plutôt qu'obtenue, et toujours près de s'envoler avec la prospérité qui nous l'attire, est fausse de notre côté, et fausse aussi du côté du public, dont les égards, dont les ménagemens, dont les éloges temporaires sont encore plus légers, plus aveugles que la fortune. Ce même public tient compte des vérités fâcheuses qu'il dissimule tant que nous sommes hors de portée de les entendre, ou d'en souffrir : une fois déchus, tout se dit!... Ne valait-il pas mieux s'en tenir à une légitime d'opinions que personne n'aurait contestée, et n'est-ce pas encore chose assez difficile que d'obtenir ce qui est dû, et de conserver ce que l'on possède?

La considération s'attache, de préférence,

à ceux qui se renferment, sans restriction et sans humeur, dans le cercle de leurs devoirs; et, comme il n'est rien de si sûr et de si commode que cette marche, il en résulte que la considération n'échappe à l'honnête homme que quand celui-ci manque de courage pour savoir précisément ce qu'il veut et ce qu'il doit faire. L'hésitation entre le bien et le mal ne mène qu'aux mauvaises actions, ou aux bonnes actions incomplètes dont personne ne vous sait gré. Quelques philosophes de notre tems, bons écrivains et hommes de bien, ont développé, dans des livres pleins d'éloquence, de nouveaux systèmes de bonheur, perfectionnés par la morale nouvelle que nous recueillons aujourd'hui des souvenirs de la révolution. La révolution nous a fait du bien, mais un bien que n'avaient pas prévu les *Brutus* de 93 : c'est la lave refroidie; elle féconde le sol qu'elle a dévasté. La morale, dira-t-on, est ancienne comme l'idée de

Dieu; elle est *une* comme Dieu même : qu'y-voudrait-on voir de nouveau ? Pas autre chose que ce qu'il y a de rajeuni et d'amélioré en France dans les besoins du cœur et dans les constitutions politiques. La considération individuelle dépend plus qu'on ne croit du mode de ces constitutions. N'est-ce donc pas la sécurité domestique, fruit de la paix et du retour de l'ordre, qui engendre les vertus privées? N'est-ce pas elle qui nous donne cette soif d'une sorte de considération, inconnue aux déprédateurs de tous les genres, qui, sous les règnes vicieux, ou pendant l'anarchie, exercent en tous sens la patience du sage? Les dignités sacerdotales sous-entendent, par tout pays, les titres les plus rares à la confiance des hommes; mais quand un cardinal Dubois devient second personnage d'un état, l'état, le souverain, ou celui qui le supplée, perdent bientôt de leur considération, et le sacerdoce avili devient le plus redoutable adversaire de

la religion qu'il enseigne et du culte qu'il représente. Nous avons vu de grands hommes d'épée, de grands entrepreneurs de droit public, d'habiles négocians, orateurs et spéculateurs, mettre à contribution les royaumes voisins, et les contrées lointaines, et l'industrie nationale ; s'environner des éclatans prestiges d'une opulence aussi jeune, aussi variée que leurs succès ; ils inspiraient l'étonnement, la crainte, et même encore un peu de ce respect, compagnon assez triste de l'imposante fortune ; ils avaient de l'argent, des cliens, des terres ; ils avaient des cordons, des titres, des priviléges, du pouvoir, de la renommée... Ils n'avaient point de considération.

Cet artiste, ce virtuose, cet homme de lettres, que des succès d'un autre genre élèvent au dessus de ses contemporains ; qui, au plus beau sentiment de son art, aux talens distingués, à certaines grâces personnelles, joint tant de vivacité d'esprit, et une origina-

lité si piquante dans l'expression, dans les manières ; que tous les cercles se disputent,... que tous les plaisirs vont chercher... Il sera couru, applaudi, sa réputation s'étendra presque aussi loin que la gloire de nos armes ; il aura de l'aisance, une assez bonne maison, des prôneurs, des flatteurs, et, si l'on veut encore, quelques amis de son caractère ; il aura des entours, il aura de l'influence, il aura même du crédit... Il n'aura point de considération.

Ces honnêtes rentiers qui ne vivent que des anciens produits de leur commerce ; dont l'existence toute chrétienne servirait d'exemple à quiconque ne les jugerait que sur les occupations du mari, digne marguillier de la paroisse Saint-Paul ; de la mère, dame de charité, et de deux filles qui, tous les ans, travaillent pour la vente au profit des pauvres ; dont les paroles sont chastes, l'extérieur composé, les habitudes régulières ; qui ne vont

point à l'Opéra, ne font point danser chez eux, ne lisent point de romans et n'écrivent que leur dépense ; qui jamais n'ont donné matière à aucun bruit scandaleux ; qui mourraient plutôt que de manquer à la religion et aux mœurs... d'où vient donc manquent-ils de considération? C'est que *la considération*, comme l'a dit l'auteur des Mémoires secrets*, *ne s'accorde qu'à celui qui, réunissant toutes les qualités, et tous les avantages de son état, ne les ternit par aucun endroit.* La plupart des riches révolutionnaires n'eussent-ils péché que par la rusticité des manières et du langage, devaient, par cela seul, ne pas être très-considérés. Le ton brusque, les paroles dures, la parcimonie de détail, et la boursouflure de représentation, suffisent pour exciter le rire du peuple, et pour nourrir à petit bruit la rébellion des domestiques, leur mémoire impitoyable, leurs

* Duclos.

rapports amplifiés d'où dérive, avec d'autres misères, l'absence de considération.

Cette même humeur parcimonieuse, entretenue par la crainte de perdre et par l'habitude de gagner, donne à quelques vieux marchands retirés du commerce des ridicules plus honteux. Mais ces personnages sont rares; on ne les trouve plus guère que parmi les échappés d'anciennes études de procureur, parmi les vétérans de la grande *bazoche* *, qui, ne pouvant suivre l'essor de tant de jeunes clercs destinés à devenir généraux ou ministres, s'étaient réfugiés dans les achats et ventes de denrées coloniales, au moment où les colonies allaient manquer de bras et de navires pour cultiver et pour expédier leurs denrées. Ces commerçans déliés et obscurs n'ont fait que passer dans le commerce comme le fretin dans l'eau trouble; ils ont, vite et

* *Première milice révolutionnaire.*

vite, mis à part leur butin, ou employé leurs *rames* d'assignats à des acquisitions nationales (4); sont devenus propriétaires, se sont maintenus propriétaires, et sont propriétaires encore; vont à la messe, y occupent le banc d'honneur, tâchent de soutenir leur dignité bourgeoise par une exactitude ponctuelle à en observer le décorum; sont avares, minutieux, médisans, chicaneurs, d'humeur caustique et malveillante, de probité prétentieuse et douteuse, essentiellement rusés, essentiellement mesquins.... Tout cela ne donne point de considération.

Les défauts opposés signalent l'existence d'un artiste à la seule inspection de sa demeure : tout y brille, rien n'est rangé. Sans compter il emprunte; sans compter il prête et il donne. Incapable d'économie, plus encore de méfiance, il prodiguera sans réflexion, sans choix, ses secrets, sa fortune, son talent et son tems. Ce dernier, trop sou-

vent, il le gaspillera avec des hommes de mœurs légères ; il oubliera l'échéance d'un terme, et celle d'un billet à ordre ; il oubliera dix invitations chez un homme considéré ; il cessera de l'être, lui, sans rien perdre de sa gaîté ni de sa réputation, parce que la gaîté tient aux plaisirs, la réputation aux succès, et que la considération tient à l'ordre. Mais l'ordre seul ne suffit pas ; l'esprit et le génie suffisent encore moins ; la vertu même ne suffit pas encore, puisqu'il est des vertus d'aspect farouche et rebutant. Ce qui donne, ce qui assure la considération, c'est l'instinct du grand et du beau ; c'est le besoin de l'honnête et du vrai, joint à la décence de formes et à la rigueur de principes ; c'est encore l'exactitude à remplir dignement, mais sans affectation, les devoirs de sa place dans la société, ou de son rang dans sa famille : celle-ci est l'image, la miniature de l'autre ; mais, s'il s'agit d'opter, il faut prendre garde à l'é-

poque. La société convient à la jeunesse, et la vie intérieure à l'âge avancé : le monde détache de la famille ;...... celle-ci console du monde.

✱

CONSTANCE. — Signe de force ;.... et néanmoins, les femmes, naturellement plus faibles, sont, en général, plus constantes que les hommes. Serait-ce à cause que la constance de principes est la mieux prémunie contre toute espèce d'attaque ? Les hommes réputés bons maris se font une constance composée de procédés gracieux, d'égards publics, et d'infidélités secrètes et passagères : rien de léger, rien de caché dans l'infidélité d'une honnête femme. Une honnête femme, bien autrement scandaleuse que les prudes galantes qui sont bonnes épouses à la manière des hommes, résistera à son pen-

chant, à la séduction, au supplice continuel d'un mariage mal assorti; et puis enfin, après avoir épuisé toutes ses armes, ne capitulera ni avec le monde, ni avec sa conscience, plus implacable que les jugemens humains : elle quittera son mari le jour, à l'heure et à l'instant fatal où elle aura senti qu'elle ne pouvait plus vivre avec lui sans le tromper.

L'invariable constance dans les études, dans les projets et dans la conduite générale de la vie, tient essentiellement à l'indépendance de fortune. Qu'attendre d'un sentiment, d'un devoir, d'un système combattu par les argumens du besoin? Ainsi, nos avocats, nos magistrats, nos députés doivent être riches. Nos historiens devraient l'être aussi ; sans quoi, point d'histoire impartiale, ou, pour mieux dire, point d'histoire écrite avec la franchise d'expression qui permette au lecteur de reconnaître clairement de quel parti était l'historien.

Point d'œuvre du génie, point d'œuvre de raison, point d'ordre, ni de mœurs, ni d'amour véritable, ni d'élévation d'ame, ni de religion sans constance... Et cependant, quoi de plus fantasque et de plus varié que nos goûts, nos souhaits, nos amitiés, nos nœuds de toute espèce? L'attrait de la diversité, l'insatiable besoin d'apprendre, de connaître..... ou seulement de voir du nouveau, suffirait pour arracher à ses pénates l'homme le moins capable de préméditer un changement de situation..., un changement quelconque. Mais l'occasion..... l'ennui..... L'ennui!.... cet ennemi caché dans le cœur pour en expulser tour à tour les chimères que son activité gratuite, que ses vagues désirs y enfantent! l'ennui, qui tue l'amour même quand l'amour compte un peu trop sur ses forces!..... l'ennui combat toutes les vertus; mais tandis qu'il mine la place, l'étude, ingénieur habile, entre avec lui en négociation, l'étourdit,

l'enivre, le dompte; encore faut-il, pour en avoir raison, renouveler à ses yeux les objets, soit par les secours de l'absence, soit par d'autres lacunes adroitement ménagées. Nul de nous ne serait constant s'il devait toujours l'être de la même façon. « Rien ne change.... tout se renouvelle.... » a-t-on dit depuis trois mille ans...; c'est sur ce plan de la nature que la sagesse doit se régler. Soyons donc indulgens pour la jeunesse, avide d'impressions nouvelles; le goût de l'uniformité dans les habitudes journalières tient de trop près au besoin du repos pour l'exiger dans l'âge où le repos est une fatigue. Que nos enfans essaient et jouissent de la variété dans les choses de peu d'importance : ils en seront d'autant mieux disposés au retour régulier des mêmes devoirs dans leurs affections permanentes. Quatre saisons se succèdent tous les ans aux yeux du jeune philosophe; eh bien donc, si *ce philosophe*, qui n'a pas encore eu le tems

d'être sage, conçoit seulement une fois chaque hiver que la constance puisse avoir ses douceurs, il est déjà constant par instinct, et le deviendra par habitude un peu plus tôt que le commun des hommes..., qui ne l'est guère que par nécessité.

❋

CIRCONSPECTION. — Nous avons connu une dame tellement méthodique et circonspecte, que, chez elle, toutes choses étaient ordonnées de même d'un bout de l'année à l'autre, pour chaque jour et à la même heure, et que ses connaissances d'ancienne date étaient précisément reçues de la même façon que la personne présentée l'avant-veille. Les domestiques, formés au ton de la maison, étaient sérieux, exacts, disciplinés, et répétaient ponctuellement à la centième visite les formules d'usage à la première. Leur maî-

tresse, femme irréprochable, mais d'une timidité d'esprit égale à l'austérité de ses mœurs, se levait de son fauteuil, faisait trois pas en avant pour ses égales, un seulement pour ses inférieures, saluait avec grâce, montrait un siége plus ou moins près du sien, selon le degré d'affection ou d'estime, et à chaque phrase tombante, ce qui arrivait souvent, cherchait pendant quelques secondes ce qu'elle pourrait ajouter sans se compromettre. Sa figure, qui avait été charmante, portait l'empreinte d'une finesse réprimée, et d'une sensibilité peu compatible avec la froideur communicative de son maintien et de ses expressions. Toujours mise avec soin, mais toujours selon son âge, sa toilette, réglée comme ses repas, dénotait aux yeux exercés une secrète envie de plaire, et une extrême attention sur elle-même. Sa voix, dans la conversation, était douce et un peu voilée; mais quand, par cause extraordinaire, son sang, sa bile s'é-

chauffaient, tout à coup cette voix si douce devenait rauque et menaçante; elle sortait avec effort du larynx, péniblement contraint à lui donner passage; et ses accens saccadés, et le geste serré et brusque, et les pleurs, difficiles comme l'articulation, prouvaient que tout l'arrangement d'une existence pour ainsi dire alignée et notée, n'excluait ni les passions que l'on s'était exercé à combattre, ni peut-être les regrets que ces mêmes passions laissent au fond des ames, seulement amorcées par leurs avant-coureurs.

La circonspection, avec un naturel ardent, est le miracle favori de l'éducation de couvent appliquée à la vie des cours. Mais l'éducation de province, transportée à Paris dans les hautes classes bourgeoises, peut renouveler ce miracle quand des habitudes vertueuses ont enchaîné le naturel. Si le naturel est paisible, si quelques préceptes de méfiance se joignent à la timidité de cœur, alors la

circonspection est facile. Mais dès lors qu'il est démontré que la circonspection est une vertu timide, elle n'a cours parmi les hommes qu'à défaut de pouvoir, ou qu'à défaut de courage, qui lui-même est un grand pouvoir. Ne se chargent de missions graves que les hommes doués d'une circonspection profonde....., il s'ensuivrait que les femmes, généralement plus circonspectes que les hommes, sont investies sur cette terre d'une mission plus honorable.... Malheur, toutefois.... oh! malheur à celle que ses obligations ou ses penchans réduisent à ne pas toujours penser tout haut!



CORDIALITÉ. — Le commerce fait un grand abus de cette expression, et du caractère qu'elle annonce. On peut comparer le *salut cordial* du négociant qui foudroie son débiteur, au

malheur. Nous ne pouvons le conjurer qu'en obtenant d'abord de nous ce que les autres nous refusent : de la complaisance, de l'équité...; c'est-à-dire de la complaisance pour les volontés contraires aux nôtres, et de l'équité pour le fond des motifs qui nous portent à mettre tant de prix à l'exercice de cette volonté, qui s'use sur des bagatelles, et se trouve sans force contre un événement. Qui de nous, en s'interrogeant, oserait dire à son semblable : Pourquoi tant de contradictions? C'est comme s'il demandait : Pourquoi la *raison* et l'*instinct?* l'*ambition* avec la *paresse?* la *colère* avec la *pitié?* le *désir* avec la *pudeur?* Pourquoi la mort, pourquoi la vie, toujours en guerre, et toujours s'entr'aidant? Il n'est qu'une insupportable contrariété : c'est l'obstacle à l'amour du bien; et qu'une contradiction absolument énigmatique : l'idée de la vengeance dans un cœur généreux. Ainsi, décidés que nous sommes

à ne point demander raison de certaines contrariétés, oublions-les, et nos propres contradictions cesseront de nous tourmenter.



CONCORDE. — Entre hommes rassemblés, elle règne, si l'un de ces hommes est placé à une telle hauteur de raison que tout ce qui l'environne soit sûr de s'élever en se rangeant à son niveau. Entre hommes et femmes, elle règne encore, à la faveur d'un peu d'amour qui, des opinions ou des sentimens de chaque couple, ne fasse qu'une opinion : mais entre femmes..., jamais : trop de petits intérêts les divisent. Nous avons habité une pension de dames ; on s'y querellait du matin jusqu'au soir, et les querelleuses formaient ensuite corps d'armée contre celles qui n'avaient point pris parti dans la querelle. Les hostilités continuaient, et sans interruption,

du lundi au samedi de chaque semaime; mais le dimanche, jour de réception, les visages s'épanouissaient; la voix, le geste, le regard, prenaient une expression accorte et bienveillante; on préludait, au déjeuner, à toutes les grâces du soir; on s'informait, *amicalement*, de quelle couleur, de quelle forme seraient la robe, le toquet, la parure, dont on aurait à combattre l'effet. On se renfermait dans sa chambre; on se livrait au travail du coiffeur; les heures s'écoulaient délicieusement; on reparaissait au salon, plus éclatantes, plus attrayantes, plus aimables les unes que les autres; et les succès de la plus simple, si par hasard elle s'y rencontrait, fournissaient ample matière aux agitations et aux altercations de la semaine suivante.

Dans les maisons d'institution, où toutes les heures se remplissent de détails essentiels ou d'études intéressantes; dans les couvens, où les mêmes devoirs se fortifient des aus-

tères pratiques de la religion, ces misères ne se retrouvent point.

Mais c'est dans les familles qu'il importe le plus, et qu'il est aussi plus facile de maintenir cette concorde, qui, du tronc de l'arbre noueux, s'étend de proche en proche aux branches les plus éloignées, comme la division, quand elle gît au cœur de l'état, redescend et se communique aux dernières classes du royaume : avec cette différence qu'il ne dépend pas toujours du meilleur conseil d'état de s'entendre aussitôt qu'il le voudrait; tandis que le parent coupable, dont l'impérieuse injustice porte le trouble parmi les siens, doit être seul puni, ou du moins seul accusé des désordres qu'amènent tôt ou tard à leur suite les procédés injurieux et les préventions haineuses. Heureusement que dans les dissentions nationales, ainsi que dans les querelles de famille, l'intérêt de chacun en particulier s'élève et se prononce pour le ré-

gime de la paix. Des innovations faites pour inquiéter les partisans de l'habitude menacent d'ébranler, et peut-être de séduire un peuple turbulent... Une prétendue mésalliance a jeté la terreur dans l'ame d'une noble de province, *tyran* de la famille bourgeoise, mais estimée, où son fils s'est permis de choisir une compagne. O discorde!... fureur!... vengeance! Les dédains, le sarcasme, la calomnie, l'outrage; les pistolets, le sabre, les fusils, le canon;... voilà les ennemis en présence!... on s'égorge d'abord;... après quoi, l'on s'explique; ensuite, l'on se mesure. Il se trouve que, dans les innovations, ces innovations redoutées, il y avait à gagner, même pour les anciens chefs; et que, dans l'objet de son dédain, la vieille noble, en y regardant de plus près, démêle enfin des causes de ménagement. On se rapproche;... on essaie de s'entendre; les concessions s'échangent de part et d'autre;... le fond bouillonne encore un

peu,... mais le calme est à la surface, et sa seule apparence suffit aux ames saines pour en faciliter, et pour en perpétuer le retour. Mais que de bile échauffée, que d'éloquence évaporée!... que de sang répandu!... et pour en revenir au point d'où la raison serait partie si les passions lui faisaient place avant d'avoir ruiné le terrain.

On trouve dans les départemens, et même dans les quartiers solitaires de Paris, quelques familles patriarcales, autour de qui les orages politiques ont grondé sans les atteindre, sinon par les pertes de fortune qui ne comptent plus ou presque plus en révolution. Ces familles privilégiées, défendues par un nom intact, par des vertus héréditaires et par des talens pacifiques, entretiennent dans leur sein ce feu vraiment *sacré*, ce foyer de la paix qui réchauffe la sagesse, et la nourrit de tels alimens que leur pureté se refuse aux brûlantes recherches de l'imagination. Là ne se

trouvent ni les hommes brillans ni les femmes très-élégantes ; là le bonheur est un peu grave parce qu'il s'achète par les plaisirs de mode ; mais le contentement du cœur y remplace toutes les chimères, et quand un de ces cœurs paisibles s'ouvre à une tendre affection, il la reporte au foyer général qui s'enrichit du nouveau gage de concorde et de piété. Les cerveaux enflammés, les esprits trop subtils, les vertus douteuses doivent craindre d'aborder ces retraites, où l'amour, même *cautionné*, n'est admis qu'après examen, et où la raison, sentinelle vigilante, garde de père en fils le précieux, le modeste dépôt de la morale et du bonheur.



CONSCIENCE. — Plus elle est querelleuse, mieux elle nous guide. Défions-nous d'une conscience qui s'accommode avec nos pas-

sions. On ne risque rien de s'exagérer le mal qu'elles peuvent faire : pour peu qu'on les écoute, elles en feront toujours assez.



COLÈRE. — Il en est une salutaire, désirable, pleine de grandeur et de puissance; c'est celle où l'on peut enfin tomber contre soi-même lorsque, dans l'âge de la raison, et après avoir courageusement lutté contre un penchant ennemi du bonheur, on se sent près de succomber à un moment de lassitude. Ce dernier combat de l'ame contre les sens, ce choc de la sagesse et de la fragilité, des principes et de l'instinct, de la volonté et du désir, décident du reste de la vie. Si une fois vous vous êtes vaincu, vous vaincrez encore à l'occasion, et plus complètement et plus facilement. L'exercice de l'ame est comme celui du corps : il réveille et double les forces.

Mais quel beau mouvement que celui d'une indignation qui vous constitue à propos juge suprême en votre propre cause! qui n'en appelle qu'à vous de vos erreurs futures! qui vous éclaire avant de vous punir, et vous met en cette noble, mais périlleuse situation, de n'avoir consulté personne, et de ne pouvoir ainsi se prendre qu'à soi seul du mauvais choix de la conduite! Ces mouvemens sont utiles, quoi qu'en ait dit J.-J. Rousseau : *Voir l'avenir en pure perte et ne pouvoir l'éviter* *, n'est excusable qu'à vingt ans. Plus tard, c'est qu'on n'avait rien vu, ou que l'on ne se souciait guère d'éviter un piége agréable.

Si l'on pensait un seul instant à l'immense avantage que donne sur nous la colère à l'homme de sang-froid qui en est l'objet, fût-il le plus borné ou le dernier des hommes, on se garderait bien de se laisser aller à cette

* *Confessions*, Ier volume.

impression misérable. De toutes les bévues de l'amour-propre, assurément c'est la plus triste : car si on la méprise, vous êtes bafoué, et si l'on daigne vous plaindre, vous tombez en enfance.



COURAGE. — On en a de compagnie et comme en partie de plaisir : témoin le soldat français. On en a pour entreprendre, pour commencer toutes choses, et l'on en a encore pour mourir promptement. Mais la mort lente et solitaire ; mais les entreprises, les ouvrages de long cours ; mais la persévérance du courage !..... c'est comme celle de l'amour : elle passe avec l'espérance ; sinon que cette dernière se renouvelle au moindre prix d'un effort courageux, tandis que la persévérance de l'amour, qui tient beaucoup de l'entêtement, peut se nourrir d'obstacles et mourir d'excès

de fortune. Au surplus, le découragement n'est qu'une superstition triste : pour le surmonter il suffit de n'y pas croire.

❋

CALME. — Le recouvrer après l'avoir perdu est moins facile que de le conserver. Mais qui ne l'a jamais perdu risquait-il beaucoup à le perdre ? Les vertus héroïques, les grands traits du génie, les actions mémorables, ces actions dont le simple récit enfante encore, après mille ans, d'autres belles actions et d'autres belles pensées ; tous ces matériaux sublimes des annales du genre humain les auraient-ils jamais remplies, si les passions généreuses et les transports qu'elles excitent n'eussent jamais troublé le calme auquel nous aspirons ? Il est deux âges pour le goûter : ne revenons, n'anticipons sur rien. Après le calme de l'innocence, douce et fragile fleur

de nos premières années, le seul calme parfait, et le seul exempt de trouble, parce qu'il est dénué de craintes, de souvenirs, et presque d'espérance, vient le calme de la vertu, dont les souvenirs peuvent être pénibles, et dont l'espérance est austère. Toutefois, le calme du soir de la vie, ce calme, après une journée brûlante, est encore délicieux. Il n'est pas jusqu'à l'indéfinissable regret des agitations passées qui ne le rende plus touchant, plus riche d'expérience, par conséquent plus précieux encore. Le calme de l'égoïste, content de son partage, et se tenant serré dans sa béatitude matérielle; celui de l'indolence qui se détourne de toute espèce de soins, et enfin celui de l'esclave qui se complaît dans l'oubli de son être, ne sauraient se compter parmi les biens de l'existence. Le premier n'est que l'engourdissement glacial, le toucher de *la torpille* qui paralyse ses adhérens; l'autre, sorte d'imbécillité, ne repose de rien puisqu'il

empêche tout ; quant au dernier, c'est la paix des tombeaux....... de ces tombeaux où l'ame avait précédé le corps.

Quiconque pourrait, à quarante ans, jouir à la fois du souvenir des passions surmontées et du calme qui leur succède ; conserver ce calme si pur, et le soustraire à l'uniformité, et à l'insignifiance des occupations (deux sources de mortel ennui !) pourrait se flatter d'atteindre à un tel degré de bonheur qu'aucune domination ne surpasserait, et qu'elle ne concevrait même pas.

❋

COQUETTERIE. — Un modèle parfait en ce genre, et que, pendant près de cinq ans, nous avons étudié avec une attention égale à l'importance du sujet, nous a fourni, sur ce sujet inépuisable, quelques observations nouvelles.

Et d'abord, que l'on ne pense pas, comme le prétendent quelques hommes, qu'il y ait *iniquité* dans le jugement porté par les mères de famille contre la coquetterie des jeunes gens, et en faveur de celle des jeunes personnes. Ces dernières, quand elles sont bien élevées, ne pousseront jamais assez loin les agaceries pour donner aucune espérance à l'homme qui ne leur plairait pas ; et, dans cette supposition même, elles ne multiplieront les encouragemens, si réservés, si timides qu'ils soient, qu'après en avoir référé à l'expérience maternelle. Ensuite, quel danger pour l'homme de vingt à vingt-cinq ans de se trouver un peu plus amorcé qu'il n'aurait dû l'être par une étourdie de quinze ou seize ? Le poursuivra-t-elle dans les lieux où il porte son amour naissant ? entretiendra-t-elle ses amis, ses parens, et jusqu'à ses moindres connaissances, du désir qu'elle aurait de devenir sa femme ? le fera-t-elle remarquer *dan-*

gereusement pour sa réputation ? est-ce elle enfin qui le demandera en mariage ? Et si, en définitif résultat, elle ne songe point à l'épouser, son inconstance ou son inconséquence influera-t-elle le moins du monde sur la destinée future du jeune homme ? sur ses projets ? sur son établissement ? n'est-ce pas lui qui cherche, qui attaque ? On le voit venir, on l'attend ; il croit toucher le but, il se trompe ;..... on en rit. Mais quand il ne s'est pas trompé, quand il a choisi sa compagne, lorsqu'elle a passé sous le joug, et que, pour prix de sa fidélité, de son asservissement, et des douleurs attachées à sa condition de femme, l'inconséquence ou l'inconstance du maître apprend à la société que cette femme préférée, poursuivie, épousée enfin par amour, n'est plus que la surintendante de l'homme dont elle porte le nom, la société en rit encore,..... tandis qu'elle se sépare, et avec un juste mépris, de la mère dénaturée

et de l'épouse audacieuse qui souille le lit conjugal, et ose admettre au partage du bien de l'époux les fils douteux de l'étranger. Cette seule différence dans le châtiment du même crime suffirait pour absoudre nos jeunes filles de tous les petits crimes préalables par lesquels elles tâchent de s'aguerrir au train du monde, et à ce commerce de fausses douceurs qui les préparent aux fausses joies de l'amour et du mariage.

Elles sont moins fausses, pourtant, ces douceurs et ces joies, depuis que de graves leçons ont rámené les deux sexes au besoin de compter sur le plus saint des engagemens. Nos Français, plus occupés, ne sont plus si frivoles. *Tromper*, *séduire*, était un passe-tems pour les oisifs de 1770 à 80; mais ni hommes ni femmes en France n'ont plus guère d'instans à donner au caquetage de l'amour : aussi notre héroïne n'était-elle Française que d'origine. Elevée dans une cour du

naient promptement. Elle s'en amusait, elle les amusait..... Mais, dans tout cela, et avec tous ses charmes, la belle exilée de *Stockholm* n'aurait pas compté un ami. Que lui importait? elle ne visait pas à accroître le nombre de ses amis; mais bien à inquiéter, à désespérer ses rivales. Toute concurrence avait un mérite à ses yeux, parce que toute concurrence attestait son empire : elle en usait sans joie, et le perdait sans peine, pourvu qu'il en coûtât quelques mois de repos à l'homme qu'elle avait honoré d'un regard. Jamais femme n'eut un sentiment plus impérieux et plus subtil de ses droits de veuve coquette : elle ne permettait pas que ses *sujets* lui échappassent trop facilement. Elle ne concevait point ce calcul adhérent au cœur de l'homme, *de ne rien donner pour rien*. Il lui était insupportable de voir que l'on s'absentât de chez elle sans en avoir été chassé. Un homme titré prit cette licence. Il était jeune, bien fait, spiri-

tuel;..... il s'éloigna comme tant d'autres, un peu plus gaîment, voilà tout.... Quelle honte! Notre Scandinave en perdit le repos. Huit jours,..... quinze jours,..... un mois s'était passé;.... l'impatience la dévorait;.... une crise violente ébranla sa frêle machine;... elle s'en réjouit : ses douleurs la servaient dans les grandes occasions. *Pour les coquettes et les vieilles femmes*, a dit l'auteur du *Cercle* *, *la petite santé est une ressource.* Que fait-elle? elle adresse, ou du moins fait adresser à toute sa cour, moins nombreuse depuis quelque tems, un beau billet de *faire part de ses obsèques, qui auront lieu le lendemain, à telle heure, en telle paroisse*, etc. Un cri de terreur s'élève des demeures paisibles où l'on *causait* de ses travers tout en souhaitant son bonheur..... On se précipite, on accourt.... C'est à son tour de s'égayer;....

* Poinsinet.

mais pour un instant, un bien court, un dernier instant. Chacun se retira, fort peu touché, à part soi, d'une ruse impie et grossière, qui seulement confessait la sécheresse de son ame, et cette vanité incurable, à laquelle la médisance, fatiguée de ses prétentions, et fatiguée aussi de ses succès, ne manquait pas d'attribuer jusqu'aux actions belles et bonnes qui souvent témoignaient pour elle.

Ainsi, la vanité, qui répand sur les grâces quelque chose de glacial, ternit les qualités brillantes, et ruine jusqu'à la vertu ! Car on ne prétendra pas qu'une femme occupée de tous les hommes qu'elle rencontre, bien que ce ne soit que pour les tourmenter, puisse être mise au rang des femmes que l'on respecte. Et pourtant, ces femmes légères, plus dignes de pitié que de mépris, quittent la route du bonheur avec plus d'application que toutes les autres ne la cherchent. Elles n'ont pas besoin de la vieillesse pour en connaître

le dépouillement ; elles rejettent l'illusion, n'accueillent aucune espérance... si ce n'est, peut-être, celle de la fortune de leur mari : fortune qu'elles dépensent comme leur esprit et leurs talens, en chiffons et en essais informes. Courant après je ne sais quelle célébrité, qui les suit volontiers à certaines conditions ; se débattant, mais en vain, contre le vide d'un cœur déshérité des plus doux intérêts de la vie ; se consolant, tant qu'elles sont jeunes, avec le rire et la moquerie, de l'absence de l'amitié dont elles redoutent la censure ; et finissant, si elles avancent en âge, par se trouver, comme le perroquet des *Aturés* *, entourées de squelettes, et répétant encore, par routine, quelques mots inintelligibles d'un idiome dès long-tems oublié.

* Humbolt, *Tableaux de la Nature*, tom. IIe.

❋

CURIOSITÉ. — L'homme lui doit tout ce qu'il est. C'est cet instinct, ou fatal ou céleste, qui nous relève, même devant Dieu, de la faute qui nous perdit. Plus nous touchons à *l'arbre de science*, plus l'explication des phénomènes de la nature remplace pour nous les miracles, plus notre foi s'éclaire, et plus notre pénétration s'arrête avec respect aux limites du possible : de ce *possible*, ouvrage de nos mains, barrières sans issues, et portes condamnées, par delà lesquelles se trouve, dans les plaines de l'infini, l'empire de l'éternité, de la divinité, et de la toute-puissance.

Tant que l'homme est jeune, il cherche, il interroge, il espère,... il est curieux. Le vieillard, qui n'espère plus rien, se refuse à toute recherche. J'en sais assez, répond-il tristement ;... et la mort, si tardive qu'elle

soit, vient encore trop tôt lui apprendre ce qu'aucun de nous n'est pressé de savoir.

La curiosité, et l'invention qui la suit, ont déjà fait le tour du globe; l'ont peut-être fait plusieurs fois. Les Perses avaient perfectionné le talent des supplices, les Grecs celui de la débauche, et les Romains celui de la tyrannie, quand de l'humble pied d'une croix, sortit cette fleur de morale que l'on ne peut déraciner sans faire tomber la croix, sans bouleverser le monde. La plupart de nos découvertes ne sont que d'anciens domaines dans la possession desquels le tems nous rétablit. L'homme, en tout ce dont il est capable, ne peut plus que se répéter; mais l'oubli, comme l'hiver, renouvelle toutes choses, et, pour celui qui jamais n'a pu confronter son modèle avec son ouvrage, l'imitation est une création.

Clé des sciences et des arts, compagne de l'industrie, agent de la mémoire, et talisman des premières amours, la curiosité circule ou

filtre dans les veines du monde pensant, comme les fluides* minéraux dans les entrailles de la terre. C'est à la chaleur du volcan, et à l'effort d'un travail assidu que la matière brute se sépare du fer qui nous défend, de l'or qui nous corrompt, et de ce pur cristal dont les facettes multiplient pour nous la lumière, et déterminent à nos yeux les couleurs dont elles renferment le secret. Un curieux méchant voit tout stérile et sombre comme son ame. La beauté, la clarté l'importunent et le fatiguent : c'est la fange, c'est le brouillard qui conviennent à son tempérament : moins on va droit, plus on se souille, et plus de rayons aboutissent à son centre d'activité. Mais quels rayons, hélas ! Malheur à qui s'y laisse guider ! Mieux vaut l'ignorance totale que ces connaissances perfides ; et mieux vaut encore l'ignorance, s'occupant de menus ob-

* Gaz ou autres.

jets essentiels à l'humanité, que la science inutile et verbeuse qui n'aboutit qu'à la perte du tems, et qui vous fait douter de tout, même quand elle ne vous trompe sur rien.



D

DÉCENCE. — Celle des mœurs est la première ; et, cependant, elle ne détermine pas toujours celle du maintien et du langage. Il peut advenir qu'une honnête femme se permette un propos hardi, tandis que la prude galante mesurera les siens avec une circonspection prévoyante et imperturbable. Possible encore qu'un de ces heureux sans-souci, comme on n'en trouve plus guère depuis que nous raisonnons tous, laisse échapper dans une réplique, dans une chanson ou dans une anecdote, quelques mots retranchés du vocabulaire des femmes, sans que jamais il ait songé à séduire celle de son ami ; tandis que le jeune hypocrite que l'on rencontre *à la messe d'une heure*, qui rougit et baisse les

yeux à la lecture d'une scène du *Tartuffe*, la renouvellera peut-être, cette scène, et plus adroitement, et plus complètement que *le pauvre homme*..... Mais de telles exceptions sont rares, et doivent l'être, si, comme on le pensait deux ou trois mille ans avant nous, le discours est *l'ombre de l'action* : comment, avec des habitudes vicieuses, conserverait-on quelque décence ? Et pourtant, s'il fallait opter entre l'indécence réelle, revêtue de formes pudiques, ou l'indécence extérieure avec une conduite régulière, la raison même balancerait : car une faute cachée n'est que le mal d'un seul, tandis que le dévergondage public et général est une de ces plaies d'état que des volumes de lois nouvelles et des siècles de bienséance peuvent à peine cicatriser. (Voyez les modes et les pièces de théâtre en 1793.)

❋

DÉLICATESSE. — L'un des mystères de la morale, à la faveur duquel notre ame fortifiée, agrandie, se nourrit, et abondamment, des substances les plus exquises : tandis que de l'excès de nos délicatesses physiques, ou des hautes subtilités de la métaphysique (ce qui pourtant ne se ressemble guère), résulte pour nous une maladie qui nous fait ressembler, malheureux que nous sommes! à ces femmes, à ces hommes *nains*, que la petitesse de leur bouche, et le rétrécissement de leur estomac, condamnaient à ne vivre que de la fumée des mets,... qu'ils convoitaient des yeux sans jamais parvenir à s'en rassasier *.

* Anciens Samoyèdes.

❋

DIEU. — *Tenez votre ame en état de souhaiter qu'il y en ait un, et vous n'en douterez jamais*, a dit Jean-Jacques!... Nous ne sommes pas assez présomptueuses pour ajouter un mot à ces belles paroles.



DISTRACTION. — Ce défaut, presque toujours gai, dénote une imagination où les objets se pressent en foule. Ne s'occuper que d'un de ces objets à la fois est le plus grand effort de la volonté d'un distrait. On s'en aperçoit à l'air cérémonieux qu'il prendra tout à coup avec son valet de chambre, ou quelque autre de ses inférieurs. Souvent aussi, pour se défendre de la distraction qui l'assiége à moitié chemin d'une explication, il appellera à son secours les plus prochaines analogies. Il advint qu'un de nos amis, marié depuis dix ans à une femme qu'il aimait, s'en alla

chercher pour elle un passeport. Sur la foi du mari, on procédait au signalement de la dame absente; la taille, le front, les cheveux, les sourcils avaient été d'abord indiqués assez exactement. Quand ce vint à la couleur des yeux, le mari, un moment incertain, mais se figurant aussitôt que deux personnes qui s'aiment doivent avoir les yeux de la même couleur, se ressouvint que les siens étaient bleus, et sur-le-champ les donna à sa femme..., qui les avait du plus beau noir.

Des hommes sans génie, et voulant, coûte qui coûte, passer pour en avoir, jouent la distraction, comme d'autres, plus spirituels, jouent la naïveté; le tout pour être nuls ou grossiers plus à leur aise : c'est une des perfections du siècle. Sans rechercher à quoi nous en sommes redevables, évitons autant que possible l'épidémie des faiblesses factices. Distraits, naïfs de bonne foi, que la sûreté de la parole en fasse du moins excuser l'in-

signifiance ou la rudesse : c'est aussi pousser trop loin la science du doute que d'en jeter jusque sur nos défauts.



DÉPENSE. — Pour les personnes de notre sexe, la régler n'est difficile que lorsqu'elles ont en elles-mêmes peu de ressources contre l'ennui, ou qu'elles sont chargées de la diriger sous l'influence d'un prodigue. Dans ce dernier cas, très-fâcheux pour une femme raisonnable, il est cependant un moyen d'éviter le reproche de connivence : c'est d'économiser sur soi, et de telle sorte que la vanité du mari dissipateur puisse quelquefois souffrir des privations de sa compagne. S'il en devine la cause et qu'il aime sa femme, bien sûrement il se corrigera. Mais pour prendre ce parti sévère, il faut une grande force d'ame. Il n'y va pas moins que de rom-

pre avec le monde, avec toutes ses superfluités ; et le conseil, plus facile à donner qu'à suivre, ne peut, il en faut convenir, être adopté à la rigueur que dans l'âge où une femme reprend ou quitte les atours sans que personne s'en aperçoive.



DÉFENSE. — La vie est un combat ; mais de quelque façon qu'il se livre, la victoire est, tôt ou tard, certaine quand nous n'avons à combattre que l'ennemi du dehors. C'est en nous que réside un autre ennemi plus puissant, plus actif, plus fécond en mille détours : cet ennemi, c'est l'amour-propre : c'est de lui qu'il faut se défendre ; eh comment ! Le traître, qui reçut de la nature le mot de toutes nos faiblesses, est bien sûr de n'être contrarié, repoussé, surmonté qu'à regret. Ses chagrins nous accablent, ses blessures nous déchirent

et sa déroute complète est pour nous une mort bien plus terrible et bien plus absolue que la mort même..., dont il rappelle, quand la gloire le dédommage des caprices de la fortune, et des représailles de l'amour, qui, de loin à loin, parvient à l'emporter sur lui.

Mais la gloire n'est que pour les hommes. Le génie, la valeur, l'éloquence, la science n'exploitent que pour eux son domaine : encore se disputent-ils à qui l'exploite le mieux. Reste donc pour les femmes la sagesse et l'amour... continuellement en guerre aussi l'une avec l'autre, mais qui ne disposent que par les femmes de tout ce qui occupe les hommes : faut-il donc s'étonner du prix que les femmes attachent à l'empire qu'elles tiennent de l'amour, et des efforts que leur coûtent les récompenses de la sagesse ?

Ces récompenses sont telles.... que rien, excepté les délices d'un amour légitime, ne peut leur être comparé. Aussi, les femmes

exemptes de reproches ne le sont-elles pas toujours d'une sorte d'admiration d'elles-mêmes qui dépare les grâces et même la vertu ; qui ferme leur cœur à la pitié, et leur esprit à l'indulgence. Il est, après cela, une sorte de pitié dont beaucoup de modestie pourrait seule défendre les femmes ; c'est celle dont toutes..., oui, *toutes,* sont pénétrées pour l'amant qu'elles sacrifient au plus saint des devoirs, à leur bonheur réel, à la tranquillité et à l'honneur de leur maison. *Il en mourra, l'infortuné!*... se disent-elles, noyées dans les larmes... ; et du jour où l'on s'est dit cela, les précautions perdent de leur vigueur, le départ est contremandé, la consigne est moins rigoureuse... Mais voyons sur quelles garanties, ou sur quelles probabilités une femme raisonnable peut se dire cela.

Même au printems de l'âge, même dans la fleur de sa beauté, l'image de la femme la plus charmante ne préoccupe impérieuse-

ment que l'homme qui n'a rien à faire, dont personne ne parle, et qui ne tient à rien..... Celui-là n'est pas dangereux; les autres n'ont pas *le tems* d'aimer. Si l'homme d'état, le magistrat, le jurisconsulte, la plupart mariés de bonne heure, et l'esprit tranquillisé sur le gouvernement intérieur de leur maison, ne se préservent pas toujours de ces méprises du cœur ou de ces surprises des sens où l'honnête homme, quel qu'il soit, ne cherche point à entraîner une femme qui n'est pas la sienne, il leur suffit d'un mot, d'un regard de leur compagne, d'une caresse de leurs enfans, pour les rappeler à eux-mêmes, et les détourner d'une espérance qui ne peut se réaliser que par la subversion des principes qu'ils défendent, des lois qu'ils interprètent, etc., etc. Quant au guerrier, si, dans l'absence des véritables objets de son amour, il laisse çà et là quelques traces de témérité, des femmes plus hardies encore oseraient-

elles lui rejeter le blâme qui ne doit tomber que sur elles? Par état, et presque par nécessité, il attaque, il triomphe, il part...... Tout cela n'était-il donc point prévu? et pense-t-on qu'il doive se tuer parce que son inhumaine aura prudemment esquivé le double affront de son hommage et de son inconstance? ou parce qu'une femme ardente, présomptueuse et crédule, se sera bercée de l'espoir de le retenir au passage, ou du moins de le rappeler, lui qui ne passe, ne reste ou ne revient que par ordre du roi! On se tue de désespoir; on se tue aussi de simple dégoût de la vie : l'un est un outrage à la divinité, l'autre en est un envers soi-même; et il est bien difficile de penser qu'un homme désespère jamais d'être utile à son semblable (seule cause extrême d'un grand chagrin) ou de remplacer la femme qu'il n'a pu obtenir: petit chagrin dont l'homme oublie jusqu'à la cause.

Qu'une fille séduite, puis délaissée par celui qui devait lui donner son nom, et l'admettre au partage de sa fortune, se tue pour échapper à une honte publique, à celle de mettre au monde l'enfant désavoué dont elle ne sait comment assurer l'existence; se tue pour échapper à la malédiction d'un père furieux, aux pleurs d'une mère désolée, et peut-être, hélas! aux reproches de cet enfant dont la naissance devait lui en attirer tant d'autres, cela se conçoit davantage, et ne se pardonne pas plus. Dans ce cas, le seul peut-être à qui l'on puisse attribuer le suicide par amour, une fille chrétienne doit se soumettre, et vider sans pâlir le calice d'amertume. De pieux asiles s'ouvrent alors au repentir, et le Dieu qui veut pardonner encourage l'expiation.

Peu de femmes se persuadent qu'une déclaration d'amour puisse contenir en même tems l'aveu du manque de respect et de l'ab-

sence totale de l'amitié ; peu d'hommes aussi conviennent avec eux-mêmes de cette vérité accablante. Si elle se présentait plus souvent à l'esprit, on verrait moins d'intrigues s'engager, et moins de dénouemens tragiques de gaies et folles aventures. L'ami sincère d'une femme mariée ne sera jamais son amant * ; mais quand cet amant, fatigué de concourir au déshonneur d'un homme qu'il estime, devient, ou peu s'en faut, l'ennemi de sa complice, celle-ci doit se taire, se cacher, réparer, s'il se peut, sa faute, et non y ajouter l'éclat d'un désespoir auquel personne ne s'intéresse, et d'une fin encore plus criminelle que sa vie.

L'impétuosité de l'âge, l'inexpérience du cœur, et aussi quelquefois la faute des parens, ont amené de jeunes insensés à des actes d'un affreux délire : l'éducation actuelle

* *Voyez* l'article MARIAGE.

les préviendra de plus en plus. Cette prétention de raisonner qui, depuis quelque tems, distingue assez désagréablement notre jeunesse française, peut devenir chose très-heureuse si elle lui donne le goût de la raison. Des vertus achetées par un petit ridicule n'en seront pas moins des vertus, et d'autant plus précieuses en France qu'au tems où tout allait, dit-on, mieux qu'aujourd'hui, on ne l'y trouvait pas toujours, cette raison si désirable ; on ne la trouvait pas toujours, même après trente ou quarante bonnes années de la *jeunesse* la plus frivole.

Mais de combien d'autres méprises à se défendre que de celles qui nous portent à croire qu'on se tuerait d'amour pour nous !

Un homme galant, et qui cherche à vous plaire, fait devant vous la critique d'une belle dont vous enviez les charmes..... N'allez pas y ajouter le moindre trait ; car ce trait, tourné contre vous, sera bientôt le texte d'une cri-

tique plus aiguë dont l'aimable homme ira divertir votre rivale. En général, c'est prouver que l'on est en fond de bon sens et d'esprit que de s'interdire la critique dont le bon sens murmure, et dont le véritable esprit ne s'accommode que faute de mieux. D'ailleurs, la critique a beau faire, elle ne sera jamais si gaie qu'un juste éloge donné du fond du cœur.

Mais défendons-nous, hommes et femmes, des éloges prodigués à notre habileté ou à notre vertu par l'homme intéressé à nous en faire manquer.

Défendons-nous aussi de prononcer trop tôt sur telle habileté dont les débuts brillent de trop d'éclat, et sur telle vertu qui recherche la louange.

Défendons-nous de croire à l'excessive modestie, aux complimens outrés, aux regrets fastueux.

Et défendons-nous, avant tout, de la mé-

fiance universelle, qui désenchante le cœur, et rend la vie plus grave sans la rendre plus essentielle.



DEVOIR. — Epouvantail de l'enfance, énigme pour la jeunesse, qui ne peut s'en passer, et jouissance de l'âge mûr, le devoir ne s'explique à notre intelligence que par le plaisir de le dicter à nos semblables, et d'exercer sur eux l'empire que nous éludons avec une incroyable adresse, quand ce sont eux qui l'exercent sur nous. De nous à eux, cet empire s'appelle *de la supériorité;* mais d'eux à nous, c'est *de la tyrannie.* L'homme brute est si volontaire, si ennemi de toute règle, que, jusqu'au jour où la nécessité lui parle, il versera des pleurs de rage devant l'obstacle qui l'arrête ou le refus qui le moleste. Aussi l'impatience, l'exigence, le despotisme, et la paresse, et le désordre, attributs ordinaires

de nos premières années, deviennent-ils, quand ils se prolongent au delà du règne des nourrices, les signes les plus certains d'une mauvaise éducation. Chez les femmes elles-mêmes, chez les femmes, naturellement plus douces et plus timides, le sentiment de l'obéissance ne semble dériver que de celui de l'abus du pouvoir. « Ma gouvernante est la plus forte, elle me commande; je suis la plus faible, je cède; si j'étais la plus forte, je ne céderais pas : donc il y a injustice. » Les enfans ne sortent pas de là; et ce dilemme, à le bien prendre, est aussi celui des grandes personnes. Sans nécessité démontrée, qui de nous ferait son devoir? Cette question, quoique humiliante, n'en est pas moins fondée sur l'expérience des siècles; et c'est si vrai, qu'à tout âge et en toutes situations, le comble de la vertu est de faire son devoir sans y être forcé. Et pourtant!..... à la paix profonde qui succède dans un cœur honnête au bon-

heur difficultueux de remplir un devoir long-temps négligé, qui ne croirait qu'une seule épreuve de ce genre dût suffire pour donner le goût d'être sage à propos? Mais non ; il y a au fond de l'esprit humain je ne sais quelle mutinerie qui s'exerce et s'obstine en raison de son impuissance ; aussi, est-il généralement reconnu que les plus forts sont les plus sociables, comme les plus purs sont les plus méfians d'eux-mêmes. Il est encore vrai de dire que le cercle du devoir s'agrandit avec notre destin, s'étend avec nos lumières, se multiplie avec nos affections. Les âmes sèches ont un merveilleux talent pour en resserrer les limites. Mais, si elles évitent de se mettre en frais de sensibilité, en revanche celle-ci ne se ruine pas pour elles. Tout s'évapore avec les rêves de l'ambition, leur guide, leur feu follet. Egarées ou noyées, elles appellent en vain à leur secours les compagnons de leur égoïsme : chacun s'en va de son côté, et, fussent-ils

encore polis (on a des complaisans tant que l'on a de la fortune), la politesse toute seule est bien pauvre avec la vieillesse ; et quoi qu'en disent nos hommes de cour, que rien n'oblige à dire ce qu'ils pensent, les cajoleries du plus grand nombre ne valent pas, à certain âge, un sourire de l'amitié. On se fait des amis avec une bonne conduite ; mais, pour les conserver, il faut quelque chose de plus. En amitié comme en amour, le devoir est compté pour rien, parce qu'on peut manquer de l'un et de l'autre sans porter atteinte à l'ordre général, et qu'il ne dépend pas plus de soi de connaître l'amitié fervente que de suivre l'amour fidèle. Mais, si peu de place que tienne le devoir dans les habitudes de la vie, il suppléera pour le bonheur aux sentimens affectueux ; il y suppléera froidement, mais suffisamment, tandis que rien ne peut suppléer à son absence, même dans l'âge où tout est sensations.....

Sensations, sentimens, mêmes choses pour

la jeunesse : doit-on s'étonner qu'elle diffère à connaître le prix du devoir!

*

DÉVOUEMENT. — S'il n'est entier, ce n'est que chimère. Ce mot ne sous-entend pas moins que l'offre de tenir à notre disposition votre maison, votre bourse, votre crédit, celui de vos amis, etc.; et ce mot tombe au bas d'une lettre avec *le serviteur très-humble*, sans s'informer si un tel alliage de mots comporte ou non quelque engagement, et sans examiner envers qui l'on s'engage. Loin même de penser que cet engagement puisse devenir onéreux, on ne le contracte le plus souvent qu'avec ceux de qui l'on attend les services, et de qui, au besoin, l'on requerrait le dévouement dont on leur fait fête. Heureux le cœur capable d'un entier dévouement! non parce qu'un si noble abandon suppose en son objet

un mérite extraordinaire, mais parce qu'il donne à celui qui s'y livre la conscience d'une sensibilité réelle, et que, de toutes nos facultés, celle-là, déjà la plus rare, est aussi la plus délicieuse, quoi qu'en disent les cœurs trompés.



DETTES. — Celles d'une foule d'honnêtes gens qui naissent, vivent et meurent endettés, proviennent le plus souvent de trois causes très-excusables, savoir : le manque d'héritage ou le désordre dans l'héritage, l'habitude de faire dans la jeunesse ce qu'on a vu faire dans l'enfance aux parens qui la dirigeaient, et de céder ensuite au plaisir de donner plus souvent qu'au besoin de recevoir. Ce dernier tort est celui des ames tendres, peut-être aussi celui des ames faibles. La vraie tendresse est économe, et ne sacrifie point aux jouissances

trompeuses d'une bienfaisance bannale les devoirs de la probité ou les obligations de famille. L'une, qui défend de disposer de l'argent qui ne nous appartient pas, et l'autre, qui réclame tout ce qui nous appartient, mettent également un frein aux inclinations dépensières. Quand ces dernières l'emportent, c'est avant l'âge de la réflexion ; et parfois la gaîté du scandale qu'elles causèrent en firent oublier les griefs à ceux mêmes que le droit du sang contraignait à les réparer. Les contemporains de M. de Champcenetz, de ce jeune et infortuné marquis de Champcenetz, ami de Rivarol et fils de l'ancien gouverneur du Luxembourg, se souviennent encore de l'anecdote burlesque qu'il se plaisait lui-même à raconter. « Je n'avais que vingt ans, leur disait-il en secouant la poudre qui tombait de sa noire chevelure ; je n'avais que vingt ans, et déjà plus de vingt mille francs de dettes. Les *étrennes* approchaient, et je ne savais

comment les donner à personne. Mon valet de chambre avait jasé ; mon père me boudait, et, pour comble d'ennuis, mes créanciers, sans doute avertis par mon valet de chambre, s'étaient donné le mot pour venir tous, le même matin, me rendre leur visite à l'heure où mon père, aussitôt après son lever, avait coutume d'ouvrir sa fenêtre, située en face de la mienne, sur une des cours du palais. « Monsieur ?..... monsieur ?..... dit mon drôle en me réveillant à grand bruit ; les voilà...... ; ils sont là. — Qui ? — Ces *messieurs*, ces *dames ;* le tailleur, le bijoutier, le maquignon, la revendeuse, le cordonnier, *la marchande de modes.* — Je n'y suis pas ; dites que je n'y suis pas. — Ils montent l'escalier..... — Fermez l'antichambre, barricadez la porte.... Ah ! grand Dieu ! voilà mon père... Fermez la porte..... ; mettez-les à la porte..... : cent coups de canne si tu n'obéis pas. » Il court, ferme la porte, leur dit à travers la ser-

rure de revenir un autre jour. Les dames avaient de l'humeur ; elles étaient venues malgré la neige qui, ce jour-là, tombait à flocons, ce qui avait empêché mon père d'ouvrir sa fenêtre aussi matin que de coutume. Je m'habille à la hâte, jetant des regards inquiets du côté de mon père, et consultant des yeux mon valet de chambre, qui jouait fort bien l'air alarmé. On entendait ce bruissement sourd qui précède les explosions..... ; et tout à coup cinq ou six boules de neige, lancées contre mes vitres, en font éclater une..., puis une autre..., puis une autre.... Mes créanciers me bombardaient ; cette nouvelle artillerie ne ressemblait pas mal au feu de Saint-Patrice. Mais mon père accourait au bruit, ouvrait sa fenêtre, m'appelait.... J'ouvre la mienne..... : une boule de neige m'atteint près de l'œil ; j'y porte la main et m'écrie : « Mon père, ayez pitié de moi ! ces malheureux !... ils vont me tuer ! Me tuer pour si peu de chose ! —

Qu'est-ce donc, messieurs? leur dit mon père; qu'y a-t-il? que demandez-vous? — Six cents livres; douze cents livres; quinze cents livres; deux mille livres; cent louis; mille écus; deux mille écus que monsieur votre fils nous doit! » Sans la terminaison, mon père aurait pu croire que l'on vendait ses meubles à l'enchère. « Allons, allons, qu'on se retire; on examinera vos mémoires: portez-les chez mon intendant. » Je pousse un cri de joie, je m'élance à la fenêtre, j'y joins les mains devant mon père, qui haussait doucement les épaules; et regardant la neige qui tombait de plus belle sur mes persécuteurs: « Messieurs!.... mes chères dames!.... » m'avisai-je de leur dire d'un ton courtois et doucereux. Ils lèvent le nez; la neige les aveugle... Et alors, moi, croisant les deux mains sur mon cœur, puis élevant les bras, les yeux au ciel, et reportant mes plus tendres regards sur mes créanciers ébahis, je me mets à chan-

ter... mais avec une voix!... avec une expression!.....

Ah! que je fus bien inspiré
Quand je vous reçus dans ma cour *!...

» Mon bon père éclate de rire...., et mes créanciers, désarmés, subissent gaîment les conditions du règlement, préparé par une avanie, et adouci par une gambade..... dont je me gardai pourtant bien de ramener la récidive : ces choses-là ne se pardonnent qu'une fois. »



DÉSINTÉRESSEMENT. — Calcul productif... immanquable..... Heureusement que l'esprit n'y entend rien.



* Parodie d'un air de *Didon*.

DISCERNEMENT. — Le meilleur instrument, ou l'écueil de la bienfaisance. Qui fait du bien sans choix, fera le mal sans réflexion. De plus, le bien qu'il fait à qui ne le mérite pas, est dérobé à qui le méritait : deux fautes qu'un bon discernement évite au bienfaiteur. Mais le discernement s'enseigne-t-il? pas plus que le goût et le génie. Dites à un aveugle d'y voir clair ; il vous répondra : « Je veux bien ; rendez-moi la vue ! » On ne rend point le discernement à qui la nature l'avait refusé ; mais là où elle en a mis le germe, l'exercice le développe, et l'exemple le fortifie. Un discernement faible avec de la docilité se maintiendra dans la bonne route, pourvu qu'il y suive quelqu'un : c'est la chaloupe de sauvetage qui ne saurait, par le gros tems, tenir la mer et tracer son chemin ; mais qui, attachée à la poupe du navire, lutte avec lui contre les vagues, et, parvenue plus près du port, aide

à y transporter partie de l'équipage dont elle soulage le vaisseau.

✻

DISCRÉTION. — L'homme le plus communicatif aura toujours assez de discrétion pour garder le secret qui l'humilie. La femme l'imite en cela, et de manière à l'étonner. Le galant homme défend mieux le secret d'autrui que le sien ; d'autres livrent les secrets qui ne leur appartiennent pas, pour mieux rester maîtres du leur ; mais rien ne contrarie un fat comme de voir garder scrupuleusement le secret qu'il ne vous avait confié que dans l'espoir de le répandre.

✻

DOUCEUR. — Ce charme, particulier à l'enfance et à notre sexe, plaît dans les hommes

moins qu'il n'attache, et attache moins qu'il ne surprend. Nous sommes accoutumées à voir et à souhaiter un peu de gravité, peut-être même un peu d'aspérité chez nos maîtres : alors on leur tient compte des effets de la bonne éducation, et des sacrifices qu'ils s'imposent pour ne point effrayer la compagne de leur vie. Quant aux femmes, s'il se peut que les meilleures ne soient pas toujours les plus douces, il est encore plus vraisemblable que les moins douces ne seront pas les meilleures. Un homme faible comme une femme (s'il en est) peut être encore un homme très-aimable ; mais une femme altière, impérieuse, et brusque, et rude comme un homme désagréable, est un de ces monstres à part que l'on ferait bien d'y laisser. La beauté même devient hideuse dans le délire de la colère ; l'esprit devient insupportable s'il est taquin ou prétentieux ; et les talens n'amènent à leur suite qu'embarras, dépense

et ennui, si l'attirail de la représentation et toutes ses formes ajustées accompagnent leurs jouissances. La douceur est amie de l'ordre. Elle répand sur nos devoirs une facilité attrayante, et sur nos plaisirs les plus simples, un attendrissement qui captive. Il est inutile de dire que tout près de la douceur réside la fadeur..., dont un peu de gaîté élude le voisinage.



DOUTE. -- Douter du mal est un signe de vertu. Si certains hommes en font une duperie, c'est qu'ils gagneraient peu de chose à croire au bien dont ils ont perdu la trace. Le doute, en matière de religion, est un malheur; le combattre par des menaces, en est un autre, puisqu'il aggrave le premier. Mais certainement le doute est le plus grand des

biens quand il s'agit de retirer son estime à l'objet d'une affection tendre, où de prononcer peine de mort contre un criminel repentant.



E

ÉCONOMIE. — De toutes les vertus d'imitation, c'est celle qui donne aux petits esprits le plus d'avantage sur les grands. Mais que l'on n'aille pas conclure de cette remarque que le défaut d'arrangement soit le garant du génie, comme le pensent quelques artistes qui vivent à crédit, meurent insolvables, et ne laissent de souvenirs que celui de leurs désordres. Le talent supérieur, au contraire, ne saurait croître et dominer qu'à la faveur de *cette probité de détails* qui fait de quelques privations de luxe l'indispensable fonds des dépenses nécessaires. Le luxe est le nécessaire des rois ; donc l'économie d'un roi ne saurait être celle du gentilhomme, et l'économie du gentilhomme est autre encore

que celle du petit marchand. Tout, dans l'échelle de nos besoins factices ou réels, est mesuré au plus ou moins de place que nous tenons dans la société : c'est en passant cette mesure que les riches et les pauvres perdent tout équilibre ; mais chez les pauvres et les riches, l'économie d'*habitude*, celle qui s'apprend comme à parler et à se vêtir, est sans contredit la seule qui nous suive dans les diverses situations de la vie ; la seule qui sache se plier à ces situations, et qui les rende tolérables. Cette vertu, on peut le répéter, est presque toute d'imitation : c'est l'éducation qui nous la donne. Ce que nous avons vu observer et pratiquer autour de nous dans notre enfance, nous l'observons, et nous le pratiquons involontairement ; ce qui n'empêche pas que des enfans prodigues ne se hâtent de dissiper les trésors d'un père avare : mais dans ce cas, c'est un excès qui succède à un autre, et les excès n'entrent pour rien

dans toute économie générale ou particulière.

L'*économie de tems* (la plus difficile peut-être, parce que chacun de nous, et sans y attacher plus d'importance qu'à la mort, où le tems nous mène par toutes les routes, travaille à le perdre et à nous le faire perdre) ; l'économie de tems devrait s'enseigner par principes comme la langue et les arts du dessin, en tête desquels nous mettons l'écriture. Si la grammaire et les *jambages* n'amusent pas beaucoup l'enfance, en revanche, rien ne la divertit comme de lui faire *dessiner* dans sa tête le plan d'une journée où la récréation alterne avec un exercice plus grave ; rien ne la satisfait comme de lui faire remplir à la lettre l'engagement de cette journée. Sa mémoire est exacte ; elle se plaindra même de l'indulgence, si cette faiblesse vient, hors de propos, faire ressortir sa ponctualité ; car l'homme sent le besoin du frein. L'écolier le plus tapageur re-

grette pendant les vacances la régularité de la vie de collége : seulement il voudrait que les classes fussent moins longues. Cette observation d'une mère de famille * l'avait décidée, en se chargeant de surveiller heure par heure l'éducation de sa fille unique, à ne pas souffrir que cette enfant, douée de l'intelligence la plus vive, donnât, même à quinze et dix-huit ans, plus d'une heure d'attention soutenue à aucune espèce d'étude. Dix minutes de récréation d'heure en heure prévenaient la fatigue, et rafraîchissaient les idées. La mère, occupée le matin des soins de sa maison et des leçons de sa fille, auxquelles elle ne manquait pas d'assister en personne, ne recevait qui que ce fût avant trois heures **.

* Madame Rafaut, femme d'un ancien commissaire des guerres.

** Madame de Genlis a aussi, et dès long-tems, contracté la même habitude ; c'est à cet ordre rigoureux dans la distribution de ses momens que le public est redevable des nombreuses et belles pages sorties de sa plume féconde.

A trois heures, après une courte toilette, et tandis que la jeune personne, établie dans le cabinet voisin, y continuait ses extraits, ses lectures, madame R***, occupée elle-même de quelque ouvrage d'aiguille, soutenait une conversation qu'elle tâchait de ne rendre ni oiseuse ni pédantesque, et d'heure en heure y appelait sa fille *, qui, le plus souvent, venait lui demander à l'oreille la permission de ne pas quitter son pupitre. Le soir, la jeune *Camille*, contente d'elle et de tout le monde, était plus gaie qu'aucune de ses compagnes; ou bien, si la soirée se passait en famille, elle se livrait avec empressement aux études plus élégantes qui lui promettaient des plaisirs. Elle devint, ainsi, économe du tems. Elle s'est mariée; elle a éprouvé des revers de fortune..... Elle en a fait des moyens de bonheur,

* Madame Camille Eenens personne des plus distinguées par les grâces de son esprit et le choix de son instruction.

grâce à l'habitude contractée dès son enfance de s'amuser intrépidement de tout ce qui est utile ou raisonnable, et de s'ennuyer de même de ce qui n'est bon à rien.

La présence d'esprit épargne beaucoup de tems. La distraction en ferait perdre davantage, s'il n'était facile de la combattre par une précaution fort simple, du moins pour les choses prévues : c'est de prendre note la veille de ce qui doit s'exécuter le lendemain, et de ce qui peut s'exécuter au même moment, par le même messager, sur la même ligne de route, etc. Nous avons vu un homme très-avancé en âge, et dont l'organisation extraordinaire, mais affaiblie par les chagrins plus encore que par les années, était sujette à des langueurs fréquentes. Tant que durait l'espèce d'engourdissement de ses facultés assoupies, il portait çà et là de tristes et longs regards, amassait en silence les projets pour lui, les commissions pour ses domestiques,

les réprimandes pour ses enfans. Il attendait patiemment le réveil de ce qu'il appelait son *énergie ;* puis, la veille de ce jour désiré, de ce jour, qui commençait pour lui à trois ou quatre heures du matin pour ne finir qu'aux premières heures du jour suivant, il écrivait, il écrivait, il chargeait ses tablettes ;... les enfans, les domestiques, et jusqu'à ses chevaux, accoutumés à ne sortir de l'écurie que de loin à loin, et pour un service terrible, tout tremblait autour du vieillard, qui d'avance préparait la triple tâche de chacun, et véritablement, en moins de vingt-quatre heures, en faisait plus exécuter qu'il ne s'en était fait dans toute la maison tant qu'avait duré son repos.

Les passions rêveuses prennent moitié de la vie. Mais ce n'est guère qu'aux femmes ou aux hommes *renfermés* à en prévenir les ravages par tel régime dont se riraient nos politiques de dix-huit ans, et nos raisonneuses de seize. Un exercice forcé, des lectures sé-

rieuses, une charité active, peuvent donner le change à ces passions fatales et célestes, à ces fièvres de l'ame qui la nourrissent et la dévorent, qui la soutiennent et la consument; et qui, dénuées d'objets dignes d'elles, excepté Dieu, s'élèvent enfin jusqu'à lui pour s'évanouir dans son sein.

Quant aux esprits rêveurs qui promènent leurs rêveries à travers tous les bruits du monde, leur préoccupation n'est stérile qu'autant qu'ils tardent trop à lui demander ses produits. La poésie, comme l'amour, a son époque printannière : il faut la saisir, ou renoncer à la récolte. D'autres esprits, trop agités de cette dernière crainte, épuisent en *primeurs* une verve adolescente ; et le prodige de douze ans n'est à trente qu'un homme ordinaire : plus ordinaire et plus embarrassé de l'emploi de son tems, que s'il eût su, comme d'autres mieux conduits, en perdre un peu pour en gagner, et se contenter de

l'espérance dans l'âge où elle tient lieu de tout.

Personne ne contestera que l'*économie de paroles* ne soit une des bonnes sources d'*économie de tems*. L'art de s'expliquer en peu de mots, justement en honneur chez les ministres et les premiers commis, est un acte de bienfaisance envers l'homme de talent que la politesse arrache au silence de son cabinet. Eh! que de mauvaises querelles l'oisiveté brillante ne cherche-t-elle pas au poète, au grand peintre, au musicien compositeur se dérobant par la retraite à l'invasion d'un ennui qui lui coûte à la fois sa gloire et sa fortune! S'il se cache.... *il ne sait pas vivre;* s'il se présente tel qu'il se trouve, *ah, fi donc! qu'il est mal tenu!* s'il sacrifie à la mode, aux usages... *un tel* doit dépenser beaucoup: *ces* artistes n'ont pas d'ordre. Et si, au bout d'une année malheureuse, d'une année perdue pour sa réputation, de prétendus *devoirs,*

des *plaisirs obligés* ont enlevé à son génie l'emploi des momens précieux que la société lui dispute.... « Comment donc, rien encore, disent les désœuvrés, est-il possible !..... *à quoi donc passe-t-il son tems ?* »

Juges pointilleux, juges redoutables de l'emploi du tems des hommes occupés, les personnes qui n'ont rien à faire devraient au moins (ce que font quelques-unes) respecter les heures du jour qu'elles savent être consacrées par eux au travail qui les intéresse. Elles ont joué, dansé pendant la nuit.... qu'elles dorment.... qu'elles dorment le matin ! que leurs visites soient courtes, par conséquent réparties en lieux différens : qu'elles y gagnent cette variété d'impressions qui leur fait trouver le tems plus court, et n'oublient pas, en prolongeant leurs inévitables visites chez l'artiste qu'elles accablent de leur loisir et de leur importance, qu'en lui faisant perdre le tems dont on dirait qu'elles ignorent le prix, elles

se ravissent des jouissances, et à leur siècle cet éclat qui rejaillit aussi sur les oisifs, parce que c'est leur goût qui décide, et que plus il s'exerce, ce goût si délicat, plus il trouve à comparer de nouveau...., plus il acquiert le droit de prononcer.



ÉDUCATION. — Tout a été dit et parfaitement bien dit à ce sujet *. Tout le monde est d'accord sur les principes généraux d'une éducation simple pour la classe ouvrière; d'une éducation forte pour les rangs mitoyens; d'une plus brillante pour les rangs supérieurs. Mais à qui, de nos jours, ira-t-on proposer l'éducation simple? sera-ce aux artisans, qui ont vu leurs égaux s'élever par l'intelligence, par la valeur et de vrais talens militaires, aux

* Voir, entre autres ouvrages, ceux de madame de Rémusat et de madame Guizot, trop tôt enlevées à leur siècle.

premiers grades de l'armée ? sera-ce aux femmes du commun, dont les mères et les grand'-mères ont vu d'autres femmes du commun recevoir de leurs maris, et transmettre à leurs enfans des titres décernés par la reconnaissance publique ? Ces souvenirs ne s'effacent point. Ils grandissent au contraire à mesure qu'ils s'éloignent, et rajeunissent en vieillissant, comme les grands traits d'histoire ancienne. Les révolutions d'Angleterre et de France ont porté d'un bout de la terre à l'autre toutes les idées d'affranchissement. Ces idées, dans les têtes saines, s'amalgament de plus en plus avec une autorité à reconnaître, des lois à suivre, une religion à invoquer. Mais dans les esprits irrités par le malheur ou dévorés de la soif des richesses, ces mêmes idées nous ramènent d'un côté au despotisme, et de l'autre à la barbarie. Qu'opposer à ces deux fléaux ? l'instruction...., l'éducation....... Sans doute ; mais laquelle ?

Donnerez-vous la même à tous les sujets indistinctement? une lumière trop vive, présentée à des yeux faibles, leur convient-elle, et les servira-t-elle comme le demi-jour; ou bien le demi-jour, insuffisant pour une vue perçante, sera-t-il la seule portion de lumière que vous accorderez à tel qui vous la rendrait au centuple s'il était à votre âge et que vous fussiez au sien? Ces différences, dira-t-on, se sont remarquées avant nous; avant nous, des dispositions particulières arrêtaient ou favorisaient les progrès de l'enseignement; marquaient du sceau de l'incapacité, et cela dans la même famille, soit qualifiée, soit plébéienne, quelques élèves stupides ou quelques hommes ordinaires, contre un seul digne d'attention; c'est la noblesse naturelle; c'est l'inégalité malgré l'égalité; c'est celle que les novateurs et les antiques régulateurs ne peuvent renier ni combattre, et cela s'est vu de tout tems. Mais ce qui ne se voit maintenant

qu'en France, c'est le refus général de la pauvreté héréditaire chez l'ignorant et chez le pauvre. Tous deux disent à la fois : « Si j'avais reçu de l'éducation, j'en saurais plus que celui qui me paie, et je ferais travailler à mon tour... tâchons donc de donner de l'éducation à nos enfans. » Eh! pense-t-on que cette éducation se borne aux principes de leur métier, au catéchisme, à la petite école? Il n'est pas d'ouvrier qui ne veuille faire de son fils un mathématicien; pas de petit marchand qui ne fasse de son aîné un avocat, un maître des requêtes; et parmi ces derniers, assurément pas un qui d'avance ne voie ses fils ministres ou ambassadeurs. Nos domestiques quittent leur village pour venir, en nous servant, apprendre à se faire servir. Nos boulangers, nos épicières mettent leurs filles en pension: les enfans y apprennent à rougir de leurs père et mère. Qu'importe! leurs père et mère auront le plaisir de voir leurs filles mariées à des

gendres qui peut-être ne voudront pas les recevoir, mais qui seront *électeurs... éligibles*, peut-être. Cette tendance à mépriser son état, à en donner un autre à ses enfans, est-elle bien en harmonie avec le désintéressement patriotique, avec le besoin fondamental d'une grande masse populaire? Il semble qu'aujourd'hui le peuple ne soit peuple qu'à condition de ne plus l'être dans cinquante ans.... Mais sans nous emporter au delà de notre sujet, invitons les mères, surtout celles qui ne jouissent que d'une aisance bornée, à ne pas faire tant d'efforts, tant de sacrifices, à ne pas s'imposer tant de privations pour éloigner d'elles leurs filles, qui s'élèveront beaucoup mieux auprès d'elles. Le grand nombre de pensions, nombre qui se multiplie encore tous les jours, ne détruit point cette opinion. Il prouve seulement qu'une multitude de personnes aussi sages, aussi patientes, aussi actives qu'éclairées, calculent bien en spéculant

sur l'indolence des mères, et que fort peu de mères ont le courage (admirable il est vrai) de ne vivre que pour leurs enfans, et de prendre, en s'environnant de ces petits juges imitateurs, l'inébranlable résolution de ne leur offrir en tout point que des exemples vertueux. (*Voyez* l'article MATERNITÉ.)

*

ÉLÉGANCE. — Se trouve jusque chez le pauvre à l'aide de la propreté, et disparaît de chez le riche où domine le défaut contraire. Deux principes d'élégance dans la toilette des femmes les guident aussi dans leurs mœurs : l'unité et la modestie. Mais ce que l'on appelle l'*élégance des mœurs* ne sous-entend guère autre chose que le bon ton, les bonnes manières, le meilleur choix d'expressions, l'habitude de ne voir qu'une société d'élite, et de n'être entouré que d'objets gracieux.

Chez les écrivains amateurs, et amateurs de qualité, l'élégance du style n'est, à vrai dire, que le reflet de celle du langage. Aussi dans les ouvrages légers, l'emportent-ils sans peine sur les auteurs de profession. Quant à ceux-ci, rien de moins élégant, parfois, que leur extérieur, leurs discours, leurs manières. Tout est composé dans leurs ouvrages, jusqu'aux mots naturels qui en font le mérite le plus généralement goûté, le plus touchant et le plus rare. Mais comme ce naturel n'est pas le leur, il leur en coûte pour y atteindre, et vainement le leur demanderait-on ailleurs que sous leur plume. L'élégance la plus désirable est sans contredit celle des sentimens; de celle-là toute autre dérive. Quelques hommes la confondent avec celle des goûts : défions-nous de la méprise, car l'élégance des goûts avec des procédés ignobles, est un des contrastes des plus fréquens et des plus malheureux de la société.

ÉMULATION. — Pour se servir d'une expression à la mode, on pourrait dire que l'émulation est le *romantique* de l'envie. Romantique alors deviendrait synonyme de beau idéal, et de l'idéal le plus pur : ce qui diffère prodigieusement du romantique monstrueux, justement dédaigné de l'écrivain ou du poète en possession des grands secrets de l'art. Pourquoi les émules de vertu ne connaissent-ils pas l'envie comme les émules de gloire ? c'est que dans les triomphes de l'une, le premier moment est presque toujours un peu triste, et que le cœur humain trouve dans l'autre l'*apparent* et l'*immédiat* : joies promptes, souvent trompeuses, qui flattent sa fragilité. Que de charmes, pourtant, dans cette émulation de vertu, surtout entre personnes qui s'aiment ! Où elle règne, plus de rivaux ; et si

elle communique ses nobles émotions à deux personnes de sexe différent, quelle autre vie dans la vie ordinaire, et quels délices même dans les pleurs !



ENNEMIS. — Qui croirait qu'ils travaillent au bonheur de ceux qu'ils persécutent ? et que ces derniers, pour faire, des outrages qu'ils reçoivent, un instrument de prospérité, n'ont qu'à rechercher en eux-mêmes l'excuse secrète de l'ennemi ? Cet examen le lui dérobera si l'on y procède avec courage. Il faut le dire pour l'acquit des consciences envieuses : dans l'insulte la plus hardie, il y a toujours un fond de vérité. L'amitié nous élève, la haine nous rabaisse, et le vrai, qui siége entre deux, touche à l'un et à l'autre par les extrémités. « Méprisez vos ennemis, vous disent ceux qui n'en ont point... » Eh pourquoi donc les mé-

ituer le mal qu'il vous a fait. Qu'il sa-
ılement que le pouvoir vous en reste,
:, dans aucun cas, la duperie, chez
ıe résulterait de la modération.

*

ɪɪ. — On se passerait facilement du
ı'elle nous fait malgré elle; mais il n'est
ıcile de s'en défendre, et de renfermer
ɔn cœur le vilain petit secret de ses
ɛnces : impatiences pour les cœurs éle-
urmens insurportables pour les ames
: et, avec l'ame la plus noble, avec
délicat, et encore retenu par les liens
g, par ceux de la reconnaissance, par
:, par l'amour même, il faut payer
à la nature qui l'impose, non sans de
ıotifs, sur tout ce qui ressemble à l'é-
ɪn. L'envie, proprement dite, n'est
mulation sans moyen de lutter : c'est

alors qu'elle est un poison. Mais quand on peut lutter, et qu'au sentiment de ses forces se joint celui du respect qu'on se doit, il faut condamner au silence toutes les pensées envieuses, ou ne les exercer que sur les accessoires du succès qui vous porte ombrage. Il est rare qu'un grand succès, dans ce siècle industrieux, ne doive un peu de sa croissance à quelques précautions indépendantes du mérite de l'œuvre : rejetez-vous sur ces légers défauts ; cela soulage sans compromettre. Mais n'attaquez point le talent, fût-il d'emprunt, fût-il frivole. Ce serait, contre votre attente, le signaler de nouveau à un public jaloux de ses décisions, et qui s'entête par plaisir à défendre avec le plus de soin les renommées les plus fragiles. Examinez plutôt sans prévention, si cela vous est possible, l'ouvrage ou la production, objet de votre envie. Vous y découvrirez quelques faiblesses qui achèveront de vous calmer ; quelques

beautés réelles dont l'application peut ne pas vous être inutile. Vous pardonnerez ces dernières en faveur des incorrections sur lesquelles vos yeux se reposent ; et, si vous aimez véritablement votre art, vous finirez par vous surprendre à souhaiter que ces incorrections soient moins nombreuses. « Quel dommage, direz-vous, que cet ouvrage, dont la perfection me désespérait, ne soit pas plus parfait encore ! » Et avec cette façon de voir, si différente de la première, au lieu de vous sentir abaissé, injuste et malheureux, vous vous retrouverez content, généreux, éclairé... : c'est tout gain !

*

ESPÉRANCE. — En songeant aux douceurs, aux promesses, ne fût-ce qu'aux illusions charmantes de cette vertu prescrite par notre religion, qui ne voudrait être chrétien ? Il

n'avait point aimé, celui qui, le premier, osa révoquer en doute l'éternelle réunion de deux cœurs séparés sur la terre !..... Vivre en ce cas, ce n'est qu'espérer ; mourir, c'est espérer encore. Qu'avions-nous fait à ces hommes qui prétendent ne point espérer, ne pas croire ?..... que leur avions-nous fait pour nous ravir ce que tous leurs raisonnemens ne pouvaient nous rendre ? Des pages immortelles, écrites sur *l'organisation de la matière*, et sur *l'antiquité du globe*, n'ont fait faire à la science que quelques pas vers l'inconnu : encore, si le bonheur était de la partie ! Mais non ; les savans les moins tristes vous disent simplement : « A quoi bon l'espérance ?... » Ne le savent-ils donc pas, eux, qui sont bons pères, bons maris, bons amis ; eux qui consument tant de veilles à des recherches dont la dignité de l'homme, leur but continuel, recueille chaque jour les immenses résultats ; eux qui ne travaillent si laborieuse-

ment que pour vivre à jamais dans le souvenir de leurs semblables ?..... Par quels crimes envers eux-mêmes ont-ils donc mérité l'exclusion du *lieu de repos*, *de rafraîchissement*, et d'éternelle gloire ?..... Hélas ! quand arrive l'instant fatal, l'instant où leur pensée, jadis rebelle, voudrait bien ne pas reconnaître la réalité du néant ; voudrait bien défaire son ouvrage, ou du moins ne pas le léguer à tous ces chrétiens indécis qui les entourent au lit de mort....., à des amis qui s'arrêtent et tremblent ; à des enfans qui pleurent et cherchent à prier ; à une épouse réfugiée dans sa foi, et qui leur tend les bras pour les y attirer, les sauver avec elle ;..... quand arrive ce terrible instant, ils s'étonnent de l'espérance qui se glisse entre eux et le tombeau, et s'empressent de la confesser pour en être aidés et soutenus dans ce passage qu'ils redoutent d'autant plus qu'ils s'étaient plus flattés de s'en expliquer le mystère. Mais la mort ne flatte sur

❀

ÉMULATION. — Pour se servir d'une expression à la mode, on pourrait dire que l'émulation est le *romantique* de l'envie. Romantique alors deviendrait synonyme de beau idéal, et de l'idéal le plus pur : ce qui diffère prodigieusement du romantique monstrueux, justement dédaigné de l'écrivain ou du poète en possession des grands secrets de l'art. Pourquoi les émules de vertu ne connaissent-ils pas l'envie comme les émules de gloire? c'est que dans les triomphes de l'une, le premier moment est presque toujours un peu triste, et que le cœur humain trouve dans l'autre l'*apparent* et l'*immédiat* : joies promptes, souvent trompeuses, qui flattent sa fragilité. Que de charmes, pourtant, dans cette émulation de vertu, surtout entre personnes qui s'aiment! Où elle règne, plus de rivaux; et si

elle communique ses nobles émotions à deux personnes de sexe différent, quelle autre vie dans la vie ordinaire, et quels délices même dans les pleurs!

*

ENNEMIS. — Qui croirait qu'ils travaillent au bonheur de ceux qu'ils persécutent? et que ces derniers, pour faire, des outrages qu'ils reçoivent, un instrument de prospérité, n'ont qu'à rechercher en eux-mêmes l'excuse secrète de l'ennemi? Cet examen le lui dérobera si l'on y procède avec courage. Il faut le dire pour l'acquit des consciences envieuses: dans l'insulte la plus hardie, il y a toujours un fond de vérité. L'amitié nous élève, la haine nous rabaisse, et le vrai, qui siége entre deux, touche à l'un et à l'autre par les extrémités. « Méprisez vos ennemis, vous disent ceux qui n'en ont point... » Eh pourquoi donc les mé-

priser ? N'auriez vous su vous faire d'ennemis que parmi des hommes sans aveu ? vos succès n'auraient-ils excité l'humeur que de rivaux incapables de les obtenir comme vous ? et sans admettre la concurrence de talens, de crédit ou de réputation, ne se peut-il point faire qu'un ennemi absurde en son acharnement, et du reste peu dangereux, n'offre encore à l'impartialité tels côtés estimables ou séduisans qui rendraient vos dédains absurdes comme sa haine ? Ne méprisez point votre ennemi ; occupez-vous-en, au contraire. Eh ! si vous ne vous en occupez, comment repousserez-vous ses traits ? et s'il tombe dans le malheur, qui donc, si ce n'est vous, l'écrasera d'un noble appui ? Aimez-le pour vous-même, cet ennemi déclaré ; il vous prépare un beau triomphe. Mais en attendant ce grand jour, point d'affectation d'indulgence ni de silence ; attaquez-le, dans l'occasion, quand vos discrètes représailles ne pourront

le désavoue.....; et, tout entière à son fidèle ami, à son modeste poursuivant, lui ouvre ses trésors, lui livre ses secrets, l'enivre de ses charmes, et, pour lui garantir leur union indissoluble, le rend indifférent pour tout ce qui n'est pas elle. Aussi, le vrai savant, qui rarement s'abandonne à une joie immodérée, est-il presque toujours content. Il rêve, il découvre, il transmet, il est utile! Sa femme l'honore, ses enfans le caressent: les prétentions bourdonnent autour de lui..... Qu'en sait-il? il n'y songe pas. Otez cet homme considéré, cet homme dont le nom ne mourra point, ôtez-le de sa famille et de son cabinet: il a peu de choses à répondre.... moins encore à raconter; les gens d'esprit ne savent que lui dire, et quelques beaux-esprits s'en amusent..... Pour se venger, il les éclaire.

L'étude, comme le pur amour, aime à cacher ses espérances, et ne proclame ses conquêtes qu'avec hésitation, timidité, lenteur.

C'est un culte plein de mystères, dont la plus vive des passions donnerait quelquefois le mot. Mais l'homme heureux qui, dès sa jeunesse, et dans l'effervescence de cette passion fougueuse, a pu connaître le tranquille plaisir de s'enfermer précisément à l'heure d'une fête, et d'oublier la fête et tout ce qui s'y trouvait pour une proposition d'Euclide, ou quelques pages de Vauban ; celui-là, capable d'aimer, et peut-être plus constamment que ses impétueux rivaux, ne donnera point, comme eux, dans les travers d'un monde corrompu ; ne sacrifiera point à l'égarement d'un jour l'innocence, la renommée, tout l'avenir d'une fille crédule ; opposera enfin ses études chéries, sa panacée universelle aux maladies de l'ame, et au piége des sens qui le menaceraient dans son honneur, dans son repos, dans sa fortune. Ce n'est point le sage de trente ans que nous signalons par ces traits, mais le jeune *initié* qui cherche la sa-

gesse, et qui la trouvera après l'*épreuve du feu*.

*

ESPRIT. — Il sert, ou il nuit au bonheur plus qu'aucune de nos facultés. L'abus de ce mot en altère la valeur. On a de l'esprit en France avec une facilité qui le met au rabais : c'est peut-être pour cela que les gens d'esprit, maintenant, veulent tous avoir du génie. Les gens d'esprit, seulement spirituels, par conséquent épilogueurs, et cherchant, achetant, cultivant la gaîté comme une fleur exotique, sont quelquefois impatientans. On n'échappe point à leur finesse; mais que leur rapporte-t-elle? si peu de chose que, en général, les hommes trop spirituels ont presque tous le cœur ruiné. Beaucoup d'esprit avec beaucoup d'imagination, et une sensibilité qu'elle exalte, font les carrières brillantes et les destinées

orageuses. Assez d'esprit, avec de la bonté et beaucoup de raison, est certainement préférable : c'est le partage des élus... Mais dépend-il de soi de le régler? ce qui dépend de soi, c'est de ne pas trop se presser de croire que l'on ait beaucoup d'esprit; c'est d'étudier, pour la conduite de la vie, celle de quelques personnes dont on ne parle pas, et qui seraient bien fâchées que l'on s'occupât d'elles. L'esprit de conduite, bon ou mauvais, gâte ou arrange toutes choses : c'est le secret des fortunes solides et des félicités inaltérables. Il consiste, en grande partie, à ne point trop dédaigner les petites épargnes, à ne point trop estimer les petits succès; à s'interdire les *pointes* avec les gens sensés, et les épigrammes avec ses amis. L'homme d'esprit, capable de sacrifier les égards de l'amitié au plaisir de dire un bon mot, dès lors n'est plus un homme d'esprit. On doit juger d'après son amour-propre du plus ou moins de complai-

sance de l'amour-propre qu'on attaque. Rien ne nous flatte davantage, dans les causeries du soir, que d'être attentivement écouté de qui va parler à son tour ; quand ce tour vient, sachons donc écouter. Ce conseil d'une femme aussi aimable que célèbre, et particulièrement si remarquable par sa profonde connaissance du monde, et la justesse et la délicatesse de tous ses aperçus ; cet important conseil de madame de Genlis doit nous être présent, non-seulement dans la société où l'on ne cause plus guère, mais dans les discussions de toute espèce. Il prévient le mécontentement d'un interlocuteur susceptible ou verbeux ; il donne à la réplique le tems de se former ; de sorte que, avec plus de politesse, vous vous trouvez avoir réellement plus d'esprit. Un manque d'esprit bien fréquent auquel, jadis, n'étaient sujets que les enfans, ou les hommes du peuple, et que nous ne pouvons attribuer qu'à l'ambition, l'usage ou l'imitation de *la tri-*

bune, c'est l'habitude d'élever la voix quand nous commençons à fléchir dans un dialogue qui nous fatigue, et d'en appeler des yeux ou d'un signe de tête, au témoignage des assistans, qui n'avaient que faire d'être informés de ce qu'on nous disait. Cette impolitesse grossière a plus d'une fois suffi pour jeter une longue amertume entre telles personnes, dont l'une ne croyait pas avoir offensé l'autre. S'abstenir de ces petitesses est encore une des règles fondamentales de l'*esprit de conduite*, le meilleur, le plus rare, et celui auquel l'expérience nous invite à finir, tôt ou tard, par rapporter tous les genres d'esprit.



EXPRESSION. — On ne saurait croire combien la plus simple déconcerte les personnes qui visent à l'*effet*. Elles se préparent, se travaillent, arrivent, se *posent* avantageusement

sur le siége qu'on leur présente ; attendent, non sans inquiétude, le sujet de conversation qui leur est familier, ou que deux heures de lecture leur ont rendu familier pour ce jour. Le sujet ne vient pas ; elles parlent sans penser, lancent au hasard des mots pompeux et froids ; le cercle n'en tient compte, et peu à peu se rapproche et s'occupe de telles ou tels à qui l'on ne prenait pas garde, et qui, de leur côté, s'expriment comme si on ne les écoutait pas. Les grands succès de société sont presque toujours imprévus, et cela, parce que l'expression la plus originale est aussi la plus naturelle.

Ce que l'on appelle *expression* en musique se compose d'une de ces qualités de sons qui vont droit à l'ame, parce qu'ils en sortent ; et d'un de ces accens qui pénètrent plus qu'ils n'éblouissent, et satisfont plus qu'ils n'étonnent. C'est le *je ne sais quoi* de l'art du chant, soit vocal, soit instrumental ; et si le musicien

joint à ce don de nature *le bon choix de la note*, et la pureté d'exécution, facile à acquérir quand on renonce aux tours de force, il prendra son rang, et le gardera, à travers les fluctuations d'un art, plus soumis qu'aucun autre à l'empire de la mode. Une expression douce et franche (réunion assez rare) est, quoi que l'on ait à faire entendre, la meilleure enveloppe de la pensée.



EXIGENCE. — Sottise en toute situation. Avec la puissance, sottise, car elle porte à mesurer cette puissance, à l'affaiblir, à s'y soustraire. Avec la faiblesse, sottise, puisqu'elle la démontre et l'accroît par l'impossibilité d'obtenir ce quelle n'avait pas le droit de demander. Avec l'amour, sottise ruineuse ; avec la jalousie, sottise ridicule. Dans la faveur, sottise qui la fait perdre ; dans la dis-

grâce, sottise qui la prolonge; et avec la raison, sottise qu'elle doit combattre, comme l'amour, pour son intérêt même.

Mais de toutes les sottises, la plus infructueuse serait, sans contredit, celle du moraliste, qui prétendrait faire d'un sot, bien complètement sot, dans l'âge de la santé et des petits succès, un homme tant soit peu raisonnable.



ENTENDEMENT. — *Il se développe avec l'âge, se fortifie avec la raison. Nous reconnaissons ses progrès à la lenteur de nos jugemens, et sa parfaite maturité à notre éloignement des extrêmes* *. Rien ne prouve mieux la niaiserie des précepteurs et des parens que le système d'accélération auquel ils prétendent assujettir des sens, une imagina-

* Bâcon.

tion, une volonté encore inertes, toute cette nature en premier travail dont ils obtiennent, après beaucoup d'efforts, l'avortement et la langueur. On remarque, de nos jours, qu'une foule de gens font consister la profondeur de l'entendement à démêler, sous ce qu'on dit, autre chose que ce qu'on veut dire. Truchemens de l'incompréhensible, et professeurs de galimatias, le moindre mot du langage familier est pour eux le dieu à deux faces; mais, de quelque façon qu'il se tourne, le temple reste ouvert à ces lourds argumentateurs. Comme le péché et la mort, ils s'ébattent dans le chaos, ils règnent dans l'obscurité : honnêtes gens du reste, incapables de nuire, tout aussi peu capables de s'exprimer intelligiblement, et qui viendraient plutôt à bout de découvrir la quadrature du cercle, et de nous la faire comprendre, que de s'expliquer à eux-mêmes pourquoi ils n'ont encore pu se résoudre à parler comme tout le monde.

Quelques jeunes gens d'humeur bilieuse et taciturne nourrissent à l'écart l'humble pensée d'être appelés par la nature à reculer les bornes de l'entendement humain ; et quelques esprits d'ordre supérieur, obscurs par négligence ou par soif du nouveau, et peut-être boursoufflés par choix, servent d'autorité à ces pauvres sectaires. « Nous sommes, disent-ils, oui..., nous sommes de *la nouvelle école.* » Demandez-leur ce qu'ils entendent par là ; ils nommeront pêle-mêle *Voltaire, Pascal, Jean-Jacques, Montesquieu, Helvétius* et *Condorcet, Raynal* et *Châteaubriand*..... Et ces diverses cordes résonnant à la fois dans leur cerveau troublé, ils rêvent qu'ils sont nés pour innover, pour créer à leur tour. L'un d'eux écrit à ses vieux parens, bons bourgeois de Saint-Quentin, pénétrés de respect pour les hautes destinées de leur unique fils ; il leur écrit (ce qui est vrai) que la lecture l'échauffe ; que sa santé s'altère ; que,

peut-être, ne pourra-t-il achever son *droit*, ni se résoudre à prendre l'état qui lui fut préparé par quarante ans d'économie ; que pour lui, il préfère, comme Achille,

. . . . *A beaucoup d'ans sans gloire*,
Quelques beaux jours *suivis d'une longue mémoire ;*

que rien de ce qui se fait, et rien de ce qui s'est fait, n'approche de ce qu'il fera ; que, pour s'essayer seulement, il vient de tracer le plan d'une tragédie en trois actes, d'une comédie en cinq, de deux romans philosophiques, et d'un nouveau poëme en prose ; qu'il terminera incessamment son projet d'économie générale, et ses considérations sur le dérangement du cercle atmosphérique, sur le retour plus fréquent des comètes, etc., etc. ; que si, enfin, la mort le surprenait avant la publication de ces premiers ouvrages, on trouverait dans ses nombreux cartons, outre quel-

ques épîtres, quelques satires, quelques odes et autres bagatelles du même genre, des mémoires volumineux, tendant à éclaircir les questions qui tiennent l'état en suspens, et à résoudre sans réplique celles qui arrêtent encore nos académiciens.....

Il meurt, ne laisse rien..... Mais dans le cercle même de ses jeunes amis, et parmi ceux dont la modestie, la raison, s'éloignaient davantage de sa folle et triste jactance, se trouve un *Victor* *, un *Jussieu* **, un de ces héros d'entendement qui résolvent tous les systèmes, parce qu'il n'en est pas un qui ne fournisse des armes à leur valeureuse pensée. Sa vaine et courte apparition sur la terre scientifique n'empêche pas que cette terre, culti-

* Victor Hugo, tellement poète dès l'âge de quinze ans, que l'Académie ne voulut l'en croire que sur son acte de naissance.

** Récemment couronné. Esprit déjà au niveau des plus hautes conceptions, et des succès les plus contradictoires.

vée de toutes mains, ne produise, et abondamment, les grands sujets entre lesquels il comptait dominer. Si le songe de ses perfections ne s'est pas réalisé pour lui, ce songe, du moins, annonçait ce que d'autres que lui, après lui, pourraient faire. Ici, les citations et les comparaisons ne manqueraient point à une savante; mais nous faisons profession de ne pas l'être. Toutefois est-il vrai que le plus faible sentiment de cette faculté sublime, de ce don de l'esprit humain qui lui permit de mesurer le ciel, et d'y chercher le Dieu que l'homme porte en son cœur, suffit pour nous rassurer tous sur la condition ignorée de notre admirable existence......; oui, admirable en toutes les vues créatrices, du jour où notre entendement, dirigé vers le beau, vers l'honnête et l'utile, nous soustrait, par ce seul plaisir, au sort de l'atôme invisible, de la brute féroce, et de la feuille qui tombe!

*

ESTIME. — On l'acquiert ; bien plus! après l'avoir perdue, il est possible de la reconquérir. Mais que cette espérance, donnée aux cœurs fragiles par une philosophie qui n'est que fragilité, ou par une religion miséricordieuse, ne leur persuade pas qu'il suffise du repentir pour relever de toutes les fautes : il en est que rien ne rachète.

Mais aussi! mais l'estime une fois reconquise, que l'inexprimable bonheur attaché à cette fortune pénètre tellement nôtre ame qu'il la défende, et à tout prix, d'une rechute sans appel! Laissons dire aux consciences prêtes à capituler qu'elles dédaignent l'estime des coupables. C'est, au contraire, en forçant à l'estime quiconque raisonne, tout en suivant la mauvaise voie, que nous contribuerons à le faire rentrer dans le sentier de la

vertu. Eh ! quel honneur plus grand, après celui de mériter l'estime, que de voir, et par nos soins, s'accroître encore le nombre des compagnons de notre gloire !



EXACTITUDE. — *L'exactitude est la politesse des rois*, a dit le prince le plus spirituel, le monarque le plus éprouvé, le Français le plus réfléchi *!..... Et c'est aussi la politesse de toute personne attendue par son inférieur. Avec l'exactitude et la concision, on règle en un jour plus d'affaires qu'un brouillon n'en projette d'une semaine à l'autre. L'exactitude rend exigeant ; mais quand on ne demande que ce que l'on donne soi-même, bien injuste qui se plaindrait. Il est un sûr moyen de de–

* Louis XVIII.

devenir exact à la longue ; c'est de s'accoutumer, dans la jeunesse, à arriver plus tôt que l'on ne nous attend. Les naturels affectueux sont difficilement inexacts ; ils craignent trop d'affliger, de déplaire : la prévenance mène à l'exactitude..., et l'intérêt nous y ramène.



F

Fadaises, fadeurs, fatuité. — Un sot bien habillé dit des fadaises ; l'amoureux sans amour dit des fadeurs ; le publiciste de vingt ans excédera par sa fatuité. De ces trois inutiles à prétention, c'est encore le plus ennuyeux qui sera le plus supportable.



Famille. — Premier roi entre les hommes, le premier père de famille, bien reconnu pour tel par ses sauvages enfans, posa les premières bases du gouvernement monarchique. Notre religion nous apprend que de profondes amertumes se mêlèrent dès lors aux

jouissances paternelles, et que l'inégalité primitive fit jaillir du berceau de *Caïn* et d'*Abel* le premier crime et le premier malheur. Que les méchans aient pullulé, il le fallait pour la gloire des bons; mais, à coup sûr, ces derniers, en plus grand nombre, et les plus forts chaque fois qu'ils l'ont voulu, attestent à l'humanité cette puissance de bonheur qui ne lui échappe qu'en l'absence des vertus les plus naturelles, et sous l'influence détestable des volontés incohérentes et des passions effrénées.

Nous en appelons à tout ce qui existe; les liens de famille ne se resserrent-ils pas à mesure que les autres liens se relâchent? L'amour se lasse, l'ambition se dégoûte, la jeunesse s'enfuit, le monde nous abandonne..... Que devenir sans les devoirs, les habitudes, les consolations de famille? Et à ce vieillard, naguère si intéressant par sa bonté patriarcale, et sa manière naïve de raconter ses aven-

tures de jeunesse; à ce vieillard maintenant délaissé, morose, taciturne, et privé à la fois des ressources du cœur et de celles de la mémoire, que manque-t-il pour avoir conservé deux facultés si précieuses ? le contact plus fréquent des objets de son affection, leur vue, leur entretien, et, de leur part, cette patience respectueuse que l'homme, au déclin de la vie, n'a lieu d'attendre que de ceux à qui il l'a donnée ; à qui, du moins, il l'a rendue ou chère ou supportable. Les célibataires ne consentent à mourir tels que quand ils ont une sœur ou des frères mariés. Des neveux, alors, remplacent pour eux des enfans ; et, à défaut d'enfans et de neveux, on voit quelquefois un adoptif se glisser dans la solitude du vieux garçon. Mais si le fils adopté n'est orphelin de père et de mère, il sera étranger pour tous ; il héritera seulement d'un bien qui ne lui appartenait pas, et en fera mauvais usage, parce que sa nouvelle famille ne l'aura point

reconnu, et qu'il méconnaîtra la sienne : situation doublement malheureuse, et que multiplient de toutes parts la fureur de changer d'état, la faiblesse de rougir du sien, et la facilité philosophique des mariages disproportionnés.

A ce mot, que de cris vont s'élever contre nous ! Les amoureux, d'abord... ; doux révolutionnaires, si philosophes tant qu'ils aiment ! Puis, les philosophes raisonneurs, grands amis de l'égalité, quand celle-ci ne choque point leurs convenances... ; et puis enfin les hommes raisonnables, qui admettent les exceptions, parce que leur raison en est une dans la folie générale du siècle. Nous répondrons à tous ce qu'un des hommes des plus aimables de son tems répondait devant nous à une dame, douloureusement affectée du mariage de son frère, lequel venait de lui donner pour belle-sœur une fille obscure assez jolie, d'assez bonnes mœurs, mais très-

impertinente, mais d'une vanité folle, et qui prenait plaisir à faire molester par son mari son ancienne protectrice chez qui elle en avait fait la conquête. « Je jure, disait hautement cette dame ; je jure de ne jamais la voir. — Ne jurez pas, répondit l'homme sage ; en ces sortes d'affaires, les grandes difficultés sont pour les parvenus : ils finissent par s'humilier... Refuserez-vous alors un pardon mérité par quelques années de bonne conduite ? et si, tôt ou tard, il vous faut traiter cette femme en belle-sœur, ne vaudrait-il pas mieux, dès aujourd'hui, la ménager dans vos discours ? Ce serait autant d'épargné sur l'embarras du rapprochement. »

De même, quand une morgue inattendue nous fait faire l'essai de procédés fâcheux de la part de nouveaux alliés, qui auraient dû se tenir contens ou honorés de notre alliance, ne jurons point de ne rien oublier, ce serait se montrer autres que l'on ne veut être ; car

nous ne voudrions point nourrir de ressentimens implacables contre si faibles et pour si peu : or, l'homme injuste est toujours faible, et, de toutes les offenses, assurément la plus légère est celle qui porte à faux... ou qui ne porte sur rien.

Dans les familles divisées par de seules et mauvaises causes d'intérêt et d'orgueil, c'est presque toujours aux enfans qu'est réservé la gloire des réconciliations. On répugne à jeter dans ces jeunes cœurs des semences de guerre intestine ; on craint de leur transmettre des impressions pénibles ou erronées ; on craint aussi de leur aliéner les bonnes intentions d'un parent jadis pauvre, maintenant plus aisé, riche peut-être l'an prochain.... Il semble d'ailleurs que la haine, à l'inverse de l'amitié, se détériore en vieillissant. Il faut être né bien malheureux pour se sentir capable de haïr toute la vie ; et enfin, de quelque raison que s'appuie le ressentiment le plus fondé,

tiendra-t-il contre les caresses d'un enfant qui vous dit sans avoir la peine de le penser :

Ne me punissez pas des fautes de mon père.

Un père !.... un chef de sa famille, son appui et son espérance, est par cela seul hors d'atteinte de certaines récriminations. Qui oserait se plaindre d'un père à ses enfans ? A coup sûr, ce ne sera ni un père, ni une mère, ni gens qui respectent les leurs. Il est, entre ces puissances privées, entre tous ces millions de monarques épars sur la surface de la terre, une *alliance* encore plus *sainte*, et des nœuds plus indissolubles que ceux des souverains à qui l'Europe doit sa tranquillité présente. Le moindre pacte de famille, image du pacte universel, ne pourrait se rompre entièrement sans détacher un anneau de la chaîne qui joint avec le ciel la terre civilisée; et quand la chaîne du mariage, renfort de ce

premier lien, donne une famille à qui n'en avait pas, ou d'une nombreuse famille en fait une plus étendue, se refuser à ces grandes adoptions, c'est protester contre toute autre; c'est n'être homme et chrétien que sauf ses fantaisies, que sauf ses préventions; c'est porter la réforme jusque dans la nature épurée, type adorable des meilleures lois humaines; c'est alors, et en tout, ne voir que soi seul, et n'être bon qu'à nuire ou à détruire : bien différent de ces cœurs paternels qui ne cessent d'appeler nos cœurs, qui s'honorent en nous honorant, et vivent de ce qu'ils nous donnent. Ces derniers, si le sort, si les événemens les condamment à mourir dans le célibat, n'en connaîtront point les ennuis, ne manqueront dans leur vieillesse ni de société, ni de soins, ni d'hommages : tous leurs amis sont leurs enfans.

❋

FAMILIARITÉ. — *Lorsqu'un grand me menace de sa familiarité*, a dit Piron, *je le repousse avec le respect.....*

Au lieu de respect, la politesse froide suffit pour repousser la familiarité d'un subalterne qui s'oublie.

Quelques domestiques abusent de notre familiarité : elle est parfois le signe d'un malheureux besoin de leur discrétion ; dans ce cas, un sacrifice d'argent coûte moins que celui de la dignité ; mais l'un n'est pas plus sûr que l'autre. On devrait, à la tendresse près, être avec ses domestiques comme avec ses enfans ; les diriger, les excuser, les maintenir, veiller sur eux ; mais ne leur demander que de la soumission, et ne les consulter que sur leurs intérêts directs et personnels. Nous avons vu, dans nos jours de métamorphoses, nos

anciens cordonniers, nos anciennes ouvrières en linge, nous honorer de leur familiarité.... En sourire, et leur rappeler leurs *succès* dans leur première profession, était la meilleure façon de châtier leurs grâces familières. On s'y dérobe en leur parlant de choses au dessus de leur portée; vous leur rendez service et reprenez votre rang; mais alors l'ennui vous reste.... Eh bien donc! ne vaut-il pas mieux s'ennuyer que se compromettre?



FAUSSETÉ. — Nous pourrons la mettre en défaut, si nous persuadons à celui qui en use qu'il est peu d'hommes plus sincères que lui. La joie de nous tromper si complètement lui fera oublier son rôle, et, à la fin de la conversation, c'est celui qu'on voulait duper qui se trouvera avoir fait une dupe. Les insignes de la fausseté sont divers et nombreux :

le regard, le sourire, le maintien, et jusqu'au son de voix, de cette voix *cauteleuse* et rampante, digne organe d'une flatterie à qui les passions viennent ouvrir tant d'issues, tout nous montre le piége, et tout préviendrait le danger si le danger lui-même ne nous plaisait pas tant. Pour éviter le danger et le piége, tâchons de placer l'homme faux entre son intérêt et nous.... Son choix sera bientôt fait; et, s'il en coûte quelque chose pour cette première expérience, du moins aura-t-elle sauvé bonne part de l'avenir.



FÉCONDITÉ. — C'est la patience chez les compilateurs, c'est le génie chez ceux qui créent et réussissent : mieux vaut sans doute compiler de belles choses que d'en créer de médiocres. Se révolter contre sa stérilité, et composer *malgré Minerve*, est le fait de

quelques écrivains à qui le ciel refusa le bon sens... Plaignons-les de tout notre cœur ! Mais plaignons encore davantage les jeunes mères et les hommes de génie qui, sous le règne des conquérans, des despotes et des censeurs, maudissent leur fécondité.

*

FIDÉLITÉ. — On entend dire aux catholiques les moins fervens, aux hommes les moins occupés de l'observance du culte, et des prérogatives du sacerdoce : « Je ne changerais point de religion quand il s'agirait de la vie ; notre religion, telle qu'elle nous fut enseignée par nos pères, est la meilleure, est la seule pour moi. Permis à un presbytérien de déplorer mon entêtement ; je plaindrais le sien sans le combattre : mais changer ?... non, jamais. » Jamais ! répètera-t-on autour du catholique ; et quelque chose de fier

s'élèvera du fond de l'ame à ces accens de la fidélité. L'homme fidèle à son Dieu, à son roi, au dogme qu'il professe, au parti qu'il embrasse, à ses devoirs privés, à tous ses attachemens, mérite seul le nom d'homme. On est las de l'ingratitude !... Eh que trouvera-t-on chez un maître, chez un ami nouveau, qu'une nouvelle ingratitude dont notre changement fournit l'excuse ? Changement de cette nature n'entraîne-t-il pas méfiance après soi ? L'infidélité nous dégrade ; dès lors quel bien peut-elle nous faire ? Beau calcul que de s'avilir pour soulager son amour propre !..... Ceci s'adresse aux femmes mariées, et s'adresse aussi aux époux. Il est passé le tems où la fidélité des maris était de si peu d'importance. On en est venu à reconnaître que les hommes qui se respectent sont ceux que l'on respecte aussi ; qu'un homme fidèle à son moindre engagement doit l'être d'autant plus aux promesses conjugales ; que les autels ne

sont pas moins sacrés que la parole d'honneur ; et que si l'honneur d'un époux, la paix de sa maison, le sort de ses enfans, résident effectivement dans la noble conduite d'une épouse aimable et fidèle, c'est bien le moins que cet époux... que l'on suppose, aussi, digne d'estime et d'amour, achète son repos, et son honneur, et son bonheur, par un peu de fidélité.



FINESSE. — Celle du trait dans l'esprit, des aperçus dans les projets, et des détails dans leur exécution, dénote une constitution plus délicate que robuste, et une ame plus douce que forte. C'est une des grâces et des imperfections de notre sexe. Quand elle se rencontre chez les hommes, elle les détourne des entreprises majeures, et leur ravit les suffrages solides. L'homme du monde peut jouer *au fin :*

c'est un passetems permis à son peu de consistance dans une société qui fait commerce de toutes les inutilités. Mais l'homme d'état qui ruserait avec un peuple clairvoyant, avec un monarque honnête homme, et avec des cabinets intéressés à ruiner le sien, risquerait trop personnellement pour que l'on dût se tant presser de croire à son habitude de ruser. En général, les hommes qui ne peuvent être que fins, parce qu'ils n'ont à faire mouvoir que des rouages imperceptibles, voient la finesse dans la prudence, et la ruse dans les précautions inséparables des grandes responsabilités. De pareils juges sont récusables : malheureusement ils parlent haut; et malheureusement encore la causerie politique est maintenant à la mode comme la danse grave et la piété ostensible..... Nous nous hâtons de quitter ce sujet pour inviter nos filles à rester simples tant qu'elles peuvent l'être, et à redevenir simples dès qu'elles savent choisir entre une

manière d'être et une autre. Il n'est rien de plus fatigant que le commerce de ces bonnes personnes, hommes ou femmes, qui vous poursuivent de leur finesse, et vous réduisent à l'absurde, à force de vous supposer plus d'esprit que vous n'en avez, ou que vous n'en voulez avoir.

*

FIGURE. — Vous qui cherchez dans le mariage un bonheur de tous les instans, celui que donne la confiance; attachez-vous, plutôt qu'à la beauté, à certain traits de la physionomie qui ne signifient rien pour l'amour-propre, mais qui trompent rarement le cœur. Le front haut et point trop bombé, les cheveux fins, les lèvres un peu fortes, le sourire fréquent, vous promettront de l'esprit, de la grâce, de la facilité dans le commerce de la vie. Il y a des préventions fondées contre les

nez pointus, les sourcils qui se touchent, les narines trop serrées, les lèvres plates et les mentons crochus. Mais ces derniers, malgré l'entêtement, la morgue qu'ils signalent, sont encore préférables à l'exiguité du menton (qui suppose toujours faiblesse de jugement, dit l'infaillible *Lavater*). Et si, à ce signe équivoque, se joint le regard vague et le clignotement des paupières, attendez-vous à toutes les puérilités d'une vanité indécise et d'un égoïsme sournois. Rien de prévu, rien d'arrêté dans ces cœurs-là, que le goût des essais et leur amour d'eux-mêmes. Il vous obligent par hasard, vous outragent sans le savoir, et l'on pourrait passer avec eux toute une vie sans être content ni fâché.

*

FORCE. — Ce serait aussi la vertu, à en croire les Grecs, qui prenaient le mot au

figuré. Mais les anciens Grecs, nos maîtres en matière d'art et de philosophie, pouvaient bien, comme d'autres maîtres, risquer une fausse analyse : car si la vertu donne toujours, et très-certainement, une grande force, plus certainement encore la force ne donne pas la vertu : demandons aux vainqueurs des héros de Missolunghi.



FORTUNE. — Un noble usage de ses dons peut la rendre si chère à son heureux possesseur que toute vaine déclamation tombe devant cette pensée. Acquérir à vil prix cette fortune désirable, c'est empoisonner ses faveurs ; y renoncer, en ce cas, c'est faire un bon échange ; car, au lieu de richesses, nous aurons le repos, et ce partage vaut bien l'autre. Mais pourquoi médire de la fortune parce qu'on est pauvre ? En médire, c'est l'envier :

dès qu'on l'envie, on la tente. Laissons quelques misérables se gorger d'or pour tout plaisir; laissons-en d'autres se figurer qu'avec beaucoup d'argent ils achètent l'esprit, les grâces, l'honnêteté qui leur manquent; plaignons enfin les successeurs de nos nouveaux enrichis, qui, non contens des rentes si brusquement amoncelées par leurs pères, n'ont cessé de jouer sur la rente qu'à l'extinction de leur dernier contrat. Cette soif, ou plutôt cette rage de fortune qui tourmentait nos joueurs de bourse; qui transformait en loterie, en odieux tripot, notre place de commerce; et qui, de nos commerçans, de nos agens de change, de nos banquiers, faisait des chevaliers d'industrie; cette épidémie de cupidité, qui a succédé à nos troubles comme la peste à nos batailles, devait être l'inévitable conséquence de toute révolution préparée comme la nôtre. Après avoir subi, et long-tems sans nous plaindre, si ce n'est dans nos chansons, l'impôt forcé

de quelques abus de pouvoir, il nous a plu aussi, un beau jour, de goûter de ce pouvoir, et de goûter de quelques abus. L'un et l'autre ne se pouvaient opérer sans violence. Après la violence et la victoire vinrent la joie grotesque et le rire saturnal : c'est assez la marche du peuple. Nous avons passé par le crime pour arriver à la folie : à cette dernière, tout le monde a pris part, car il ne s'agissait plus que de fortune : les uns pour recouvrer, ceux-ci pour conserver, ceux-là pour ajouter aux créations nouvelles : de sorte que tout ce qui s'est dit de beau, et tout ce qui s'est fait de bien en France depuis dix à douze ans, ne se rapporte qu'à des restitutions, qu'à des conservations, qu'à des créations financières : c'est le règne de la finance. Tout le monde veut gagner le double d'autrefois, et toutes choses doublent de prix, quoique certaines vaillent moitié moins. La fortune, plus facile, devenue plus méprisable, n'en est pas moins

l'objet d'un de ces furieux amours qui n'empêchent point l'amant de souffleter sa maîtresse, tout en offrant le combat à outrance au premier qui la lui dispute. Les caprices de cette maîtresse impérieuse et débauchée n'en sont que plus fréquens, plus soudains et plus ruineux. Pour les prévenir, ces caprices, pour éviter de perdre, même avant d'avoir rien gagné, les précautions se multiplient. On revend à bénéfice ce qui n'est point payé encore; on emprunte à faible intérêt pour prêter à grande usure; on a une charge pour se marier; on se marie pour payer la charge; on pèse la dot avant que de s'être informé si la demoiselle à marier est pieuse, jolie et d'humeur douce. La dot, avant d'avoir été reçue, circule en effets sur la place, ou en mandats pour des frais de bâtisse. On épargne sur un vieux père dont on n'a rien à espérer, sur quelques amis malheureux et sur la toilette de sa femme, de quoi traiter

magnifiquement l'adversaire de spéculations dont on convoite les bénéfices, et dont le succès vous renverse; on calcule sur la bonne foi d'un associé sans expérience; on compte les derniers instans de l'existence d'un bienfaiteur devenu l'objet ignoré d'un bienfait qui n'est qu'une dette; on suppute jusqu'à l'intérêt des gages d'un domestique et du salaire du pauvre... Tout cela n'est pas nouveau pour la perversité; mais ce qui l'est davantage pour la perfection que l'on voudrait nier pour se dispenser de l'imiter, c'est l'admirable emploi des fortunes bien acquises; c'est l'industrie, plus admirable encore, qu'elles récompensent et qu'elles encouragent; c'est l'économie personnelle de nos princes, leur charité, leur bienfaisance; c'est l'activité généreuse des vertus qu'ils pratiquent, des talens qu'ils distinguent, et des mœurs qu'ils nous ont rendues : c'est l'intarissable bonté du souverain le plus aimable et le plus digne

d'être loyalement servi, c'est enfin ce concours des inventions utiles, des recherches d'agrément, et de cette sorte d'épuration du luxe qui se montre dans nos banquets, dans nos ameublemens, dans nos fêtes et nos travaux publics, comme dans nos vêtemens et dans notre langage. Tous ces bienfaits de la fortune ne peuvent-ils donc l'absoudre de quelques piéges auxquels ne se laissent prendre que les indigens de raison, de religion et de sensibilité? Si, une seule fois dans leur vie, ces hommes, ces riches toujours gênés, toujours altérés de gain, toujours tristes; si, une seule fois, ces malheureux Tantales eussent essayé du plaisir de donner! de recueillir les bénédictions de la famille d'un débiteur, acquitté, réhabilité, sauvé enfin, d'un trait de plume! si des larmes d'attendrissement avaient roulé sous leurs paupières, et qu'ils eussent enfin senti qu'il n'est de fortune réelle que le contentement du cœur, et que, pour l'obte-

nir, il ne faut d'autres sacrifices que ceux des passions fatigantes ou honteuses, ils se tourmenteraient moins pour s'enrichir encore; ils apprendraient à se borner; et guéris de leur avarice, détrompés des fausses promesses de l'ambition et de la vanité, ils deviendraient les premiers de la terre,... s'il est vrai que l'indépendance (le plus beau don de la fortune), s'il est vrai que de bonnes actions, et le sommeil paisible qu'elles procurent, et la gaîté qu'elles entretiennent, et la santé qu'elles fortifient, soient les premiers élémens du bonheur. Et au surplus, la fortune est le seul *ami* dont on ait eu le droit de dire : *Qu'on doit toujours vivre avec lui comme si l'on devait être brouillé le lendemain.*



FOI. — Ni le pur amour, ni la religion, n'ont besoin qu'elle soit aveugle; mais cette

dernière, sans le secours du premier, sera chancelante, froide et pauvre. Dès que l'on sait, on doute; dès que l'on aime, on croit. Eh! qui peut ne pas aimer Dieu! qui songe à nier son existence? qui jamais osa y songer? Une fois Dieu reconnu, les miracles ne sont-ils pas admis? C'est peut-être à cause de cela que, de tous les aveux, celui de l'impiété serait le pire, en ce qu'il entraînerait après soi l'horrible aveu de l'athéisme. Se jouer des choses saintes, c'est attenter à la toute-puissance; c'est la braver évidemment, puisque les symboles du culte sont à nos faibles yeux les images de Dieu même. Mais que des imposteurs profanes, mais que d'ignobles spadassins d'une religion auguste se targuent de ces vérités pour avancer et soutenir des fables dégoûtantes; pour les accréditer chez le peuple le plus spirituel, et maintenant le plus éclairé de l'Europe, comme ils les accréditaient chez ce même peuple au tems où ses

chefs, où ses maîtres savaient à peine signer leur nom...... voilà ce que la piété repousse avec terreur ; ce qu'une raison saine rejette avec mépris, et ce dont la vraie dévotion doit purger et venger sa cause. Qu'elle invoque l'instruction, mais l'instruction simple et choisie, pour faire comprendre au peuple des campagnes, toujours plus facile à tromper, à quel point il s'éloigne du respect de son Dieu quand il croit que ce Dieu immense, occupé à maintenir les lois de l'univers, à prévoir, à différer la chute des mondes, et peut-être, par délassement, à en jeter de nouveaux dans l'espace, ira descendre du haut de tous les cieux pour présider aux opérations d'un jongleur....., lui! qui laisse à sa providence le soin de réparer les infortunes royales ; le soin de nous punir, de nous récompenser en cette vie, et ne s'est réservé les fonctions de juge qu'après un tems et dans des lieux pour jamais dérobés à nos inutiles recherches!

De toutes les religions sous le voile desquelles ce Dieu cache son éternité, la religion de Louis XVI, la nôtre, heureux chrétiens, la seule révélée, est celle aussi dont les mystères élèvent le plus notre nature et blessent le moins notre raison. Que cette raison aveugle se débatte contre la nécessité de croire ce qu'elle ne peut définir, l'instant viendra toujours où cette nécessité l'emportera..... Pourquoi donc ne pas devancer cet instant? pourquoi ne pas se ranger, sans nouvel examen, du parti de ceux dont les études, l'éloquence et les mémorables douleurs ont résolu toutes les questions? Craint-on d'être fixé, d'être calmé trop tôt?

On discutait devant M. Delille quelques unes de ces questions, agitées depuis quarante ans par le monde entier qu'elles agitent. Pressé de se rendre à l'offre de *douter*, et peu séduit, quoique ébranlé par je ne sais quels argumens : « Ah! je vous en prie, mes-

sieurs ! laissez-moi croire ! s'écria le chantre de *la Pitié ;* cela m'inspire mieux, et m'est bien plus commode. »

Il semble que cette réponse, chrétienne, mondaine, et poétique, contienne à la fois quelque chose du vide de notre instruction, et du recours de la croyance. On y trouve la tristesse du *Paradis perdu ;* le matériel élégant des *Trois règnes ; l'Imagination*, qui vise plus haut que le raisonnement,... et l'espérance qui constitue la foi, et l'amour qui fait les chefs-d'œuvre.

*

FRANCHISE. — Cette *nudité morale* * ne devient indécente, comme toutes les nudités, qu'à force de rudesse et d'inconsidération. Mais lorsqu'un léger vêtement (et l'a-

* Expression de Bacon.

mitié ne le lui refuse pas) adoucit ses formes agrestes, on l'accueille avec d'autant plus d'empressement, avec d'autant plus de reconnaissance, qu'elle risque davantage à faire ses preuves dans un siècle où personne ne les lui demande. Paris, la cour, les provinces, les villages, sont pleins de gens qui aiment la vérité ; mais pour la dire plutôt que pour l'entendre. Une personne très-franche est rarement modeste, est rarement timide. La timidité craint de déplaire, et la modestie exclut cette bonne opinion de soi-même qui porte à dire franchement sa pensée. C'est peut-être par cette raison,... ou le plus souvent par cette raison qu'une femme n'est que sincère ; qu'elle ne dira pas toute la vérité, et que ce qu'elle en dira ne s'échappera de sa bouche qu'avec les ménagemens et les restrictions d'une politesse ou d'une sensibilité délicate : manière de professer la franchise qui répugne à la plupart

des hommes, et dont pourtant ils s'accommodent quand ils tiennent à réussir encore plus qu'à obliger. Il est si rare qu'une personne brusquement avertie de ses défauts ne vous sache pas mauvais gré de l'avertissement ! Et, au fait, de quel droit le lui donnez-vous, si vous n'êtes pas son parent proche ou son ami le plus intime ; si cette personne ne vous a pas conjuré de l'éclairer dans le péril, de la guider dans les ténèbres ? A tout autre titre qu'une amitié autorisée et reconnue, la franchise est offensante et doit l'être, parce que, dans l'absence de l'amitié, ce qu'un officieux inpertinent veut bien appeler de la franchise n'est plus que le signe certain de l'arrogance et de la présomption. La naïveté rustique en prend quelquefois le caractère, mais involontairement, par conséquent sans intention de blesser : aussi, ses écarts inattendus surprennent-ils plus qu'ils n'offensent.

Un bon esprit profite de tout pour son instruction ou sa correction. Qu'importe d'où vienne le secours, et de quelle grâce, bonne ou mauvaise, il nous soit présenté? ne suffit-il pas que nous puissions en faire usage? Le rejeter, c'est donner prise à la malignité du faux ami, ou tromper l'espérance du véritable... évitons cette double erreur; et souvenons-nous seulement, si nous voulons à notre tour professer la franchise, qu'elle est inutile et fâcheuse quand un excès de négligence rend son aspect, et son langage, et ses services désagréables.



G

Gaité. — Cette disposition charmante à tout concilier, tout excuser ; à s'amuser, s'accommoder de tout ; à ne s'affliger qu'en passant, et à ne désespérer de rien, n'est-elle pas en effet la sagesse ? Qui la donne, cette gaîté ? le cours du sang plus ou moins vif ? la pureté, la légèreté des humeurs ? Les médecins le prétendent, mais que d'exceptions démentent leurs principes généraux * ! Nous connaissons des *lymphatiques*, goutteux, nerveux, menacés de devenir hypocondres, qui n'en sont pas moins les plus gais, les plus heureux des mortels ; et l'on rencontre à

* Quand les exceptions se multiplient, elles forment aussi une généralité : comme les unités, qui produisent les centaines.

chaque pas des hommes d'une santé...! inaliénable comme leurs revenus ; que la fortune, la naissance, les événemens, tout favorise ; et qui, toujours ennuyés, ennuyeux, irrésolus, craintifs, taciturnes, insoutenables, traînent la vie comme une chaîne, et ne prennent de chaîne d'aucun genre que pour l'impatience, l'embarras et l'affliction de leurs associés, de leurs compagnes ou de leurs subalternes. L'homme gai, presque toujours homme bon et serviable, évite le tracas des affaires, ou ne sollicite que pour autrui. Content de peu, même pour ses amis (qui ne le sont qu'autant qu'ils lui ressemblent), le succès prévient sa demande, parce que celle-ci ne peut porter ombrage à l'ambition. Si par malheur il s'est trompé dans ses démarches, il n'accusera que lui de la non-réussite, ne rira point de sa maladresse, parce qu'elle diffère la satisfaction de ceux qu'il voulait obliger; mais il rira doublement s'il l'emporte,

en s'y prenant mieux, sur les ruses d'un intrigant. Les intrigans ne sont point gais ; leur rire, comme celui du singe, précède ou suit la morsure. On voit aussi quelques mélancoliques rire tout à coup très-haut, et comme forcément; cette fausse gaîté est contagieuse : elle communique sa tristesse. L'homme gai du fond du cœur, l'homme content de son sort et de lui, se laisse rarement entraîner aux tumultueux éclats d'une gaîté bruyante. Plus souvent une larme, une joyeuse larme, trahissant un rire étouffé, vient lui rappeler qu'il est homme, et qu'à toutes les joies de l'homme la nature a mêlé des pleurs..... Mais si sa gaîté naturelle, entretenue par l'exercice modéré d'un talent ami des banquets, lui suggère quelqu'une de ces *rondes harmonieuses*, des ces *odes à refrain* qu'envient les poètes lyriques, alors une renommée acquise en se jouant (6) sème de fleurs et d'hommages plus réels une car-

rière consacrée à d'innocens plaisirs, à quelques actions utiles ; et l'amitié, la vraie philosophie se réunissent sur leurs traces pour nous prescrire d'enseigner gaîment la sagesse, et, pour y parvenir, de la pratiquer de même. (Voyez les chansons d'élite, les délicieuses chansons de Désaugiers, de Béranger, de Rougemont, etc.)



GÉNÉROSITÉ. — Que de demi-vices parviennent à en usurper les traits ! L'ostentation, la prodigalité, et quelquefois aussi l'envie d'extorquer les éloges, que l'on n'achète qu'au prix de certains sacrifices...... Mais l'homme généreux, comme l'homme bienfaisant, donne et pardonne sans compter : la vertu et la Providence sont-elles jamais dupes l'une de l'autre !

GRACES. — Filles de la beauté, pourquoi ne suivent-elles pas toujours leur mère? et pourquoi les grâces les plus simples ne se réfugient-elles plus dans les classes obscures? C'est chose curieuse et très-divertissante que la prétention du maintien, de la toilette et du langage, survenue chez nos ouvrières en robes et en linge, depuis la confusion des costumes et le goût de littérature généralement répandu dans le peuple. Mais ce qui ne réjouit pas tout-à-fait autant les maîtresses de maison, c'est la difficulté de se faire servir par les demoiselles qui apprennent dans de mauvais romans à *faire des histoires* et à se donner des grâces, au lieu d'apprendre et de mettre en pratique le septième commandement de Dieu.... Et à Dieu ne plaise que nous veuillons par cette remarque porter atteinte à

la bonne renommée de ces dignes serviteurs, vrais économes, premiers amis de leurs maîtres, et pour qui tous les changemens de mœurs, de costumes et d'usages ne sont que de nouveaux motifs de redoubler de zèle, de modestie et de désintéressement. Mais toujours est-il vrai que d'année en année ces sujets précieux deviennent plus rares, et que cette disette ne provient que de la prétention *aux grâces* chez les femmes de chambre, et *aux lumières politiques* chez les cochers et les valets de pied. Il y a vingt-cinq ans encore que dans les fêtes de château, *le bal champêtre* avait conservé son cachet, sa joie franche et rustique, ses grâces particulières; le culte, long-tems négligé, rentrait enfin dans ses honneurs, et alors.... doit-on l'observer! alors on craignait moins de les perdre *

* Cette réflexion échappe à notre plume le même jour où paraît, dans les journaux, la profession de foi de M. de Châ-

qu'aujourd'hui, où le culte pompeux, solennel et plus respecté que jamais, ne peut étendre de nouveau son empire qu'en balançant celui des rois. Alors, un pasteur vénérable, assis près de la dame du lieu, lui racontait tout bas comment il avait échappé à l'exil, à la mort, à l'apostasie; comment deux ou trois laboureurs, dont il avait baptisé les enfans, l'avaient tour à tour nourri, vêtu et caché pendant huit à dix longues années; il désignait du doigt celui qui, dans ces tems funestes et mémorables, avait montré plus de prudence et de religieux courage; et la châtelaine attendrie ouvrait le bal avec le paysan *philosophe* *, qui avait préféré l'aise de sa conscience à tout l'argent qu'il eût gagné s'il eût dénoncé son pasteur. Ses compagnons, touchés de cette préférence, ne son-

teaubriand, que nous ne connaissons que par ses ouvrages. (Voyez le *Journal des Débats*, et autres, 6 septembre 1826.)

* Sans le savoir; et qui plus est, philosophe *éclectique*.

geaient point alors à s'assurer si leur dame dérogeait de peu ou de beaucoup en dansant avec son fermier ; et celui-ci, tout en riant, rougissant, mais figurant de son mieux, ne songeait point, en cette grande circonstance, à se distinguer autrement que par sa gaîté naturelle, stimulant des grâces villageoises, et favorable même aux grâces de cour.

Maintenant, les grâces et la bonne grâce ne figurent ensemble que dans les réunions de famille, parce que là on se connaît bien. Hors de là, tout est ajusté, comparé, évalué, selon le tarif d'ancienne ou de nouvelle approximation ; et la vanité des salons de verdure, comme celle des salons dorés, tout occupée de maintenir ses droits, apprend au voyageur lointain (quand toutes les gazettes ne le lui auraient pas appris) qu'en France maintenant il y a deux bourgeoisies, deux noblesses, deux classes de serviteurs, ouvriers

et manouvriers; deux classes d'artistes en tout genre, deux classes d'instituteurs, deux classes de dévots, et trois sortes de grâces : celles de la fierté paisible, et quelquefois un peu gourmée, des héritiers de nos vieux noms français; celles de l'orgueil turbulent, inquiet des grands noms formés sous nos yeux; celles enfin qui sont communes aux deux partis, celles dont notre aimable et vaillante nation n'a cessé de tirer sa gloire, parce que ces grâces conciliatrices sont à *l'ordre* de tous les tems, et qu'il suffit, pour en être doué, de cette bienveillance de cœur et de cette impatience d'esprit qui tranche la difficulté, et se défend de la faire renaître.

En 1814 ou 15, le moins scrupuleux des danseurs aurait volontiers offert un schall de blonde à sa danseuse *pour achever de la vêtir*... Aujourd'hui, le schall de blonde, et qui pis est, de blonde noire, s'étale pesamment sur une robe fermée jusqu'au cou; et une demoiselle bien élevée, couverte de sa man-

tille, les yeux baissés, l'éventail à la main, commence et finit tristement l'insipide contredanse que les danseurs laissent pour *l'écarté* *. Ne pourrait-on, au moyen de la suppression de l'éventail et de la mantille, combattre ce misérable usage d'introduire un jeu dévorant au sein de la moindre assemblée ? Un vice de moins et quelques mariages de plus vaudraient peut-être bien la peine du changement.



GRANDEURS. — Une courte station près de l'humble jardin récemment enclavé dans le parc de Versailles ** en dit plus sur le néant ou la réalité des grandeurs que le sermon le plus parfait. La grandeur réelle est en nous, et Louis-Philippe-Xavier de France l'a bien

* Encore écrit en 1826.

** Jardin de Louis XVIII, dessiné sur le modèle de celui d'Hartwell, retraite du prince en Angleterre pendant les dernières années de son absence de *chez lui*.

prouvé lorsque, du fond de la retraite où il méditait sur le destin des soldats conquérans et des princes dépouillés, un mot de sa main presque impotente, de cette même main qui depuis rédigea le Code immortel de nos dernières constitutions, fit trembler sur son trône de fer celui dont le bras et la tête, également redoutables, comprimaient le monde, étonné de sentir que des millions de lieues et des millions d'hommes, tous les tributs, tous les hommages, deux grandes souverainetés, plusieurs protectorats, et deux trônes accessoires, n'assouviraient qu'imparfaitement l'ambition d'un héros de cinq pieds deux pouces. Ce petit homme, avec tous ses excès, n'en a pas moins couvert la France et notre marche dans l'Italie des monumens de sa grandeur; n'en a pas moins laissé, jusque dans les lieux dévastés par ses armes, quelques regrets inexplicables, et des souvenirs imposans : tant l'amour propre humain se plie à tous les genres de supériorité, et se re-

paît de ce qui la constate aux dépens même de son bonheur !

N'est heureux au faîte des grandeurs que celui qui s'y trouve porté à son insu, comme chacun de nous prend sa place dans la vie ; que leur fardeau, très-souvent importun, n'étonne, n'irrite, ni ne lasse ; qui le reçut sans joie et sans tristesse, et le lèguera de même à son héritier courageux. *Le contentement d'un roi* devient si difficile, que bientôt il cessera de passer en proverbe. On n'entend plus dire si souvent : « Qu'ils sont heureux, les rois ! que ne suis-je roi vingt-quatre heures ! » Eh ! qui pourrait envier le plus beau titre ! qui pourrait l'envier, même en France ! quand l'irréflexion et l'iniquité populaire prétendent voir réunis dans un seul homme la santé, la jeunesse ; la douceur, la force, la grâce ; la continence et la galanterie ; l'esprit de courtoisie et l'esprit de finances ; la prudence avec la bravoure, la munificence avec l'économie, le goût des lettres et des arts avec

l'ardeur guerrière et la méfiance, la gravité, la fermeté législatives..... Insensés! si tels étaient les *hommes rois*, où en seraient les *hommes peuples?* Et que deviendrait leur manie d'en remontrer aux meilleurs rois, et de fonder leurs droits de remontrances sur des talens ou des vertus dont tant de rois, déjà, leur disputent le prix, et qui, alors, feraient partie des prérogatives royales!



GOUT. — Un homme qui n'a formé le sien qu'à force de fréquenter les hommes de génie; qu'à force de courir les expositions, les galeries, les ateliers, les cabinets; d'entendre causer le savant, sans songer à le devenir, peut être un homme d'excellent conseil, et d'un jugement beaucoup plus sûr que l'amateur laborieux qui a pâli sur les anciens, et les pourchasse dans les modernes : celui-ci ne juge que d'après tels et tels, l'autre prononce d'après lui.

Il est des hommes de goût qui abordent une science, deux..... trois....., et puis qui les effleurent toutes pour mieux en raisonner : fort bien avec de la fortune et peu d'amour de la célébrité ; mais quand on doit faire un état des nobles plaisirs de l'étude, et chercher la fortune au bout de l'illustration, une science pour occuper la vie, un art pour s'en délasser, suffisent aux forces humaines.



H

Habitation. — Qu'elle soit grande ou petite, riche ou pauvre, vieille ou neuve, bâtie de bois, ou de marbre, ou de pierre, située au nord ou au midi, à Paris ou dans la province, en plein champ ou dans le village, ce n'est pas là la question; mais que l'honnêteté, l'urbanité, une dévotion discrète, des mœurs incorruptibles, le goût de l'ordre et du travail y règnent; que l'on y meure comme on y a vécu, sans reproche du passé, sans crainte de l'avenir; et cette habitation, élégante entre toutes, sera l'asile de l'homme heureux; d'une femme glorieuse de partager son sort, et de parens ou d'amis également satisfaits d'y avoir passé de tems à autre quelques-uns de ces doux momens qui

reposent de l'existence, quoiqu'ils apprennent à mieux l'apprécier.

❋

HABITUDE. — Talisman de toute société, son influence quotidienne nous explique ces froids et indissolubles attachemens qui vous ramènent chaque hiver dans quelques maisons ennuyeuses, chaque printems aux mêmes promenades, chaque été aux mêmes eaux, et chaque automne aux mêmes chasses. Encore, dans ce partage du divers emploi des saisons, retrouve-t-on une sorte de variété régulière qui donne le change à l'inconstance, et quelque prix au retour des mêmes plaisirs : mais que dire de ces vieux garçons, inamovibles habitans de Paris, qui, tous les jours, et le plus souvent deux fois par jour, en hiver, en été, en automne, au printems, se retrouvent dans le même salon bannal, y font la même

partie, y échangent la même petite somme d'argent, et le même nombre de nouvelles vraies ou fausses ; se séparent et se rejoignent le lendemain, le surlendemain, précisément comme ils s'étaient rejoints et séparés la veille et l'avant-veille ; jamais émus, jamais séduits ; qui vivent ainsi depuis une quarantaine d'années, et n'ont trouvé d'insupportable, dans les événemens de la révolution, que la réduction des rentes et la clôture des cafés ! Dira-t-on que ce soit la jeunesse ou le mauvais exemple qui leur fasse préférer ces occupations misérables à tous les devoirs de famille ? non : la paresse d'esprit, la paresse de cœur, l'égoïsme avec l'insouciance, et la force de l'habitude jointe à l'aversion de toute contrainte, voilà les grands motifs, les ressorts cachés de leur maussade indépendance. Les anciens nous auraient donné cela pour de la philosophie ; mais si, comme l'ont dit des philosophes plus mûrs, *nos sentimens tien-*

nent du naturel, nos discours de l'éducation, et *nos actions de l'habitude*, des hommes qui peuvent vivre ainsi détachés de toutes choses, utiles ou gracieuses, prouvent qu'ils étaient nés trop malheureusement pour que jamais leur passage sur la terre pût être marqué par le moindre bienfait, et qu'en dépit de la meilleure éducation, leurs habitudes, fruits de leur naturel, auraient toujours dénoté l'inertie de leur intelligence et de leur sensibilité.

Dans le mariage le plus mal assorti, si une seule concordance de goûts et d'habitudes vient contrebalancer la disproportion d'âge, ou tout autre obstacle à la bonne union, il n'en faut point désespérer. Les engagemens avoués par l'honneur ont toujours cela pour eux, que la société entière s'intéresse à leur durée, et que le plus faible attrait suffit pour y enchaîner les contractans; au lieu qu'une fois engagés dans la mauvaise route, les deux

compagnons se renvoient le reproche des accidens, et se séparent enfin au premier gîte où l'approche de la lumière leur fait honte d'eux-mêmes et des regards publics.

*

HAINE. — Cette odieuse passion ne réside, avec ses joies contre nature, que chez quelques proscrits, malades de corps et d'ame. Dans un cœur droit, joint à une bonne constitution, c'est le ressentiment qui l'introduit; c'est le dégoût qui la maintient : mais le mépris n'est point actif; au lieu que l'envie et la rage, qui se dévorent, quand elles ne peuvent nous dévorer, travaillent, travaillent sans cesse à former des ruines, lieux de plaisance pour elles, et aussi leurs tombeaux. Il faut les plaindre, et se garder d'une imitation que réprouvent si justement la religion et la saine morale. Pour se délivrer de la haine comme

pour guérir de l'amour, l'absence et le silence conviennent également. Revoir l'amant qui plaît, en parler, ajoute à ses charmes : voir l'ennemi qui déplaît, en parler, l'enlaidit. Si, après une longue suite d'hostilités, il vous reste quelque désir, ou quelque espoir de pacification, laissez faire le tems qui neutralise tout. Quant aux vengeances légitimées, la Providence vous en répond : passez-lui vos pouvoirs ; elle en fera tel usage que vous n'aurez peut-être qu'à frémir, pour vos propres persécuteurs, de son excès d'intégrité.

❋

HARMONIE. — Ces rapports admirables, cette concordance parfaite des objets avec la lumière, et des sons avec les couleurs ; cette concordance, que rien ne peut troubler dans l'ordre général de l'univers sans que l'huma-

nité entière ne subisse le contre-coup de son moindre dérangement, ne devrait-elle pas être, pour nos grands musiciens, le premier et le plus infaillible traité de composition? Ne devrait-elle donc pas leur dire ce que le premier point de vue enseigne au piéton, pour qui rien n'est perdu dans son voyage pittoresque? C'est que *les accidens* ne concourent à *l'unité* qu'autant qu'ils ne se succèdent pas de manière à former en eux-mêmes unité d'accidens; qu'une longue chaîne de montagnes pelées, de ravins desséchés, et de plaines incultes, attriste et mécontente les yeux, comme une trop longue suite de suspensions et de dissonances afflige et déchire l'oreille. On ne peut, à ce sujet, se défendre de citer une anecdote de Grétry.

Grétry, comme chacun sait, n'avait reçu de la nature que des trésors de mélodie, et le goût de l'harmonie simple. Malade, un jour, et s'efforçant, néanmoins, d'écouter, peut-être

ces grands maîtres et de leurs contemporains, ne répète-t-elle, en sortant de ces représentations, souvent trop prolongées par des redites plus harmoniques qu'harmonieuses ; ne répète-t-elle avec ivresse que les chants à jamais célèbres de

> Ombr' adorata :
> Di piacer mi Balza il cor,
> Chasseur diligent....,

et autres productions vraiment harmonieuses, en ce que, dans le système harmonique comme dans le système planétaire, les corps les plus rapprochés du centre dispensent le plus de clartés, et sont, par cette cause, offerts le plus directement à l'adoration des mortels.

Le bon accord intérieur rejette toute dissonance. Quelle autre leçon de musique! et quelle mélodie, quelle harmonie céleste résulte, pour un prince, des bénédictions de

son peuple, pour un père et une mère, de celles de leurs enfans, et pour tous, des respects de fidèles serviteurs!

✻

HUMEURS et HUMEUR. — Si l'âcreté des unes influe directement sur la douceur de l'autre, comme l'assurent et l'ont de tout tems assuré nos médecins physiologistes, quelle attention ne devrait-on pas apporter, tant au choix des alimens salubres, qu'à celui des objets sur qui s'exerce une raison sujette à erreur, même en ses meilleurs jours! *La morale de bonne humeur*, récompense ordinaire d'une vie éprouvée, ne serait pas de si bonne humeur si cette vie, traînée dans les souffrances, n'avait donné à la religion, n'avait donné à la philosophie qu'un emploi de garde-malade! Mais quand tout est bien disposé dans l'organisation physique, qui pour-

rait ne pas faire en sorte que l'ame, aussi nette que le corps, fût en même tems aussi forte, aussi belle?... et cependant quelquefois il advient que le corps le plus languissant sert d'enveloppe à une ame vigoureuse. (*Voyez* l'article MALADIE.)



HISTOIRE. — L'homme le plus véridique charge la sienne de quelque ornement emprunté. Qu'est-ce d'un écrivain bien traité ou mécontent du prince dont il écrit l'histoire? Vous donc qui, par état, êtes condamnés à la lire, lisez-la écrite de toutes mains, si vous voulez rejoindre la vérité dans ce dédale de mensonges vraisemblables. Et vous, qui ne prétendez point à l'honneur de *citer*, et à qui rien n'en fait une sorte d'obligation, contentez-vous des *abrégés*. Les abrégés ne compulsent que les faits notoires, mémo-

rables ; que ce qui s'est passé à la vue des nations ; sans s'arrêter aux causes, ils racontent les effets ; c'est sur ce dernier point que tous les écrivains s'accordent... et c'est ce qui a fait la fortune des abrégés.

Défions-nous des longues histoires d'un domestique qui se présente ; d'un recommandé *qui vient de loin*, et de toute personne qui a besoin de nous. Il faut en conclure pour nous-mêmes que la meilleure et la plus noble expression du besoin est en même tems la plus concise. *La dignité de notre âge, c'est le repos*, disait devant nous une dame d'une soixantaine d'années. On pourrait, par analogie, dire que la dignité du besoin, c'est le calme... qui le dissimule, et prête à la résignation une grâce qui bientôt la rend moins nécessaire.

Quand vous écrirez votre histoire, vous qui croyez devoir l'écrire.....! soyez, s'il est

possible, plus calme encore et plus concis : votre renommée s'accroîtra de la généreuse rigueur dont vous userez envers vous-même.



HONNEURS et HONNEUR. — Sont plus inséparables que ne le prétendent des philosophes ignorés, ou des parvenus ignorans. Quand l'honneur est de bon aloi, il ne redoute pas plus la privation que l'affluence des dignités. Mais croire, sur la foi d'Aristote, que l'honneur soit *en celui qui honore*, c'est ce qu'on a peine à comprendre, quand on pense que le plus vertueux des hommes peut périr, taché d'infamie, si les apparences le traduisent à un tribunal souverain, et qu'il n'est au pouvoir d'aucune souveraineté de rendre jamais honorable ce qui ne l'est pas de fait ou par sa nature. Quelquefois les hon-

neurs viennent chercher l'honneur, et quelquefois celui-ci les repousse : la représaille est peu fréquente. On vous prodigue facilement les honneurs ; on vous en dépouille de même. On vous ravit facilement l'honneur que l'on ne vous a pas donné, et que personne ne peut vous rendre : comprenons bien cette différence. L'honneur réside en nous, et nous n'en faisons part qu'à celui qui déjà le possède : c'est une des richesses innées ; c'est la langue du sage et du brave : on la sait en venant au monde, ou l'on meurt sans l'avoir apprise.

*

HÉSITATION. — Autant elle peut servir pour éviter une faute, autant elle nuit pour effectuer le bien. Votre résolution une fois arrêtée, le plan tracé, les mesures prises,

chaque moment perdu est un avantage cédé au côté opposant. Dussiez-vous, en chemin, reconnaître qu'une meilleure direction vous eût mené plus droit, ne retournez point sur vos pas, n'essayez point d'une autre route. Les essais en tous genres se pardonnent à la jeunesse; mais l'heure venue d'agir, de se conduire, de parler d'après soi, il faut, après avoir considéré l'affaire, l'entreprise, ou la situation sous toutes les faces, en accepter les résultats avec les bonnes et mauvaises chances, et savoir, au besoin, faire tourner les dernières au profit d'un nouveau calcul. Plus les soins, les travaux, les petits devoirs se multiplient, plus il faut serrer l'exécution, et la subdiviser de manière à ce que chacun de ces devoirs trouve son *jour*, son *heure*, son *moment*. Ne soyez effrayé ni du nombre, ni de l'exigencc, parfois minutieuse, de ces soins divers, accablans. Rien n'accable que la fai-

blesse ; rien ne trompe que l'imprudence. Nous l'avons dit quelque autre part : *Il y a du tems pour tout ; l'hésitation n'en trouve pour rien.*



I

Insomnie. — Demandez au poète, à l'artiste, au savant, à l'amant près d'être époux, à celui-ci devenu père, et travaillant pour sa jeune famille, demandez-leur si l'insomnie est pour eux un supplice ! Elle en devient un toutefois, quand ses retours fréquens et la veille trop prolongée dérobent à la nature ses heures de repos : commençons donc par la combattre.

Si c'est l'amour..., l'amour jaloux, dépité, furieux qui vous poursuit dans l'ombre et vient vous présenter des images importunes, des images désolantes..., n'hésitez pas ; faites éclairer ou éclairez vous-même votre réduit : l'action de la lumière, au réel comme au figuré, est toujours contraire à l'erreur. La vôtre en

sera moins pénible ; vous verrez plus *net* dans vos impressions : vous vous en rendrez un compte plus exact. Que vous demandent-elles ? une explication ? sans doute ; un amant chagriné par sa maîtresse ne s'endort point qu'il ne lui ait tout dit. Eh bien ! dites tout ! prenez vite la plume ! écrivez une lettre immense ; une lettre qui, si Dieu vous garde, ne parviendra jamais à son adresse : n'importe, soulagez-vous ; terminez cettre lettre...; mais ne la cachetez pas ; contentez-vous de la bien lire, d'en savourer les agréables expressions, de vous pénétrer de l'effet merveilleux, de l'effet immanquable qu'elles produiront sur l'esprit d'une ingrate, d'une femme odieuse, abhorrée. Ensuite..... ensuite, recouchez-vous ; rendormez-vous ; et quand vous vous réveillerez, vous serez bien content de retrouver votre lettre, bien pressé de la jeter au feu, et bien confus de l'avoir écrite.

De même, avec le protecteur qui, le matin, ne vous aura pas accueilli du même sourire, ne vous aura pas témoigné l'intérêt dont son estime ou sa bonne grâce vous avait fait contracter l'habitude, remettez au lendemain, au surlendemain, à tous les lendemains, l'envoi de la lettre un peu prompte où percerait votre mécontentement. Le protecteur fantasque et la maîtresse légère n'attendent souvent qu'un premier reproche pour en mériter vingt autres; ne pas remarquer leur froideur, ou n'y répondre, s'ils y persistent, que par le silence et l'éloignement, telle est, telle doit être la noble contenance de *l'honnête homme trompé* dans ses calculs d'ambition ou d'amour.

« Mais si la maîtresse est charmante, mais si le protecteur mérite nos respects, notre confiance et notre attachement, pense-t-on qu'il soit si facile de renoncer aux marques d'une préférence flatteuse, d'une distinction hono-

rable ? Et s'ils nous oublient tout de bon, nous donnerez-vous une recette contre les souvenirs, les regrets déchirans, et contre l'insomnie... que l'on ne pourra plus détourner en leur écrivant bien ou mal, puisque l'on ne veut plus ni les voir ni leur parler. »

Que l'on veuille ou non ne plus les voir, dès qu'on les regrette encore, on veut en être regretté ; bien plus, on doit le vouloir ; et c'est alors que l'insomnie, appliquée à l'étude, et fertilisée par l'amour-propre le mieux entendu, enfante tels chefs-d'œuvre dont peût-être jamais n'eussiez-vous été capable sans ce tourment d'une passion ou d'une prétention contrariée. Tant que vous ne pourrez pas vous dire tout bas....., bien bas, mais bien distinctement : « Je valais mieux que mon rival; j'en sais plus que mes concurrens... » tant que vous ne pourrez pas vous dire cela, vous serez humilié, vous serez malheureux. Mais le jour arrivera enfin où vous

vous rendrez à vous-même ce juste, ce glorieux témoignage, et alors, il vous suffira de vous sentir tout-à-fait digne d'une préférence refusée, pour vous consoler à jamais de la méprise d'un protecteur, ou du caprice d'une femme inconstante.

Mais si, quel que soit votre sort, il ait voulu que vous ayez à remplir un de ces délicieux devoirs également prescrits par la raison et le penchant, par l'amour comme par l'honneur, par la nature et la religion; si votre cœur, ouvert dès vos premières années au doux intinct de la reconnaissance, palpite à la moindre caresse, à la seule vue, au seul nom d'une mère; et que, pour rendre encore ses droits plus sacrés, plus touchans, le ciel ait départi à cet objet si cher les attraits, les vertus, et enfin le courage, dont l'exemple exaltera le vôtre..... ah! félicitez-vous! un grand bonheur ne peut vous échapper. Cette passion absorbera les hautes facultés de votre

ame ; elle combattra et finira par vaincre toute autre passion contraire à votre avancement et à votre repos. Ou si, par suite même des malheurs d'une mère, votre fortune est moins brillante et votre repos moins paisible, c'est alors qu'une longue et fructueuse *insomnie* peut vous faire raison de bien des événemens. Que votre mère vous ait dit, qu'elle vous ait écrit, fût-ce de mille lieues : « Mon enfant ! j'ai besoin de toi ! » et ce peu de mots contiendra pour vous toutes les leçons de la morale ; ils contiendront encore, ces mots si simples, la meilleure démonstration des sciences ou des arts que vous professez. Il n'est point de *nymphe Egérie* qui vaille pour un bon fils cette voix d'une mère. Tant que la vôtre existera, vous vous rectifierez, vous vous perfectionnerez, vous veillerez pour elle ; et lorsqu'enfin, contente d'elle et de vous, elle se sera endormie dans la tombe, sa douce voix en sortira encore pour vous bénir,

pour vous soutenir dans le vœu d'éterniser, s'il se peut, sa mémoire ; et son image révérée, présente à vos travaux nocturnes, assistera plus radieuse à votre dernière insomnie ; et ceux qui vous verront tranquille et satisfait, tandis que les larmes couleront sur les apprêts de votre mort ; et ceux qui vous auront suivi dans les épreuves de l'existence, diront, en s'occupant de votre éloge funèbre : « La vie n'est donc pas si regrettable ? la mort n'est donc pas si horrible ? et le bonheur est donc plus facile qu'on ne pense ! »



FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

NOTES

DE LA PREMIÈRE PARTIE.

---

(1) « Le bienfaisant Helvétius a fait lui-même sa » critique par l'exercice continuel des plus nobles ver- » tus privées. »

On sait qu'Helvétius attribuait à l'égoïsme les actions les plus généreuses. Autre chose est, pourtant, de ne voir que soi dans le service qu'on rend par intérêt, ou d'oublier ses intérêts, et même de les sacrifier pour le plaisir de soulager autrui.

(2) « Maupertuis, non moins riche,..... etc. »

« Il (M. de Maupertuis) a fait imprimer une petite brochure sur le bonheur ; elle est bien sèche et bien douloureuse : cela ressemble aux affiches pour les choses perdues. Il ne rend heureux ni ceux qui le lisent, ni ceux qui vivent avec lui ; il ne l'est pas, et serait fâché que les autres le fussent. »

VOLTAIRE, *Lettre écrite de Potsdam.*

(3) « Dont il compose un cordial pour le citadin » expirant...... »

« Nous gémissons, environnés de richesses dont nous ne connaissons ni le prix, ni l'usage : semblables au voyageur

qui souffre entouré de végétaux précieux, dont la vertu, qu'il ignore, ranimerait ses forces défaillantes. »

M. Droz, *Essai sur l'art d'être heureux.*

* « Mademoiselle Mars, encore plus étonnante, et » certainement plus difficile encore à remplacer. »

On ne peut établir entre ces deux modèles de grâce aucun point de comparaison, parce que l'une, pas plus que l'autre, n'a songé à copier personne. Belle, noble, piquante, un peu satirique, mademoiselle Contat, inimitable dans les coquettes, n'abordait pas sans crainte les rôles naïfs ou sensibles; tandis que mademoiselle Mars, toute charmante dans les coquettes de l'époque dont la célébrité fit ressortir la sienne, trouve encore dans son ame, dans l'expression ravissante de ses traits, et dans un organe enchanteur, des ressources de sensibilité et d'éternelle jeunesse dont les annales dramatiques consacreront le souvenir comme un des prodiges du tems.

(4) « Ou employé leurs rames d'assignats à des ac- » quisitions nationales.... »

Entre autres particularités monstrueuses ou consolantes, le cours des années 1793 et 94 vit se renouveler le trait de *M. de Gourville.* Un malheureux propriétaire *planteur*, ancien membre du parlement de Paris, exilé, rappelé, incarcéré, sauvé de l'Abbaye-Saint-Germain dans la nuit du 1er au 2 septembre, forcé enfin de fuir vers Saint-Domingue, où l'attendaient la révolte de ses noirs, l'incendie de ses bâtimens, et enfin sa mort prématurée, avait, en partant, déposé trente mille francs chez une jeune femme qu'il eût craint de donner pour belle-mère à ses enfans, et trente mille autres ches un *philantrope* en qui sa confiance égalait

sa vénération. La nouvelle *Ninon*, sur le premier bruit de la mort du voyageur, se hâte de restituer à sa famille les trente mille francs déposés. Les trente autres ne revenant pas, un ami du défunt, qui avait reçu la confidence du deuxième dépôt, va trouver le dépositaire. Celui-ci demande du tems, laisse tomber entièrement les assignats, achète avec les trente mille francs un beau bien du clergé, d'environ huit à neuf cent mille francs, puis propose le remboursement le jour, l'unique jour où ce remboursement était devenu effectif avec *dix louis* en espèces. Mais le digne vengeur d'une famille sans défense ne passa point, aussi légèrement qu'il l'eût peut-fait pour son compte, sur la fraude qui allait consommer la ruine des enfans de son ami. L'audacieux dépositaire osa résister à ses plaintes, à ses prières, à ses menaces.... Il en coûta la vie au philantrope. Sa succession ne s'enrichit pas moins du produit des trente mille francs. Le premier titre réclamé eût fait marcher à l'échafaud l'innocente famille et l'ami courageux.

(5) « Une renommée acquise en se jouant. »

Ce mot rappelle les vers charmans composés par feu Girodet, pour mettre au bas du portrait d'Anacréon, si élégamment, et doublement traduit par ses crayons et par sa plume.

Elève de l'amour et de la volupté,
Jusqu'au dernier soupir il sut chanter et boire;
En cherchant le plaisir il rencontra la gloire,
Et conquit en riant son immortalité.

FIN DES NOTES.

ESSAI

SUR LES FÉLICITÉS HUMAINES,

OU

DICTIONNAIRE

DU BONHEUR.

SECONDE PARTIE.

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET AINÉ,
rue des Grands-Augustins, n. 7.

ESSAI

SUR LES FÉLICITÉS HUMAINES,

OU

DICTIONNAIRE

DU BONHEUR,

Dédié aux enfans de tous les âges.

PAR Mme PÉRIÉ CANDEILLE,

AUTEUR DE LA BELLE FERMIÈRE, DE BATHILDE, D'AGNÈS DE FRANCE, etc.

On apprend à vivre quand la vie est passée.
MONTAIGNE.

Chassons les peines, les plaisirs viendront d'eux-mêmes.
EPICURE.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,

CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 7.

1829.

ESSAI
SUR LES FÉLICITÉS HUMAINES,
OU
DICTIONNAIRE
DU BONHEUR.

I.

Imagination. — « Viens, ô ma déité* !... » Viens, consolatrice féconde des malheureux que tu fais, et de ceux que tu ne fais pas! viens, séductrice de la jeunesse et visiteuse polie du vieillard souffreteux! accours avec ton prisme, tes joujoux, tes pompons; accours avec tes grelots et tes armes; n'oublie

* Delille.

ni le compas, ni l'équerre, ni l'optique, ni l'aimant, ni le télescope; amènes tes musiciens, tes peintres, tes poètes; amènes, si tu le veux, un orateur sacré.....; nous avons ici des enfans, des savans, des jeunes gens, des belles, des guerriers, des voyageurs, et le pasteur du lieu; il faut bercer les uns, charmer les autres, peindre celles-ci et réveiller ceux-là; il faut dire à ceux qu'une ardeur inquiète pousse vers des plages inconnues: « Vos devanciers sont immortels. » Il faut dire à ceux qui demeurent: « La pensée casanière est immortelle aussi. » Il faut dire à l'humble ministre: « Parlez, parlez, je vous seconde. » D'où te vient cet air d'hésitation? Balancerais-tu à prêter tes secours à celui qui sans toi perdrait lui-même de sa ferveur, perdrait lui-même de sa confiance? Tes enchantemens ne s'étendent-ils pas jusque sur les mystères les plus augustes? N'es-tu pas de moitié dans nos espérances, dans nos craintes? dans les

promesses, dans les menaces du Dieu que nous adorons? N'est-ce pas toi qui environnes de l'épouvantable appareil des supplices le lit du chrétien expirant? n'est-ce pas toi qui lui ouvres les cieux avant qu'il ait quitté la terre? n'est-ce pas toi qui, trompée par nos sens, ou mieux guidée par la raison, nous enivres de douceurs perfides, ou nou prodigues ces trésors de courage d'où naissent tous les biens réels?.... Allons, viens! calme-toi; un mot, d'abord, à notre bon pasteur, modèle de piété et de discrétion, de tolérance et de sagesse, de science et de modestie...... « Quel portrait! c'est mon ouvrage!... » vas-tu nous dire, extasiée; non, déité chérie; non, la vérité seule a dû tracer cette image imparfaite d'un simple et digne apôtre des éternelles vérités; non, ce n'est pas pour lui que je t'implore; mais bien pour ces jeunes lévites que sa parole et celle de ses émules, et celle encore de ses supérieurs appellent à l'honneur

difficile de remplacer tant d'hommes rares, et d'influer, même sans y prétendre, sur le destin des peuples et des monarques. O puissante imagination! fille d'une double nature comme l'oracle du Thabor! n'égare point ces cœurs soumis! ne les échauffe, ne les pénètre que d'un feu pur, et que d'obligations aussi douces, aussi saintes que la vie et les œuvres du fils de Dieu et de Marie! épargne à ces esprits timides et troublés les noires visions, les fantômes sinistres; laissons l'enfer où le crime le place, dans les songes du criminel, et qu'une religion soutenue, ennoblie de toutes les gloires de la maternité, ne soit plus condamnée au supplice, honteux pour elle et pour ses interprètes, de voir ses dogmes encore livrés aux outrages de la discussion, son culte esclave de la mode, et de nouveau son sein déchiré par ses enfans!. . .

. . . .

Ceci compte pour une prière. Venez, mes

petits amis, ne craignez rien de moi; j'ai, comme vous, besoin de quelque divertissement. Voyons, consultons-nous; qu'allez-vous demander à l'imagination?.... un délicieux dîner? « Oui! tout de suite. — Comment, tout de suite! vous sortez de table! — Oh! c'est égal; ce sera bien bon. — Vous vous trompez; le dîner serait mauvais, parce qu'on n'aurait pas eu le tems de l'apprêter, et que votre appétit ne l'assaisonnerait pas. — Que ferons-nous donc en attendant? — C'est de quoi nous allons nous occuper. Choisissez, pour aujourd'hui, ou d'une partie sur l'eau, ou de la cavalcade, ou de la promenade en *char-à-banc* ou en calèche. — Ah! oui! oui! le char-à-banc, la calèche, les ânes, la partie sur l'eau... — Quoi! tout ensemble? — Oui, tout, tout! et tout de suite. — Vous ne voulez donc rien réserver pour l'espérance? — L'espérance?... qu'est-ce que c'est que *ça?* — Mais, par exemple, le plaisir de songer

avec moi que si, ce soir, vous n'étiez pas fatigués comme vous le serez, indubitablement, si vous faites tant de choses ce matin, nous aurions pu donner un petit bal à vos cousines et à vos sœurs, et ensuite tirer des fusées. — Oh! des fusées!.... oui, des fusées pendant le bal. — Mais si vous tirez des fusées pendant le bal, qui est-ce qui fera danser vos cousines? — Oh! c'est égal; tout ira bien : oui, la partie sur l'eau, le char-à-banc, les ânes, le dîner, le feu d'artifice, le bal..... Oui, tout, oh! tout! et tout de suite. »

L'enfant imagine peu; le vieillard craint d'imaginer. *Tout aujourd'hui*, et *tout de suite*, dit l'enfance; *nous avons le tems*, dit la vieillesse. Celle-ci tient le langage que devrait tenir la première; mais si l'une mesurait déjà l'avenir, et que l'autre cessât d'y croire, l'aimable enfance perdrait la gaîté de son âge, et la vieillesse serait insupportable.

. . . .

Belle fille..... à quoi rêvez-vous?
Pourquoi baisser ces yeux si doux,
Et vous détourner en silence?
Le jour finit pour moi, mais pour vous il commence.
De ce jour de la vie, ah! fêtez le matin!
L'avenir le plus proche est encore incertain.....
Souriez, chère enfant, à l'aurore naissante,
A l'oiseau voyageur, à l'onde jaillissante,
A ces légers parfums dont les airs embaumés
Vont porter le tribut au cœur que vous aimez!
Quoi donc! de ce mot seul sa peine s'est accrue;
Elle pleure, elle court, elle tombe éperdue;
Et de ses longs cheveux, en tombant déroulés,
Le voile la dérobe à mes regards troublés!.....

. . . .

Il nous souvient du tems où la moindre vibration de la corde secrète réveillait dans nos sens une joie immodérée, une crainte sinistre, les désirs enchanteurs, les noirs pressentimens, tous les transports, tous les tourmens d'une fureur jalouse; où la subite apparition du doux objet de nos pensées nous

retenait immobiles et comme ravies sur la place où son retour venait de nous surprendre ; où nos oreilles, nos yeux, fermés à tout autres regards, à tout autres discours, ne comprenaient que son langage, ne répondaient qu'à ses paroles ; où nos lèvres tremblantes, ne sachant qu'imiter le mouvement de ses lèvres, disaient oui, disaient non, selon qu'il disait non, selon qu'il disait oui ; et cela, souvent même avant qu'il eût articulé le mot que nos yeux, notre bouche, toute notre existence guettaient, attendaient au passage..... Jours de trouble! jours de bonheur! qui ne regretterait vos tourmens, vos délices!..... vos tourmens, surtout! car, après eux, revenaient toujours l'illusion, l'espoir qui la suit.....

Eh! ne suit-il donc pas aussi la vérité? et, jusque dans ces régions fantastiques, incommensurables, jusqu'en ces champs imaginaires, parcourus, fécondés, incendiés par le fol amour, le tems n'a-t-il pas cultivé, le tems

ne recueille-t-il pas les plus beaux fruits de la raison?

« Qu'est-ce, Messieurs? vous disputez? Sur quoi? — Sur quoi nous disputons? demandez plutôt sur quoi nous ne disputons pas. Tout, dans la vie, n'est-il pas sujet de dispute? Le tems, l'espace, la croyance, l'air que nous respirons,... jusqu'à celui des tombeaux où l'on ne respire plus, tout n'est-il pas soumis à la discussion? — D'où vient cette manie? — Du besoin d'apprendre. — Quoi? — Ce que nos devanciers ont appris, oublié; puis appris de nouveau, puis oublié encore. — Ainsi, vous disputez avec la conviction que tout ce bruit, que toutes ces clartés n'aboutiront, au bout de quelques siècles, qu'au silence, qu'aux ténèbres, qui, de nécessité inévitable, doivent enfin succéder au mouvement, doivent succéder à la lumière? — Oui, nous sommes persuadés que dans le monde intellectuel, ainsi que dans le monde physi-

que, le jour, la nuit se partagent l'éternité. — Alors, pourquoi disputez-vous? — Nous ne saurions faire autrement. Dans l'âge mûr, qui est le nôtre, toutes les facultés se balancent comme tous les vœux se contredisent; et la vieille civilisation, dont il se trouve que nous faisons partie, est toujours un peu babillarde. Laissez-nous donc parcourir en tous sens le labyrinthe des sciences; l'un de nous, tôt ou tard, en sortira libérateur de son pays, et ce beau titre, mérité par un seul, motiverait les efforts d'un million de curieux!... »

Nous saluâmes avec respect, et vînmes nous asseoir au pied d'un sycomore, dont les feuilles, vernissées et battues par le vent, formaient avec la cascade lointaine une sorte de dialogue un peu plus favorable à la méditation. A peine assises, et commodément appuyées contre l'arbre qui nous défendait des ardeurs du soleil, nos yeux, fatigués de l'éclat du jour, se baissèrent, se fermèrent; nos

membres s'assoupirent, notre mémoire suspendit ses fonctions, notre fragile volonté abandonna l'empire de nos sens, et notre imagination, dégagée des entraves de la raison, resta seule, toute seule, livrée à ses chimères, et tout à coup portée dans un monde inconnu.

LE RÊVE.

« Que de roses!..... Oh! que de roses!..... et que de moutons! Des moutons dans un champ de roses!... Ils vont tout gâter, et seront mal nourris... Pourtant, si c'est la fantaisie de la sultane.......

» Je ne me mêle point des affaires du sultan; il paraît que sa hautesse se suffit à elle-même; et puis, les Turcs ne seront peut-être pas fâchés de retourner en Asie..... Y aller! nous? Pourquoi? quelle voiture nous offrez-vous-là? Un nuage? un léger nuage pour traverser la mer d'Azof, pour franchir les

murs d'Astrakan? c'est comme dans les *Mille et une Nuits*. — . . . . Eh! non, je ne dors point, et je ne m'appelle point M. Galland. La même *ritournelle* pour des milliers d'airs, fussent-ils les plus beaux du monde, ne prouve, à ce qu'il semble, qu'un fond de misère ou d'uniformité systématique qui déparerait Walter-Scott lui-même; et celui-ci, avec ses citations, allusoires ou révérencieuses, en tête de tous ses chapitres, ne m'amuse pas davantage que le bon M. Galland avec ses éternels : « Ma sœur, dormez-vous? Si vous ne dormez pas..... »

» Non, certainement, je ne dors pas; j'ouvre, au contraire, les yeux de toutes mes forces; mais pour n'y rien voir, hélas!... et seulement pour mieux sentir qu'un vent impétueux me pousse sur une pente unie... sur une pente rapide... vers les abîmes du chaos... Soutenez-moi! grand Dieu, soutenez-moi!...

» Où sommes-nous?... des sources glacées,

des laves brûlantes; la pierre, le marbre, les ossemens, les cendres; le soufre infect, le plomb mortel, l'or corrupteur, la forêt, les poissons, les hommes pétrifiés..... Quel travail! oh! quel travail dans le sein de la terre!... Mais où sont donc les gnomes, les génies, toutes ces créations des rêveries de l'homme? où sont les anges? les mauvais anges?... Les voici!... les voici! imprudente! Taisons-nous; gardons qu'ils ne nous voient!... Quoi! ce n'est là qu'un lieu d'expiation? Quoi! de pareils tourmens pour les ames repentantes?... O Dieu! qu'est-ce donc que l'enfer?

» Ces voix lointaines, ces voix confuses, ces cris aigus, ces sanglots étouffés, ces lueurs de sang, et ce bouillonnement général!... quelque chose d'à peu près nous a poursuivies sur la terre... Ne pourrions-nous quitter ces affreuses régions? je ne trouverai point ici ce que je cherche: ma mère, mon prince, mon ami!... Non, ce n'est point ici, et moins

encore plus bas... Un autre ami m'était resté. Où donc porte-t-il ses secours et sa présence radieuse? Reviens! reviens, ami céleste! ange; premier entre les anges, reviens encore me diriger! ne sais-tu pas que, jusque dans mes doutes, dans ces terreurs d'une demi-raison, je t'ai rappelé constamment? ne sais-tu pas que jusqu'en ton oubli, ma foi retrouve tes leçons? Ah! daigne, daigne les répéter! protége encore ma faiblesse! et montre-moi, une fois seulement! montre-moi, pour m'encourager, ma mère, mon prince et mon ami!

. . . .

— Les voilà, dites-vous? Quoi, si tôt! quoi, en si peu d'instans, transportée du fond de l'abîme bien au dessus du ciel visible, bien au dessus de tous les mondes! Oui, je les vois, ces mondes... Ils nagent dans le vide... Ne pourrais-je, dans cette multitude d'astres errans et habités, reconnaître le globe imperceptible où nous avions pris place?..... Je vois

ma mère!... hélas! elle pleure encore! serait-ce de crainte pour nous?... Je vois mon prince, mon ami... et tous les deux s'assurent en Dieu, en ce Dieu qui les adopta..... Mais d'où vient qu'il reste caché? caché, même pour ses élus! Je n'entends point les cantiques éternels: je n'entends point les harpes mélodieuses; peut-être suis-je encore trop loin? Pourquoi, sur ce triangle d'or, ce long voile encore étendu? si j'essayais... Dieu! je perds tout! je ne vois plus rien! O mon ange! ô mon Dieu!... ne me punissez pas!... c'en est fait! ah! c'en est fait, ils m'ont abandonnée. Je tombe!... je tombe, de soleil en soleil, de planète en planète, et d'atmosphère en atmosphère. Je suffoque, je brûle, je frissonne tour à tour....... Voici la terre! oui, la voici! Mais quelles pointes menaçantes! est-ce sur ces rochers qu'il faut se briser et périr? Périr!... après avoir manqué le ciel!... périr,

après une dernière faute!... grâce, pitié, mon Dieu!... grâce, pitié!... ah! »

En nous débattant, nous avions donné de la tête contre le sycomore, et, du même coup, nous tombâmes la face contre terre, ce qui nous réveilla complètement. Nous nous relevâmes, saignant un peu au front, et tout en sueur des émotions d'un rêve qui nous apprenait, comme la leçon la plus réelle, à nous contenter de notre partage, nous eût-on promis beaucoup plus, et, pour prévenir les écarts d'une imagination inquiète ou ardente, à ne l'arrêter qu'avec circonspection sur tels objets qui passent sa portée.



IMITATION. — *On imite tant que l'on est jeune...* *, et l'on imite aussi quand on est

* Bailly, *Lettre à M. de Voltaire*.

vieux. Quelques écrivains trop féconds finissent par se répéter. S'ils tombent dans ce tort avant d'avoir fait preuve de fécondité, c'est qu'ils ne devaient être que froids imitateurs des hommes doués de l'esprit d'invention.

N'imiter, ou ne répéter que de belles et bonnes choses, est encore l'attribut d'une organisation supérieure. Faire son choix dans la foule d'objets d'imitation qui viennent assaillir l'enfance et la jeunesse, c'est révéler ce tact si rare dont la nature ne dote que ses privilégiés ; et c'est avec cette arme défensive que l'homme jeté sans secours au milieu des erreurs humaines, ou les écarte, ou les détruit, et se donne à lui-même la haute éducation que lui avait refusée la fortune.

Le secret d'un premier amour se trahit, chez les femmes, par cette facilité à imiter en tout les personnes qu'elles aiment : une mère attentive découvrirait, au changement

survenu dans quelques inflexions de voix, et dans la prononciation de sa fille, quel est celui dont le langage a trouvé le chemin de son cœur.



INDÉPENDANCE. — Le plus grand des biens, peut-être le plus digne de l'ambition d'un homme raisonnable; car il ne peut guère l'obtenir qu'au prix des sacrifices de l'ambition. Si, de l'avis de Pittacus *, *emprunter de l'argent à ses amis est la chose dont on doive s'aviser le plus tard possible*, que de tems ne faut-il pas prendre pour se résoudre à recevoir d'un étranger le secours dont l'amitié même vous fait payer quelque intérêt! Et, sans se trouver réduit par le manque de prévoyance à cette extrémité si fréquente dans le

* *Beau diseur* parmi les sages de l'antiquité.

monde, de combien d'autres amertumes ne paie-t-on pas la jouissance des plaisirs *à la mode* et des récréations *d'usage?* Nous connaissons un homme très-aimable, un homme de bonnes mœurs et de bonne société, dont les dettes rassemblées en un bilan exact ne s'élèveraient pas à plus de six mille francs; qui, chaque année, dispose pour ses menus plaisirs et son entretien très-modeste, de cette même somme dont il est redevable, et qui, depuis dix ans qu'il n'augmente plus ses dettes, n'a pas pu parvenir à acquitter une facture de dix pistoles!... « Mais il faut faire *comme les autres*, ou bien s'en distinguer par quelques singularités un peu coûteuses; se ruiner enfin pour ne pas s'ennuyer. » On en gémit pour ceux qui articulent ces réponses. Mais quand on ne sent pas mieux le prix de l'indépendance, et qu'on ne peut s'amuser qu'en faisant des sottises, il ne faut ni se marier, ni occuper les imprimeurs, ni accepter

aucune de ces places où *les discours* doivent être *l'ombre de l'action;* car l'un ou l'autre de ces engagemens exige, avec de l'ordre dans les idées, l'indépendance de fortune qui leur permet un libre essor, l'obligation de prêcher d'exemple, et les ressources en soi-même qui multiplient à chaque pas les divertissemens gratuits.



INDOLENCE et INSOUCIANCE. — Celle-ci, moins involontaire que l'autre, dénote seulement une meilleure santé. L'indolence, signe assez ordinaire de la délicatesse des organes et de l'épaississement de la lymphe, ne va point sans une sorte de grâce tendre dont la société, l'amour, et quelques arts tranquilles peuvent faire leur profit. Mais comme elle forme obstacle aux études sérieuses et aux talens supérieurs, elle ne sied parfaitement

bien qu'à la fortune. Avec de la fortune, elle se prête volontiers à l'activité modérée d'un esprit curieux, d'une ame affectueuse ; et alors, il n'est rien de plus compatible que l'indolence avec la bienfaisance et avec le travail d'imagination. L'insouciant, au contraire, chargé par l'instinct animal du seul matériel de la vie, la conserve et la perd ainsi qu'il l'a reçue : sans y penser et sans savoir comment. C'est ainsi qu'il reçoit, qu'il conserve et qu'il perd toute chose. On envie sa gaîté, son succès général ; l'une est froide, l'autre précaire. En vieillissant il ennuiera, il s'ennuiera, et il mourra dans les bras d'un laquais. L'indolent s'attache, se passionne ; il attache aussi, il captive, on en a soin comme d'un enfant malade à qui le moindre retour de santé rend les forces et la gentillesse..., car l'indolent a aussi du courage ; il en aura pour les personnes qu'il aime, et, tant que durera son accès de courage, il étonnera par ses efforts.

L'indolent peut donc être ami vrai, bon père, bon époux ; peut s'exalter, se faire violence, et concourir au bien public par son exemple, ses écrits, ses discours... L'insouciant n'est bon à rien.



INDULGENCE. — Dût le lecteur nous taxer de nous porter juges en une cause où notre intérêt domine, nous ne craindrons point d'avancer, et nous ne cesserons de soutenir, que l'indulgence dans la bouche d'une honnête femme est le plus sûr garant de sa vertu ; que l'indulgence chez un habile homme avertit qu'il peut s'en passer ; que la médiocrité, que la fragilité ont toujours manqué d'indulgence ; que cette grâce de la morale en relève les attraits, en est le ferme appui ; et qu'étant seulement dangereuse avec le crime et dans les cas extrêmes, encore vaut-il mieux ris-

quer de se méprendre à l'avantage de l'humanité que de l'affliger par des outrages qui retombent, quoi que l'on fasse, sur l'humanité toute entière *.



INCONSÉQUENCE. — Cette maladie, si générale en France, n'y est si générale que parce que le Français, léger, ouvert, imprévoyant et communicatif, vit plus en dehors qu'en lui-même, et se montre tel qu'il est. Mais l'intérêt de son bonheur ne nous suggèrera pas l'inutile pensée de lui proposer une réforme nationale. Moins naturel, il serait plus raisonnable ; plus raisonnable, il serait moins heureux. La raison, fille de la civilisation, loin de combattre à outrance le naturel et la

* « On est d'une extrême indulgence pour les faiblesses des gens médiocres. » (Madame DE GENLIS.)

gaîté qui le suit, transige avec tous deux, s'humanise, se borne; vient demander aux femmes des dédommagemens que peu à peu les femmes font agréer aux hommes... L'exemple est bon ; essayons-en.

Si la mobilité est le partage de la faiblesse, les femmes devraient être plus inconséquentes que les hommes ; et néanmoins, ce défaut, chez elles, compagnon du jeune âge, disparaît avec les agrémens de cet âge charmant et fautif qui emporte avec lui ses fautes et leur excuse. Ce n'est que chez les femmes que la seconde éducation répare les négligences de la première, et qu'un automne tempéré peut succéder à un été brûlant. Des organes plus flexibles, et l'horrible crainte du mépris dans la vieillesse, expliquent cette prérogative, dont encore toutes les femmes n'usent-elles pas, comme elles le devraient.

L'homme, quoi que l'on en ait dit, sort *terminé* des mains du précepteur. Tel il fut

à vingt ans, tel on le retrouve à soixante. L'étude des lois, des coutumes, des usages, et sa confiance superbe en sa qualité d'homme, d'homme conservateur des usages, des coutumes et des lois dont il fut l'auteur, motivent cette sorte de persévérance qu'un plus sage parmi les hommes appellerait de l'entêtement. Conséquent en cet unique point, de ne jamais convenir de ses inconséquences, il a apporté une telle attention à repousser le *démenti*, que la mort même dans la balance lui a semblé légère de poids; et le duel est un de ces retranchemens derrière lesquels se sauvent, pêle mêle avec l'honneur, les contradictions les plus déshonorantes.

Les femmes ne se battent point; il faut donc vaincre à force de vertu; mais, pour vaincre de cette manière, il faut s'y prendre de bonne heure; il faut qu'à l'heureux âge, à l'âge où tout se pardonne, des lueurs de raison annoncent ses clartés futures, et que, du

sein même des ténèbres où nous plonge l'aveuglement des premières passions, un éclair de la conscience nous arrête au bord de l'abîme, nous en éloigne au moment d'y tomber, et, par *cette grande inconséquence*, apprenne aux hommes enclins à juger d'une femme par une autre, qu'il n'est rien de plus dissemblable, quoique l'apparence en accuse, que l'amante effrayée de l'être, qui vingt fois en un jour se contredit, retire sa promesse, et pleure sa résistance presque aussi amèrement qu'elle eût pleuré sa chute, et la coquette froide et impure, qui, d'un côté, multiplie les amorces, et de l'autre se repose sur ses restrictions, sans remarquer que les unes la perdent d'estime, et que les dernières ne prouvent rien pour une vertu à ce point morcelée.

Quand l'inconséquence déroge, fût-ce en riant, aux règles de la probité, elle est considérée comme vice de cœur, et y forme plaie incurable.

On peut combattre le penchant à l'inconséquence par la honte de sentir que dans les vœux les plus ardens, et dans les démarches les plus nobles, on n'est pas d'accord avec soi.

L'inconséquence politique d'un bon bourgeois, d'un artisan, d'un fonctionnaire subordonné, ne tire point à conséquence; et c'est de quoi nos petits fonctionnaires, nos artisans et nos bourgeois se sont depuis trente ans formalisés à tout propos. Quand la crise passait, ils se tenaient heureux, très-heureux de leur obscurité; mais, la crise une fois passée, ils se forgeaient des périls, ils se créaient une importance; ils voulaient être conséquens d'une *olympiade* * à l'autre..... prétention énorme en révolution de toute espèce. Eh! la vie elle-même est-elle donc autre chose qu'une succession de révolutions!

* Intervalle de quatre années.

❋

INNOCENCE. — Objet du respect de tous les âges au dessus du sien, son empire s'étend jusque sur le cœur dégradé qui oserait en préméditer la ruine. Une puissance dont rien ne peut rendre le charme devrait-elle donc être attaquée par des femmes qui, plus long-tems que leurs héritières, ont exercé cette puissance ? L'état de candeur et de simplicité qui, jadis, aux yeux de tout homme sensé, formait portion déterminante de la dot d'une belle personne, se prolongeait, il en faut bien convenir, avec cet état d'ignorance contre lequel protestent aujourd'hui les mères, les filles et les époux. « Nous voulons, disent les premières, éclairer ces jeunes victimes sur les piéges qui les attendent. » A quoi bon ? y tomberont-elles moins ? en seront-elles plus intéressantes ? Quel triste service leur rendre

que de leur donner, en échange de l'innocence et de sa sécurité, la prescience du vice et celle de l'infortune? « Nous voulons, disent les époux (et des époux de quarante ans); nous voulons des compagnes qui *nous entendent,* qui *nous répondent*, et qui, en certains cas, puissent nous aider de leurs conseils; mais nous voudrions en même tems qu'elles fussent jeunes, dociles, indulgentes, fidèles..... » Ces conditions impliquent contradiction. « Soyons savantes, disent les jeunes personnes; ayons de l'éclat, des succès; soyons savantes, nous nous marierons mieux. » Peut-être; mais à coup sûr, ce ne sera pas si tôt qu'elles le pensent. Une savante n'est bonne à marier qu'après avoir porté le deuil des études étrangères au gouvernement de sa maison. Alors, si elle rencontre un savant qui s'ennuie, ils pourront unir leurs ruines, et philosopher à l'écart. Mais pour former sa compagne à son gré, il faut que l'homme se marie

de bonne heure. L'innocence, qui tient de si près à l'enfance, ne veut s'instruire qu'en se jouant ; et le premier amour, consacré par de grands devoirs, n'inspire et ne dirige une très-jeune femme qu'autant que l'époux qu'il favorise est d'âge lui-même à l'éprouver, à l'inspirer, à lui confier son destin : cette règle générale est celle de la nature....., qui tolère quelques exceptions.



IGNORANCE. — N'est pas *innocence*, comme pouvaient l'affirmer nos pieux légendaires. En ces siècles d'une longue éclipse des lumières orientales, et grecques et romaines, l'ignorance du mal, proportionnée à celle du bien, tenait l'esprit captif, et soumettait le cœur aux règles d'un enseignement aussi borné que l'intelligence des élèves. On obéissait comme l'on se révoltait, sans examen ;

et de cette obéissance passive dérivait l'innocence, vertu de la jeunesse, mais qui, passé l'âge des combats ou des épreuves de constance amoureuse, livrait les hommes à l'ennui, et les femmes aux vaines terreurs de toutes les superstitions.

Aujourd'hui, quel changement! on ignore ce qu'on devrait savoir; mais, en revanche, on sait trop, et beaucoup trop, ce que l'on devrait ignorer. Le peuple, particulièrement, tombe dans cette erreur. Son seul trésor lui est ravi; et notre jeunesse populaire, ignorante sans innocence, est vicieuse à son insu, faute de choix dans l'instruction qu'elle dévore indistinctement. Des précautions sages peuvent arrêter les progrès d'un mal devenu épidémique, surtout depuis que de nouveaux miracles d'intelligence ont créé de nouveaux moyens d'abréger toutes les études (1). Mettons à profit nos lumières; mais qu'elles ne cessent de veiller à la sécurité publique. C'est

là le premier but des hommes réunis en société ; et l'ignorance du bonheur est, de toutes les ignorances, la plus à craindre, et la moins pardonnable à qui sent le prix de la vie.



ISOLEMENT. — On ne peut éviter celui qu'entraîne après soi une vieillesse prolongée ; mais alors même, et quand la terre se jonche des dépouilles de nos contemporains, ne doit-on pas tenir à une existence entourée des vœux plaintifs de quelques malheureux ! Nul n'est isolé sur la terre tant qu'il y peut aller encore *faisant le bien.*

Et pour le vieillard sans fortune, qui, peut-être, refusa de l'accepter ou de la conserver à prix coûteux ; qui ne laissera rien à des collatéraux, et qui tient tout de ses enfans, l'isolement est encore moins à craindre : ils savent bien qu'en s'occupant des dernières joies d'un

vieux père, ils se créent un héritage que personne ne leur contestera, et que l'estime publique accroît de sa faveur.

De fausses positions dans le monde vous condamneraient à l'isolement si l'on ne combattait ces positions fatales par des talens, par des vertus. Avec ce double palladium, et retranché dans son exil comme dans un camp fortifié, l'on peut n'y recevoir que de dignes parlementaires, et se former ainsi un monde à soi, très-différent, et peut-être meilleur que celui qui vous abandonne.



J

Jeunesse. — Vive, sincère, confiante, pleine de charmes, la jeunesse intéresse d'autant plus que l'on frémit pour elle des dangers où l'engagent sa précipitation et sa crédulité. L'expérience, fatiguée de tant de déceptions qui la dégoûtent d'elle-même, se repose avec complaisance sur ces objets naïfs dont les regards et les discours peignent également la pensée. Tout est vrai, parce que tout est prompt dans l'enfance et dans la jeunesse : aussi, le commerce des hommes vifs et sincères est-il encore plus sûr pour leurs amis que pour eux. Ils se livrent, souvent ils sont dupes ; mais toujours aimés, caressés, ils dorment bien et meurent en paix. L'enfance est égoïste, la jeunesse est présomptueuse ; mal-

heur à l'enfant qui s'observe, ou à l'adolescent qui calcule, et s'avise de prêcher la raison et la modestie : vous n'en ferez, à moins de facultés bien extraordinaires, que des hommes médiocres, de faux dévots ou d'étroits financiers. Le premier âge nous prépare à l'âge qui le suit ; ainsi du second, et ainsi du troisième. Allez donc, enfans ; jouez, courez, tombez..., et que vos chutes, comme l'a dit Jean-Jacques, vous apprennent les lois de l'équilibre ; allez, jeunes gens, croyez *en vous;* que rien ne vous étonne, que rien ne vous arrête, et qu'une bonne mystification vous épargne toutes les autres. C'est à ses dépens qu'on s'instruit : ne perdez pas de tems, voilà l'essentiel. Réfléchissez ensuite, lisez et profitez. Mais trop lire et trop réfléchir avant de s'être étudié soi-même, c'est prodiguer l'engrais au terrain en jachère, que d'abord il fallait nettoyer et labourer ; c'est donner de la consistance aux

germes vénéneux comme aux plantes salutaires ; et quand tout cela vient à pousser et à croître hors de propos et de mesure, le plus habile est bien en peine de l'usage de telle moisson.



JOIE. — *Que Dieu vous tienne en joie!* Ce dicton populaire renferme un sens des plus profonds ; car ce n'est ni la réussite de nos projets, ni la jouissance des biens que l'on envie, ni la douce contagion d'une gaîté générale, qui peuvent, comme on se l'imaginerait, nous *tenir*, ou *nous maintenir en joie*. S'il en était ainsi, les riches seraient les seuls joyeux, et *Dieu sait* comme l'on rit dans la cabane du pauvre! Il le sait, car il le veut ainsi pour l'instruction, et quelquefois pour l'humilité du riche. *Sois honnête homme, et je te tiendrai en joie*, a-t-il dit à l'un et à l'au-

tre. Le pauvre, qui n'a le tems de lire que son office du dimanche, se contente de suivre à la lettre les commandemens *du Seigneur ;* mais le seigneur mortel, qui voudrait bien capituler avec toutes les puissances plus hautes que la sienne, tire parti de vingt-cinq ans de lecture pour se ménager dans les affaires, dans les devoirs, et même dans les plaisirs, des finesses, des subterfuges, ou des recherches misérables qui gâtent tout, qui détruisent tout et qui troublent *la joie* où Dieu n'aurait cessé de *le tenir,* s'il eût suivi la pente naturelle qui le conduisait à la vertu : car tout enfant promet d'être homme de bien ; l'exception en ce genre est une monstruosité ; et les principes de l'honneur, développés par l'éducation, font d'un riche honnête homme le plus heureux des hommes, puisqu'il peut éclairer et enrichir le pauvre. Mais cette joie pure, interne, cette joie, pour ainsi dire, adhérente aux bons cœurs, adhérente aux esprits do-

ciles; cette joie, don du ciel indistinctement réparti entre les pauvres et les riches, les rend heureux ou malheureux, indépendamment des devoirs, des affaires, ou des travaux ou des plaisirs attachés à leur condition. *Marigny* porte jusqu'aux pieds des fourches élevées de sa main, le sentiment de son innocence, et la sérénité d'un cœur *tenu en joie* par le Dieu qui le soutenait... et *Beaujon* meurt d'ennui, peut-être de chagrin de ne pouvoir plus ajouter à une fortune colossale, dont cependant il faisait bon usage (2).

Deux paysans, deux vignerons du pays champenois; de cette *Béotie* française, à qui l'Eglise de France et la morale de tous les pays doivent *saint Bernard* et *La Fontaine*, travaillaient l'un et l'autre pour une grande maison rurale, située non loin du *clos* fameux * jadis visité par nos rois à l'époque de leur sacre.

* Saint-Thierry.

Le plus âgé, *Benoît*, père de quatre enfans, chargé d'une vieille mère et d'un frère estropié, mais ne s'inquiétant de rien au monde que de sa vigne, de ses deux prés, et de sa besogne journalière, soit dans la grange ou au pressoir, portait à l'ouvrage, quel qu'il fût, comme chez lui, comme à la fête, une franchise, une gaîté, une *sûreté de physionomie* qui concouraient à sa petite aisance; et lui eussent au besoin fait pardonner quelques légères peccadilles. *Bertrand*, son camarade, moins gêné, plus adroit, surtout *à la chasse, à la pêche*, debout la nuit, rôdant soir et matin, pris sur le fait, mis à l'amende, n'avait ni gaîté, ni repos; son air *calin*, ses regards obliques éloignaient de lui la confiance; on ne riait guère devant lui, et lui, riait désagréablement. Benoît, devenu vieux, ne travaille plus et rit toujours. Ses amis viennent s'égayer avec lui, et ses enfans travaillent pour le nourrir. Bertrand n'est plus de ce monde.

Il s'était fait mettre en prison ; il y mourut au bout de deux ou trois mois. On y eût renfermé Benoît qu'il en fût sorti en riant, et à coup sûr, plus promptement que tout autre : car celui que Dieu *tient en joie* ne méritera jamais un châtiment sévère.

La grosse joie sied au naturel inculte du paysan et du manœuvre. Quand le villageois s'en corrige, c'est qu'il s'avise de singer le bourgeois : il perd alors sa seule grâce en perdant de sa naïveté, et rien n'afflige comme ces derniers essais, comme ces faux semblans d'une égalité mensongère. De même quand un homme de nom (ancien ou nouveau, il n'importe) se laisse aller aux éclats d'une joie dont le seul usage du monde aurait dû tempérer l'expression rustique, on se demande à quoi sert d'être noble, d'avoir beaucoup vécu, d'avoir beaucoup appris, si l'on ne sait pas mieux se contenir que le rustre qui

ne sait rien, et qui ne voit et ne verra que de bons rustres comme lui.

Les larmes de joie!... ces délicieuses larmes qui ne sortent du cœur qu'avec des secrets tout divins, sont réservées à l'honnête homme pour récompense de son plus beau secret... et ce secret, c'est le peu que lui coûtent ses offrandes à la probité, ses sacrifices à l'honneur. Grands de la terre, consolez-vous! ces pleurs célestes peuvent couler de vos yeux : il ne s'agit pour cela que d'isoler votre ame des froissemens multipliés de l'amour-propre en représentation. Et toi, mon laborieux voisin, mon pauvre voisin de campagne! ne te décourage point, ne te révolte plus, reconnais une loi et des maîtres; sois paisible et religieux: tu pleureras aussi de joie, et plus souvent que ton seigneur.

*

JUGEMENT. — Pour qu'il fût irrécusable, il faudrait qu'il se détachât de toute prévention et de toute passion. Eh! quel homme s'est jamais flatté que ses besoins, ses intérêts, ses relations ou ses faiblesses n'aient point agi, en dépit de lui-même, sur *la justesse* de ses décisions, ou *la justice* de ses arrêts? Une foule d'hommes d'esprit, parmi lesquels on cite des hommes de goût, passent la vie à manquer de jugement, et particulièrement dans les choses essentielles, parce qu'on ne les consulte, et que leur sagacité comparative ne s'exerce que sur des objets de fantaisie. Plus l'imagination travaille, moins le jugement est libre : voilà pourquoi les artistes, en général, jugent mieux la masse que les détails, et sentent mieux qu'ils ne discutent; mais ce qui doit les consoler, c'est que l'esprit tout seul fournit des argumens pour la bonne et la mauvaise cause, et que le cœur

se tait pour l'injustice. *Voir vite* tient à la jeunesse ; *voir juste* tient à la droiture ; *voir loin* tient à l'expérience, et ces trois attributs constituent *le bon juge*, au dire d'un bel esprit, dont le premier contact foudroyait ses auditeurs ; qui, sur tous les sujets, et interrogé à l'improviste, établissait de brillans parallèles, d'ingénieux rapprochemens ; qui, selon le moment et selon son plaisir, en tirait, pour ou contre, des conclusions dont se fussent honorés tous les professeurs d'éloquence ; et qui, en définitif résultat, n'a écrit de raisonnable qu'un seul discours en prose, qu'une plaisanterie en vers ; s'est ensuite traîné sur quelques essais indignes de sa réputation ; et, du reste, modèle affligeant de *vague*, de *décousu*, d'absence de tout jugement et de toute raison dans la conduite de la vie, est mort assez triste, assez pauvre, presque point regretté... Trop encore, peut-être, pour le peu

de bien qu'il a fait à ceux des siens qui attendaient de lui un héritage plus réel que des *mots* que l'on oubliera, et ses vers, déjà oubliés (3).



L

Laideur. — Il n'en est d'insupportable que celle qui porte l'empreinte de la bassesse et de la perfidie. Tant de laiderons séduisantes l'emportent journellement sur des beautés parfaites, qu'il est inutile de rien répéter à ce sujet de ce qui s'est dit depuis des siècles en faveur du *je ne sais quoi.* Nos Françaises, si *doctes* en l'art de plaire, n'envieront jamais rien à plus belle que toutes nos belles ; et nos *Francs,* généralement laids, s'inquiètent assez peu des grâces de leur figure. Il y a même en France une prévention tenace contre *les beaux*. La suffisance, parfois, les accompagne ; et, qui pis est, la poltronnerie : affreuse difformité aux yeux de toutes les femmes. Un très-bel homme, bien gâté dans l'enfance par

sa mère et ses vieux parens, qui n'a pas beaucoup voyagé, qui n'a point fait la guerre, que sa fortune n'a point jeté dans la foule des solliciteurs, ou que de hautes fonctions n'ont point distrait de l'admiration de lui-même, conservera difficilement sa modestie et son courage. Des prétentions de femme lui raviront cette noble énergie et ces vertus sévères, digne apanage de son sexe; il essaiera de tous les vices plutôt que d'une seule de ces mâles vertus; les femmes s'en éloigneront, les hommes le mépriseront, et la patrie, qui n'en a rien reçu, effacera son nom de ses archives.

On s'accommode avec bien plus de peine d'une disgrâce de conformation que de la laideur du visage, d'autant que la première de ces afflictions entraîne presque toujours la perte de la santé. Néanmoins, les jolies boîteuses et les spirituelles bossues, assez ordinairement gaies, prouveraient que l'amour les dédommage encore de ces rigueurs de la

nature. C'est la tristesse qui fait la laideur quand la méchanceté la nourrit, et, ce que les belles auront peine à comprendre, c'est que cette même méchanceté apporte dans leurs traits, surtout dans leur fraîcheur, une altération plus sensible que celle qu'elle produirait sur un visage fané d'avance. Une belle femme, d'humeur caustique, et livrée aux passions haineuses, vieillira plus tôt qu'une laide, en qui des affections tendres et une morale sans apprêts entretiendront l'angélique douceur dont s'embellit la beauté même.

Cette vérité, qui ne complète point l'apologie de la laideur, en console du moins quelques femmes intéressantes, et peut combattre, chez quelques-unes moins sages d'entre elles, et chez leurs éclatantes rivales, l'esprit de satire et d'envie qui rend la laideur odieuse et la beauté fâcheuse et insipide.

❋

LANGAGE. — Il n'en n'est qu'un universel : c'est celui de la vérité revêtue de formes simples... ; et c'est le comble de la difficulté, tant pour se faire entendre que pour avoir réponse.



LEÇONS. — Lorsque, dans un accès de bienveillance, vous vous sentez le courage d'offrir une bonne leçon à tel qui en aurait besoin, et qui pourtant ne vous la demande pas, ne manquez point de lui réserver le plaisir de vous en donner une à son tour. Par ce moyen, l'amour-propre *alléché* ne croira point céder à plus fort que lui ; il se règlera sur vous pour recevoir de moins mauvaise grâce le service épineux que l'amitié lui voulait rendre : et certainement, à quelque

personne que vous vous adressiez, vous pouvez, vous aussi, demander une leçon : chacun de nous reçut du ciel son petit rayon d'intelligence, et souvent il advient que le plus savant des deux maîtres peut, à cet échange de lumières,

Regagner en bonheur ce qu'il donne en clartés.



LECTURE. — De toutes les solennités, la lecture d'apparat est, sans contredit, celle qui remplit le moins son but, si, comme l'auteur se le persuade, il cherche la vérité dans cette épreuve de la patience de ses amis. Une grande réunion d'auditeurs suppose une bonne maison, de l'aisance, des entours..., ce n'est pas là que se dit la vérité. Elle y échappe pourtant, et volontiers, quand elle est agréable. Mais si une froide attention, si

un plus froid silence accompagne le lecteur; qu'aucune exclamation, aucun signe ne l'interrompent; que l'indispensable : *C'est bien*, soit l'unique prix de ses efforts, et que ce triste éloge sorte à la fois, et du même ton, des bouches officieuses et des bouches parasites, qu'il se tienne pour averti : son ouvrage peut être estimable, mais à coup sûr il n'est point amusant.

En 1787, dans les derniers beaux jours de la vieille comédie française; quand elle se composait encore des dames *Bellecourt*, *Suin*, *Vestris*, *Sainval*, toutes remarquables par leur excellent ton; de mesdemoiselles *Contat* et *Olivier* dans tout l'éclat de leur jeunesse, et de quelques timides débutantes, parmi lesquelles deux ou trois seulement étaient admises aux lectures, un poète un peu au courant des usages de cette société aurait pu, avant la fin de la séance, juger du bon ou du mauvais sort de l'ouvrage qu'il y présentait.

Surtout s'il s'agissait d'une pièce de *fond*, d'une tragédie ou d'une comédie en cinq actes, les formes, invariables, étaient fort imposantes. Une fois le *sénat au complet*, les portes du comité de lecture se fermaient à tous les profanes. Les dames en grand chapeau, encore voilé d'une dentelle blanche ou noire, et toutes munies de leur *boîte à filet*, prenaient place, le dos tourné au jour. Un immense bureau les séparait du lecteur et des hommes les plus âgés, assis et appuyés de l'autre côté du bureau. Après quelques mots de politesse, et quelquefois d'encouragement, l'auteur tirait son manuscrit, les hommes devenaient sérieux, les femmes prenaient leur ouvrage. Le premier acte signifiait peu de chose; le second ne détruisait ou ne confirmait qu'imparfaitement encore des présages plus ou moins heureux; mais si, dans le cours du troisième, on voyait les *anciens* se renverser sur leurs fauteuils, jeter quelques coups

d'œil furtifs aux jeunes gens tapis dans les coins, et s'éloigner tant soit peu du bureau; si les dames, occupées, *très-occupées* de leur filet, restaient obstinément cachées sous la dentelle qui dérobait au lecteur inquiet le jeu de leur physionomie; tout était prévu, décidé : il aurait pu borner là sa lecture, et dispenser le secrétaire de celle des bulletins, qui, tous au surplus, et quel que fût le peu de mérite de la pièce, ne pouvaient exprimer un *vote* sans motif. Mais si, vers ce même troisième acte, et mieux encore au commencement du quatrième, on avait vu les jeunes gens, doucement attirés par l'intérêt de l'ouvrage, chercher place près du bureau, les anciens se serrer pour qu'ils pussent s'y asseoir, les dames laisser leur filet, relever leur dentelle, et reculer ou ôter leur chapeau pour mieux voir et pour mieux entendre, le succès, déjà présagé à voix basse, se déclarait de scène en scène; et si enfin la réception *à l'unani-*

mité, la réception *par acclamation* récompensait le talent du poète, on s'empressait de soustraire la dignité de ce talent aux formalités ordinaires; le secrétaire se retirait; il emportait ses bulletins *en blanc;* une discussion obligeante pour l'auteur, et salutaire pour l'ouvrage, devenait honorable pour les anciens acteurs, et fructueuse pour les jeunes gens; chacun se retirait content et plus instruit; il y avait, dans cette façon d'écouter et de prononcer sur les ouvrages, de la décence et de la bonne foi : ce qui, dit-on, ne se trouve pas toujours dans les tribunaux dramatiques....., et pas toujours dans d'autres tribunaux de société.

Les divers penchans de la jeunesse donnent au choix de ses lectures une direction dont les instituteurs peuvent se servir pour démêler le caractère d'esprit de leurs élèves. La fable, qui revêt de couleurs riantes et naïves les pre-

mières leçons de morale, n'est pas toujours comprise par les enfans; mais les romans, qui peignent les passions, ne sont que trop compris par les jeunes personnes. Si la lecture du *grand romancier écossais* est si généralement répandue, sir Walter Scott doit cet honneur, d'abord à la richesse, à l'abondance, à l'étonnante variété de ses ouvrages, ensuite au mérite non moins rare de pouvoir, indistinctement, les laisser tomber entre les mains de l'innocence. On ne saurait trop surveiller cette direction de lectures pour la jeunesse, non-seulement dans les classes aisées, mais chez le peuple, chez *le bas peuple littérateur.* A voir la multitude de livres dégoûtans qui se glissent sous le siége des *écaillères*, et sous les coussins des cabriolets de place, on douterait qu'aucun règlement contre la liberté de tout vendre ait encore été opposé à cette indispensable liberté de la presse, que, selon toute

apparence, on veut discréditer par l'horrible abus que l'on en fait *.

Si les amateurs de musique vocale savaient à quel point le mécanisme de la prononciation influe sur l'art du chant, et donne d'expression et de force à la voix la moins étendue, ils passeraient une heure tous les matins à lire correctement les paroles des morceaux qu'ils veulent exécuter; ils observeraient en chantant la rigoureuse mesure des brèves et des longues, et s'amuseraient beaucoup des fautes de prosodie que leur indique la valeur *intrinsèque* des notes, quand leur intelligence ne supplée pas à celle d'un compositeur novice. M. Amédée de Beauplan, qui compose et chante si bien, est en ce genre un excellent modèle : aussi lit-il les vers aussi élégamment qu'il les fait, et presque aussi bien qu'il les chante.

* Cette réflexion date de deux ans.

La lecture, prolongée du matin jusqu'au soir, est le travail des paresseux, et les fatigue comme tout autre travail; elle cesse alors d'être un plaisir : mais la laisser et la reprendre à travers le chaos de vingt occupations, est le véritable moyen de la trouver délicieuse. *On lit toujours*, disait Méhul; ce qui ne l'empêchait pas de faire ses fugues pour le Conservatoire, de revoir celles de Grétry (4), de méditer ses symphonies, ses grands et petits opéras..... Aussi, lisait-il à merveille : on le voyait à son récitatif; sa ponctuation musicale est pure comme ses marches harmoniques, et nul compositeur n'a mieux prosodié que lui.



LÉGÈRETÉ. — Il est impossible d'imaginer à quel point ce défaut de la jeunesse, quand il s'étend sur l'âge mûr, peut multiplier les

fautes, les malheurs, peut glacer et corrompre le cœur d'un honnête homme. Avec cette espèce de grâce d'esprit, il racontera bien, il occupera son cercle, il tournera très-agréablement une lettre, un couplet; il ne saura écrire de suite sur aucún sujet important. Cette même suite lui manquera dans ses affections; et, à moins qu'un peu de paresse, qui quelquefois s'unit à la légèreté, ne lui fasse sentir le besoin d'une compagne, il ne se mariera pas, ou il ne se mariera que fort tard. Une inconséquence permanente, seul type de son caractère, l'entraînera, selon l'occasion; à sacrifier son bonheur à ses moindres plaisirs, sa probité à son imprévoyance, et son meilleur ami au premier bouffon sans aveu dont le babil l'amusera. Si, encore, à ces prédispositions inquiétantes dans la première jeunesse, se joignent par hasard beaucoup de vanité, et un tempérament flegmatique, l'homme léger, en vieillissant, deviendra mi-

nutieux, taquin, sophiste, et tellement personnel, qu'il dissipera, en se divertissant, les biens et l'existence de ceux qui lui sont chers. Uniquement gouverné par son humeur fantasque, et par les rêves d'une imagination aussi froide que son tempérament, il se contentera, en tout, de l'apparence, et finira par douter si lui-même fut jamais capable d'aimer avec tendresse. Pour de l'héroïsme, on ne lui en demandera pas. Un fonds d'honneur, surtout s'il est Français, l'aura rendu généreux et courageux par saccades. Mais cette vraie générosité qui ne s'exerce qu'envers des objets estimables; mais cette *vaillance* du cœur qui change le destin; mais ces délicieux élans qui nous arrachent à tous nos intérêts pour ne plus nous laisser vivre que du bonheur d'autrui, il ne les connaîtra que par le vague désir d'essayer de ce qui est bon et solide, sans pour cela se détacher de ce qui est fragile et mauvais. Sa mobilité continuelle

amènera en lui à la longue l'*inébranlabilité* d'entêtement, signe funeste d'une monomanie également insuffisante pour vivre avec les fous, et avec les gens raisonnables. Prompt à s'ennuyer, à se fâcher, à s'apaiser, et facile à distraire du chagrin le plus violent, ses afflictions ne seront point durables, et ses plaisirs ne l'enivreront point. Par cette dernière cause, il pourra ne donner dans aucun excès; mais ses travaux et ses opinions, seulement ébauchés comme ses sentimens, ne lui attireront ni la reconnaissance du monde savant, ni celle du monde politique, ni l'attention du sage auquel il prétend ressembler : le seul parti à prendre avec ces hommes superficiels, c'est de les réserver pour la société qui les préfère, et de ne jamais leur demander, et de ne jamais leur donner plus que leur ame ne comporte.

❋

LETTRES. — Plus leur empire s'étend, plus il touche à sa décadence. Les chefs-d'œuvre deviennent rares quand on ne peut plus compter les œuvres. Que doit-ce être de la manie générale d'écrire? de cette inondation d'ouvrages médiocres ou mauvais, pernicieux ou somnifères? de ce déluge de brochures, de notices, de pamphlets, d'écrits périodiques, de petits drames, de mélodrames, etc., etc., qui menacent de submerger la littérature française? Cette reine du monde lettré sera-t-elle donc réduite, comme à présent toutes nos reines, à justifier de la validité de son titre au premier faquin, mendiant et braillard, dont l'audacieuse approche vient salir son manteau? N'aura-t-elle donc que son dix-septième siècle à opposer aux grands siècles antiques?

et parce que le dix-huitième a vu éclore une révolution fameuse, les lettres y auraient-elles donc perdu..... « Que dites-vous? quelle folle pensée? Jamais, au contraire, jamais l'intelligence humaine, réveillée par plus de cris d'alarmes, s'est-elle plus heureusement élancée dans les routes de l'invention, dans les espaces du génie? Jamais l'industrie, la science, firent-elles en moins de tems des progrès plus rapides? N'avions-nous pas tout épuisé? ne fallait-il pas du nouveau pour une littérature nouvelle? Nos égaremens, nos triomphes, nos malheurs, ont fourni les matériaux, et *voici venir* de toutes parts cette nouvelle littérature, fille de l'enthousiasme et de la terreur, des émotions fortes et des pensers profonds, du repentir religieux, et des pieuses espérances..... » Lecteur, nous sommes de votre avis; mais voici la difficulté. S'il est vrai que l'insatiable besoin du nouveau, cet aliment de la pensée, ait trouvé à se satis-

faire dans nos dernières pages historiques, pourquoi, s'il est également vrai que ces pages ne ressemblent à aucune de celles qui les avaient précédées, pourquoi veut-on que la littérature qui leur devra le jour ressemble à celle qui devait jeter tant d'éclat après les troubles de la fronde?..... c'est-à-dire après une guerre de *dames* et de *messieurs*, guerre dont le souci n'abrégeait pas d'une minute la toilette de madame de Longueville, et n'empêchait aucun des *chefs de parti* du même sexe de sacrifier à *ses intérêts de cœur* les intérêts du peuple, au nom de qui, et sans le consulter, on osait, comme on l'a osé de nos jours, compromettre et enfin attaquer l'autorité royale? Cette guerre de toute une cour contre son roi enfant et le prélat spirituel qui venait de remplacer le redoutable Richelieu, loin d'inquiéter les puissances étrangères, les secondait merveilleusement dans l'intention d'envahir nos provinces; l'Université, la

Sorbonne, les monastères, l'Académie naissante, n'en continuaient pas moins des études d'autant mieux suivies qu'elles avaient alors en France ce mérite de nouveauté, qui y donne tant de poids, même aux choses utiles ! La Russie sortait du néant ; on ne s'occupait des Grecs que pour apprendre à les traduire ; et l'Amérique, enfin, peuplée d'aventuriers laborieux, allait seulement, grâce aux schismes religionnaires, recevoir de l'émigration anglaise les élémens de cette indépendance que l'Angleterre devait lui disputer, et qu'ensuite la France a reconnue, à tant de risques et périls. Alors, la civilisation européenne marchait, comme Louis XIV, à sa majorité, et les lettres la proclamèrent sous le plus grand, et le moins lettré des monarques. Elles régnèrent, vainquirent, vieillirent avec lui. Quand il mourut, la langue, fixée, épurée, peut-être même un peu fatiguée, cherchait déjà, dans de prétendus cordiaux, quelque remède

à l'épuisement. Voltaire, Jean-Jacques, et l'*Encyclopédie*, la soutinrent à l'aide de brillans excès; il en coûta aux forces organiques, et la révolution mûrissait à son tour. Elle est venue....., elle a changé le monde : comment la langue *universelle* ne se plierait-elle pas à l'universel changement? Une colonne s'est élevée sur les ruines du royaume de France, sur celles de sa littérature et de sa religion. Ce ne devait être, avait dit l'ouvrier, *qu'un grain de sable apporté par l'humble Israélite pour la reconstruction du temple* *; et ce simple édifice, marqué des signes de l'époque, c'est-à dire antique et nouveau, sage et fier, poétique et raisonnable, religieux non moins que patriotique, et autour duquel se sont naturellement groupées les trois vertus théologales, et les grâces du polythéisme, a aussi

* M. de Châteaubriand, préface du *Génie du Christianisme*, première édition.

marqué une *renaissance des lettres*, fille adoptive de la première, et non bâtarde adultérine, comme l'affirment encore des classiques rigoureux. Les principes sont inviolables ; malheur à qui les méconnaît : mais si les formes étaient les mêmes, de quoi auraient servi nos secousses politiques ? Tout n'a-t-il pas son but dans l'ordre éternel des choses ? et le but de la Providence pouvait-il échapper à nos princes, dont vingt-cinq ans d'exil ont perfectionné les vertus ? à nos pontifes, plus dignes que jamais de leurs fonctions augustes ? à nos artistes, plus estimés ? à nos lettrés, enfin, à qui cette crise effrayante, mais admirable en ses fins secrètes, vient de rouvrir, et pour long-tems, de nouvelles sources d'éloquence ? Respectons cet ordre divin ; jouissons de ses résultats, et, au lieu d'accélérer par d'innombrables discussions la fin du règne de ce *vieux monde*, qui tout doucement fait

place à un *nouveau* *, essayons de nous rallier aux mœurs antiques, débarrassées de leurs ténèbres ; à la religion, lavée des souillures temporelles ; aux chefs-d'œuvre classiques, *triés* avec ce saint respect, dernier et véritable sceau de leur immortalité ; aux innovations romantiques, châtiées par le goût même du tems qui, en France, depuis sept ou huit lustres, a aussi dans ses phases un renouvellement septennal : et enfin, au repos des armes, si nécessaire à la culture des lettres, tant que l'honneur national s'accorde avec ce vœu paisible.

❋

LIENS. — Que l'on ne s'y trompe pas ; moins ces liens *incommodes* nous enchaînent, moins ils ajoutent aux exigences, à ces *insupporta-*

* Les Etats-Unis.

bles exigences.de la raison et du devoir, et moins nous tenons à la vie. Voyez nos élèves en vacances (nous l'avons déjà observé); quel délire de joie, le premier jour de liberté! et bientôt quel tourment, quel embarras pour occuper tant d'heures vagues que l'étude et la règle ne doivent plus remplir! Ils en deviennent taquins, soucieux, moroses... ils finiraient par en pleurer d'impatience et de dégoût. Voyez cette veuve, jeune encore, qui porte avec tant d'élégance le deuil d'un mari impotent; ses démarches sont épiées! ses moindres succès enviés. Pour qui ces frais d'esprit et de talent? se demandent les femmes;... et se demandent aussi les hommes. Les hommes, si prompts à mettre en œuvre les inconséquences des femmes, sont les juges les plus rigoureux de ces mêmes inconséquences. « Charmante! *délicieuse!* » s'écrient-ils à l'aspect d'une femme indépendante, ou seulement éloignée de ses protecteurs naturels;

et de cette femme délicieuse, de cette femme incomparable, aucun d'eux ne voudrait ni pour sa femme, ni pour sa sœur.

« Ah! que vous êtes heureuse de n'avoir point d'enfans! » ose dire dans un moment de lassitude, ose dire à moins heureuse qu'elle, cette mère, accablée des caresses, des plaintes, des besoins, des plaisirs d'une famille trop nombreuse. Qu'un de ces objets si chers vienne à manquer aux fatigues maternelles; que la mort ait saisi sa proie aux premiers postes de la vie, et vous verrez la mère désolée redemander au ciel le doux fardeau qui l'accablait; et si des pertes successives lui donnent le triste bonheur qu'elle avait paru souhaiter, vous la verrez, nouvelle Niobé, mourir à toutes les sensations, et ne savoir par quelle autre existence remplacer celle qu'elle a perdue. Presque toutes les femmes qui écrivent, ou n'ont pas eu d'enfans, ou les ont établis au loin, ou

se sont vues condamnées à survivre aux héritiers de leur mémoire.

Quelques hommes *courus*, quelques femmes brillantes, font vœu de ne point s'engager; ne prennent de liens que sous promesse tacite de les rompre, et parviennent ainsi au *revers du chemin* sans en avoir jamais envisagé ni la durée, ni le terme fatal, parce que, ce terme, on ne le distingue qu'au revers du chemin; et alors il arrive que ces grandes résolutions s'évanouissent tout à coup, et que les plus indépendans présentent les mains, et sans y regarder, à des liens assez forts, assez rudes... et le monde de se récrier! Que sait-il des raisons qui ont déterminé un changement soudain, un peu tardif, mais enfin nécessaire, inévitable, pour quiconque ne veut pas s'éteindre comme la lampe des tombeaux: sans que personne, excepté le gardien de la tombe, soit averti qu'elle a cessé de brûler et de vivre.

❋

LOIS. — Pourquoi les femmes invoquent-t-elles plus rigoureusement le recours de ces lois sévères? c'est qu'elles n'ont pas d'autre défense. Les hommes, auteurs de ces lois, aident quelquefois le crime à les éluder : d'abord, par ce noble motif de préférer le salut d'un coupable au supplice d'un innocent; ensuite, parce qu'ils tiennent de la nature et de l'éducation, des armes, qui, dans leurs mains, remplacent, au besoin, le glaive de la justice. Mais des femmes!... des femmes isolées!... que veut-on qu'elles opposent aux complots de la scélératesse? Si la peine capitale, ou le bannissement au delà des mers, ne les met point à l'abri des atteintes du brigandage, ou de la crainte d'une mort violente, on verra se dissoudre les pensionnats, les communautés de femmes, ou toutes se

renfermer dans l'intérieur des villes; ce qui n'est pas plus favorable à la santé qu'à l'éducation. Nous jetons cette idée pour date des mauvais jours où elle s'est offerte à notre plume, sans en tirer d'autre induction contre les criminels, si malheureux de l'être! que la nécessité d'un éloignement sans terme de la société qu'ils troublent, et où ils ont perdu leur place par toutes les infractions de la religion et des lois.



LOYAUTÉ. — Mot plus français qu'aucun de la grammaire. Il exprime une vertu qui coule avec le sang dans les veines de nos rois. Cette remarque se confirme par la foule de donations et d'institutions religieuses, dues à l'hypocrisie de l'avare Louis XI. Il ne pouvait cesser d'être loyal, ce chef moderne des anciens Francs, qu'aux dépens de sa conscience; et, pour en apaiser le cri, il transi-

gea avec l'Eglise. Mais l'Eglise ne peut promettre que le pardon du Dieu supérieur aux vengeances. La mémoire du prince déloyal est demeurée flétrie, nonobstant ses travaux en faveur des libertés publiques : tant la déloyauté est en horreur chez un peuple communicatif, qui ne demande qu'à croire au bien, ou à réparer le mal qu'on lui fit faire. La loyauté, en toutes négociations, est le premier garant de succès, pourvu que l'on n'y joigne pas trop de crédulité.



M

Maladie. — Un revers de santé, ainsi qu'un revers de fortune, nous apprend à connaître de qui nous sommes le mieux aimés : cette seule découverte vaut les frais de la maladie. Mais pour l'un de ces hommes appelés par la nature à enrichir leur siècle de hautes découvertes dans les sciences ou dans les arts, quel bonheur qu'un accès de fièvre qui le dérobe, au moins pendant huit jours, aux importuns devoirs, aux usages puérils de la société! comme il s'entendra avec joie avec sa femme, avec sa fille pour prolonger, en apparence, l'indisposition qui prolonge sa retraite! et comme son jugement, rectifié par la méditation, s'exercera plus à loisir sur des plans incorrects, à qui le sursis de leur exécution im-

primera le cachet d'un examen sévère! Ah! nous l'attesterons sans crainte de nous méprendre : une vie souffreteuse peut encore être pleine de délices avec un intérieur paisible, avec l'oubli des désœuvrés, et le souvenir d'un ami.



MALHEUR. — Précepteur un peu triste, mais dont la méthode est si sûre! Cet ami de nos perfections, ce grand maître en philosophie, ce réformateur de nos vices, ne se contente pas de dire : *ecoutez-moi*. Il se fait connaître d'abord; et quand on l'a connu, bien connu... on sait tout.



MALICE. — Si la gaîté fait partie du bonheur, ou du moins en est le premier signe,

s'entretenir en cette riante disposition est un des grands talens de la philosophie. Mais de quoi rire, si ce n'est un peu de son prochain? Aussi en rit-on, et souvent, et sans qu'il aït sujet *d'en pleurer :* condition imposée par la morale chétienne pour empêcher toute malice de dégénérer en noirceur.

Sous un point de vue moins sérieux, la malice est bien sûre de ne jamais changer de nom, si elle ne se prend qu'à des objets parfaitement ridicules. Mais cette sorte de perfection, trop souvent le partage de gens éclairés ou puissans, peut entraîner un esprit malicieux à tel effet de son savoir faire qui lui coûterait plus cher qu'au sujet ridiculisé : voilà pourquoi la malice *impromptu*, battant, combattant à visière levée, et indiscrète après la victoire, est peut-être la plus rieuse, à coup sûr la plus excusable, et pourtant la moins tolérée en bonne compagnie.

Il suffit quelquefois d'un mot pour se faire

raison d'une longue suite de mauvais procédés ; mais alors gare la réplique : si elle n'est brusque, elle est amère. L'humeur sournoise a l'esprit lent ; elle emporte le trait qu'elle n'a pu riposter, et l'on a vu des vengeances sans terme payer le succès fugitif d'un de ces mots vivement recueillis et approuvés par un cercle moqueur.

Ainsi, nous dira-t-on, la malice est dangereuse ; pourquoi ne pas s'en abstenir ? Parce qu'il est bon de se défendre, qu'il est bon de varier ses armes, *que la crainte d'une répartie piquante tient en respect les fats impertinens* * ; que la rancune est sotte, que la haine est affreuse, et qu'à tout prendre, il vaut mieux se purger le cœur d'une pensée qui l'incommode, et risquer de se faire un ennemi de plus, que de dévorer bassement une injure, et d'appliquer cette faculté *agréa-*

* Madame de Genlis.

ble au talent, plus agréable encore, de se venger et de nuire avec réflexion et préméditation.

Descartes a dit quelque part : *Quand on me fait une offense, je tâche d'élever mon ame si haut que l'offense ne parvienne pas jusqu'à elle.* Excellent pour les choses graves : encore n'est-il pas avéré que le silence en pareil cas ne pût prêter à nouvelle insulte. La modération n'est estimable qu'avec ses inférieurs ; hors de là, il y a équivoque, et l'équivoque est ce qu'il y a de pire après la conviction d'une offense méritée.

Rien ne réjouit nos jeunes personnes comme de se moquer d'un fat. Quelle rigueur de leur défendre un passe-tems si doux, si légitime ! Mais il faut bien les avertir que la seule fatuité *imberbe*, celle qui se corrige avec l'âge, parce qu'elle n'a pas fait encore toutes ses preuves, doit exercer l'innocente malice, qui bientôt cesserait de l'être si elle

osait se jouer à l'audace orgueilleuse et au manége licencieux d'un fat plus expérimenté. Dans l'incertitude du degré de la maladie dont elles entreprennent la guérison, qu'elles se tiennent à distance du malade. Rire de loin, et peu de tems du même objet, est le plus sûr pour la fille jeune et sage dont la préférence, même satirique, est déjà remarquée, et qui, pour continuer d'être bonne et modeste, doit réprimer des élans de gaîté que la sottise encore serait capable d'interpréter en sa faveur.



MARIAGE. — En amour, on s'aime plus qu'on ne veut; en mariage, on s'aime *plus qu'on ne croit.* Ce dernier mot, ce mot charmant d'un homme simple devenu célèbre par un bon livre et de bonnes actions *, rend avec

* M. Droz, académicien, auteur de l'*Essai sur l'art d'être heureux.*

autant de précision que de justesse la douce surprise qui s'empare du cœur de deux époux prêts à se détourner l'un de l'autre, et que le plus petit accident, la moindre alarme, le moindre signe de tristesse, ramènent en un instant à ce profond sentiment du devoir, qui n'est autre que le bonheur même, puisqu'il en donne la conscience.

Que disent contre le mariage les veuves et les célibataires? Les unes, qu'un mari infidèle leur préférait d'obscures rivales, outrage que les femmes pardonnent beaucoup moins qu'une infidélité brillante : et cependant, quelle différence de danger! Mais l'amour-propre, qui veut se sauver à tout prix, ne voit que l'honneur ou l'avilissement du parallèle, ne voit que l'insignifiance ou la gloire du triomphe. D'un autre côté, les hommes voués au célibat se défendent de l'engagement dont ils savent bien que les célibataires ont quelquefois troublé la paix.

Mais que le mariage s'épure * par le désintéressement chez les hommes et la liberté du choix chez les femmes ; qu'il s'éloigne de plus en plus de la possibilité du divorce, et cherche ses garanties dans les sympathies de caractère plutôt que dans celles de l'âge et des agrémens personnels ; que celles-ci, toutefois, quand elles se rencontrent, fassent partie du trésor commun, et ne soient pas plus aliénables d'un côté que de l'autre ; qu'enfin, avant de marcher à l'autel, on ait bien consulté ses forces, et qu'au retour chacun des deux se dise : *Rien de moi ne m'appartient plus, et tout dans un autre que moi fait maintenant partie de moi-même ;* qu'on se le dise une fois pour toutes, et les promesses se cimenteront, même par la peine de les tenir ; et les mariages, plus fréquens, cesseront d'être dissolubles ; et les célibataires, moins nom-

* *Voyez* Marmontel.

breux, s'abstiendront de faire la critique d'un état dont ils se rendent indignes en le déshonorant.

Pour préparer les jeunes personnes à la gravité des devoirs qui les attendent dans une situation encore pleine de mystères pour la veuve de quarante ans, il serait bien d'insister sur ce principe : *Que tout s'achète en ce monde ;* que le mari aimable et très-aimé sera peut-être le compagnon le moins utile, le protecteur le moins courageux : défauts tolérables dans les mariages stériles ; mais avec des enfans, quelle misère !... c'est alors que l'économie, la prévoyance, les talens, et ce pieux courage, particulier à notre sexe, suppléeront dans l'épouse devenue mère, à l'insuffisance ou à la négligence des moyens de l'époux ; c'est alors qu'elle pourra, sans usurper les droits d'un mari indolent, représenter pour lui, travailler en secret, écrire, parler, solliciter, le *traduire* enfin... ; le tra-

duire, et d'autant plus heureusement qu'elle mettra plus d'attention à cacher, au moins en partie, le travail dont elle recueillera les fruits, tout en faisant le bien de sa famille. L'homme beaucoup plus âgé que sa femme est ordinairement jaloux, et la jalousie rend maussade quand elle ne rend pas furieux. Il est peu de ressources contre la maussaderie, d'autant qu'elle dénote peu d'esprit ; mais dans ce cas même il ne faudrait pas abuser du sien. Une femme n'humilie pas son mari impunément : n'avait-elle donc pris son nom que pour le rendre moins recommandable ? Une récompense extrêmement douce réservée à la femme bonne et spirituelle, qui ne se plaît qu'à excuser ou qu'à faire valoir son mari, fût-il jaloux, fâcheux et d'intelligence bornée; c'est que, à force d'en dire du bien, elle finit par en croire quelque chose de ce bien, don volontaire de sa fidélité ; le mari en devient meilleur ; il est alors l'ouvrage de sa femme.

Le monde renversé, dira-t-on! Eh non!.... puisque le monde n'en sait rien *.

La première plainte d'une femme contre son mari, portée à l'homme qu'elle trouve aimable, est un appel en adultère : mais qu'elle choisisse entre deux signes certains. Si, au moment de la confidence, un imperceptible sourire a contracté les lèvres du consolateur attentif... que l'insensée se félicite : elle peut compter sur sa chute et sur la ruine de sa maison. Si, au contraire, il a pâli; si l'affliction s'est peinte en son regard; et si, par des conseils plus calmes qu'on ne devait peut-être s'y attendre; si, par l'éloge de l'époux menacé, il s'efforce d'arracher l'épouse aux préventions qui l'agitent, elle est aimée, elle est estimée de *celui-là;* et, avec celui-là, elle ne succombera point, quoique bien certainement

* On retrouve encore cette pensée dans une charmante nouvelle de madame de Genlis.

cette espèce de séduction soit plus dangereuse que toute autre.

La jalousie furieuse n'est à craindre que pour les épouses fragiles. Il y a dans la vertu une force de conviction à qui tout cède, excepté la démence; et, dans ce cas, une femme protégée par les lois échappe à son persécuteur. Mais l'homme le plus déterminé, le maître le plus absolu, n'échappe pas quand il veut au despotisme de sa femme : surtout si cette femme a reçu de la nature une voix douce, des formes enfantines, et peut-être un peu de froideur : toute femme douce et froide est maîtresse de son sort. En général, la douceur, la froideur, réussissent en mariage, pourvu que, d'un ou d'autre côté, il y ait un peu de passion : deux glaçons qui se joignent n'en géleront que mieux... Mais nous devons à celui des deux époux qui ne serait ni doux, ni froid, un conseil dont l'expérience garantit l'efficacité : c'est, après avoir essayé de l'amour (épreuve

toujours heureuse pour peu qu'on soit aimable), d'essayer de cette froideur, qui se gagne, quoi qu'on en dise ; de réunir toutes ses forces pour bien convaincre l'indolente compagne, ou le compagnon insouciant, de la possibilité de se vaincre, et de la contagion de l'insensibilité. On aime à être aimé, quoique l'on ne puisse aimer que faiblement, et la mince fortune de la sensibilité ordinaire tient d'autant plus à l'intérêt de ses avances qu'elle ne sait comment les doubler. Elle les double pourtant, et avec abandon, quand l'inquiétude la travaille. Jouir des fruits de cette inquiétude, et constamment l'entretenir sans être trop dur à son cœur, ni compromettre l'honneur du mariage, est le grand talent de l'amour, et le triomphe de la raison.

La jalousie est interdite aux femmes plus âgées que leurs maris : la seule dignité du maintien peut, dans ce cas, les sauver du ridicule ; et il se peut faire encore que l'étonnement de

ne point donner de jalousie à sa femme ravisse à un jeune mari le courage, l'occasion, et jusqu'à la pensée de lui manquer de foi.

Une femme emportée est sans contredit un objet bien hideux; une méchante femme est un monstre; et pourtant, il arrive que l'emportement des passions fait un horrible objet de la femme la plus charmante, et fait aussi un monstre de la meilleure des femmes. « Pareils excès, nous diront les femmes pieuses, ne se conçoivent que dans l'omission de la prière, que dans l'oubli de la confession. » Nous le croyons comme elles, et sommes encore heureuses de l'affirmer... Mais que répondre à l'exemple suivant!

Une jeune et belle personne, élevée, mariée en province, s'empresse, à son arrivée à Paris, de demander un confesseur. La jalousie la tourmentait. Idolâtre de son mari, beau

comme elle, mais très-dissipé, ses alarmes, toujours renaissantes, la rendaient triste et querelleuse. Elle cherchait dans la religion les secours qu'elle ne trouvait plus dans les entretiens d'une bonne mère qu'elle avait perdue. Elle se confie à l'une de ses voisines, dame révérée dans sa paroisse; se rend à Saint-Sulpice, demande avec émotion le directeur de cette dame. (C'était en 1772 ou 13, fin du règne de Louis XV : voyez l'histoire des mœurs à cette triste époque.) On lui montre le confessionnal le plus entouré. Elle se recueille, attend près de deux heures, et se présente la dernière. Sa femme de chambre, assise contre une colonne, voit sa maîtresse, après quelques minutes, marquer une grande surprise, soutenir avec trouble, avec force, un dialogue extraordinaire; verser des pleurs, demeurer en silence... puis, tout à coup, se lever, et sortir de l'église sans plus prier, sans s'arrêter, et même sans saluer l'image du sei-

gneur ! De retour chez elle, ses soupirs, ses sanglots, ses exclamations étouffées divulguèrent à demi le secret de son agitation ; mais personne... personne ne put lui arracher celui de son refroidissement pour les pratiques religieuses. Il est à croire qu'un zèle mal entendu fut l'unique cause de la longue révolte de cette infortunée contre tous les dispensateurs des indulgences célestes ; mais repoussée du tribunal par l'indiscrétion de l'interrogatoire, à jamais dégoûtée de l'assistance des prêtres de Paris, elle fit vœu de n'y recourir qu'à la mort ; et, de ce jour, ne vit plus que fausseté sacrilége, petitesse ou profanation, là où, depuis son enfance, elle avait vu grandeur et chasteté, foi sincère, zèle courageux, vertus inimitables et appui tutélaire.

De ce jour aussi, plus que jamais en butte à l'affreuse tempête qu'avaient élevée dans son sein l'amour, la jalousie, et le dépit, qui détruit tous les charmes et se nourrit de leur des-

truction; sûre de ne plus être aimée, et de jour en jour moins aimable; épiant, contrariant les plaisirs de l'époux que des triomphes trop faciles avaient rendu indifférent pour toutes les femmes, et qui, de séducteur en vogue, devenu peu à peu libertin complaisant, ne pouvait être réveillé que par l'ambition d'un succès bien coupable; la malheureuse épouse, importune, odieuse, vit tout à coup s'éloigner d'elle l'objet de l'unique passion qui pût encore la retenir à la vie. Son mari allait respirer quelques semaines à la campagne : l'uniformité de la vie de château ne l'effrayait pas, cette fois. Son plus ancien ami, veuf depuis peu, l'y attendait, avec une mère de soixante-seize ans, retenue dans sa chambre par ses infirmités; avec un fils, militaire de vingt-cinq, mais qui, souvent en course pour les devoirs de son état, ne pouvait surveiller sa sœur; avec cette sœur, jeune infor-

tunée! qui ne tarda point à subir le sort de l'innocence abandonnée à elle-même.

L'absence du mari se prolonge; il revient très-préoccupé; ne peut plus soutenir ni la vue, ni les plaintes, ni les reproches de sa femme. Celle-ci surprend un commerce de lettres. L'une des dernières apprenait au suborneur de *Cécile* (c'était le nom de la fille séduite) que son malheur, sa honte allaient frapper tous les yeux. Elle le suppliait de l'aider à ensevelir l'un et l'autre dans quelque retraite ignorée. « Là, du moins, ajoutait la » crédule Cécile, j'invoquerai le seigneur » pour votre *épouvantable* épouse; pour » vous, ô le plus malheureux des hommes! » pour vous, hélas!... et pour moi-même. » J'obtiendrai du Dieu de miséricorde qu'il » daigne bientôt rappeler à lui une femme » *indigne de porter votre nom;* et j'attendrai » sans impatience l'accomplissement de vos » promesses : Dieu refuserait-il à deux infor-

» tunés la grâce de réparer les fautes de l'a-
» mour! »

Instruite par les expressions de cette lettre du mode d'imposture que son mari avait cru devoir mettre en usage pour détruire les scrupules de sa jeune complice; saisie d'indignation, et possédée d'un désir de vengeance trop impérieux pour souffrir le retard, et trop pressant pour être calculé, l'épouse, hors d'elle-même, dérobe la lettre fatale, l'adresse au père de Cécile avec ces mots pour toute explication :

« *J'attends de la justice et du courage*
» *paternels la satisfaction de l'outrage qui*
» *déshonore deux familles.* »

Elle signe du nom de son mari; elle signe aussi du nom qu'elle portait avant son mariage; et ces deux noms, jusque là signalés à l'estime publique et à l'intérêt général, par ses grâces touchantes et sa noble conduite, l'assurent d'une vengeance qui passera son

espoir. La lettre parvient au père de Cécile au moment où son fils, absent depuis six mois, revenait, muni pour sa sœur de propositions d'un bel établissement. Le père, le fils, lisent et relisent l'apostille ; se regardent... se sont entendus. Le frère s'empare de sa sœur, lui remet son arrêt, la plonge dans une maison de correction, où la malheureuse restera jusqu'à ce qu'elle ait mis au jour le fruit de son égarement ; un monastère, situé à l'extrémité du royaume, la recevra ensuite ; elle y prendra le voile, elle y mourra... Elle a déjà cessé de vivre pour la nature, l'amour, l'honneur... pour ses espérances en ce monde.

Son frère se rend à Paris. Une crise d'horreur faisait retentir la maison de la rivale de Cécile. L'amant de cette dernière, ne trouvant point la lettre dérobée, avait témoigné quelque doute de la liberté de sa correspondance ; et cette correspondance, et cette seule provocation, suivie d'un dialogue terrible, ayant

mis, de part et d'autre, et beaucoup trop à découvert, diverses infirmités morales, il en résultait, d'un côté, une véritable aversion; de l'autre, une haine trompeuse, qui, à toute heure, sur le moindre prétexte, remettaient en présence deux ennemis, devenus irréconciliables par l'obligation de ne se point quitter. Trois ou quatre semaines écoulées dans ce supplice n'avaient cependant pas encore fait naître la pensée d'une demande en séparation : ils n'avaient point d'enfans; et cette circonstance, qui entretenait la froideur du mari, achevait de porter au comble la jalousie et le désespoir de la femme. Un soir, cette dernière voit entrer dans sa chambre son époux, qui depuis long-tems n'était venu l'y chercher. Sa démarche était lente; son chapeau, rabattu sur ses yeux, leur donnait une expression plus farouche et plus directe; il tenait deux épées cachées sous son manteau. Sa femme, qui s'était levée à son aspect, restait

debout... muette... pétrifiée!... Leur silence se prolongea. « Soyez contente, ma douce amie, lui dit-il enfin, et avec un regard! avec un sourire mortels; votre rivale, l'innocente Cécile, envoyée *aux lieux infâmes*, y va périr dans les angoisses; et moi, je vais, de ce pas, me faire tuer par son frère; *par son frère, armé de vos mains*, et la meilleure lame de France : voici qui vous consolera! » Il jette, avec mépris, sur une table près de laquelle sa femme venait de tomber à genoux; il jette, dis-je, un écrit contenant des dispositions généreuses; laisse sa femme évanouie, s'absente quelques heures; revient... blessé grièvement; le frère de Cécile était reparti aussitôt. Personne n'a pu nous dire si, dans le cours de cette nuit effroyable, un mouvement encore plus répréhensible que tous ceux de la jalousie avait porté la malheureuse épouse à attenter enfin sur elle-même... Il serait permis de le penser, puisque le crime, ainsi que la vertu,

ne s'arrête guère en chemin, et que l'époux, après six mois d'un traitement douloureux, et ramené vers sa compagne par la communauté de regrets et de repentir, eut le chagrin de la voir succomber à la maladie de langueur qui datait du combat de son mari avec le frère de Cécile. Celle-ci survécut à tous les châtimens de son unique faute. Dieu, qui l'avait prise en pitié, ne l'appela vers lui qu'après vingt ans d'expiation. Son enfant n'avait point vécu; son séducteur ne fut jamais heureux.

Et l'humble ecclésiastique, amené par le hasard au lit de mort de sa rivale, donnant des larmes, dit-on, au secret affligeant de la confession profanée, répétait en se retirant: « O mon Dieu!..... pour remplir des devoirs plus difficiles qu'aucun de ceux de l'humanité, accordez-nous des vertus plus qu'humaines! »

Les passions, presque toujours indomptables chez les hommes, entraînent et perdent les femmes qui dédaignent de se livrer aux détails économiques d'une maison plus ou moins forte. Un loisir continu, des habitudes sensuelles, des lectures sans but instructif, en voilà plus qu'il n'en faut pour allumer et pour entretenir des feux illégitimes, ou pour donner à l'amour conjugal le caractère d'une passion profane. Qu'est-ce quand une femme compose des romans, des romances, des élégies, des pièces de théâtre? compose aussi de la musique, l'exécute, l'enseigne, etc., etc.? « Bagatelles! », dira le délicieux auteur de *Mademoiselle de Clermont*, l'inépuisable auteur de cent volumes sur diverses matières, et l'élégant instituteur de tant d'élèves illustres ou distingués; en deux heures, chaque matin, la maîtresse de maison la plus attachée à ses devoirs, et la plus surchargée de détails domestiques, aura tout révisé, tout ordonné,

tout réglé, tout payé; reste vingt-deux heures pour les repas, le sommeil, les soins de sa personne, la société, les devoirs de famille, la méditation, enfin! Madame Roland, qui n'avait qu'une enfant, ne demandait qu'une heure et demie.....; et nous connaissons telle dame, privée du bonheur d'être mère, séduite par plus d'un succès, et qui pourtant ne donne, et n'a jamais pu donner à la culture des lettres que deux ou trois heures par jour, encore troublées par les inquiétudes de la veille, par le souci du lendemain, et le reproche involontaire de l'emploi du moment présent. Nous appelons, de cette différence d'avis, à toutes les femmes qui aiment leurs maris, qui aiment aussi l'espèce d'empire que leur donne, à si juste titre, l'intelligence des petites choses.

Mais il advient que sans être femme auteur, sans être musicienne, et sans lire de romans, le seul ennui d'un bonheur uniforme,

et les secrets dégoûts, fruits de la négligence et de la familiarité conjugales, engendrent peu à peu certaine lassitude du bien, beaucoup trop favorable aux suggestions du mal. Cette situation est critique, et, qui pis est, elle est fréquente. Qu'en ces tristes momens, un homme moins beau, moins jeune, peut-être, mais plus aimable et surtout plus aimant que l'époux trop sûr d'être aimé, emprunte le doux langage de l'amitié ardente et du désir timide ; que la vertu brille en ses actions, la déraison en ses discours, et l'ivresse du bonheur en ses moindres progrès, il est à craindre, très à craindre que ces progrès ne deviennent plus sensibles..... L'expérience n'oppose à cet imminent péril qu'une recette triomphante. Au lieu de vous représenter, dans le cours de vos pensées solitaires, le *sage*, le *trop tendre ami*, environné du gracieux cortége des prévenances, des hommages, et de l'espérance qui les suit ; au lieu de le parer

(comme il n'y manque pas chaque fois qu'il doit se présenter chez vous) de ce maintien touchant, et de cette tenue des beaux jours, qui est aussi la vôtre sans que vous y songiez; au lieu de voir ces yeux spirituels chercher l'amour, le regret dans vos yeux, et cette bouche éloquente et timide mêler tout à coup son parfum à celui qui s'exhale de vos gants ou de vos vêtemens; au lieu de toute cette magie, de ce nuage fantasmagorique qui dérobe à des yeux craintifs les véritables traits d'un objet déjà tant aimé; regardez-le un jour, *face à face*, au grand soleil de la raison!... Dépouillez sa tête chérie; plus de parfums, plus d'auréole.... voyez-le, coiffé du madras, les cheveux en désordre, le menton noir et rude, le corps enveloppé de la vieille robe de chambre, les pieds aériens dans les grosses pantoufles, et, dans la bouche éloquente et timide, les gros mots, et peut-être la fumée de tabac. « Quelle horreur! s'écrieront mes lec-

trices ; de qui nous parlez-vous ? Il fallait nous prévenir que vous iriez chercher vos modèles à la halle ou au port aux blés. — Non, non, mesdames, non ; mes héros sont très-élégans ; mais ils cessent de l'être pour *leurs valets de chambre.* Henri IV jurait ; tout prince aimable en fait autant ; le palefrenier et l'écuyer cavalcadour, le chambellan ou le jockey, tous respectent le juron du maître : sa femme le respecte aussi ; et telle fille noble, plus riche par sa dot et par ses espérances, que le riche grand seigneur qui lui donne son nom, serait heureuse, au bout d'un an de mariage, de n'avoir à lui pardonner que des goûts insipides, des habitudes bourgeoises, et quelques paroles grossières.

Ce besoin de s'observer avec son mari comme avec l'homme qui doit le devenir ; cette sollicitude de plaire, qui n'en est pas l'inquiétude et n'en ôte pas les moyens ; cette *coquetterie de l'hymen*, connue de quelques

honnêtes femmes, serait plus généralement en usage parmi elles, si les hommes, de leur côté, ne dédaignaient pas de recourir à ces aimables précautions d'une sécurité modeste. La fortune médiocre rend, il est vrai, ces précautions moins faciles : raison de plus pour y tenir. Tout obstacle n'a-t-il pas son attrait ? Mais le cœur ne se hâte guère de surmonter l'obstacle que présente le dégoût; et tel homme marié, épousé par amour, cesserait de s'étonner du refroidissement que lui témoigne à regret sa compagne, s'il pouvait se juger lui-même, et voir, en bonne justice, à quel point la *propriété* le rend de jour en jour différent de ce qu'il était, ou de ce qu'il voulait être quand il entreprit d'acquérir. Ainsi donc, que l'épouse, un moment combattue entre les droits du mari négligent et les soupirs de l'amant empressé, se représente le mari ce qu'il était avant le mariage, et l'ami séducteur ce qu'il serait s'il devenait époux..... l'amour per-

dra de son prestige, le mariage de ses ennuis; on se rira de sa propre illusion, et de ce jour elle cessera. Nous n'osons inviter les hommes à essayer de la même recette : nos prévenances la rendent inutile, et leur vertu risque si peu !

❋

MAGNIFICENCE. — Pour ceux qui y sont *condamnés* *, l'extrême simplicité tient lieu de raffinement : c'est le bien-être primitif auquel tout le monde revient après avoir essayé du contraire.



MATERNITÉ. — Cette souveraineté de la nature ; cette ligne avérée de la reproduction humaine place la femme au premier rang dans l'ordre physique et moral. Long-tems avant

* Expression de Delille.

que l'homme voie le jour, elle le nourrit de son sang ; long-tems avant qu'il puisse demander, discerner, choisir ses alimens, elle le nourrit de son lait ; et plus long-tems avant qu'il ait appris à donner ses lois à sa mère, il a reçu de cette mère les seules leçons, les seules peut-être que jamais il ne se fasse un jeu de discuter ni d'oublier. On a prétendu que la différence des sexes rapprochait les fils de la mère, plutôt que la mère de sa fille ; rapprochait les filles du père, plutôt que le père de son fils. Quelques traits, clair-semés, consignés dans l'histoire, ont donné du poids à cette erreur, encore accréditée par quelques mères jalouses de leurs filles. Celles-ci, alors, bien certainement, n'avaient pas sucé le lait maternel, n'avaient pas reçu dans leur enfance le sacrifice des plaisirs de leur mère ; n'ont pas appris, rien qu'à la regarder, comment elles pourraient obtenir à leur tour les respects, l'amour de leur fille. S'il est sur cette terre

une puissance sans rivale, parce qu'elle est sans tache et sans crainte, c'est celle d'une femme aimable et belle, qui, dans la fleur de ses jeunes années, se consacre aux besoins, à l'éducation, à la félicité d'une famille nombreuse. Dès l'âge de trente ans, elle est grave, et peut-être, hélas! fatiguée de tant de soins, de tant d'inquiétudes. Mais à quarante, mais à cinquante, ses filles, mariées, appliquent avec orgueil les leçons de leur mère; et ses fils, sur la route de l'honneur, quelque état qu'un père leur destine, viennent recevoir à ses pieds les doux encouragemens et les secrètes récompenses qu'une industrie, connue des bonnes mères, économise sur leur parure. Elles rajeunissent alors, ces mères adorables; une conscience radieuse et les hommages universels impriment à leurs traits charmans, à leur maintien plein de noblesse, une sérénité que rien n'altère; pas même l'infortune qu'elles évitent, qu'elles soutien-

nent, ou enfin qu'elles réparent avec cette grâce courageuse, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, avec cette adresse héroïque qui n'appartient qu'à la maternité.

Il est des femmes, quoique sans enfans, qui naissent toutes maternelles ; comme d'autres, quoique mères, qui n'en sont pas moins stériles : celles-ci vieillissent avant le tems ; juste prix des soins qu'elles se donnent pour ne paraître dans le monde qu'accompagnées de leurs cadettes ; pour établir au loin leurs premières nées, et se défendre toute la vie de ce grave titre d'*aïeule*, incompatible avec la prétention d'aimer et de plaire en cheveux blancs. Les premières, au contraire, n'envient de l'existence d'une femme entourée que ses honneurs, et, s'il le fallait, que ses chagrins maternels. Elles s'engagèrent dans l'espérance de payer leur dette à la nature ; cette espérance trompée, elles se constituent secondes mères, et mères attentives

de leurs voisins, de tous les malheureux qui se trouvent sur leur passage ; et, s'il advient qu'une de ces femmes affectueuses prenne un mari plus jeune qu'elle, on peut, sans crainte de s'abuser, chercher dans ce choix scabreux quelque sympathie plus secrète et quelque cause plus touchante que celle de *la bonne santé*, si recommandée par madame du Châtelet pour assurer le bonheur en amour (5).

Le caractère maternel s'imprime, sans qu'une femme s'en doute, dans toutes ses actions et dans tous ses devoirs, de quelque nature qu'ils soient. C'est celui qui fait les bonnes femmes de charge ; celui qui fait les bonnes institutrices... ; celui qui fait les sœurs de Sainte-Camille (6).



MATURITÉ. — En toutes choses, ce point

par excellence, ou prévenu, ou dépassé, est rarement mis à profit. On n'est jamais trop jeune *pour enseigner*, pour obtenir, ni trop vieux pour solliciter, pour apprendre. Il en coûte plus à certaines femmes d'avouer la maturité de l'âge que son déclin absolu. L'homme, au contraire, veut être mûr au sortir des bancs de l'école. C'est à présent surtout que cette prétention se manifeste plus ouvertement. Autrefois, c'est-à-dire en 1787, quelques hommes de dix-huit à vingt ans, tout gonflés de la préférence de quelques femmes de cinquante, et livrés, par l'état de paix, à un seul genre de présomption, promenaient dans toutes les classes leur langueur corruptrice et leur germe de déshonneur. Ces *Lovelaces en herbe* devinrent chez l'étranger, grâce aux coups de fouet de la révolution, d'honnêtes espions ou de brillans escrocs. Mais aujourd'hui que la jeunesse de France s'est signalée, soit en bien, soit en mal, par des faits plus éclatans,

il lui faut de l'éclat; il lui faut de l'importance; et nos intérêts politiques, maintenant débattus jusque dans l'intérieur des colléges, tiennent lieu de récréation à des enfans peut-être trop pressés de prendre rang parmi les hommes, mais à qui cette ambition, à qui ces discussions donnent de bonne heure l'avant-goût d'une maturité qui influe sur les mœurs comme sur les talens. Nous sommes riches en maturités précoces (7), et quand il y aurait à dire que toutes ces promesses ne seront pas également tenues, c'est toujours chose consolante que le choix à faire entre vingt phénomènes: des nations moins mûres que la nôtre n'en peuvent pas encore dire autant.



MÉDIOCRITÉ. — Tous les savans, tous les poètes ont vanté ses délices, et l'ignorance,

qui les savoure dans un autre sens, ne la dédaigne que sous le rapport du luxe. La médiocrité d'esprit et de talens, jointe à la faiblesse de raison, fait les heureux du monde végétatif; mais dans le monde intellectuel, c'est la fortune médiocre qui thésaurise pour l'immortalité. Si les menus importans de *la Bourse* savaient à quel point leurs angoisses, leur élévation périlleuse, leurs chutes fréquentes et leurs dépenses folles excitent la pitié du sage qu'ils éclaboussent, ils se tourmenteraient moins, et feraient moins de dupes. Nés pauvres, ils se contenteraient de bénéfices médiocres, qui suffiraient à leurs besoins. Il en est de même des écrivains de troisième ordre. Pour un succès qu'ils obtiennent en passant, ils se croient appelés à l'invasion du Parnasse, et s'épuisent en efforts pour escalader ses hauteurs; tandis qu'en restant dans la plaine, le voisinage de la source où ils puisèrent leurs premières pensées, rafraîchirait,

calmerait leur cerveau, et peut-être, de tems à autre, désaltérerait encore une ambition modeste.



MÉDISANCE. — Fille du désœuvrement et de l'incapacité, on ne peut mieux la convaincre de sa misère qu'en s'occupant de tout, excepté de ce qu'elle dit.



MESURE. — Les musiciens, qui ne peuvent jouer ni chanter sans observer la mesure, en manquent, dit-on, assez généralement dans la conduite de la vie. Pourquoi! c'est que leur talent, qui reçoit tout son charme d'une imagination plus vive que réglée, les poursuit, les distrait, les trouble dans les devoirs, dans les affaires, surtout dans

les minutieuses observances sociales : occupation de ceux qui n'en ont pas, et supplice des gens occupés. Les grands musiciens ont beau dire qu'ils ne sauraient devenir compositeurs sans être, aussi, bons mathématiciens, les passions qui les dévorent, et où ils puisent leurs beaux effets d'orchestre, viennent à tout moment déconcerter les calculs de raison, d'intérêt ou de bienséance, qui requerraient de leur part une mesure plus exacte de procédés et d'expression. Ils ont pourtant, comme tous les artistes, infiniment gagné depuis trente ans. Leur éducation plus soignée, et leur réflexion plus vigilante, les ont rendus un peu plus hommes du monde sans qu'ils aient cessé d'être hommes de concerts. Ils ont senti que cette mesure précieuse d'où procèdent la clarté, la précision et le succès de leurs compositions, peut s'adapter aux situations diverses comme elle s'applique à tous les arts ; ils reconnaissent que la bizarrerie..., disons mieux,

le *dévergondage* dont se piquaient jadis les Berthauld, les Vachon; et, de nos jours, les Vogel, les Steibelt, etc., n'ajouterait, aujourd'hui, à la réputation de ces grands artistes, que le petit ridicule dont leurs admirables talens n'ont pas besoin pour se faire remarquer. La mesure, toujours dépassée par une vanité trompeuse, ne réside pas non plus dans une excessive défiance de soi-même. Les ignorans alors vous prennent au mot : tant de joie les possède à voir grossir leur nombre! Une mesure imperturbable dans l'esprit, comme dans l'oreille, ne s'acquiert le plus souvent qu'à l'aide des accompagnateurs : c'est l'usage du monde qui donne la mesure de toutes choses ; le sentiment de l'honnête l'inspire, comme, en harmonie naturelle, le sentiment musical nous dirige vers cette harmonie compliquée, où le jeune musicien ne garde son aplomb qu'à force d'écouter et de suivre ses vieux confrères.

❋

MYSTÈRE. — Tout est dans ce mot : Dieu, la nature, le cœur de l'homme. C'est à l'aide de ce mot puissant que la Divinité se manifeste, que l'homme s'élève jusqu'à son trône, et que les sages ont régné. *Le sage*, a dit Proclus, *est l'hyérophante de tous les mystères.* Ce culte du secret, si cher aux intérêts humains, n'est déshonoré que par le crime, qui ne peut se cacher, et que par la sottise, qui ne sait point se taire. L'épreuve du silence, fructueuse chez Pythagore, ne l'était peut-être pas moins chez nos solitaires de la Trappe. Toute victoire obtenue sur soi-même donne déjà un empire, et en promet un autre. La pudeur est mystérieuse..., et la religion l'est aussi !... ces deux vérités reconnues, comment le simple amour de soi laisse-t-il exister une

femme impudique ; un homme ennemi du mystère !

❋

MYSTIFICATION. — Ce genre de divertissement, que l'on croirait être du meilleur goût, si l'on s'en rapportait aux élégans Mémoires de madame de Genlis, c'est-à-dire de la personne la plus digne de créance en tout ce qui rappelle le ton et les usages de l'ancienne bonne compagnie ; ce mauvais genre de divertissement était fort à la mode chez les nouveaux riches du tems du directoire ; de cet interrègne de cinq ans, pendant lesquels le Français, effrayé, se reposait d'une terreur ignoble, pour mieux se préparer à l'héroïque terreur qui devait fermer le cercle de nos révolutions. Un chef d'association financière, qui venait d'acquérir l'hôtel de Valentinois, y invita, pour l'inauguration du nouvel établis-

sement, une cinquantaine de personnes, parmi lesquelles on remarquait *Méhul*, le plus parfait mystificateur dont se put glorifier une société goguenarde. Avec sa tournure paisible, son parler rare et doux, ses yeux fatigués de travail, et sa haute réputation, il attirait la confiance du personnage à mystifier, le faisait donner dans le piége, l'en retirait avec adresse, et finissait par le convaincre que jamais il n'avait servi, et ne pourrait servir de risée à personne : dénouement des plus difficiles en ces sortes de plaisanteries.

Il s'agissait, ce soir-là, d'un honnête provincial, sans prétentions distinctes, parce qu'il les avait toutes, et sans méfiance des suites d'aucune attaque, parce qu'il était en même tems crédule, faquin et brave. Il n'avait pu voir sans admiration la belle madame Vauderval, maîtresse de la maison ; femme aimable et assez brillante, un peu trop rieuse peut-être, aimant assez le monde et ses plaisirs,

et cependant plus occupée de son mari qu'en général le monde ne paraissait le croire. Le mot donné, les groupes formés dans les coins du salon, arrive le provincial, qui n'avait point trouvé dans l'antichambre de domestiques pour l'annoncer. « C'est *lui!* s'écrie à demi-voix madame Vauderval; oh! comme tout ira bien maintenant! Mesdemoiselles!... Mesdames!... voilà un accompagnateur! Otez-vous... ôtez-vous donc, Méhul; vous ne connaissez pas le talent de Monsieur!... Mais ses vers!... oh! ses vers d'abord! » A cet air d'empressement, de trouble, l'époux jouant l'étonnement, la froideur, salue à peine le nouveau venu, et cherche à détourner l'attention appelée par sa femme sur ce rival de fraîche date. Mais, bon! la voilà, en moins d'un quart-d'heure, établie près du piano, où elle a fait placer, sur son refus de dire des vers, l'objet des préférences de toute la soirée. Il joue platement, elle chante faux... per-

sonne ne rit, Méhul admire. « Méhul? Méhul?... le menuet de la reine!... oh! que je danse avec Monsieur ce charmant menuet de la reine qu'on voulait nous faire oublier! » Le provincial s'en défend, demande grâce pour la danse de caractère. « Quelle fureur de danse avez-vous donc ce soir? » demande à sa femme *intimidée* le jaloux M. Vauderval. « Ne dansez pas le menuet de la reine, dit tout bas Méhul à l'*amant;* et ne dansez pas seul avec madame Vauderval : cela déplaît à son mari. — Vous croyez, monsieur! — Taisons-nous. » Et il entraîne à part l'adorateur; et, d'un regard *officiel,* invite madame Vauderval à s'observer plus attentivement. Quelques personnes, non prévenues, trouvent ce regard singulier; elles communiquent leurs remarques à deux ou trois *complices,* qui, loin de repousser leurs soupçons, les partagent et les confirment. Le provincial, un peu embarrassé de ses succès et de son maintien,

s'attache à Méhul, le conjure de le remettre bien avec M. Vauderval, de qui, sur son renom d'homme à bonnes fortunes, il n'avait pu imaginer qu'il eût jamais à redouter l'humeur à ce point ombrageuse. La soirée se prolonge ; on raconte, on joue, on essaie un proverbe. Le provincial raconte... et madame Vauderval, l'œil attaché sur lui, ne permet pas qu'un mot, un geste, un souffle l'interrompent. Elle veut essayer un dialogue, mais sa distraction l'en empêche ; mais M. Vauderval est debout devant elle, et l'*amant* est à côté de lui. Elle hésite, elle balbutie... et propose enfin une valse... « Une valse ! une valse ! disent les jeunes personnes. » L'une prend son frère, l'autre un parent moins proche ; l'étranger fait un pas vers madame Vauderval, qui, sans façon, lui saisit les deux bras, et tourne avec lui violemment... ; on se range pour leur faire place ; M. Vauderval, plongé dans un fauteuil, suit, pas à pas, la

danse *familière ;* tout le monde a les yeux sur lui, sur les valseurs ; on sent que la crise s'approche... Madame Vauderval, essoufflée, pousse un cri, tombe sur un canapé, et se disant avec délire, et de façon à ce qu'on puisse l'entendre : « On ne résiste pas à une telle émotion ! » cache ses yeux de ses deux mains, et laisse tomber sa tête sur l'épaule d'une dame qui s'était tenue prête *à l'évanouissement.* Au même instant, comme l'on peut croire, M. Vauderval se lève, jette sur le provincial un regard foudroyant, et se retire dans sa chambre, où quelques personnes le suivent.

D'autres spectateurs bénévoles se demandaient tout bas ce que cela voulait dire. « Si c'est vrai, disaient-ils, c'est à n'y rien comprendre ; et si c'est joué, quel mauvais ton ! »

Le provincial, frappé de ce dernier mot échappé à côté de lui, demeure immobile à sa place ; promène de froids regards sur le cercle interdit, sur madame Vauderval et sur

Méhul lui-même. « Qu'avez-vous donc, monsieur, lui demande ce dernier ? — Rien, lui répond le mystifié, en le prenant doucement sous le bras, et en l'entraînant à son tour hors du cercle ; mais je vois bien qu'il faut, pour que tout soit en règle, que je me batte demain matin avec M. Vauderval, ou avec vous, mon cher monsieur. — Tout à vos ordres, répond le courageux Flamand (8) ; mais ce serait mal reconnaître le sentiment que vous inspirez. Laissons dire les indifférens, et prenons pitié des cœurs tendres. Madame Vauderval mérite tant d'égards! son mari, qui la persécute, s'inquiète-t-il des pleurs que coûtent à sa belle compagne ses honteuses infidélités ? — Serait-il vrai ? — Laissons cela. Voici ce qui vous reste à faire. Ayons l'air, en retournant vers madame Vauderval, d'être tous deux d'intelligence. Demandez-lui, sans affectation, si ces étourdissemens la prennent chaque fois qu'elle valse, et conseillez-lui de

ne plus valser. Puis venez avec moi prendre congé de M. Vauderval ; annoncez-lui votre prochain départ, dût ce départ ne pas être encore si prochain. Que les mystificateurs, s'il y en a, soient à leur tour mystifiés, et que l'honneur conjugal se rassure en voyant combien peu vous tenez compte des avantages dont il s'alarme, non sans raison, je le dois avouer : je n'ai rien rencontré de plus séduisant que vous. Du reste, voici mon adresse : à demain, je vous attendrai. — Oui, sans doute, monsieur, j'irai vous voir ; mais pour vous assurer, mais pour vous témoigner.... »

Tout se passa comme avait dit Méhul. Le provincial se retira content, très-content de sa soirée. L'honneur de cette soirée demeura tout entier à l'homme de *bonne compagnie* qui en avait esquivé les conséquences fâcheuses ; mais, en définitive, personne ne s'était amusé. Jamais, entre gens bien élevés, ou seulement de naturel aimable, on ne se

fera un jeu de l'erreur d'un galant homme : cette erreur fût-elle encore plus ridicule, fût-elle encore moins vraisemblable que toutes celles dont *Poinsinet* a laissé grossir ses mémoires, et que toutes celles dont madame de Genlis s'est plu à enrichir les siens ; du reste, et comme tous ses ouvrages, monument gracieux et durable de souvenirs intéressans, et de traditions authentiques.

Quiconque se trouvera être inopinément l'objet d'une mystification fera toujours très-bien de ne pas prendre la chose au sérieux. Se moquer des moqueurs ne devient impossible que quand on a cessé de rire ; mais le plus sûr, même pour les moqueurs, est de ne rire que de ce qui peut amuser tout le monde.



MONUMENS. — Il n'est besoin ni d'instruction, ni de beaucoup d'imagination pour

prendre grand plaisir à contempler ces vieux débris de l'industric et des gloires humaines; ces pierres parlantes (9), premiers matériaux de l'histoire, et richesses d'un âge ancien, léguées à un âge plus moderne pour constater de siècle en siècle les travaux, les hauts faits des peuples et des princes qui, tour à tour, ont passé sur la terre. Il est vrai que l'instruction qui, sur chaque ruine, met la date des tems, et l'imagination qui nous transporte à l'époque du règne que rappelle cette date, épargnent à l'esprit le travail des recherches, ou à l'amour-propre l'obligation de demander assistance au compagnon plus éclairé que nous. Mais de quelque façon que nous frappe la vue des monumens, soit comme vieux amis, soit comme nouvelles connaissances, il en résulte toujours cette satisfaction pure d'avoir joui gratuitement d'une distraction élégante, et de rapporter chez soi des idées primitives et des points de compa-

raison qui ajoutent, sans nulle fatigue, au domaine de la pensée. Ainsi donc, si la modicité d'une fortune bien acquise ne vous permet point le séjour de Paris, si cette métropole des capitales n'offre plus à votre sagesse qu'un tourbillon qui l'enivre et un chaos assourdissant, cherchez pour retraite ou refuge les lieux voisins des monumens antiques. Ces ruines parlent au cœur ; elles le relèvent de l'abattement où nous plongent les calculs désolans et les éternelles chicanes d'une raison qui n'est que ruines. Elles sont pour l'ame inquiète les seuls garans visibles d'une première immortalité, avant-courière de la seconde. « Si la matière, nous disent ces pierres chancelantes ; si la matière peut durer si long-tems, que doit-ce être du divin souffle qui produisit tant de chefs-d'œuvre, et qui ne peut, après la mort, que remonter au sein du Dieu... reconnu par tous les mortels! »

❋

MOQUERIE. — Ce genre d'esprit serait si facile, à en croire ceux pour qui rien n'est aisé, qu'il y aurait honte de tirer la moindre gloire des succès qu'il obtient dans le monde. Déjà, dans l'article MALICE, nous avons fait une distinction entre la moquerie superficielle et la causticité mordante, entre la plaisanterie qui n'est qu'agacerie, et la taquinerie obstinée dont les provocations déterminent le duel. Une dame justement célèbre, et dont la mort prématurée a été (pour nous servir d'une expression de Louis XIV) *le premier chagrin qu'elle eût donné* à sa famille, s'est expliquée à ce sujet avec toute la sévérité du bon goût et de la vertu. « La gaîté, a-t-elle » dit, la gaîté qui provient de l'observation » des ridicules ne fait pas de bien. On peut

» avoir cette gaîté moqueuse sans cesser d'être » malheureux. Peut-être, même, le malheur » rend-il plus susceptible de l'éprouver; car » l'amertume dont l'ame se nourrit fait l'ali- » ment ordinaire de ce triste plaisir *. »

A cette belle réflexion de madame de Duras, et à la note suivante, extraite de l'ouvrage d'un grand physiologiste, grand médecin, et assez spirituel pour l'être de toutes façons, on peut ajouter que les moqueurs, purement moqueurs, les *moqueurs de profession*, ne parlent d'abondance, et ne s'expriment facilement que quand ils se moquent de nous. Non-seulement ce n'est qu'à ce prix que ces pauvres gens peuvent être gais, mais ca n'est qu'à ce prix encore qu'ils peuvent dire quelque chose **.

* *Ourika.*

** « Un philosophe a dit ingénieusement que *la moquerie était l'épée de la femme*. C'est en effet l'arme des faibles contre les forts; c'est la ressource des petits contre les grands.

MORT. — Plus on vieillit, plus on la craint, dit-on... Rien ne nous semble moins prouvé.

L'art d'en user est particulièrement départî aux rachitiques, aux bossus, aux boiteux, aux enfans, et à tous ceux qui sont inférieurs par leur puissance physique. Les individus robustes, et d'une stature athlétique, ne se moquent de personne : c'est une remarque qu'on peut faire dans les divers ordres de la société.

» Le besoin de la moquerie est essentiellement le partage de l'espèce humaine. Il se manifeste chez les peuples même qui n'ont atteint qu'un faible degré de civilisation. Les sauvages de la Californie tournaient en ridicule les missionnaires, lorsque ceux-ci prononçaient mal certains mots de leur langue. Qui croirait que les idiots ne sont pas exempts de cette habitude? Il y a quelques années qu'en traversant le mont Saint-Bernard, M. de Rousteler, savant distingué de Genève, logea à Martigny chez son ancien valet de chambre, devenu aubergiste. Il lui demanda des renseignemens sur les cretins dont ce village abonde. « Qui les connaît mieux que moi? répondit ce dernier; c'est devant ma maison qu'ils se rassemblent tous les jours; ils sont très-gais, et leur conversation

Que de raisons dans la vieillesse pour souhaiter secrètement la mort! que de raisons dans la force de l'âge pour l'envisager sans effroi! Les seules croyances religieuses la dépouillent de ses horreurs; et, pour ceux qui ne croient pas, il est une immortalité dont ils s'arrangent, et qui leur facilite à leur manière ce passage mystérieux. Cette immortalité bâ-

est fort animée. Ils se font une sorte de langage à l'aide de leurs cris et de leurs gestes, langage qu'ils entremêlent de quelques sons mal articulés. Ils ne cessent de se moquer des non-cretins, dont ils font le sujet continuel de leurs entretiens. » On voit, d'après ce fait, que la moquerie appartient au plus bas degré de la spiritualité.

» L'homme véritablement bon gémit des sottises d'autrui: il n'y a que le méchant qui puisse se permettre d'en rire. En agir ainsi est tout-à-fait indigne d'une ame forte et vigoureusement trempée. Depuis que la moquerie, cette fille aînée de la vanité humaine, est devenue plus générale parmi les hommes civilisés, l'homme social a perdu sa force et sa dignité. On a aboli le respect pour la morale sacrée, et l'on a profané ce qu'il y a de plus profond et de plus sérieux dans le cœur de l'homme. »

Physiologie des passions.

tarde réside encore dans le témoignage d'une vie exempte de crimes et utile à l'humanité. Le sceptique qui va mourir, l'athée, s'il en est! cherche *la bénédiction* dans les regrets de ce qu'il aime, et son *salut* dans la touchante image du peu de bien qu'il a pu faire... Et du reste, et comme vient de nous le dire l'admirable écrivain à qui toutes les belles théories doivent quelques pensées nouvelles *:
« Il y a deux points de vue où la mort se mon-
» tre bien différente. De l'un de ces points,
» vous apercevez la mort au bout de la vie
» comme un fantôme au bout d'une longue
» avenue. Elle vous semble petite dans l'éloi-
» gnement; mais, à mesure que vous en ap-
» prochez, elle grandit; le spectre démesuré
» finit par étendre sur vous ses mains froides,
» et finit par vous étouffer. De l'autre point
» de vue, la mort paraît énorme au bout de

* M. de Châteaubriand, *Pensées diverses.*

» la vie ; mais à mesure que vous marchez sur » elle, elle diminue ; et quand vous êtes au » moment de la toucher, elle s'évanouit. L'in- » sensé et le sage, le poltron et le brave, l'es- » prit impie et l'esprit religieux, l'homme de » plaisir et l'homme de vertu, voient ainsi » différemment la mort en perspective. »



MODÉRATION. — Vertu de tempérament qui, dans la jeunesse, ne s'associe guère qu'à la faiblesse physique, ou s'achète, plus tard, par la perte des forces. Cette vérité grossière n'en est pas moins d'une évidence incontestable, et, du reste, ne détruit pas le charme conciliateur des opinions ou des affections modérées. C'est dans cette modération touchante que le sage puise ses lois, et le brave, ses victoires les plus difficiles. Mais, encore une fois, la modération de principes peut se

trouver tellement en contraste avec le penchant naturel, que tous les efforts de l'éducation ne puissent en garantir l'usage fréquent. Plus souvent, à coup sûr, le naturel l'emportera; mais pour long-tems, non; et, avec le tems, plus du tout, si la raison y met toutes ses forces : quitte à mourir; comme saint François de Sales, le sang tourné en bile, et le fiel dévoré.



MODESTIE. — Grâce attrayante entre toutes les grâces! aimable instinct! politesse du cœur qui naît de la bonté chez les hommes, et de la pureté chez les femmes. Celles-ci reçoivent encore de cette vertu de modestie la défiance de soi-même, autre grâce timide que n'exclut point une noble fierté. Mais cette fleur délicate naît sans culture, et la dédaigne comme la fleur chérie qu'on lui donne pour

emblême. Il ne faut point en outrer le langage : cette puérile affectation manque presque toujours son but.

❋

MUSIQUE. — (*Voyez* HARMONIE, PLAISIRS, etc.)



N

Naissance et naturel. — C'est avec ces deux mots que le génie du mal a divisé la terre. L'empire du naturel, les priviléges de la naissance n'ont cessé de se disputer la palme des vertus et les gloires du trône. Mais il est bon de remarquer que les origines bourgeoises ou rustiques, dénuées des secours de l'éducation, et trahies par un naturel guerroyant et dominateur, n'ont produit que des conquérans, fléaux des peuples et terreur de leur siècle ; que des idiots, des tigres couronnés, ont prouvé que le sang royal, dégénéré dans leurs veines, n'opposait que trop de langueur, ou d'odieuse impureté, à tous les bienfaits réunis de la naissance et de l'éducation ; mais que les fils de rois, confiés à des

bergers, et travaillés du désir, plus *naturel* en eux qu'en leurs *instituteurs*, de protéger et de gouverner leurs semblables, ont été, et seuls pouvaient être à la fois bons et vaillans, sages et vainqueurs, rois paternels, enfin, et redoutés, comme Cyrus et Henri IV *!.

Que les hommes naissent tous enclins à la bonté, c'est une illusion si douce, et si généreusement défendue par M. Droz, qu'il en coûte de la combattre. Mais tant d'autres philosophes, moins heureux apparemment dans leurs *rencontres*, ont établi l'égalité de répartition de vertus naturelles et de vices adhérens, que la raison toute seule penche, quoique

* On fait cette concession à l'idée favorite de l'époque par sentiment d'impartialité; et par égard pour la philosophie; car des rois, *même français*, élevés dans l'enceinte du palais de leurs pères, n'en ont pas moins été d'excellens rois, de fort bons capitaines, et de parfaits législateurs : témoins Louis VI et Charles V; Charles VII et Louis IX; Louis XII et Louis XVIII...... et nous possédons Charles X.

avec regret, pour ce dernier système. Que la bonté l'emporte, c'est tout ce que la nature accorde à l'espérance..... Et en effet, les cœurs dociles, les esprits sains, les ames droites, pieuses et nobles, sont, grâces au ciel, en plus grand nombre. Ces brillantes légions d'hommes de bien ne cessent d'exterminer les obscures milices de l'ignorance et de la rébellion, jetées çà et là sur la terre pour exercer nos défenseurs.

Rien n'altère un bon naturel, et rien ne corrige un mauvais (10). Si ce dernier flétrit l'éclat de la naissance la plus illustre, un naturel fécond en vertus et en grâces reçoit de l'appui d'un grand nom le complément de tous les biens. Rien ne résiste à sa prépondérance : comment ne pas la contester? L'humanité entière marche à la perfection ; les infirmes qui n'avancent point crient à l'iniquité contre ceux qui avancent, et voudraient bien, entre autres choses, se rendre égaux par le rang

dans lequel ils ont pris naissance, s'ils ne peuvent l'être par ces dons de nature qui rehaussent les premiers rangs, et, dans la même proportion, rehaussent aussi les derniers..... Mettons un terme à nos criailleries! et ramenons, si cela n'est pas devenu tout-à-fait impossible, ramenons l'ordre établi par nous-mêmes! La hiérarchie sociale est formée; qu'elle s'ébranle ou se maintienne, que l'on y marche à visage découvert, qu'on y rampe, qu'on s'y dépouille, qu'on y domine, ou que l'on s'y travestisse, chacun y gardera sa place..... heureux, quelle que soit cette place, de ne pas rester au dessous!

❋

NÉANT. — A l'air délibéré dont quelques amateurs du néant envisagent cette nuit sans terme, ce vague sans limites, et ce gouffre sans fond, on dirait qu'ils n'ont rien à perdre.

« Oui, oui, répètent-ils gaîment, l'oubli nous dévorera ; nous retournerons en poussière, et notre ame, simple portion d'air, ira voltiger à son tour dans quelque cercle de l'espace. » Noble espoir ! but encourageant ! quoi de mieux pour l'impunité ?

Ah ! sans en référer, comme le cœur y porte, aux témoignages réunis de toutes les illustrations poétiques et guerrières, philosophiques et religieuses, demandons-nous, comme le faisait sous nos yeux une ignorante à un homme divin, demandons-nous pourquoi les *esprits forts*..., ou ceux des esprits forts qui se refusent une ame, sont *tristes* au moment décisif..... « C'est qu'alors, lui répondit-on, alors seulement ils cherchent, ils implorent.... ce qu'ils ont nié pendant la vie. »

✻

NOUVEAU, NOUVEAUTÉ, NOUVELLES. — Le *nouveau*, symbole de la jeunesse, ne peut manquer d'attirer tout à lui : comment, avec ce fond de curiosité, l'homme n'a-t-il pas fait de la constance un de nos mérites les plus rares? c'est qu'il aime le difficile, et que, pourtant, il n'est jamais convenu qu'avec peine que les plus grandes difficultés se soient rencontrées en lui-même.

Nouveauté et *futilité* riment de fait comme de terminaison : elles président aux caprices de la mode..... Eh bien!..... suivons la mode dans l'âge des caprices..., s'il est un âge où ce travers n'entraîne quelque disgrâce, soit dans l'esprit ou les manières, dans les actions ou dans les sentimens. Et au surplus, le caractère qu'il influence est d'un faible danger, même pour les ames faibles. Tout homme qui réfléchira tant soit peu n'attachera point son sort à celui d'une fille capricieuse; et toute femme inquiète du sacrifice de son indépendance ne

fera point ce sacrifice à un homme fantasque et léger. Du moment où l'amour des nouveautés ou des futilités rentre dans le domaine de la sottise ou du déréglement, nous n'avons plus rien à en dire.

Le besoin de nouvelles, loin de provenir de l'amour du nouveau, annonce le plus souvent la crainte d'un changement dans les divers rapports qui nous restent avec le monde. Les jeunes gens gagnent aux mutations politiques, parce qu'on s'en sert comme de bons instrumens; les vieillards ne peuvent qu'y perdre. Eloignés par leur faiblesse de l'ancien cadre où ils brillèrent, leur mémoire s'efface à son tour quand le cadre même est brisé. Dans l'attente d'une bonne nouvelle, supposons-la toujours moins bonne; et dans l'attente d'une mauvaise, préparons-nous à ce qu'il y a de pire : de cette façon, la surprise agréable n'échappera point à notre philosophie.

Quant aux nouvelles vraies ou fausses, transmises, colportées au hasard, n'en écoutons que ce qu'elles ont de récréatif : la vérité aimable sera tôt ou tard confirmée..... ; la vérité fâcheuse le sera toujours assez tôt.



O

Obstacles. — Grâces leur soient rendues! sans leur éternelle résistance, rien d'achevé ne brillerait sur la terre. Depuis la solution du plus petit problème industriel jusqu'aux éclatantes merveilles des grands travaux de la nature, tout nous démontre, tout nous atteste l'incontestable utilité, la nécessité salutaire de ces obstacles qui, de tous tems, et par toutes les routes, préparèrent le triomphe de la persévérance. Immortel ressort du génie, l'obstacle l'entrave et le sert, le fatigue et l'enflamme, l'humilie pour le guider mieux, le désole pour le couronner. Plus l'obstacle se multiplie contre le nom qui frappe à la postérité, plus le nom y résonnera.....

Mais si l'entêtement, si la ténacité de l'i-

gnorance, si les préventions de l'intrigue ou de la flatterie prennent pour obstacles l'opposition du goût, les remontrances de la critique, et l'affliction des amis, le contraire doit s'ensuivre : chaque effort démontrant la nullité qui se révolte la condamnera, de plus en plus, au néant qui fut son partage, et à l'oubli... qui peut l'absoudre.

Prétendons-nous accélérer la décision d'une affaire qui nous serait préjudiciable, ou seulement désagréable ? Ne manquons pas d'y mettre obstacle. (Avis aux parasites et aux petits héritiers, prompts à vouloir empêcher les mariages qui rompent leurs habitudes, ou détruisent leurs espérances.)



ORIGINALITÉ. — Il en est de l'originalité comme de l'esprit et des grâces : on court après quand on en manque, et c'est alors qu'on en

manque un peu plus. Le besoin d'originalité est encore celui des peuples fatigués de produire. Après les enfans vigoureux, brillans de fraîcheur, de santé, et dont l'existence se prolonge avec celle des tems mémorables qui les fit naître et pouvait les nourrir, viennent les avortons, les faux germes, les monstres. L'originalité, meurtrière pour les arts dès qu'elle se sépare de l'unité, conserve néanmoins ses droits à l'attention générale quand ses caprices et ses contrastes se retranchent dans le genre gai. Pour le rustique ou le burlesque, toutes règles sont moins exactes; encore, cette unité, cette précieuse unité n'en est-elle point exclue. Nos facultés, nos sensations ne se prêtent point à ces passages trop brusques *du plaisant au sévère*, et du gros rire à la douleur, et, de quelque soif du nouveau que paraisse tourmentée notre lassitude nationale, jamais l'honneur français, qui toujours consistera un peu à garder le sceptre du goût, ne

se pliera, même dans ses jours de langueur, à recevoir de nos voisins aucune impulsion rétrograde. Honneur donc au talent jeune et sage qui n'essaie de toute originalité d'emprunt que pour se renfermer ensuite dans la sienne, ou pour perfectionner ce qu'il a emprunté ; honneur encore au génie, même informe, qui se débat contre ses aspérités, ses lacunes. Mais plus heureux, et certainement plus rare, celui qui, sans effort, sans ambition et sans modèle, se trouve un jour être aussi un modèle, et parfait, uniquement parce qu'il est *lui*, parce qu'il est vrai, parce qu'il est simple : ces aimables originaux ne forment point école, n'en formeront jamais : ce qu'ils savent ne s'apprend pas.

Le besoin d'être original, ou de passer pour tel, ce qui est encore une gloire, abuse, égare de plus en plus *nos petits-maîtres* novateurs. A force de singularité, ils tombent dans l'im-

pertinence. (*Voyez* DISTRACTION, BIZARRERIE, etc.)

❋

OUBLI. — Heureux d'oublier les offenses; malheureux par l'oubli de ceux mêmes dont le souvenir ne nous rappelle que des outrages, nous passons l'existence à en chercher une autre; et, de toutes les félicités humaines, celle de vivre avec honneur dans la mémoire de nos semblables est le premier but où s'adressent nos oublis les plus généreux, et nos efforts les plus constans.



P

Parenté. — Se distingue de la famille par le grand nombre et la diversité des intérêts personnels. Soyez pauvre, la famille ne se composera que du père, de la mère, tout au plus des frères et des sœurs ; soyez riche, *la parenté*, étendant ses rameaux, tant ascendans que descendans, au cinquième, au sixième, au septième degré, vous environnera d'une cour tout entière de neveux, de petits-neveux, de tantes, d'oncles, paternels et maternels, de cousins, de cousines, d'arrière-cousins et issus de cousins... Tout le monde veut tenir par quelque endroit à celui qui s'est fait bonne place dans le monde. Mais comme ce motif d'empressement n'a rien de flatteur que pour la vanité, il faut

trier dans cette cohue; reconnaître (ce qui est facile) les parens qui vous aiment pour le plaisir d'aimer; qui vous cherchèrent dans l'absence de la faveur, et vous suivirent aux jours de la disgrâce; ceux encore dont l'attention spéculatrice ne s'est informée ni des progrès, ni de l'emploi, ni du décroissement de votre fortune; qui s'honorèrent de votre inutile amitié, et ne réclamèrent votre alliance que pour vous honorer de leur estime. L'estime de telles personnes vaux mieux qu'un héritage; et le vôtre, quel qu'il soit, ne saurait être plus légitimement légué qu'à ceux qui n'y comptaient pas.

✱

PARURE. — Exercice des jeunes femmes, affaire interminable pour celles qui vieillissent, il n'est que la peine que se donnent pour se rajeunir certains hommes, plus fem-

mes que les femmes, qui se puisse comparer aux peines que donne aux femmes l'insatiable désir d'attirer les regards des hommes. La mode, pourtant, la mode n'est très-capricieuse qu'aux époques où la loi cesse d'être immuable. Dans les grandes républiques, le vêtement est sévère ; dans les royaumes, il ne change guère qu'après le deuil des rois, et comme pour fêter l'avènement du nouveau prince : mais d'autant plus bizarre, et d'autant plus changeant que les règnes sont plus courts, et les interrègnes plus remplis de mutations politiques. Le Gendre * a remarqué que jamais on ne fut plus occupé, en France, de la coupe des habits et de la couleur des *pompons* qu'au moment où le prince Noir venait de battre le roi Jean ; qu'au moment où le trône, convoité par un sujet rebelle **,

* *Mœurs des Français.*

** Charles-le-Mauvais ; voyez *Blanche d'Evreux*, t. II.

allait passer aux mains de l'étranger : disgrâce accablante et honteuse! Nous avons vu sous le gouvernement de cinq dictateurs, dont le plus bourgeois * était assez lettré pour avoir refait le dernier acte de *la Mort de César ;* nous avons vu, en moins de trois ou quatre années, les femmes coiffées à la grecque, à la romaine, à la française avec de grosses perruques de deux livres pesant ; et puis se tondre outrageusement pour recevoir les fausses *Titus ;* et puis enfin laisser repousser leurs cheveux pour en revenir aux coiffures grecques, et depuis, et en signe de paix avec l'Angleterre, adopter les coiffures en *chauve-souris* dont *nous jouissons* maintenant, à la satisfaction de nos belles voisines; si belles dans leur parure nationale, et qui perdent à vouloir chercher sous la nôtre cette physiono-

* M. Gohier.

mie française, qui se passe de traits réguliers.

L'usage d'un peu de rouge est, chez quelques vieilles dames, un signe de courage, et même de bonté. A la faveur de ce teint coloré qu'elles renouvellent quand il leur plaît, elles se font illusion, se croient plus vigoureuses, et le persuadent à leurs amis, qui disposent plus librement de leur activité et de leur bienveillance. Et cette duperie volontaire, cette faiblesse enfantine n'est pas exclusivement le partage de notre sexe. « Les vêtemens, dit » l'auteur original et gracieux du *Voyage* » *autour de ma chambre* *; les vêtemens ont » une telle influence sur l'esprit des hommes, » qu'il est des hommes valétudinaires qui se » trouvent beaucoup mieux lorsqu'ils se » voient en habit neuf et en perruque pou- » drée. On en voit qui trompent ainsi le pu-

* M. le comte Xavier de Maistre.

» blic et eux-mêmes par une parure soutenue.
» Ils meurent un beau matin, tout coiffés,
» et leur mort frappe tout le monde. »

✻

PATIENCE. — Ce courage des femmes est calme, tenace, ingénieux, invincible. C'est celui-là qui surmonte l'adversité, qui résiste à la force, et, au besoin, sait plier sans faiblesse. Malheur à la femme d'un naturel trop prompt, de sensations trop vives, trop énergiques pour se servir de cette arme puissante, qui se brisera dans ses mains comme dans celles d'un maître impérieux, si la raison ne l'avertit du secours qu'elle en peut tirer pour lui comme pour elle, pour le bonheur commun. On s'étonne de l'élévation de plusieurs hommes médiocres, de plusieurs femmes d'un mérite ordinaire; et l'on s'étonne en même tems de l'obscurité permanente où se

débattent, malgré de beaux talens, malgré quelques succès, des hommes distingués, des femmes supérieures. C'est que ces hommes, ces femmes, placés dans des circonstances difficiles ou en situation délicate, y ont manqué d'esprit de conduite, y ont manqué de *patience*, qui, en ce cas, devient synonyme de persévérance. Que de places assez mal remplies n'ont été obtenues que par cet art si simple, enfant de la politesse (poussée peut-être par la nécessité), d'écouter d'un air d'intérêt des paroles insignifiantes, d'applaudir à de mauvais vers, et d'accueillir avec empressement et respect des conseils dont on n'a que faire, ou que jamais on ne fut en état de vous donner. La patience de principes, la seule qui calcule ses moyens, nous fatigue sans doute bien plus que la patience naturelle; mais dans les combinaisons morales comme dans les compositions chimiques, à la longue, tout se neutralise, et les caractères les plus

impétueux finissent par s'étonner aussi de ce que leur a coûté tel effort de patience, qui, pour eux, n'est plus un effort après quelques années d'attention sur eux-mêmes.

La patience devient très-noble quand elle s'exerce envers nos inférieurs, surtout quand ils sont malheureux. Elle fait preuve à la fois de bonté et de bonne grâce, de sensibilité et d'empire sur soi. Elle console la bienfaisance de l'impuissance d'obliger, et peut tenir lieu de secours à l'infortuné qui souvent se plaindrait moins du sort, s'il n'avait tant à se plaindre des hommes.

Les naturels malicieux peuvent préluder à cette patience digne d'éloges par leur résolution, tout-à-fait anti-charitable, de ne jamais interrompre un sot qui se délecte dans l'admiration de lui-même. L'arracher à ce ravissement, entreprendre de le corriger, serait courageux, mais barbare; de plus serait peine perdue, ce qui rassure la morale. Pour ache-

ver de la tranquilliser, il faut bien nous promettre, en écoutant l'orgueilleux imbécille, de ne point faire provision de ses ridicules pour nous donner celui de rire à ses dépens avec tels ou tels railleurs qui, ensuite, riraient aux nôtres; mais ne l'observer, au contraire, et ne le suivre jusqu'au bout de son interminable apologie que pour déplorer sa misère, et soigneusement, attentivement nous soustraire au malheur de lui ressembler.

Une patience pleine de douleurs et de charmes, accablante de fatigue, accablante de gloire!... C'est celle dont la religion, la pitié, la bonté ne cessent de pourvoir ces filles timides et généreuses, ces immortelles héroïnes d'un ordre à jamais consacré par l'admiration et la reconnaissance du chrétien et de l'hérétique, de l'idolâtre et de l'impie, du Français révolté et du Français fidèle : colombes à qui le ciel, dans nos déluges de

sang, confia le rameau de paix, et qui, bravant et apaisant les fureurs de la guerre, ont prêché par leurs actions, et converti par leurs bienfaits, des hommes qui, sans elles, n'eussent jamais écouté ni prédicateurs, ni menaces. Eh! qu'est-ce, auprès de si hautes vertus, des vertus exercées envers des étrangers, des criminels, des malades, rebuts de tous les hospices, que la *patience* qu'il nous faut pour supporter les ennuis, les caprices et les petites impatiences de nos malades de famille? Soigner une mère, un mari, un enfant; les sauver, les guérir..., n'est-ce pas se sauver, n'est-ce pas se guérir soi-même? Hélas! en comparant nos mérites les plus réels à ces mérites exhaussés de toute abnégation des délices de la vie mondaine, force est bien de reconnaître une puissance invisible qui les soutient et qui les récompense..., qui nous corrige et nous récompensera.

❋

PIÉTÉ. — A ce mot sublime et touchant que d'émotions diverses ! que de pensées confuses ! Une grande question s'élève entre toutes les questions que nous adressent à ce sujet l'ame, la raison et l'esprit. Serait-il vrai que ce mot, ce mot si vaste et si profond, l'adorable mot *piété*, n'eût jamais contenu, et ne pût sous-entendre, qu'amour divin et amour filial ? Certain poète, dont le nom nous échappe, avait osé dire *piété conjugale*, à propos du courage extraordinaire que déployait dans une occasion périlleuse une épouse dévouée, fidèle, une héroïne de tendresse. On critiqua cette expression : en est-il une plus juste, plus précise ? Que veut dire *piété ?* Amour sans examen. On doit aimer Dieu comme son père, sans se permettre de le

juger : et c'est ainsi, tout nous l'enseigne, que l'on doit aimer son mari quand on veut tenir un serment d'une bien autre nature, et d'un bien autre caractère que les protestations de la sainte amitié, que les promesses de l'éternel amour. L'amour constant, l'amitié *sainte* (nous l'honorons beaucoup en la qualifiant ainsi) critique, reprend, châtie, pardonne ; mais l'amitié, libre enfin de retirer ses bienfaits ; l'amour, encore plus libre d'oublier ses promesses, peuvent cesser sans crainte de blâme, sans aucun risque et sans irréligion ; la piété, au contraire, évite de critiquer, s'abstient même de reprendre, et se garderait, quand même le pouvoir lui en serait dévolu, se garderait, comme d'un sacrilége, de châtier l'objet de l'affection religieuse qui préside jour par jour, pas à pas, et en toutes choses, à l'accomplissement des promesses qu'un Dieu reçut, qu'un père avait dictées. Il faut donc, malgré l'opinion de l'é-

crivain le plus digne d'estime *, il faut donc cesser de confondre l'amitié, l'amour des époux, ces sentimens inaltérables, quoique sérieux et paisibles, avec l'amitié orageuse, avec l'amour indépendant, avec aucune chaîne dont le premier anneau ne fut point attaché à cet autel chrétien, que l'on brise ou que l'on renverse quand on en vient à secouer sa chaîne. C'est la piété qui nous fait soutenir les premiers ennuis du mariage (11); c'est la piété qui nous délivre des impatiences que nous causent ces ennuis, et c'est elle aussi dont la reconnaissance nous rend avec usure ce qu'elle obtient de nous, et finit par communiquer à tout ce qui nous environne les grâces et l'aménité, inséparables du bonheur que donne le devoir, rempli avec amour, avec respect..., et aveuglément, s'il le faut.

* Madame de Maussion, *Lettres sur l'amitié.*

*

PRÉTENTION. — Le premier supplice des prétentions est d'éveiller celles de tout ce qu'on rencontre. Hommes ou femmes, tant soit peu célèbres, doivent se tenir prêts, quand leurs succès, tels quels, se trouvent en présence de la médiocrité, à soutenir tous les combats dont les dispensent les talens supérieurs. Mais le succès le plus modeste laisse toujours au fond de l'ame quelque sentiment d'élévation qui ne descend pas volontiers aux misères de la pédanterie. La patience est le côté faible de celui dont l'esprit travaille, et pour ne pas risquer de se faire autant d'ennemis que d'interlocuteurs, le mieux est de travailler seul, et de n'avouer aucune des prétentions, ou, pour mieux dire, aucune des espérances qui vous donnent en secret le courage d'avancer. Le mieux encore serait de travailler sans autre

prétention que d'amuser ou d'instruire les siens, que de s'instruire ou de s'amuser soi-même; mais il faut pour cela vingt-cinq mille francs de rente; les vingt-cinq mille francs de rente vous donnent des flatteurs; autres ennemis qui pullulent, et vous arrêtent bien plus que les premiers.



PRÉVENTION et **OPINION.** — Celle-ci, formée d'après l'autre, est celle dont parle Voltaire quand il dit : « Les hommes reçoivent les » opinions comme la monnaie, parce qu'elle » est courante. » Mais l'opinion, indépendante des intérêts et des préventions, a moins de cours et plus d'empire, c'est-à-dire de celui qui dure. Comme la philosophie et comme la piété, l'opinion *de sentiment* ramène à soi les dissidences, adoucit l'âpreté des querelles intestines, et, peu à peu, détruit la préven-

tion, qui ne fonde sa puissance aveugle que sur l'entêtement des partis.

*

POLITESSE. — Tout son perfectionnement n'empêchera pas l'homme le plus simple de discerner de première vue la politesse franche de celle qui ne l'est pas. On est toujours assez poli avec les personnes qu'on aime ; mais souvent on l'est beaucoup trop avec celles que l'on ménage pour cause d'ambition, grande ou petite. Rien de pire alors que la maladresse de l'interlocuteur subordonné ; rien de pire, si ce n'est la politesse d'un protecteur glacé, d'un rival en faveur, d'un concurrent sûr de son fait ; « cette politesse exacte, sèche et of-
» fensante, qui n'est autre chose que l'im-
» pertinence civilisée des cours et du grand
» monde, » a dit madame de Genlis. Heureuse, cent fois heureuse la politesse natu-

relle, grâce des cœurs affectueux et des esprits moins ornés qu'agréables. L'indulgence, l'amitié, l'urbanité qui l'enseignent, en sont les maîtres par excellence; et ceux-là ne trompent point, même quand ils se tromperaient.

*

PLAISIRS. — Les passer en revue; c'est déjà les goûter; puisque, de l'avis général, les plus vifs sont ceux qui coûtent le moins.

SCIENCES, BEAUX-ARTS, THÉATRE, PROMENADES, VUES DE PAYSAGES, BEAUTÉS DE LA NATURE, simples ou perfectionnées par le travail des hommes.

Il est juste que ceux dont le travail multiplie ces beautés, ou les utilisent, ou les mesurent, ou les cultivent, ou les révèlent, en jouissent le plus journellement : tels sont les

laboureurs, les vignerons, les jardiniers, les terrassiers, les arpenteurs, les constructeurs des ports, les constructeurs de navires, de digues, de ponts et chaussées ; les ingénieurs, les astronomes, les géomètres, les marins. Ceux-ci ont changé d'élément ; ils ne vivent qu'au bruit des flots. Mais quand ils reviennent languir sur cette terre *ferme*, trop ferme pour leur activité, ils n'en sont que plus affectueux pour leurs amis, leurs femmes, leurs enfans. L'image du danger qui les rappelle aux rivages lointains, et cette espèce d'intimité de la mort dans laquelle ils passent la vie, leur rendent plus précieuses les douceurs de cette vie qu'ils brûlent d'exposer de nouveau. Il suffit, pour concevoir leur attachement à leur bord, d'avoir seulement perdu de vue les côtes dans le trajet de France en Angleterre, soit par Dieppe, soit par Dunkerque, et d'être arrêté en chemin par un de ces calmes, si amusans dans une traversée de vingt lieues,

si redoutables sur les voûtes grondantes des abîmes de l'Océan. Le lever du soleil en pleine mer, la majesté, l'immensité des cieux, la pure et brillante scintillation des étoiles répétées dans l'onde paisible, et l'effet encore plus magique du clair de lune sur une mer houleuse, dont les flots un peu tourmentés offrent aux regards surpris la succession imposante de leur face d'argent et de leurs revers si sombres ; tous ces objets nouveaux transportent d'admiration le passager d'un jour, de quelques heures sur l'impérissable *packet-boat :* que doit-ce être du grand voyageur qui n'est rentré chez lui que pour y prendre haleine, et dont le ravissement n'est pas même suspendu par l'idée de mourir loin de tout ce qu'il aime ! Les voyages d'outre-mer ont un attrait mélancolique, un charme rêveur qui leur est propre, et que nourrissent encore les sentimens religieux. Il n'est pas de marin qui, enfin de retour au port, n'articule hautement

de vives actions de grâces *. Le navigateur passionné interroge des yeux et du cœur l'ange dépositaire des archives célestes : c'est pour lui que le créateur développe avec complaisance les grands tableaux de la création.

« Passe pour les marins, et encore pour les voyageurs en poste. Plus ils voient, mieux ils comparent, et plus ils doivent admirer. Mais nous persuaderez-vous que des hommes grossiers, des vignerons, des laboureurs, soient bien sensibles aux beautés agrestes ou uniformes d'un coteau ou d'une plaine fertilisés à la sueur de leur front? S'amusent-ils jamais à observer l'effet général du bon alignement de leurs sillons ou de l'irrégularité de leur quinquonces dans l'ensemble d'un paysage? » Ils font mieux que s'y amuser, ils s'y appliquent; et cette science de parer la nature, et d'utiliser ses bienfaits, inspire un juste

* Châteaubriand, *Génie du Christianisme.*

orgueil et donne de grands plaisirs à ceux qui cultivent la terre par goût et par droit d'héritage, ou même par nécessité. Tout laboureur est astronome, tout vigneron est géomètre; et sans retomber à ce sujet ni dans les contes de berger, ni dans les longues déclamations dont les sauvages des grandes villes, et dont les savans de villages ont tiré, de nos jours, des conséquences si funestes, nous affirmerons, parce que nous l'avons vu, que la faculté de sentir plus ou moins vivement est accordée à toutes les classes, et répartie dans la même proportion; qu'un vigneron, et un laboureur, peuvent tout aussi bien être saisis d'enthousiasme à la vue du soleil couchant (12), et à celle des épis et des pampres dorés dont ils ont soigné la culture, que le peintre devant la forêt, la montagne, et le torrent et le château en ruines qu'il transportera sur la toile : avec cette différence que tout l'effort du pinceau le plus merveilleux ne ren-

drá pas toujours au peintre la valeur d'une des grappes vendangées par le vigneron, et qu'ainsi, et tout compte fait, l'avantage reste au villageois, qui, dans *sa mise de fonds*, ne peut douter que la nature ne soit toujours de moitié, et se repose sur l'association dont tout homme se trouve si bien.

Les caprices de la nature, ses convulsions ou ses langueurs n'intéressent pas moins le poète, le physicien, le botaniste, qui vont chercher à la campagne des descriptions, des recettes médicales ou des études météorologiques. *Tout est plaisir pour qui sait jouir loyalement de son être* *. S'il est vrai que la vie entière ne suffise pas à l'acquit d'une science, de combien de riantes et nobles occupations ne doit pas se remplir l'existence de l'observateur dont le coup d'œil embrasse, et dont l'esprit recèle une connaissance générale de

* Montaigne.

toutes les découvertes, de toutes les inventions, de tous les ouvrages de l'homme, et des bienfaits sans nombre, et des promesses sans fin d'une nature inépuisable!

« Mais tout le monde n'est pas naturaliste; peu d'entre nous sont physiciens et moins encore poètes, quoique certains en prétendent; tout le monde n'aime pas la campagne, n'a pas de bien à y cultiver, n'étudie point aux astres, ne peint point le paysage, ne paie point de chevaux de poste, ou ne supporte pas le balancement d'un vaisseau... » Eh bien! restons à Paris; promenons-nous seulement, regardons autour de nous, et le plaisir viendra sans le chercher, et sans qu'il nous en coûte le sacrifice, le douloureux sacrifice d'une aumône.

Etes-vous né capable d'impressions douces? Des formes gracieuses, de beaux traits, l'émulation d'une coquetterie permise, et les cris de joie de l'enfance, livrée à un exercice

de son choix, ont-ils droit de vous distraire, de vous attirer, et de vous attacher, ne fût-ce qu'un instant? Entrez dans ce jardin royal; respirez-y, avec l'air embaumé des fleurs de chaque saison, le sentiment de la supériorité de notre nation sur chaque peuple civilisé: supériorité qui se montre, et dans l'ordonnance du jardin, et dans la structure du palais de nos rois, et surtout dans ces modes dont le renouvellement garantit la fraîcheur: image terrible pour la beauté qui suit la mode, et ne se renouvelle pas! Si vous avez lu *Lavater*, appliquez son système à tant de physionomies diverses qui passent en revue sous vos yeux; et, si vous ne l'avez pas lu, cherchez de vous-même à mettre un caractère, une profession, des habitudes et un cachet national sur ces figures de tous les âges, sur ces *tournures* de tous les genres qui vous décèlent un Anglais, un Espagnol, un publiciste, un homme de cour, un débarqué de

telle ou telle province : cette étude vous servira dans les bureaux, dans les salons, dans les réunions politiques et aux audiences ministérielles.

Que si la nature de vos occupations vous interdit les promenades *parées*, oh! soyez sans inquiétude; l'embarras du choix vous reste encore, gais et utiles citoyens de la métropole du monde. A chaque extrémité de la capitale, d'immenses avenues, de rians faubourgs, des spectacles, à peu près gratis, s'ouvrent à vos délassemens; et, sans sortir de son enceinte, une foire perpétuelle étalée sur nos boulevarts et dans nos élégans passages...

« Vous oubliez, madame, qu'il n'est pas de foire le dimanche; que le dimanche tout est fermé, et que si, cet unique jour, l'ouvrier, le marchand, qui tiennent cette foire, n'avaient pour toute récréation que l'arrangement ou la vue des bijoux ou des marchan-» dises... »

Alors, un peu d'argent pour aller à un meilleur spectacle. Le spectacle où l'on va en famille, et d'où l'on rapporte, avec le contentement d'esprit, sa raison tout entière et une foule d'idées nouvelles, coûtera toujours moins que la guinguette où l'on oublie ses enfans et sa femme, où l'on s'enivre, où l'on se bat, et d'où l'on ne rapporte que de l'humeur et des contusions. Les spectacles, considérés sous ce seul point de vue, auraient déjà un but moral. Qu'est-ce donc, quand l'aisance et l'éducation du spectateur lui permettent d'assister comme juge à l'éclatante représentation de ces chefs-d'œuvre immortels, de ces productions du génie, traduits sur un pompeux théâtre par des hommes extraordinaires, par des femmes enchanteresses dont la beauté, l'intelligence, et le talent prompt à se reproduire sous mille formes séduisantes, ébranlent la sagesse émue de leurs succès, et feraient dire à la religion,

à cette mère indulgente, éclairée et sensible : « Eh! pourquoi donc, s'ils sont fidèles, leur refuserais-je le prix de ce qu'ils ont fait pour moi? Par quelle iniquité rejeterais-je de mon sein ces élégans apôtres de mes vertus et de mes grandeurs? Ai-je donc oublié les *Joad*, les *Lusignan*, les *Polieucte*, les *Assuérus?* Si mes inspirations les élèvent au dessus d'eux-mêmes, ainsi que les poètes qui les ont fait parler, ne leur dois-je pas la récompense d'efforts d'autant plus méritoires que le préjugé les repousse de cette table de rémission où j'admets indistinctement *le chrétien*, *l'idolâtre*, *l'arabe* et *le gentil?* Qu'est-ce devant mes yeux qu'une prévention humaine? et qu'y a-t-il d'humain dans cette prévention? Ah, mes fils! qui que vous soyez, n'en croyez pas des menaces insidieuses; ils me connaissent moins que vous, ceux qui vous montrent les flammes éternelles pour prix de tels combats que jamais ils n'ont soutenus; ils n'usurpe-

ront point la place qu'ils vous refusent ; et si, à vos rares talens, si, à tant de bonnes actions enfouies dans le mystère de vos familles, vous pouvez joindre le respect de vous-même, et cette humilité, cette touchante humilité qui relève de tant de fautes, premiers vous serez entre les élus de la gloire, premiers encore entre les miens, parce que rien ne vous préparait à m'honorer, à me défendre, sinon la secrète impulsion de vos cœurs ; que sur la scène comme à la ville, on ne joue parfaitement bien que le personnage qu'on aime, et que je devrais beaucoup moins au catéchiste sans vigueur dont la parole somnifère endormirait une population enfantine, qu'à l'acteur véhément, à l'actrice décente, dont le ton plein d'attraits et les accens passionnés transportent de plaisir la génération instruite, et gravent dans la mémoire de tous leurs auditeurs le souvenir du noble et doux maintien, des vertus héroïques et des mœurs exem-

plaires dont le plus envié et le moins estimé des arts vient de leur offrir les modèles *. »

La religion protége ouvertement la sculpture, compagne des tombeaux, l'architecture qui érige ses temples, et la peinture qui explique aux regards l'énigme de ses révélations. Suivons-la donc dans ces vastes galeries, dans ces antiques salles, naguère enrichies des dépouilles du Vatican; maintenant, fières encore d'une richesse légitime. Raphaël! divin Raphaël! après toi, après Michel-Ange, il n'a été donné à aucun peintre de reproduire aussi magnifiquement ces autres *scènes* qu'aucun *théâtre* n'est digne de représenter. Mais pour n'imiter que de loin, ou pour ne plus tenter l'œuvre que vos pinceaux ont accompli, les premiers noms de l'école française ne se sont pas moins élevés à l'ombre de votre école; et sans compter *le Sueur* et *le Poussin*, qui,

* Cet article date aussi de deux ans. *Voy.* PROFESSION.

à eux seuls, comptent pour plusieurs; sans parler de cette multitude de peintres qui, de nos jours, s'exercent sur quelques détails échappés à vos conceptions immenses, les travaux de *Gérard*, d'*Anne-Louis* *, ceux mêmes de David leur maître, ont attesté l'empire de cette religion, féconde en inimitables beautés; et dans l'épisode du *Déluge* comme dans l'*Entrée d'Henri IV à Paris*, et dans le *Léonidas* comme dans l'*Atala*, on retrouve l'empreinte divine : il n'est besoin pour la reconnaître ni d'insignes, ni de symboles; les joies nationales, la pitié courageuse, les sacrifices à la pudeur, et le dévouement des héros, toutes ces grandeurs se rattachent aux sentimens religieux.

« Nous ne comprenons rien au style figuré. Nous sommes chrétiens et Français; une

* Girodet, mort à Paris le 9 décembre 1824, âgé de cinquante-sept ans.

belle descente de croix nous fait plus d'impression que le serment des Horaces, et telle est notre préférence pour les portraits de famille, qu'entre un *Léonidas* et une sainte Geneviève... »

Eh bien! courez à Sainte-Geneviève ; montez à cette coupole que le génie de la peinture, dirigeant un pinceau hardi, brillant, fidèle *, s'est plu à revêtir de portraits, de grands et beaux portraits de nos royales familles; courez dans ces chapelles, dans tous les lieux où le christianisme, mieux que jamais interprété, inspire à nos poètes, à nos compositeurs, de nouvelles hymnes, de nouveaux chants; et quand l'heure de la prière, rentrée dans le cercle des heures, aura fait place à celle de devoirs moins sacrés, de plaisirs plus mondains, cherchez encore dans nos concerts quelques traces de cette harmonie et de ces chants

* Celui de M. Gros.

mystérieux qui vous rappellent les émotions religieuses, et vous remettent en présence d'une divinité tutélaire. La langue musicale est comme un sixième sens par lequel nous communiquons, même avec les peuples sauvages (13); tandis que nos plus proches voisins, nos amis, nos parens, quand ils en sont privés, nous demandent : « Pourquoi ce bruit? »

« J'allais vous le demander; j'ai le malheur, moi personnellement, de ne pas me connaître en musique, et de préférer une chanson à toute la pompe instrumentale. Je trouve que, sans les paroles, vos accords ne me disent rien... »

Les accords, soit, quand ils sont isolés; mais une suite d'accords, produits par trois chants divers et réunis, également distincts à l'aigu, au *medium*, et jusque dans les notes parlantes de cette basse, dont la marche assurée décèle le bon harmoniste; et ces dialo-

gues spirituels qui, sous la plume d'un grand musicien, fait de son orchestre un barreau où chaque interlocuteur, jaloux de concourir à l'éclaircissement d'une question posée, paie tour à tour son tribut de principes, de science, et de luxe oratoire (car les virtuoses chargés de ces admirables *solos* sont nos orateurs en musique); et les différens caractères, les différens styles de cette langue universelle; les chants naïfs des *Vogth* et des *Tulou;* les soupirs des *Delcambre*, des *Duvernoy*, de leurs nombreux élèves; les merveilles des *Lafond*, des *Baillot*, du jeune *Bériot*, qui les rejoint à grands pas; les compositions élégantes de leurs prédécesseurs *Viotti* et *Kreutzer* (14); ces sons touchans, ces sons de *voix humaine*, sortis comme par enchantement de l'archet des *Lamarre*, des *Bodiot* et des *Benazet*,.... tout cela ne vous dit donc rien?

— Si, avec des paroles; sans les paroles, votre langue musicale est pour moi toute hié-

roglyfique; et quand un orchestre, composé d'une centaine de virtuoses, couvre de son vacarme la voix la plus médiocre d'un chanteur *qui prononce*, je serais bien tenté de séparer le chanteur de l'orchestre, et de l'emmener assez loin pour que les violons, les flûtes, les haut-bois, *le chalumeau* *, le cor et le basson, et les trompettes et les trombonnes, et les timbales et les cymbales, ne m'empêchassent plus de l'entendre. »

Allons... je vois que les beaux-arts ont peu de prise sur vos sens; mais tant d'autres merveilles rassemblées dans Paris...

« Et si je n'ai point vu Paris; si je ne dois jamais y venir; et si l'étroite enceinte de la plus petite ville départementale... »

La moindre ville de province, le village le plus ignoré, cachent des hommes intéressans (15), et d'autant plus dignes d'estime ou

* Sons graves de la clarinette.

d'admiration qu'ils sont eux-mêmes leur ouvrage. C'est du fond de leurs retraites, si réglées, si paisibles, que sortent les inventions et les perfectionnemens. Rapprochez-vous de ces hommes rares, que les sciences, que l'industrie vous doivent à leur tour....

« Vous le dirai-je, Madame? les sciences m'intéressent peu. Je n'y entends rien, et me persuade, à tort sans doute, que nos plus grands maîtres y entendent peu de chose. Cette erreur, comme vous savez, est la marotte de l'ignorance, et la mienne s'appuie d'une paresse invincible. L'industrie est bonne, assurément; sans elle nous ne serions ni nourris, ni logés, ni vêtus. Mais à quoi bon se tourmenter pour étendre encore ses découvertes? n'avons-nous pas ce qu'il nous faut? L'ouvrage fait, voilà ce qui me charme : hors de là, je ne conçois guère...... »

Il vous reste la lecture, et encore la lecture. Dans cette occupation, qui n'est qu'un délas-

sement, que de jouissances! que de clartés diverses..!

« Je ne sais pas lire. »

Savez-vous aimer?

« Mais, oui, je crois... je n'en suis pas bien sûr. »

Que Dieu te garde, infortuné! ce n'est pas pour toi que j'écris.



PRIÈRE. -- Elle calme l'esprit, soulage le cœur, élève la pensée. L'heure, le lieu n'y font rien pour soi : mais la religion prescrit, surtout aux maîtresses de maisons, de prier devant les enfans, les ouvriers, les serviteurs, et de prier dans le saint lieu, parce que c'est là que se rassemble le plus grand nombre de ceux à qui cet exemple profite (16).

Prier pour son ennemi est le besoin d'une ame qui se dompte. *Ne point lui faire le mal*

qu'on redouterait pour soi-même, donne la mesure exacte d'une haute connaissance de nos faibles pouvoirs : c'est la parole du rédempteur. Mais lui faire tout le bien que l'on souhaiterait qu'on nous fît, c'est la supposition, la soif de l'héroïsme ; c'est l'apophtegme du philosophe *. Il nous semble que ces deux préceptes contiennent toute l'histoire de la vraie religion et des croyances trompeuses : on y devait trouver la différence du paternel à la déclamation, et du réel au poétique.

❋

PROPOS et A-PROPOS. — Ce que l'on appelle communément *propos* n'est jamais tenu à propos : car il est bête et inutile s'il n'est piquant et dangereux. On ne tient point de

* Confucius ; antérieur de cinq cents ans à la naissance du Sauveur.

propos dans la bonne compagnie : ce sont discours malins ou légère médisance. Mais en rejetant la dénomination vulgaire, pourquoi aussi ne pas rejeter le venin? Il est de si bonne politique de se ménager dans autrui!

Nous avons dit dans une histoire moitié fable, moitié vérité, comme à peu près toutes les histoires * ; *il faut de l'à-propos même en matière d'honneur*. Hélas! ce mot est bien sévère! mais, si le mot est vrai, quelle attention ne devons-nous pas apporter à ne rien dire, à ne rien faire, à ne rien tenter qu'à propos! Le manquer, ce moment, cet unique moment, cet à-propos si rare, est le défaut de l'extrême prudence. Pour plus de sûreté elle hésite, elle attend, et l'audacieuse prestesse lui ravit l'à-propos. Mais si sa cause devient celle de la bienfaisance, au lieu d'être celle du besoin,

* *Blanche d'Évreux*, ou *le Prisonnier de Gisors*.

elle est sûre de la gagner : pour demander, pour obtenir, il n'est qu'une heure précise, qu'un instant favorable ; mais pour donner, tous les momens sont bons.

Que jamais la prière du malheureux, fût-il coupable, n'ait en vain frappé votre oreille!

Mais que jamais aussi l'on ne vous voie descendre à la prière devant l'objet de votre mépris, fût-il en place! fût-il en première place. Quand la nécessité vous pousse, qu'une réflexion vous arrête : si vous ne l'estimez pas, soyez certain qu'il vous devine ; et dès lors, qu'en obtiendrez-vous?



PROTESTATIONS. — L'honnête homme n'en a pas besoin ; il dédaigne d'y recourir. Leur vivacité est suspecte, et leur froideur insupportable. N'en exigeons donc de personne, et que personne n'en exige de nous,

si ce n'est ceux qui sentent qu'ils exigent de nous ce qu'on ne peut leur accorder.

Les jeunes gens, avides de protestations tant qu'ils y croient, les prodiguent à tous venans. Mais *la parole d'honneur la plus sacrée,* long-tems étonnée de sortir avec bruit d'une bouche de seize à vingt ans, finit par n'en sortir qu'à moitié, et moins haut, quand l'homme, plus formé, commence à mieux connaître le prix de *la foi d'honnête homme.*

❋

PROFESSION. — Les femmes ne choisissent pas la leur, et, néanmoins, c'est pour les femmes qu'il n'est point de refuge contre le préjugé : par cette raison qu'avec des succès éclatans, un homme peut rappeler de tout, même d'une faute volontaire; et que l'éclat n'est qu'une faute de plus pour un sexe qui

ne peut manquer, ou paraître manquer aux lois de la pudeur, sans perdre ses droits au respect et à la protection des hommes, comme au ménagement et à l'estime des femmes. Par une de ces combinaisons de la nature qui étonnent les grands esprits et qui consolent les cœurs tendres, une haute fierté chez les femmes se joint presque toujours à la timidité craintive. Quelque chose les avertit qu'elles sont nées pour régner en secret; la même voix les retient, quand une vanité trompeuse leur offre ses premiers prestiges; la même voix les poursuit et les tourmente quand elles ont franchi les limites qui les séparaient des froides illusions, des prétentions hardies, et de la fausse gloire de certains hommes. Les femmes viriles ne plaisent pas; et on les suppose telles quand on les voit s'attacher à des professions qui exigent des études, des exercices au dessus de leurs forces, et les mettent en présence d'un public idolâtre aujourd'hui, ingrat demain,

et toujours disposé à accueillir les bruits scandaleux qui se répandent si facilement sur le compte des infortunés chargés de ses plaisirs. C'est en France, particulièrement, que la profession théâtrale, plus élégante et mieux payée, est aussi plus constamment poursuivie de ce préjugé redoutable qui se nourrit d'envie et de pruderie chez les femmes, deux ingrédiens incompatibles avec l'esprit de charité qui, quelquefois, se mêle aux jugemens dictés par l'insouciance des hommes. Qu'une mère, quand elle n'est pas indigne de ce nom, ne cède donc jamais à la tentation (en quelque sorte épidémique dans les familles d'artistes), ou à la triste obligation de mettre sa fille au théâtre;... à moins que la pauvre enfant ne doive y passer la vie, et se marier avec un acteur. Alors, tout est prévu; tout est assorti, convenable. C'est une caste à part, dont les membres, presque toujours spirituels, s'enorgueillissent et se consolent entre eux des

persécutions qu'ils endurent, et des priviléges dont souvent ils abusent.

Nous avons vu de près ces femmes laborieuses, quelquefois moins brillantes dans leur intérieur que ne l'exigent en public les personnages qu'elles représentent *, mais presque toutes possédées du démon de l'indépendance, parce que la multiplicité de leurs études, celle des obligations de leur état, et celle encore des détails d'une toilette ruineuse, ne leur laissent que peu de tems pour les devoirs du mariage. Rarement bonnes épouses, presque toutes sont bonnes mères, bonnes sœurs, pieuses et tendres filles, et, ce qui est encore plus rare, amies dévouées, constantes, et bienfaitrices délicates. Ce même esprit d'indépendance, qui les éloigne d'un lien sérieux, les

* Entre autres, et plus particulièrement, mademoiselle Mantes, si digne d'intérêt et d'estime par sa beauté, sa bonne éducation, et par ses mœurs irréprochables.

défend, pour la plupart, de toute ressemblance avec les courtisanes, quoique celles-ci ne manquent pas (on conçoit leurs raisons) de se ranger sur la même ligne : prêtant par cette manœuvre un merveilleux appui à la morgue insultante des *infidèles brevetées*, et à la mauvaise foi de quelques vertus furibondes. Soigneux, hommes et femmes, d'éviter dans leurs discours, dans leurs manières, tout caractère licencieux (nous ne parlons ici que des actrices décentes, que des acteurs recommandables, et non des *baladins*, des *jongleurs* et des *histrions*, sous la dénomination desquels un spectateur ignorant, une spectatrice équivoque, se plairaient à confondre les *Talma* *, les *Lafond*, les *Mars*, les *Duchesnois*), c'est chose des plus remarquables que l'élégance de leurs réunions, la douce gaîté qui y préside, et ce charme de bien-

* Ce nom si regretté donne la date de l'article.

séance qui ferait excuser, et même ignorer leurs faiblesses, si la vanité qui leur soumet tant de cœurs ne les leur enlevait à la première blessure : mais la vanité est bruyante dans ses plaintes comme dans ses joies, et les déesses de la scène, pas plus que celles du grand monde, ne s'enivrent impunément de l'encens offert à leurs charmes : sinon que ces dernières, en se maintenant au poste d'honneur, ne font que réaliser l'attente du public, tandis que ce même public... et c'est bien là l'ignominie de l'état de comédienne! s'*étonne*, persiste à s'étonner d'une retenue, sans doute difficile, souvent impraticable dans un état où l'amour-propre, toujours en haleine, ne peut perdre aucun de ses avantages sans compromettre le succès; mais par cela même d'autant plus digne d'éloges, d'encouragement et de distinction.

Lady Derby, en Angleterre, et la marquise de la C***, en France, n'ont fait toutes deux

que changer de sceptre. Un emploi gracieux et doux tant qu'elles figurèrent en public, une prompte retraite, des mœurs d'un rare exemple dans le sein des familles qui les ont adoptées, et la considération inséparable de tant de vertus et de charmes, présenteraient à l'actrice, belle, jeune, sage et habile, un avenir bien séduisant... Nos élèves de chant ou de déclamation doivent-elles se laisser prendre à cette amorce?... Non, non, mille fois non : surtout en France, où le préjugé qui s'étaie de l'inconséquence de la vie dramatique et de l'éclat de ses triomphes, épouvante à plus juste titre l'hymen, déjà si tourmenté dans des professions plus obscures.

Il n'en est point de si obscure qui ne soit préférable à l'état de comédien, quand une fille aimable et modeste, née pour le mariage, désire s'y réfugier sous les lois d'un époux, comme elle, inconnu au public. Peut-être lui faudra-t-il descendre un peu bas pour rencon-

trer cette fortune. La nécessité de se donner en spectacle pour de l'argent ; de représenter publiquement un personnage autre que le sien ; de jouer, par conséquent, les vertus que l'on n'a pas, et de prêter aux vices que l'on déteste les attraits les plus séducteurs ; cette nécessité, fâcheuse, humiliante, est trop souvent, hélas ! une des conditions du pouvoir ; et nous ne savons si le philosophe de Genève, *si peu philosophe à l'Opéra de Paris*, nous ne savons si le bon Jean-Jacques, si tout autre écrivain moins admirable, mais plus répandu que lui dans la société, y trouverait, n'importe à quel rang, un homme, un héros, fût-ce un prince, totalement affranchi des servitudes du théâtre. Au théâtre, on est sifflé sur place ; voilà l'unique différence d'avec toute autre représentation ; et encore..... Mais sans recourir à des analogies qui flétriraient les professions respectées sans relever celles qui ne le sont pas, et en admettant tout

l'avilissement d'un état qui, dans ce cas, ne devrait plus trouver ni professeurs ni amateurs, nous invitons de nouveau les actrices à n'épouser que leurs confrères. Ce conseil est celui d'une opinion fondée sur vingt-huit à trente ans de remarques suivies; quelques exceptions heureuses ne suffisent point pour la combattre : et, du reste, les modèles de bonne union, les modèles de *bonne tenue*, multipliés chez les premiers artistes de nos grands théâtres royaux, sont les plus dignes argumens que puissent opposer à la prévention, à la fausse dévotion, ou à l'excès de rigorisme, les plus éloquens défenseurs de la profession théâtrale (17).

Dans les professions obscures, il en est de si gaies que le rire se glisse jusque sous les haillons. Mais quoi! nous allons réveiller les scrupules anti-dramatiques; car l'ami de Polichinelle, son répétiteur, son compère, est un directeur de province; et le chat dompté,

sa victime, le *diable*, son persécuteur, le singe instruit; les chiens savans sont des comédiens ambulans.

La profession de foi d'un ancien *preux* était : *Dieu*, son *roi* et sa *dame*. Celle d'un Français du dix-neuvième siècle est : *Dieu*, sa *patrie*, sa *femme* et son *roi*; et celle d'une bonne Française de tous les tems : *Dieu*, son *époux*, son *roi* et son *pays*.



PROVISIONS. — On en fait pour tous les voyages. Mais, les accumuler, fût-ce pour le plus long de tous, est bien moins nécessaire que de choisir entre ces provisions, et de les assortir de manière à les conserver. Nous connaissons telles personnes qui passent la vie à disposer les matériaux d'une vie à venir, déjà passée pour elles : ils meurent,

et ces vieux amas tombent dans la balance du papier à la livre. C'est comme les achats des grands maîtres d'hôtel, sur lesquels, après avoir pris tout l'excédant de la desserte, on est contraint, par l'abondance, d'abandonner aux dogues des palais ce qu'on hésitait à garder pour le pauvre. Il en est des provisions pour la mémoire des hommes comme de leurs alimens, comme de leur boisson : c'est l'âpreté ou la douceur du climat qui donne à ces provisions la consistance et la saveur ; et, selon la température sous laquelle elles ont mûri, elles se gardent, ou se corrompent.

*

PROVIDENCE. — Qui n'en a pas reconnu les décrets ne s'est jamais trouvé en présence de Dieu. Cette présence est plus ou moins sensible, selon que notre esprit est plus capa-

ble d'élévation, notre cœur plus ou moins passionné, et notre destinée plus ou moins chargée d'événemens. Aux hommes dignes des regards de cette Providence, elle ne passe rien; elle ne refuse rien non plus. Comme elle châtie, elle récompense, avec rectitude et grandeur. On ne la trompe pas, on ne l'évite point. C'est l'œil de Dieu, c'est son ministre. Dieu la retient,... elle attend; Dieu ordonne, elle exécute. Ceux qui ne croyaient point en Dieu, ou qui croyaient à des dieux impuissans, ont fait de la Providence l'instrument aveugle du destin, du hasard; autres aveugles dont les *innocentes* méprises laissaient à la faiblesse, à la vengeance, au crime, la ressource du fatalisme. La Providence, comme tous les ministres d'une puissance sans bornes, a sous elle un agent dont les avis secrets préviennent, dirigent les mortels. Cet agent, c'est la conscience. Qui l'écouterait à propo, épargnerait à la Divinité de bien grands frais de

Providence, et de ceux qui lui coûtent le plus; savoir, la rigueur, l'abandon,... état horrible! dont heureusement les premiers pleurs du repentir peuvent délivrer le coupable.



R

Raison. — Trésor donné à l'homme pour évaluer précisément les prétendus trésors que ses passions convoitent, elle n'est parfaite et secourable qu'avec beaucoup de sérénité. La demi-raison, lasse de ses efforts, et incertaine encore de leur issue, est d'ordinaire inquiète et grondeuse : aussi, fait-elle peu de prosélytes. On reconnaît la véritable, l'entière et solide raison à son sourire encourageant, et à son air désabusé des petits intérêts de ce monde. Elle ne hait pourtant pas le monde ; elle cherche au contraire à s'y accommoder, à s'y acclimater de plus en plus. Sa piété est douce, sa morale gracieuse et son influence modeste : une raison impérieuse raisonne beaucoup moins bien qu'une folie traitable.

Dans les débats processifs, de mauvaises raisons, opposées au bon droit, délivrent le bon droit de la nécessité de recourir aux talens oratoires. Le comble du talent en telle situation est de céder avec noblesse, et de sauver du moins les apparences si l'on ne peut sauver la fortune. C'est encore l'élévation d'ame qui donne cette espèce de talent : hommages respectueux à ceux qui la possèdent, et dont la raison supérieure, éclairée par le tact le plus délicat, prendrait parti contre elle-même, si jamais elle pouvait faillir.



RADOTAGE. — Eh bien! est-ce un si grand malheur, soit pour celui qui radote, soit pour celui qui entend radoter! Il est rare que l'on radote de préférence au sujet de choses qui déplaisent : dès lors, les entendre devient moins ennuyeux. De quoi vous entretiennent sans

cesse l'officier en retraite, la vieille belle, le vieux chasseur? de ses campagnes, de ses conquêtes, de ses piéges les mieux tendus. Quoi de plus radoteur qu'une première passion? on en parle à toute la terre, surtout si l'on s'est bien promis d'en garder le secret. On contrarie les radoteurs; c'est le moyen de les attacher encore plus à l'idée fixe qui les fait radoter. Disons comme eux, ils radoteront moins, ou changeront d'objet de radotage. Une mère charmante entreprit de guérir sa fille unique, enfant de quatorze ans, des rêveries d'un premier amour, et y parvint, en lui parlant du matin jusqu'au soir des mérites et perfections de l'adorateur éloigné, qui, dans l'éloignement, devait paraître encore plus adorable *. Une autre mère, en sévissant contre l'écart involontaire d'une imagination

* Il n'est rien de terrible ou de charmant que de loin.

BUFFON.

à peine éveillée, en eût déterminé l'éveil, et d'un simple penchant fait un amour sans terme : au lieu que celle-ci, aussi spirituelle que tendre, en s'écriant, en soupirant, en radotant avec sa fille ; en lui disant mille et mille fois qu'il n'était rien au monde de si beau, de si intéressant, de si parfait que l'amant exilé ; en répétant jusqu'à satiété qu'elle ne pouvait, elle, sa mère, se consoler de l'absence du jeune homme ; qu'à la place de sa fille, elle l'eût regretté bien plus amèrement ; et revenant sur cette pensée de tant de façons, et si souvent, et si longuement, qu'enfin la pauvre enfant, étonnée du chagrin de sa mère, et de la persévérance bientôt insupportable de ce chagrin si généreux, si *vrai*, si babillard, finit un jour par la prier, et pour l'amour de toutes deux, de vouloir bien lui parler d'autre chose.

Ceci se donne comme un fait, et non comme moyen avoué par la prudence en po-

sition semblable. Mais la recette, appliquée à la vieillesse, est d'un effet plus général : l'excès de complaisance en ce genre amènera certainement le changement de conversation ; et du moment où la conversation varie, il n'est plus guère de place pour un long radotage.

❃

RECUEILLEMENT. — Ce plaisir, des plus doux quand l'expérience est parvenue à rendre la raison gaie et l'amour-propre accommodant, devient bonheur, et bonheur inexprimable le lendemain d'une belle action. Se recueillir alors dans le témoignage de cette raison satisfaite, et de cet amour-propre noblement exalté ; se demander avec inquiétude si dans le cours d'une vie agitée on a compté beaucoup d'heures semblables ; glorieusement récapituler telles et telles autres actions

moins connues, et par cela, peut-être, encore plus dignes d'éloges; sentir des pleurs de joie gonfler le cœur et humecter les yeux à l'idée du trésor qui s'est amassé peu à peu dans un feuillet de la mémoire; et, tout en comparant ces lignes espacées et légères à celles du feuillet voisin, chargé et surchargé de notes moins consolantes, pouvoir se dire, sans crainte d'être démenti : « Courage! mes sacrifices ont fait plus de bien que mes erreurs n'ont fait de mal. La mort peut me saisir, peut me transporter à l'instant aux pieds du Rémunérateur; déjà je puis soutenir l'examen : eh! que sera-ce si sa miséricorde m'octroie le tems, l'occasion, la puissance d'ajouter à la bonne feuille ce que j'effacerai encore de la mauvaise!..... »

Il semble, avec cette seule pensée, qu'on doive plus que jamais aimer la vie, doubler de talens, de vertus, attirer à soi tous les cœurs, et, si l'on compte des ennemis, s'élever tel-

lement au dessus d'eux, qu'il ne leur reste d'espérance que celle de vous égaler, en s'améliorant avec vous.

❋

RÉFLEXION. — Absence de réflexion est une maladie grave. Surabondance de réflexion est une autre espèce de fièvre qui ne fait qu'ajouter à l'inquiétude qu'elle combat : l'une dénote faiblesse d'esprit, et l'autre, sa force inutile. Dans une catastrophe causée par l'absence de réflexion, supprimez-la à votre tour. Point de raisonnemens, et courez au remède. Mais, le remède administré, que l'amitié suggère quelques réflexions à celui qui, sans elle, périssait dans l'abîme dont son imprévoyance négligea de mesurer la profondeur : s'il y retombe, retirez-vous : la leçon inutile ne se repète pas.

Dans un dialogue serré, le jeu le plus ra-

pide de la réflexion n'échappe point à l'interlocuteur dont les yeux, attachés sur les vôtres, suivent mot à mot le cours de vos pensées. Dans ce cas, l'homme sincère et pénétrant, mais timide, baisse un instant les yeux, les relève inopinément, et les ramène sur le parquet. Un autre, de commerce moins sûr, jette de droite ou de gauche ses regards divergens, et clignote quand l'un de ces regards, distraits en apparence, rencontre ceux de l'adversaire. Un troisième, plus intrépide, soutient fixement le regard. L'un des deux pourtant cédera..... Des deux, c'est le moins indépendant.

❃

REGRETS. — En faire un moyen de bonheur n'appartient qu'aux hommes dignes d'en laisser à leur tour; et pour opérer ce miracle, il faut aussi que le regret porte sur un objet

estimable et touchant. Si la mort intronise le mérite réel, elle couvre de sa cendre toutes les médiocrités; et le cœur, qui se glace involontairement au souvenir de quelques-uns de nos proches, confesse, hélas! par ce fait seul, que *les proches*, ainsi nommés, ne nous appartiennent trop souvent que de nom, et que dans l'immense famille sociale se rencontrent, par compensation, un frère, une sœur, d'autres parens, que nous avait refusés la nature.

Le premier bienfait d'un regret légitime est de donner de soi-même meilleure opinion. Le patrimoine du cœur s'agrandit de tout ce qu'il décerne à l'objet de son culte. Si son enthousiasme, encore nourri de quelques feux de la jeunesse, laisse percer en ses regrets plus d'amour-propre, ou plus d'amour que d'équité, respectons..... ah! respectons une illusion si chère! Entreprendre de l'en dépouiller serait aller contre les vues du ciel:

le cœur capable d'un religieux regret ne doit jamais tomber en cette faute.

Il ne doit pas, non plus, fermer nos yeux à tant de motifs de joie ou de consolation qui accompagnent toutes nos pertes. Une mère adorée nous est enlevée avant l'âge....; mais si cette mort prématurée la délivre d'horribles douleurs, comment ne pas joindre à l'accablement de l'arrêt quelques pleurs de reconnaissance? Dans le mouvement général de la vie à la mort, du départ au retour, et de l'échange des trois règnes, qui ne reconnaîtrait la main dispensatrice qui mesure nos plaisirs, nos peines, à nos forces et à nos besoins? Nous perdons la gaîté, la naïveté de l'enfance avec son ignorance et son asservissement; nous perdons avec la jeunesse ses défauts, ses charmes, sa verve, ses orages; avec la beauté, ses erreurs; avec le crédit et avec la fortune, les envieux et les parasites; avec les calculs de l'esprit..., les rêves de l'ambition et

ses luttes sanglantes ; avec la renommée , les persécutions ; avec la raison , le doute , affreux tourment ! avec la vie , enfin , ses mécomptes en tout genre !..... Il n'en est qu'un , un seul ! qui succède à la mort , et dont le tort ne se puisse réparer : encore , pour certains optimistes , porterait-il en soi la certitude qu'aucun spectateur , ou compagnon du châtiment , n'est revenu en faire honte à ses semblables , et qu'ainsi , ce malheur , le dernier , le plus grand de tous , échapperait aux regards mortels... Oui ; si la mémoire des hommes n'était plus implacable que le courroux céleste , et si l'écho d'une mauvaise vie n'était un de ces délateurs dont rien , pas même la mort , ne peut acheter le silence.

Soyons donc heureux de nos larmes ! elles nous honorent dans ce qui nous aima ! et soyons heureux de penser qu'à notre tour quelques regrets et quelque estime nous suivront un jour dans la tombe. Ils furent privi-

légiés, ceux qui nous y devancèrent, puisque nous aimons la surprise jusque dans le trait qui nous foudroie, et que la mort n'est généreuse envers ses victimes choisies qu'autant qu'elle daigne les ravir à propos à l'inconstance de nos hommages, et même à celle de nos douleurs!

❋

RÉPARATION. — Celle d'une offense longuement dévorée amène l'un de ces momens qui, à eux seuls, valent toute une vie; et cette réparation, fût-elle même incomplète après plusieurs années d'attente, elle doit suffire à la raison comme à la sensibilité : l'exigence, qui demande à l'analyse le compte exact de ce qu'elle possède, lui ferait moins souvent cet honneur si elle voulait se ressouvenir que l'analyse apauvrit tout.

✻

REPOS. — C'est la fatigue de l'enfance à qui la vieillesse le prescrit. Salutaire et délicieux après le travail, il devient nuisible et mortel dans les langueurs de l'oisiveté. L'excessif embonpoint, les obstructions, l'humeur noire, et très-souvent le dégoût de la vie, proviennent en général de l'abus du repos.

✻

RÉPUTATION et RENOMMÉE. — La renommée peut nuire à la réputation comme certains plaisirs nuisent au bonheur : c'est le supplice de l'extrême vanité. Elle veut du bruit, elle en fait ; du faux éclat, elle en obtient ; des récompenses, elle en arrache ; de la fortune, autant qu'elle veut, souvent même plus qu'elle ne veut. Mais toute cette fortune n'a-

chètera point pour elle la réputation, si cette dernière, en prenant racine avec la fortune, n'en a suivi et pesé les progrès. Du respect de *la signature* dépend la gloire du commerce, la force des opérations de banque, et la réputation de chaque particulier. Il n'y a dans tout cela ni intrigues, ni cabales, ni beaucoup de bruit, ni grand éclat. Quelques renommées s'élèvent et croulent avec l'âge; quelques réputations tardent à s'élever; mais une fois établies elles ne croulent point : les fondemens en étaient solides. Le génie suit une route à part : il enfante la renommée. Mais l'homme doué d'un beau génie ne dédaigne point la bonne réputation, ce partage d'un père honnête homme qui peut-être n'était pas un homme de génie. Il sépare avec attention, avec un noble scrupule, le clinquant du charlatanisme, de cet or pur qui, seul, finit par avoir cours chez les vrais *riches en clartés;* et si, parfois, sa réputation exige de sa re-

nommée le sacrifice d'un triomphe qui eût coûté à sa candeur, le sort inévitable du concurrent qui s'arrangeait de tout, et que le moindre échec renverse, lui prouve qu'il n'est de gloire qu'avec la probité ; et que les renommées impérissables sont celles qui, de leur côté, ont beaucoup exigé, beaucoup reçu de la réputation.



RÉSIGNATION. — Elle suppose le malheur. Mais les caractères vifs voient le malheur dans de faibles contrariétés. Ce qui les arrête, les blesse ; ce qui les enchaîne, les tue. Qui ne sait point se résigner à faire ce qui lui déplaît, à endurer ce qui le gêne, à supporter ce qui l'ennuie, manquera de suite dans les affaires et de courage dans l'infortune. Antidote de toutes les douleurs, la résignation les apaise. Elle trouve, dans les situations

les plus désespérées, telles ressources qui échappent à la révolte et à l'emportement. Mais, comme la résignation elle-même n'est que la meilleure des dernières ressources, il n'en faut pas user trop tôt. Le *qu'y faire ?...* résignons-nous, n'est trop souvent qu'une ruse de la paresse, qu'un aveu de la malveillance. Quand il ne s'agit que de soi, on est libre de se résigner au gré de la fierté ou de la religion; mais quand on est chargé de la défense d'autrui, la religion même prescrit de ne se rendre qu'à la dernière extrémité (18).

❋

RÉSOLUTIONS. — Les plus lentement prises doivent être irrévocables : on ne pardonne qu'à la précipitation de s'arrêter en chemin et de revenir sur ses pas.

*

RESTITUTION. — Effroi des mauvaises *paies* et des écrivains trop verbeux. Il nous semble, à ce mot terrible, voir les emprunteurs financiers et les emprunteurs littéraires jeter avec mépris notre recueil de recettes morales, et les entendre s'écrier : « Le bonheur !... le bonheur dans une restitution! Où cet auteur a-t-il vécu? Recevoir, ne jamais donner ; emprunter, ne jamais rendre ; voilà comme on se fait un nom, comme on arrange ses affaires. Tout autre calcul est absurde ; et si l'*Essai sur les félicités humaines* fut écrit dans l'intention de nous faire essayer d'une félicité qui réduirait à rien, ou à si peu de chose, notre *fond de caisse* ou nos espérances académiques, bien certainement il manquera son but. »

Il ne le manquera point avec le pauvre. Le

pauvre donne et restitue ; et de même il en est dans les fortunes bornées. Le littérateur peu connu, et qui cherche à se faire un nom, se gardera bien de tomber dans les excès de l'opulence ; et le timide possesseur d'une aisance contestée ne sera point tenté de l'accroître par des emprunts dont l'usure, plus tempérée avec les riches par une cause facile à deviner, absorberait *son fonds avec son revenu.*

Il est pourtant..., l'aveu devrait-il en échapper! il est, dans je ne sais quel repli, quel honteux repli du cœur humain, une tendance secrète à ne pas restituer ; ou, si l'on veut restituer, c'est à autre heure que celle où l'on y est contraint par sa promesse ou sa lettre-de-change. Les avares, si ponctuels à appeler leurs débiteurs à prompte restitution, diffèrent de restituer..., diffèrent jusqu'à la mort, si la justice le leur permet. Un de ces malheureux avait *nié* l'emprunt d'une assez forte somme, dont son voisin, homme trop con-

fiant, réclamait le remboursement après quelques années d'attente. Point de titre, point de contrainte à pouvoir exercer; notre avare était hors d'atteinte. Mais sa conscience le poursuivait; mais d'un autre côté, et chaque fois qu'un bon mouvement le poussait vers son coffre-fort, le plaisir de le contempler, d'en rassasier ses yeux arides, et d'y renfermer une nouvelle somme au lieu d'en retirer celle qu'il eût voulu restituer, l'emportait sur tous les reproches qu'il ne cessait de se faire à lui-même. Il meurt. Trois semaines s'écoulent. Le créancier qui, dès long-tems, s'était résigné à sa perte, recevait un jour ses amis à l'occasion d'une fête de famille. Toute fête de famille, en ces jours de terreur *, avait un *faux air* de conspiration. Les précautions mystérieuses entouraient le *rassemblement.* Nous assistions à ce dîner, qui ne comportait pas

* 1794.

plus de huit ou dix personnes. « Monsieur, vient dire tout bas au maître de la maison son plus ancien domestique, il y a là un *saint homme* qui voudrait vous parler. — Chut! lui répond son maître ; » et il sort à l'instant, rentre presque aussitôt, tenant dans sa main deux forts rouleaux de pièces d'or ; s'assied, respire, laisse couler ses larmes, et s'écrie avec sentiment : « Que notre religion est belle! — Qu'est-ce donc ? qu'y a-t-il donc ? qu'est-ce que ces rouleaux ? — Une restitution ! — De quelle part ? — Je n'en sais rien ; je n'en dois rien savoir. Un messager auguste, silencieux ; un ecclésiastique... — Un ecclésiastique... ! *assermenté* ou non ? — Je ne m'en suis pas informé. »

Cette scène, restée dans notre mémoire, prouve du moins que toute restitution est un besoin du cœur, et qu'en dépit des inclinations et des habitudes les plus constamment vicieuses, le moment vient enfin où

l'homme s'acquitte envers la société, qui, sans l'espérance de le compter parmi ses débiteurs solvables, l'eût pour jamais rejeté de son sein.



RETOUR. — Dès qu'il n'est pas forcé, il est heureux, de quelque façon que l'on applique le mot.

Le *retour* sur soi-même, un seul instant, une seule fois le jour, épargne une foule de disgrâces, et, de tous les mouvemens de l'ame, est le plus délicieux quand nous pouvons nous y complaire.

Le *retour* chez soi (le *chez soi* ne fût-il pas toujours amusant) nous fait retrouver le plaisir, le bonheur, là où quelques jours auparavant nous ne trouvions que chagrin et qu'insipidité. Il résulterait de cette observation que l'absence, ainsi que nous l'avons dit

plus haut, est quelquefois nécessaire entre époux, entre frères et sœurs, entre amis les plus tendres, et que, pour s'aimer toute la vie, il faut, de tems à autre, savoir s'aimer de loin.

Mais le *retour* vers ce qu'on aime après une légère brouillerie!.....

Et le *retour* dans la ville natale! et si cette ville est la plus belle du monde! et si ses murs renferment tous les objets d'admiration, et d'estime, et d'amour que l'on vous ait appris à révérer et à chérir! Quelle ivresse! quelle émotion profonde, inexprimable! Il nous souvient d'avoir été exilée seize mois, de l'avoir été volontairement; d'avoir compté chaque jour de cet exil par des travaux, ou des pensées, ou des actions honorables. Le dégoût du sol étranger vint nous saisir dans le palais des rois, au milieu des prestiges de la magnificence, et de cette faveur d'un moment, à laquelle toute une cour applaudit parce que

les suites n'en inquiètent personne. Nous parlions de notre pays, et les larmes roulaient dans nos yeux; nous chantions la patrie absente, et les larmes nous coupaient la voix. Nous repassâmes la mer par une forte houle, et nous bénissions le gros tems qui nous poussait avec vitesse vers ce rivage de Calais, où nous pressâmes de notre pied l'empreinte du pied de notre Roi (19). Nous traversâmes la Picardie à travers le brouillard, l'orage, la pluie battante. « Le beau ciel! disions-nous; ah! que tout est beau dans *le pays!* »

Oui, tout est beau dans le pays où l'existence reprend racine*; où l'on recommence la vie, interrompue, pour ainsi dire, par l'éloignement et l'oubli. Mourir dans la terre étrangère après quinze ou vingt ans d'exil, c'est avoir épuisé toutes les morts successives;

* Dans l'exil, dit madame de Staël, l'existence est déracinée.

revenir dans le pays, même trop tard, est encore un bonheur : la tombe, du moins, reconnaît ses pénates, et la mémoire les salue.



RECONNAISSANCE. — Vertu de premier ordre, source d'impression de telle délicatesse, qu'à tous les cœurs, même bons et honnêtes, n'appartient pas d'en avoir bien connu les plaisirs ineffables et le parfait bonheur. S'il est vrai qu'*une grande ame contienne plus de douleurs qu'une petite* *, elle contient aussi une foule de jouissances refusées à la plupart des hommes. C'est le bien, c'est le mal de la sensibilité : mais qui voudrait être insensible au prix de la perte de biens, sans lesquels l'existence désenchantée,

* *René*, Génie du Christianisme.

la *vie morte* *, et sans avenir, n'est qu'un insipide fardeau, traîné avec effort dans la glace ou dans la poussière?

Les égoïstes sont ingrats. Cette conséquence immédiate d'une personnalité profonde ne peut trouver d'excuse dans nos livres chrétiens qu'à la faveur de mauvais subterfuges. On n'est point *tout à Dieu* pour manquer aux devoirs qu'il nous a prescrits sur la terre; pour être froide épouse, frère avide, frère sans amitié. Qui se détache ainsi de ses semblables est d'avance banni du ciel. Les moralistes disent, nous l'avons dit nous-même: « Heureux encore! mille fois heureux celui qui peut faire des ingrats! » Et cependant, si au bonheur suprême, à la gloire d'obliger, ne se mêlait l'humble espérance de se faire un ami de plus, la bienfaisance alors ne serait plus que vanité, et la reconnaissance qu'une

* Sénèque.

affectation aussi peu honorable que le bienfait et que le bienfaiteur.

Il est des hommes, il est des femmes qui s'éloignent de leurs proches et de leurs amis les plus tendres en raison du bien qu'ils en reçoivent. De crainte d'aimer par intérêt, très-volontiers ils n'aimeraient pas du tout, si à la fin l'esprit, le cœur, ne leur faisaient entendre qu'il est plus doux, plus naturel, et même beaucoup mieux raisonné, de reconnaître un bienfait par toutes les grâces du cœur et de l'esprit, que de suivre isolément une route déserte qui ne mène qu'à l'abandon et à une sorte de misère bien plus insupportable que toutes les gênes de fortune.

D'autres cœurs secs pratiquent la reconnaissance, en belle et bonne règle de l'amour de soi-même, pour leurs parens, pour leurs enfans, pour tout ce dont ils viennent, pour tout ce qui vient d'eux : cela passé, tout est fini ; et tel qui n'est point de leur sang peut

se consumer en bienfaits sans que ses obligés se doutent qu'ils doivent jamais avoir obligation de ce qui ne leur était pas dû, et que, par conséquent, ils n'ont pu recevoir que par excès de complaisance. C'est l'algèbre du sentiment : le sentiment lui-même ne s'y reconnaît plus.

Le secret du bienfait qui honore l'obligé ; celui de la reconnaissance qui honore le bienfaiteur, et tous les secrets de l'amour, né de la bienfaisance et de la reconnaissance, tiennent à des causes immortelles. Ne cherchons point à expliquer, à définir ces doux secrets : les posséder, n'est-ce pas tout ?



RÉVEIL. — L'honnête homme, la vierge innocente, la femme en paix avec elle-même, savent seuls quel plaisir les attend à cette heure du retour de la lumière. Ils ne la crai-

gnent point ; c'est pour eux que le riant cortége des songes fait place, sans regret, aux lois de l'existence réelle et à la discipline des sens. Le réveil dans l'âge avancé est moins prompt que dans la jeunesse ; elle goûte donc moins long-tems, moins progressivement, les délices de cet état mixte, pendant lequel l'ouïe, déjà aux aguets, la vue encore demi-close, et la mémoire suspendue, laissent peu à peu le corps se dégager des entraves de l'assoupissement, et l'ame peu à peu reprendre ses fonctions mortelles et divines. Il dépend de l'homme de prolonger cette heure mystérieuse, de retrouver un rêve consolant, et de se replonger quelques minutes encore dans l'entière nuit du repos. On y tombe, où l'on y retombe, dans cette nuit totale, par un passage si insensible, et qui tient par tant de symptômes au sommeil de l'évanouissement, qu'il serait permis d'en déduire quelques bons préjugés en faveur de la mort. Mais ici, il

s'agit de vivre, et d'apprécier ce bienfait, cet immense bienfait de la vie, par l'usage toujours plus charmant, et toujours plus utile que nous en pouvons faire. Ah! nos prêtres européens, et ceux qui militent par delà l'Océan, n'ont rien à craindre pour la religion, soit fabuleuse, soit révélée. L'action de grâces au Créateur s'exhalera toujours du cœur de l'homme de bien à chaque réveil de la nature et à celui de sa conscience.



S

Santé. — Qui la ménage trop n'en jouit point; qui en abuse n'en jouira pas long-tems. Bonne ou mauvaise, robuste ou délicate, il faut la prendre telle que la nature nous la donne, et seulement ne pas travailler, comme trop souvent il arrive, à détruire l'ouvrage de la nature. Parmi les biens que l'on n'a pas eu la peine d'acquérir, et dont on ne sent le prix qu'après leur perte, la santé tient le premier rang. C'est donc chose très-heureuse qu'une de ces altérations de santé qui, la veille d'une partie de chasse, d'un voyage d'agrément, ou des fêtes d'un mariage, viennent avertir la jeunesse qu'elle doit tribut à la douleur. La douleur! *cette amie de l'homme*, disait un jeune observateur; cette précieuse

amie de l'homme, sans laquelle les enfans d'Esculape n'eussent jamais fait un pas dans l'art de combattre la mort. Une fois averti par la privation momentanée de l'usage de sa voix ou de son estomac, ou de l'un de ses organes, notre étourdi se tient en garde contre le rhume, ou l'indigestion, ou l'entorse. Si ces premières leçons ne suffisent pas, les secondes feront leur effet, et *la médecine de précaution* qui, à la fin, résulte de ces avertissemens, l'affranchit du besoin des drogues et bien certainement reculera le terme où elles deviennent inutiles.

Mais ce que l'on dit ici contre la médecine ne peut s'étendre aux médecins. Leur science sera en honneur, tant que l'humanité luttera contre tous les maux qui l'assiégent ; et cette science, fût-elle aussi conjecturale que le soutiennent des hommes athlétiques qui, pour huit jours de fièvre, épuisent une pharmacie, nous devons des hommages et la plus vive

reconnaissance à ceux qui consacrent leurs veilles aux progrès encore douteux de cette science vraiment divine, et aux études terribles ou repoussantes qu'exigent ses préliminaires. Chez les Anglais, le *physicien*, ou médecin, est, après l'avocat, l'homme le plus considéré. Mais ils disent, et avec raison, que si ce dernier leur est plus cher que l'autre, en ce que l'un défend l'honneur, tandis que le médecin ne peut sauver que la vie, le médecin, déjà plus intéressant par le véritable héroïsme du dévouement de sa jeunesse, et par la multitude de ses sacrifices en tout genre, élève ses fonctions à l'égal des plus hautes, quand son génie, d'accord avec son cœur, s'applique à découvrir, dans le jeu compliqué des affections morales, de nouvelles causes de nos douleurs physiques, et se rend maître de l'esprit et de l'ame pour opérer la guérison du corps. De tels médecins, quand ils sont nos amis, tiennent effective-

ment dans leurs mains le dépôt de notre existence. Leur aspect seul au chevet du malade, précieux antidote de l'ennui, l'est encore du découragement. On espère, et l'on veut guérir, ne fût-ce que pour les voir, pour les entendre encore; pour ne pas démentir leur belle réputation. Mais ces médecins philosophes, moins jaloux de l'infaillibilité de leurs ordonnances que des progrès de la raison, diront à leurs malades de se traiter d'abord eux-mêmes, s'ils veulent assurer le succès du traitement. Cette jeune femme à qui des bains et l'usage de tous les calmans promettent le retour du sommeil, recouvrera-t-elle ce calme, recouvrera-t-elle le repos, si son imagination tourmentée entretient la chaleur du sang et la contraction des nerfs? Ce spéculateur, ce solliciteur, et ce plaideur surtout, tous trois si occupés, et si préoccupés, cesseront-ils d'avoir la fièvre tant que leur probité, et un amour d'eux-mêmes un peu mieux entendu,

ne seconderont pas l'effet du quinquina et de la petite centaurée? Et les auteurs! et les compositeurs! poètes, peintres, musiciens! peuple impatient, inquiet, irascible, quelle hygiène peut garantir la prolongation de leurs jours s'ils ne travaillent d'eux-mêmes à ménager ce trésor de la vie dont leurs talens doublent l'usage! Quant aux grands orateurs, aux magistrats et aux savans, des études sérieuses, et particulièrement celles de la nature, leur ont donné le mot d'une foule de guérisons. Ces continuels épurateurs du monde moral, ces sublimes *poursuivans* des secrets du monde physique, n'ont besoin, sauf les accidens ou la crise mortelle, que de causer avec leur médecin, pour r'apprendre de ce ce dernier ce qu'ils savent depuis long-tems. Quant aux malades vulgaires, seuls informés aussi des causes premières de toutes leurs maladies, soit d'ame, soit de corps, notre premier entretien avec un médecin appelé

soudainement, n'équivaut pas à moins qu'à une confession générale, et c'est souvent au médecin du *quartier*, au médecin que l'on n'a jamais vu, et qu'on ne reverra guère, que s'adressent ces confidences, prix légitime d'une longue amitié, et gage de la plus haute estime!..... Mais la douleur ne peut ni attendre, ni réfléchir, et c'est en quoi cette douleur est encore un bienfait, puisqu'elle court, sans examen, au remède qui peut l'apaiser.

Ce crédule Poinsinet, si facile à mystifier, a fait justice, dans sa charmante comédie, des colonels habiles *aux ouvrages d'aiguille*, et des médecins petits-maîtres. Mais si les colonels ne savent plus broder, quelques médecins, en revanche, et malgré l'exil de la perruque, ont conservé l'air important et certaines manières de cour qui ne vont bien qu'aux grands seigneurs. Les vrais médecins, plus sages que jamais, sont en même

tems bienfaisans et modestes. Si l'on savait de combien de traits admirables, dérobés aux journaux, comme aux actions de grâces particulières, se remplissent leurs momens, nuit et jour consacrés à des plaisirs si graves et à des études si sombres, la reconnaissance publique élèverait des autels à ces hommes doués de toutes facultés pour le bien, et qui gémissent encore de l'imperfection de leurs travaux sublimes, de leur esprit infatigable, de leurs vertus, mises à tant d'épreuves, et de leur humanité, intarissable, hélas!..... comme les pleurs de l'humanité!

❋

SACRIFICE. — S'il coûte peu, le bon sens défend d'en parler; s'il est pénible et généreux, la modestie ordonne de se taire. Mais toujours un grand prix est à côté du sacrifice: le définir, ce prix, ce serait l'amoindrir aux

yeux de l'imagination qui, parfois, lui prête des charmes, et ce serait répéter ce que nous avons dit.

❋

SAGESSE. — Après ses lois fondamentales, tant de devoirs différens et tant de caractères, aussi très-différens, la mettent à notre portée, que nous en sommes d'autant plus répréhensibles, quand nous nous refusons obstinément à être sages, au moins d'une manière conforme à nos intérêts les plus chers, c'est-à-dire notre santé et notre réputation, deux trésors qui, par tout pays, sont sous la main d'un homme *heureusement né.* Nous entendons par ces paroles une ame saine dans le corps le plus sain; et non ces sujets rachitiques qui, d'une main languissante et flétrie, écrivent des traités de morale auxquels personne ne croit, parce qu'ils n'y croient point

eux-mêmes : loin, toutefois, d'imaginer que leurs ouvrages ne puissent balancer leurs exemples ; plus loin encore de se persuader que personne osât leur faire allusion de l'épitaphe d'Avicenne : *Ci-gît qui passa la vie à enseigner la sagesse sans jamais l'avoir pratiquée.* Cette épitaphe, dernier apophtegme du vrai sage qui la fit graver sur sa tombe, peut être celle de tous les moralistes : ce qui ne doit décourager ni leur talent, ni leurs bonnes intentions. « Passe pour la bonne intention, nous répondait à ce sujet un des héros de Barcelone *; mais voici, poursuivit-il à ce sujet, ce qui m'arriva le jour de ma première visite au grand hospice où je professe. J'étais dans la deuxième cour, dans la cour de récréation. Je suivais des yeux, avec une attention avide, quoique un peu triste, la démarche, les mouvemens des aliénés *pai-*

* Le docteur Pariset, maintenant en Grèce.

sibles à qui tous les jours, et à cette heure, on permet la récréation. L'un d'eux, d'une taille élevée, affublé d'une longue robe retenue sur ses hanches par une vieille cordelière, et tenant dans ses mains le manche d'un balai au haut duquel il avait attaché une grosse touffe de plumes de coq, marchait à pas comptés, les yeux attachés sur sa touffe de plumes, et roulant dans ses mains le manche du balai, afin que ces plumes légères, se promenant dans l'air qui les agitait, y imprimassent à leur tour un mouvement plus rapide. Rien ne peut donner l'idée de la gravité de cet homme et de l'attention qu'il apportait à ce que son opération ne fût point interrompue. Je m'en approchai timidement. « Monsieur, lui dis-je, paraît bien occupé? — Très-occupé, monsieur. — Que fait monsieur? — *J'épure l'univers.* »

» Je ne pus m'empêcher, ajouta le doc-

teur poète (20), de comparer ce pauvre fou à quelques auteurs de morale. »

*

SOCIÉTÉ. — La vie entière de l'homme de bien n'est avec ses semblables qu'un échange de bonnes actions; et, dans la société, qu'un autre échange de procédés aimables. Ce besoin de société, le premier après ceux de l'existence, vient nous surprendre jusque dans la retraite où nous avions été chercher asile contre les chagrins de société; et ces petits chagrins, le plus ordinairement, ne se multiplient que par notre faute. La prétention qui froisse les amours-propres, l'envie qui naît des prétentions déçues, et la médisance qui se charge des commissions de l'envie, sont les trois grands fléaux de cette paix sociale, lien sacré des états, lien chéri des familles, et qui, dans les réunions les plus indifférentes,

porte un charme qui y retient et un attrait qui y rappelle (21). Si la solitude n'est mauvaise qu'aux méchans, elle n'est bonne qu'aux penseurs profonds, et le cercle de la pensée a besoin, pour s'étendre, non-seulement du centre lumineux, mais aussi, mais encore, de mille points comparatifs. A la suite des réclusions totales, marchent la vision et la monomanie; mais à la suite de l'extrême dissipation, viennent le vide de cœur et l'absence de toute pensée : facultés négatives de cette classe d'hommes dont heureusement le nombre diminue chaque jour; de ces insensés spirituels, ames des cercles et des fêtes; trompettes des petites renommées, mouches parasites de nos constitutions, et désespoir de leur famille dont ils dévoraient l'héritage. C'est dans l'intimité, dans la délicieuse et rare intimité que l'on se sauve également de toute exaltation contraire aux lois faciles de la société. Vainement viendrait-on nous dire que

cette société change avec la physionomie des siècles; avec les mœurs et les usages, modifiés, perfectionnés, altérés ou corrompus par les formes de gouvernement; il est dans le cœur de l'homme, comme dans la nature du climat sous lequel il habite, des influences incontestables. Le Français, toujours plus sociable, même qu'aucun des peuples contemporains de son origine et de ses latitudes, l'est maintenant de toute autre façon qu'il ne le fut, et ne le sera jamais. Autrefois, quand un laquais en grande livrée annonçait un *La Condamine*, chacun, au nom du voyageur, se promettait un plaisir vif, un plaisir extraordinaire; chacun prêtait l'oreille, l'écoutait en silence, le contemplait d'un air d'admiration, et, de retour chez soi, prenait des notes curieuses sur ses moindres récits. Le voyageur, ou le navigateur, ne devait pas être trop jeune. Majeur à vingt-cinq ans, marié à trente, ou non marié, ce ne pouvait être raisonnable-

ment que de trente-cinq à quarante ans qu'il devait entreprendre ces longues courses d'outre-mer, dont si rarement, hélas! on le voyait revenir! Aujourd'hui, des navigateurs, des dessinateurs, des historiens de vingt-deux ans se rencontrent journellement à Tortoni, ou à l'opéra bouffe; y font échange de *vues* tirées de l'Archipel, de la Haute-Egypte, ou du cap des Tempêtes; vont, le soir, réjouir le grand-père et les jeunes sœurs de ces grandes *narrations*, délices du *roi des mers* *; narrations qui déjà n'étonnent plus guère nos dames, et qui, peut-être, dans vingt ans leur paraîtront vulgaires et insipides. Il est possible que, dans vingt ans, le comble de la singularité, et le maintien du meilleur genre soit de n'avoir quitté Paris que pour le pélerinage de Surêne · l'intimité alors pourra redevenir ce qu'elle était en 1680.

* L'Anglais.

❋

SOLITUDE. — On a dit, il y a long-tems, que sans le tracas des affaires, et les riantes inutilités du grand monde, la solitude serait moins désirable... Eh! l'est-elle jamais pour celui qui cherche la fortune, la louange, les plaisirs plutôt que le bonheur? Ce goût de solitude, affiché çà et là par quelques génies avortés, par quelques femmes vaporeuses; cette soif de recueillement et de méditation; ce besoin de vivre en soi-même, n'est pas donné à tout le monde. Telle qui décrit dans une lettre charmante, et tel qui chante en vers harmonieux la paix, le doux loisir, les délices de la retraite, seraient bien surpris, bien confus, que personne ne vînt les y troubler. Nous connaissons un homme de goût, homme de salon si jamais il en fût, qui veut à toute force être homme de cabinet. Il sort; sa femme

se renferme pour échapper au babil circulaire d'une trentaine de *bonnes amies*, et pour ménager sa santé chancelante. Le mari revient. « T'es-tu soignée, ma chère? t'es-tu bien reposée? — Mais, oui; je souffre moins. — Ah! tant mieux... Il n'est venu personne? — Si, le comte de C***, la marquise de B***, M. et madame de T***; mais, sois tranquille, je ne les ai pas reçus. — Quoi! vous n'avez pas reçu M. et madame de T***? vous n'avez pas reçu le comte, la marquise? — Mais, si je les avais reçus, comment me serais-je reposée? — On se repose, Madame, et l'on reçoit les visites qui honorent. Nous aurons lundi cent personnes, et je vous demande en grâce de vous porter assez bien pour n'en pas déprier une seule. »

Ce même homme passe la vie à rejeter tous les plans raisonnables d'une retraite économique, et à méditer le projet de s'établir seul, tout seul, sur la crète de quelque mon-

tagne. On conviendra que la vanité, d'où naît la soif de l'extraordinaire, entre un peu plus dans ces inconséquences que le goût de la solitude, qui nous suit en tous lieux, qui nous charme loin du tumulte, et cependant ne nous rend étrangers ni à nos devoirs de famille, ni à certains plaisirs de société que l'on donne pour des devoirs.

Pour savoir si la solitude ne nous affligerait pas trop dans la vieillesse, il faut tâcher de se ressouvenir si on l'aimait dans l'enfance de l'âge. Si alors on l'aimait, et si on l'a aimée dans la jeunesse, on l'aimera davantage en vieillissant. Seulement tant que l'on est jeune, la solitude a cela de dangereux qu'elle vous remet tout de suite, et sans permission, en présence de l'*ennemi*. Avec des passions et la mémoire pauvre, la solitude n'est pas bonne; mais avec la raison, avec de beaux souvenirs, quel refuge contre l'ennui, et quel choix de société! La nôtre, supposons-le, se

compose, comme toujours, d'une foule de personnes recommandables que l'on ne va chercher, ou que l'on ne reçoit que pour se recommander soi-même à l'opinion publique. Dans cette multitude de commensaux de vos *soirées* se trouvent deux ou trois amis que l'on y voit rarement; se trouve aussi l'un de ces hommes modestes à qui il faut arracher le secret de leur mérite; ou bien encore une de ces femmes généreuses qui ne vous pardonneraient pas de divulguer celui de leurs bonnes actions : voilà le cercle que rassemble d'abord autour de vous une officieuse solitude; voilà pour les contemporains. Ensuite, un peu plus près du cœur, et tout à côté du bureau ou de la table sur lesquels reposent les livres qui vous mettent en rapport avec des morts illustres, s'élèvent quelques ombres chéries..... Elles reconnaissent vos conviés; c'est avec eux qu'elles voudraient vivre encore. Elles se fé-

licitent de votre préférence ; elles vous prodiguent les caresses, les doux suffrages, les avertissemens..... Pense-t-on que des heures, passées en telle compagnie, soient perdues pour l'instruction, soient même perdues pour la science du monde? Oui, si l'on ne fait consister cette science que dans l'à-propos du discours; non, si en effet elle consiste à s'y montrer naturel, indulgent, et à n'y jouer de personnage actif que pour le bien de la société.

Nous ne parlerons pas de ceux qui craignent la solitude : il faut respecter leur malheur.



SUCCÈS. — Il n'en est qu'un parfaitement honorable : c'est celui qu'on obtient sans autre assistance étrangère que le concours des circonstances, dont très-souvent, et sans

que l'on ait eu le tems d'y songer, l'allusion inattendue double, quadruple le succès, comme elle quadruple le mérite de l'œuvre. Et si, à ce premier succès, ordinairement obtenu dans le jeune âge, se joint une grandeur numérique de produits qui vous donne, outre le bonheur d'occuper et de satisfaire le public, la faculté, plus précieuse encore peut-être, de jeter dans ce fertile sillon de votre vie quelques germes d'un beau caractère, il est impossible d'imaginer à quel point cette seule influence agit sur un destin, le purifie, l'élève, le détermine. D'autres essais sont moins heureux; les succès contestés, les chutes, viennent consoler vos rivaux et paralyser votre zèle..... Que votre zèle se ranime, que vos rivaux pâlissent, ou prennent place entre vos amis (quelle gloire pour eux et pour vous!), et que vos amis les plus constans attendent sans inquiétude le fruit de vos demi-succès, et celui même de vos chutes. Une chute écla-

tante est une autre espèce de succès pour l'écrivain qui veut s'instruire. Il sait, s'il est écrivain dramatique, il sait, le lendemain d'une chute, ce qu'il faut augurer des succès de lecture, attendre des protestations, attendre aussi de son talent. L'excès même de la rigueur, ou du triomphe de la cabale..., à qui tant d'auteurs cabaleurs attribuent volontiers leurs chutes, permet au juge impartial d'accorder à l'auteur tombé telle ou telle marque d'attention ou d'estime, bien étouffée par les sifflets, mais recueillie, avidement recueillie par l'auteur en disgrâce, qui y trouve à la fois avertissement et reconfort. Tous les écrivains nous l'ont dit, et nos contemporains le redisent : l'émotion du dépit chez les hommes, et les larmes de désespoir chez les femmes, n'ont pas produit les moindres pages qu'ils aient léguées ou qu'ils légueront à la reconnaissance de leurs passionnés successeurs.

Si de l'enivrement d'un premier succès résulte pour un auteur, homme ou femme, la bouffissure et l'indolence; s'il se pavane en sa petite gloire et se repose sur ses lauriers, ses rivaux, s'il en a, peuvent se reposer aussi, et en toute sécurité : l'insensé n'ira jamais plus loin.

Qu'un jeune auteur, très-jeune, et mieux encore si c'est une femme, porte en société l'étonnement, la joie, les espérances, les illusions enchanteresses d'un succès, d'un premier succès, d'un grand succès de vogue; ses espérances, surtout! fondées sur tant d'hommages, et de suffrages, et de présages encourageans : « Eh bien! eh bien! comment donc ces auteurs arrangent-ils tout cela? disent entre elles quelques femmes à la mode; il joue *le naïf;* elle fait *la modeste;* et bientôt, si on les en croyait, ou si leur plume courait comme leur ambition, il n'y aurait de place que pour eux. » Mais si, plus réser-

vés, ou plus timides, il se retranchent dans le silence, ou dans la formule ordinaire de quelques humbles remercîmens : « Mais, voyons donc ! cet ouvrage est-il bien d'elle ? est-il bien de lui ? Elle parle peu, et assez mal ; il ne dit mot et ne fait point sa cour..... Est-ce comme cela qu'il faut être pour composer ?..... Cela console de n'être pas auteur. »

Soyez obscur, tout le monde vous laisse ; soyez *couru*, c'est à qui vous tourmente. Mais l'oubli, c'est la mort : mieux vaut encore la vie avec quelques tourmens.



SUPERSTITION. — Où sont les vieilles fileuses ? où sont les bonnes d'enfant ? où sont les dames de châteaux ?..... non point de ces dames de châteaux qui ne vont dans leurs châteaux que pour y jouer la comédie ; non pas de ces bonnes d'enfant qui ne promènent les

enfans que pour chercher des aventures ; et non pas même de ces vieilles fileuses qui ne racontent d'aventures que celles des jolies bonnes d'enfant ; mais de ces fileuses SAVANTES pour qui toutes les chroniques du Nord et du Midi ont déroulé leurs parchemins ; mais de ces bonnes vraiment *bonnes*, qui croient aux esprits sans que leur esprit soit trop faible pour repousser la tentation ; mais enfin de ces dames, *belles et nobles dames*, à qui nos romanciers, voire même nos romancières, doivent et devront tant de succès ! *La superstition*, a dit M. de Marchangy, *est la poésie des campagnes.* Pourquoi ne pas convenir qu'elle fut aussi, et très-long-tems, celle des villes ? qu'elle l'est bien encore un peu, et que de plus en plus, peut-être, cette poésie des superstitions reprendra son vieil empire sur les imaginations chastes, ne fût-ce que pour les délasser de l'absence des faits héroï-

ques *, de l'absence d'un parfait bonheur, et de l'absence encore de certaines vertus, auxquelles certains *escamoteurs* voudraient substituer, mais en vain, leurs petits intérêts, leurs calculs misérables, leurs sèches analyses, et tout le mince attirail de l'*exact*, si vétilleux et si embarrassant, quoique à peine visible, comparé aux imposantes masses, aux provisions surabondantes, et aux divisions multipliées du grand bagage poétique.

Cependant, laissons aux campagnes les honneurs à elles décernés par l'auteur de *Tristan* **. Les grottes, les lacs et les fontaines, séjour favori des fées et des lutins (22); les vieux arceaux, les cimetières, où se dessinent les fantômes, où se traînent les *loups-garous*; et enfin ces sombres ruines, ces forteresses souterraines peuplées de *revenans* ou

* Héroïque merveilleux.

** *Tristan le Voyageur*, par M. de Marchangy.

de faux monnoyeurs, retraites de physiciens soi-disant magiciens, ou d'habiles jongleurs enrichis par des tours plus amusans que dangereux ; l'*araignée*, fatale ou propice ; l'*hirondelle*, chère aux étables ; le *cricri*, gardien du foyer; le *lézard*, doux ami de l'homme; et la *chouette*, et le *coucou*, et l'insidieux *feu-follet*, et le *lamentin* des étangs..... Tout ce cortége, toutes ces dépendances de la poésie rustique et des traditions pastorales, constituent l'apanage des superstitions secondaires dont s'alimente la longueur des veillées, dont s'accompagne le mouvement du rouet. Mais les *enchanteurs* souverains, ces protecteurs des bons monarques, ces correcteurs des mauvaises fées ; mais leurs habitations élevées dans les airs, sur ces pics redoutés où les débris de ces habitations, moins fantastiques que la puissance des maîtres, réveillent encore la terreur attachée à leur

souvenir ; mais ces épées, ouvrage de leur art, présent de leur magnificence, ces chevaleresques épées dont le tranchant, que n'arrêtaient même pas les ossemens de la terre, coupait comme herbe tendre le fer dont s'entouraient les ossemens humains (23) ; et ces *charmes !*..... ces charmes à l'usage des princesses ; ces *talismans*, vainqueurs du *vainqueur des Saxons* (24), et de tant d'autres *preux*, de tant d'autres *invincibles* s'ils n'eussent aimé, ou plutôt, invincibles parce qu'ils ont aimé ; cette épopée de la superstition, cette *chambre haute* de la sorcellerie appartiennent de droit aux grandes villes, séjour des poètes guerriers, des princesses *magiciennes* et des princes troubadours. Il serait cruel d'imaginer que dans ce partage de superstition, la science, ou, qui pis est, la conscience des historiens n'eût point doté les femmes d'une manière conforme à la douceur

de leurs penchans. Un auteur vénérable * a, dit-on, consacré un chapitre de son histoire d'Edouard Ier à démontrer que les rois d'Angleterre descendaient *du diable* par les femmes. Eh! juste ciel! qu'avaient fait les reines d'Angleterre pour s'attirer l'épouvantable honneur de cette terrible origine? Ne serait-il point permis de penser qu'un mouvement d'humeur tant soit peu personnel aurait poussé le généalogiste? qu'une de ces malheureuses reines aurait sévi ou fait sévir contre un des siens, contre lui-même? Cette recher-

* Browmaker. Il assure que Godefroy Plantagenet, souche des rois de cette race, avait épousé un *démon*. Mais si le généalogiste avait le goût de l'allégorie, il s'ensuivrait que le démon n'aurait été qu'une méchante femme : malheur vulgaire, et qui ne suffit pas pour vouer à la perdition toute une dynastie de beautés.

Selon des auteurs plus polis, des anges demi-déchus auraient épousé des mortelles....... Voilà de ces superstitions contre lesquelles une femme ne protestera jamais, pas même la veuve de lord Byron.

che, ou toute autre semblable, ne serait pas sans intéret pour l'intégrité de l'histoire. Des commentateurs généreux ont déjà rendu ce service aux générations abusées, et sans doute qu'en ce moment leurs courageux imitateurs se tiennent prêts à l'immense travail que leur préparent en toutes les langues nos mémoires contemporains.

Devant ce simple raisonnement, que de superstitions tombent! et, de la foule de celles qui s'y dérobent, si l'humanité retranche les superstitions nuisibles, combien d'autres vont tomber encore! Adieu l'empire de *Satan*, du moins sur les ames paisibles; adieu les spectres, les lamies!.... Adieu surtout, adieu les pactes infernaux!... Mais les riantes superstitions; mais les visions consolantes; mais ces rapports avec le ciel qui nous séparent, même vivans, de tous les ennuis de la terre; ô piété!... raison!... ne nous les arrachez pas!

La piété repousse avec effroi toute supers-

tition dont l'esprit de discorde, de quelque nature qu'il fût, alimenterait ses fureurs, et la raison s'indigne des superstitions simulées dont quelques milliers d'imposteurs n'ont cessé de se faire un moyen d'existence, quand ils n'en n'ont pas fait une arme de destruction.

Les femmes du peuple sont conjurées de retirer leur confiance aux misérables cabalistes qui, de signes inventés pour calmer la folie *, construisent le sot édifice qui rendrait la leur incurable.

Les jeunes filles sont averties qu'il est dans le choix des couleurs adoptées par l'objet qu'on aime, dans le plaisir de répéter la douce chanson qu'il répète, dans celui de parcourir la promenade qu'il fréquente, d'y respirer l'air qu'il respire, et d'y laisser la trace du parfum qu'il préfère, de véritables *charmes*, de véritables *philtres*, dont il faut

* Les cartes.

se défendre quand l'espérance n'est point à côté du penchant.

Mais quel mal, quand on aime avec permission d'aimer, ou même sans le concours des pensées amoureuses, quel mal de croire que la rencontre de deux colombes porte bonheur aux nouveaux mariés? que les anneaux de *Chaume-Chaude* * aient servi, au dire des habitans, à attacher des barques dans le tems du déluge? que le *pays des ténèbres*, situé au nord de l'Asie, ait pu être, selon les géographes arabes et quelques écrivains du quinzième siècle, peuplé d'hommes *acéphales*, c'est-à-dire privés de têtes? L'image de la bonne union en communiquera toujours le sage et doux désir; les souvenirs du châtiment qui a renouvelé la face du globe, seront toujours imposans, instructifs; et, quant au

* Grandes pierres pirytes, de forme annulaire, qu'on voit sur le sommet des Alpes : montagne du nom des anneaux.

pays des ténèbres, il n'est besoin de recourir aux géographes du quinzième siècle pour le retrouver sous tel méridien où la lumière inonde la contrée.

Qui pourrait mettre au rang des superstitions ces pressentimens impérieux, soudains : ces avis du génie de l'ame, qui vous instruisent du malheur qui vous frappe (25), ou vous annoncent un bonheur imprévu ; et cela par des signes toujours nouveaux, toujours simples, et, d'autant plus extraordinaires, qu'on ne les trouve dans aucun livre de nécromancie, et qu'aucune distance ne les empêche de se manifester à nos sens ? Les médecins expliquent le mécanisme des rêves par celui de quelques-unes des opérations de l'estomac... Mais, entre les rêves du cœur et les rêves de l'estomac, n'y a-t-il donc pas la même différence qu'entre un poëme épique et une recette médicale ? On rêve moins dans la vieillesse ; dans la vieillesse, aussi, on est moins

souvent assailli de ces prévisions secrètes qui confondent notre raison : c'est un bienfait de la nature ; elle mesure tout à nos forces. Subissons des lois immuables ; mais ne nous croyons pas plus forts parce que nous sommes moins agités, ni beaucoup plus raisonnables, parce que la science nous rend compte de telles impressions surnaturelles que l'esprit de l'homme regrette encore plus clairement qu'il ne parvient à se les expliquer.

❋

SUSCEPTIBILITÉ et SENSIBILITÉ. — Un homme froid sera susceptible, parce que, mieux que tout autre, il calcule ce qui lui est dû. Un homme vif sera plus sensible ; mais l'un, pas plus que l'autre, ne saura se défendre d'un amour-propre en peine de ses droits. *L'excès de sensibilité n'est bien souvent en nous qu'une jactance ; et si l'on se*

consultait bien, on trouverait souvent qu'on est moins malheureux qu'on ne se flatte de l'être *.

Flattés de l'être ou non, appliquons-nous à diminuer encore le petit *avoir* de malheur, dont peut-être faisons-nous parfois trop d'étalage. Une sensibilité réelle doit travailler sur elle-même pour dompter les boutades de la susceptibilité. Du moment où celle-ci se croit la plus sensible, elle en est si décontenancée, cet avantage est si nouveau pour elle, qu'elle ne sait qu'en faire, et quitte bientôt la partie; on l'intriguera bien davantage si l'on ne remarque pas plus son absence que ses querelles. On reconnaît la susceptibilité à son désir d'occuper ses amis, et la sensibilité, au besoin de s'en occuper.

Des hommes, des femmes au dessus de leur état, portent dans le monde et dans l'in-

* Marmontel.

timité les menues exigences d'une susceptibilité involontaire. Il est très-difficile de ne pas les offenser; trop de prévenance les embarrasse ; peu de prévenance les humilie ; c'est le malheur des situations équivoques : le jour qui les en voit changer doit être le plus beau de leur vie.



T

Talent. — S'il se décèle dès l'enfance, il tiendra de l'esprit moins que du caractère. Un très-grand talent dans un genre admet la culture de plusieurs autres, et même leur supériorité *. L'esprit, surtout le bel esprit, est souvent gauche, niais et dupe; le talent, jamais. Le talent supérieur ne va point sans le génie, et le génie se manifeste dans le plus petit détail de la plus simple exécution : car en imitant, il invente. Mais la nature, qui se plaît en toutes choses à maintenir l'équilibre de ses dons, accorde ordinairement la per-

* Feu Girodet était bon littérateur; Chérubini dessinait d'une manière charmante; Gardel, le fameux chorégraphe, est aussi musicien habile, etc., etc.

fection d'exécution à qui n'invente point, ou n'invente qu'avec peine, et la refuse à qui produit beaucoup. Mais que de ressources gracieuses et utiles dans la culture d'un talent qui nous occupe, nous charme, nous captive, et en même tems pourvoit aux besoins, aux désirs de ceux qui nous sont chers! Si les métiers donnent du pain, les arts donnent de l'aisance; et le talent, le vrai talent dans les métiers comme dans les arts, procure cette satisfaction.

Un grand écueil à éviter pour les esprits *malheureusement* doués d'intelligence trop étendue, c'est l'ambition d'essayer de tout. Dans l'étude des arts comme dans le travail du cœur, un attachement nuit à l'autre. Faisons un choix d'abord, et parcourons ensuite, mais légèrement, quoique avec ordre, le cercle des connaissances qui peuvent concourir à fortifier et à pousser le plus loin possible les progrès de l'art favori. On n'est pas toujours

maître de ce choix; on n'est pas toujours maître de l'emploi si décisif des premières années de la jeunesse!... Mais, dans ce cas, sachons attendre; le jour de l'indépendance luira enfin sur notre volonté; et de l'usage que nous ferons de cette volonté pour regagner le tems perdu, dépendront à la fois et notre renommée présente et l'honneur de notre mémoire.

Des personnes qui pensent et qui écrivent également bien, ont avancé que la musique est un art plus prétentieux, plus immodeste que la peinture; et que, par conséquent, nos filles courent moins de risques à dessiner dans le silence du cabinet, qu'à aller chercher dans le monde des succès de *concerts*, qui passent avec la beauté, et ne sont tolérables qu'aidés de son prestige. Nous accordons ce dernier point; mais nous ne l'accordons qu'aux amateurs, et encore aux amateurs faibles. Un talent vrai ne vieillit point, et se doit, tant que

les forces le permettent, au délassement de celui qui le possède, comme aux plaisirs de sa famille, heureuse d'en jouir et fière de l'avoir vu naître. Si la musique n'était le plus innocent des arts, Dieu l'aurait-il choisi pour la récréation des anges? Elle parle aux sens, il est vrai; mais quand les sens sont déréglés, il n'est pas besoin de musique pour les égarer davantage. Il faut qu'une imagination de seize ans soit terriblement éclairée, pour mettre sous un air tendre des paroles séductrices, et, comme nous l'avons dit quelque part : « Le danger de la musique est tout entier dans l'imagination de celui qui l'écoute. » Il n'en est pas de même de la peinture. Chargée de reproduire aux yeux tous les objets, ou réels ou fantastiques, son étude, hérissée d'écueils pour l'innocence, entraîne à la fois plus de frais, plus de dangers et une plus grande perte de tems..., à moins que l'élève ne se borne à copier les fleurs, les plantes, le paysage, les groupes d'hommes

ou d'animaux. Quant aux portraits, même les portraits de famille, ils doivent lui être interdits : quelle mère prévoyante pourrait autoriser la familiarité inséparable d'une longue séance, ou de plusieurs séances, entre sa fille, âgée de dix-huit ans, et le joli cousin de vingt-deux à vingt-quatre?

On peut veiller sur le choix des livres, et diriger le cours et la progression des lectures. Ainsi, une jeune personne peut avoir lu beaucoup, s'être enrichie d'une instruction sans tache, et posséder le talent d'écrire, non-seulement avec pureté, mais encore avec élégance, sans qu'il en ait rien coûté ni à ses mœurs, ni à son repos. Mais ce dernier trésor lui sera plutôt enlevé, si le goût des vers s'est mêlé à ses études morales et historiques. Le poëte le plus irréprochable (on excepte les sujets sacrés) n'imprimera point dix pages exemptes de pensers d'amour; et de ses dix pages, la seule qu'on n'aurait pas dû lire, ou

sur laquelle il eût été plus sage de passer sans attention, est précisément celle que l'on relit dix fois. C'est aux bonnes institutrices, ces suppléantes des bonnes mères, à prévoir ces dangers, plus imminens..., doit-on le dire! chez les poètes de notre sexe que chez les traducteurs ou les imitateurs des vieux élégiaques. En général, les femmes poètes, avec des pinceaux moins hardis, mais tout aussi brûlans, parlent plus directement à l'imagination des femmes. Celles-ci, tremblantes pour elles-mêmes, prennent un intérêt si tendre à ces *infortunées*, toujours pressées de *révéler leur cœur* à leurs contemporains! Elles pleurent de si bonne foi sur des fautes, palliées à l'aide de la rime, et sur des infortunes trop souvent méritées! Il est bien rare qu'une femme, très-occupée d'inscrire *au temple de mémoire* le souvenir de ses attachemens, n'en élague avec complaisance les accessoires à la charge de sa raison, et n'amplifie de même

les torts de son ingrat et ceux d'une rivale. On ne cite encore de nos jours que deux femmes qui, l'une dans sa prose sévère, et l'autre en ses vers enchanteurs *, aient oublié de parler d'elles, ou n'en aient parlé qu'avec les précautions d'une modestie aussi réelle que leurs talens : de tels auteurs sont sûrs d'être relus, et d'occuper une première place dans la bibliothèque de nos jeunes recluses.

Une foule de petits talens, gracieux, enfantins comme le sexe qu'ils occupent, produisent cette multitude de chefs-d'œuvre en miniature qui nourrissent la moitié de la population. Des femmes, d'ailleurs distinguées par d'étonnantes facultés intellectuelles, n'ont pas dédaigné la culture de ces travaux inférieurs; elles en ont fait leur délassement, et ont ainsi prouvé d'une manière péremptoire

* Madame de Maussion et madame Tastu.

que les plus beaux succès littéraires, ou autres n'excluent pas l'esprit d'industrie, compagne de la piété qui en reçoit tant de secours : madame la comtesse de Genlis doit être nommée en tête de ces femmes universelles, et dignes de tous les hommages par leur activité généreuse, constante; par leurs grâces et leurs lumières, par leur adresse et leurs talens.



TRAVAIL. — Quand on peut se livrer au travail qu'on aime, le travail est un plaisir vif; mais quand, de préférence, on aime un genre de travail, et que tous les obstacles se réunissent pour vous empêcher de le suivre, ce simple désir du travail devient passion tourmentante, supplice de tous les instans, et contrainte bien plus insupportable que celle de se consacrer à un travail qui ne plaît pas : car, en ce dernier cas, tout n'est pas perte, puisque, d'une

étude insipide ou d'un exercice grossier, il reste toujours quelque chose pour la santé ou pour l'esprit. Que la contrariété ou l'interruption vienne des objets extérieurs, c'est un ennui prévu, et que l'on peut esquiver au moyen de quelques précautions d'usage. Mais quand cette contrariété, quand ces interruptions journalières ressortent, pour ainsi dire, du fond de l'existence, et font, en quelque sorte, partie des obligations les plus chères et des devoirs les plus sacrés, il est difficile de prévoir où s'arrêteront les obstacles, et quel tems ils accorderont au vœu du penchant contredit et d'une renommée en souffrance. Des pensées étrangères se jettent continuellement à la traverse des vôtres; des cœurs peu ingénieux ne sentent rien du mal qu'ils font, parce que votre cœur, plus attentif, s'applique à leur épargner les soucis dont ils vous accablent... Eh bien! continuez de prendre à vôtre charge ces soucis renaissans, ces soucis importuns;

qu'un peu de gaîté, qu'un surcroît de bonté en allége le fardeau; considérez le travail interrompu comme la récréation de votre asservissement; étudiez au *vol*, à la dérobée, à toute heure... à toute heure de nuit et de jour. Mais néanmoins évitons la fatigue; que l'effort, en quelque genre que ce soit, ne se fasse jamais sentir; et que jamais, dans notre double tâche de soins *terrestres* et d'aperçus élevés, l'impatience qui n'entend à rien, et l'humeur qui gâte tout, ne viennent doubler notre peine. Si le travail obligé nous excède, songeons au bien qui en résulte pour l'ordre général auquel nous sommes soumis. Quant à l'étude favorite, elle trouvera toujours sa place; et les entraves qu'on lui oppose seront indubitablement la cause naturelle d'un essor plus hardi, et le présage d'une gloire plus solide.

❋

TITRES. — Depuis que les anciens titres ont repris leur éclat, et que les nouveaux s'enracinent dans les feuilles de notre histoire, c'est à qui veut en avoir un. Des sacrifices très-bourgeois favorisent, dit-on, cet amour de noblesse... Quelle folie! et que peuvent y gagner les demi-nobles de tous les tems?... que d'être observés de plus près, et, peu à peu, élagués par l'opinion du rang qu'ils occupaient mal, ou qu'ils n'auraient jamais dû occuper.



U

Utilité. — C'est le but de la vie. Aucun de nous ne reçut l'inappréciable bienfait de cette vie pour se soustraire aux obligations qu'elle impose. Celui même qui prétend, et avec le plus de droits, à l'inutilité absolue, n'est pas encore aussi complètement inutile qu'il aurait lieu de l'espérer. On travaille pour ses besoins; on travaille pour ses plaisirs; il faut qu'il paie ce que l'on fait pour lui, et cette contrainte l'arrache à l'étrange résolution de s'occuper de ses semblables. Sa vie, en cela seul, est un bien pour plusieurs; elle n'est un mal que pour lui. Il n'aime rien, le malheureux! Pour lui point de patrie, pour lui point de famille; pour lui point d'extases ni de larmes; point de ces joies subites et

profondes qui saisissent, pénètrent, transportent le cœur capable d'affections tendres, d'impressions admiratives et de séntimens généreux. Il vécut triste; il mourra triste...; mais il était encore moins inutile que d'autres, beaucoup plus gais, surtout plus agités, qui se donnent une peine infinie pour être utiles à leur manière, sans jamais parvenir à dissuader personne de l'inutilité active et permanente qui consume tous leurs instans.

A côté d'eux, un honnête homme, qui se croit inutile parce qu'il a peu de bien et qu'il n'a point d'état, ne cesse, par sa bonté, par ses talens discrets, par une philosophie toute de sentiment, d'attirer, d'attacher, d'éclairer ses semblables. Il a vécu paisible, il mourra honoré; et ses enfans, et ses petits-enfans, héritiers des vertus faciles où ils puisèrent à la fois plaisirs, devoirs, travaux et récompense, proclameront l'utilité d'une existence modeste et pure, à laquelle il n'aura manqué,

pour influencer tout un siècle, que d'avoir pris sa source de plus haut... ; mais la source, placée plus haut, se fût-elle conservée aussi pure ?

L'utilité, champ spacieux, arène immense, route à perte de vue, où toutes les conceptions et toutes les intelligences viennent concourir ensemble au bonheur de l'humanité ! L'utilité, ce titre de noblesse, également revendiqué par l'enfant des montagnes, qui, en hiver, vient éclaircir les cheminées de nos palais, et par les conseils augustes tenus en ces mêmes palais pour garantir d'une autre espèce d'incendie les ames, les têtes échauffées ; l'utilité, unie aux besoins naturels, unie encore aux besoins de convention ; fille du luxe comme du nécessaire, nourrice du pauvre et maîtresse du riche, est l'argument contre lequel doit plus que jamais se briser l'apologie du suicide, dénouement sinistre et honteux du drame joué seul à seul dans le

cachot de l'égoïsme ou la fange de la paresse. « Que le dénouement soit bon, a dit Plu-» tarque, le reste importe peu. » Mais pour mériter cet honneur, pour atteindre le bon dénouement, il faut aimer, travailler, croire au bien... Ah! quand on songe qu'il n'est pas sur cette terre un reptile, un insecte, un atome inutile, peut-on ne pas s'estimer trop heureux d'y passer pour y prendre part aux grandes moissons précédentes, pour la féconder de nouveau, pour y adorer son auteur, et pour y laisser des souvenirs où puissent à leur tour se complaire ceux qui devront y passer après nous?



V

Valeur. — Quel cœur français ne palpite à ce mot! Valeur française! mot d'ordre général et cri de ralliement contre tout ennemi qui nourrirait quelque espérance de mettre à profit nos débats. Des débats!... des discussions, des oppositions d'opinions ou d'intérêt. Si la France était en péril et si le *Roi français* requérait le secours de ses compatriotes, ah! qu'ils cessent, ceux qui ne vivent que de troubles, ah, qu'ils cessent de le penser! Gloire!... gloire constante à nos légions fidèles! Gloire aux fils de Robert-le-Fort! Valeur française, veille sur nos destins!... te charger, comme toujours, de l'honneur national, c'est affermir le sceptre aux

mains d'un roi chéri, c'est garantir nos libertés publiques, c'est *régler* avec l'étranger.

Le spadassin robuste, cité, célèbre *à la salle d'armes*, et bien sûr d'étendre à ses pieds le bouillant adversaire qui vient de lui donner un soufflet, ne se hâtera, s'il peut y penser, ni de mériter le soufflet, ni de raconter sa victoire : les victoires de ce genre prouvent encore moins la valeur que le soufflet reçu ne prouve la considération.



VERTU. — *Voyez* BONTÉ ; *voyez* PATIENCE ; *voyez* SOUFFRANCE ; *voyez* tout ce qui, dans la vie, avec un aspect alarmant, laisse une trace glorieuse. Vertu !... comment la définir ?

Elle chérit ses maux, savoure ses douleurs,
Et le rire du vice est moins doux que ses pleurs !..

Mais que la jeunesse attristée n'en reste

pas sur cette assurance d'un bonheur purement négatif. Si la vertu goûte en ses sacrifices une volupté toute céleste, les délices attachées à l'accomplissement des désirs qu'elle approuve surpassent les forces humaines...., lorsqu'à nos plaisirs les plus vifs ne se joint pas quelque mal-aise, et au bonheur le plus certain la crainte de le voir cesser.

Quant aux moqueries indécentes de quelques hommes vicieux sur l'inutilité prétendue des sacrifices à l'honneur; on est bien tenté de répondre avec un digne et charmant écrivain : *Eh! qui a donné à ces misérables le droit de dire que la vertu soit malheureuse* *?

Tout écrivain, en effet, n'est pas digne de s'exprimer avec cette chaleur, et bien parler de la vertu ne suffit même pas pour avoir droit d'en parler... Cette réflexion motivera la briè-

* M. de Maistre.

veté d'un article qui, par la grandeur du sujet, devait être le plus long de tous.

*

VÉRITÉ et **VANITÉ**. — Guerre à mort!... Oh, sans doute, guerre à mort entre ces deux puissances, si, dans le plus terrible état de guerre, il n'y avait jour des deux côtés à quelques paroles de paix. Le malheur de la vanité est de ne voir la vérité que dans le mensonge qui la flatte ; et peut-être que la vérité, moins rude avec la vanité, obtiendrait de cette dernière des concessions avantageuses pour toutes deux. Qui ne conviendra que la vérité polie trouve peu de vanités sourdes ? Et si la seule politesse donne accès à la vérité chez les belles, chez les auteurs, chez les princes et chez les grands, qu'est-ce quand l'amitié, l'estime, une bienveillance éclairée se chargent de la produire et d'accréditer ses

conseils près de tels hommes spirituels et vains; mais qui ne sont vains à l'excès, et par conséquent moins spirituels, que lorsqu'un zèle mal entendu, ou, qui pis est, mal intentionné, vient les heurter dans leurs projets ou les blesser dans leurs prétentions?

Tout ami de la vérité doit donc, s'il l'aime, pour le bien qu'elle peut faire, user d'autant de précautions pour approcher de nous son flambeau que pour éteindre, une par une, ces bluettes de vanité que les passions de la jeunesse font voltiger autour de nous. Si la vanité est l'*orgueil du faible*, la vérité, qui est l'orgueil du fort, doit s'humilier devant elle-même et s'avouer que, puisqu'elle renferme en son sein, elle, source sacrée de tant de gloire!.. d'autres sources moins pures de discorde et de haine, elle doit, par respect pour ce noble empire qu'elle reçut de la civilisation, ne rejeter aucune des formes civilisées pour amener les faiblesses humaines

à recevoir avec reconnaissance des secours distribués avec ménagement.

❋

VOLONTÉ et DÉSIR. — Société et nature, penchant et loi écrite, guide et entraînement des mots ou des volumes.

Soumettre ses désirs au frein de sa volonté et faire, en même tems, que cette volonté ne prescrive rien que de juste, tel est le travail laborieux de l'homme épris de la vertu et quelquefois tourmenté par ses sens. Ces graves questions dépassent de beaucoup nos limites; d'autres que nous les ont approfondies; de plus habiles les abordent encore; une faible esquisse ne peut les contenir.



*

Zèle. — Prétexte de l'intrigue, de la ruse, de l'audace, voile dont s'enveloppent des vices attrayans et de fausses vertus; guide souvent aveugle de l'amour et de l'amitié..., excuse d'un écrivain pour les défauts de son ouvrage.



FIN DE LA SECONDE PARTIE.

NOTES

DE LA SECONDE PARTIE.

---

(1) « Surtout depuis que de nouveaux miracles d'in-
» telligence ont créé de nouveaux moyens d'abréger
» toutes les études. »

D'abréger les études, et de s'en faire honneur en rendant aux organes de la parole, embarrassés par quelque infirmité physique, leur facilité ordinaire. Il est juste de signaler, parmi les jeunes gens sur qui la méthode de M. de Malebouche (méthode maintenant répandue dans le Haut-Languedoc comme dans la capitale) a opéré l'effet le plus rapide ; il est juste de signaler M. Charles Humblot, qui, en moins de trois semaines, est parvenu à surmonter l'obstacle du bégaiement qui arrêtait le cours de ses pensées, et portait sa triste contrainte sur une physionomie aussi douce que spirituelle. M. de Malebouche, à qui l'on demandait combien de *sujets*, hommes ou femmes, s'étaient, depuis trois ans, présentés à ses séances, répondit que, sur environ cinq cents malades, empressés de faire épreuve de sa recette, dix femmes seulement avaient eu besoin d'y recourir. Encore cette anecdote à l'appui du vieux préjugé... bien démenti, au surplus, par l'indiscrétion verbeuse de certains hommes.

(2) « Et Beaujon meurt d'ennui, peut-être de cha-

» grin, de n'avoir puajouter à une fortune colossale, » dont cependant il faisait bon usage. »

Nous fûmes admise, dans notre enfance, à un grand dîner chez Beaujon. C'était l'liver; on y avait froid; tous les détails intérieurs étaient confiés à des mains étrangères, et le maître de la maison nefaisait même pas les honneurs de sa table. Enfoui dans une bergère au coin du feu de son salon, il y dînait solitairement, et s'y endormit au moment où tout le monde y passait pou aller lui tenir compagnie. Avertis par le valet de chambre une douzaine d'hommes s'éclipsèrent; quelques autres, plus complaisans, passèrent avec les dames dans une galerie attenante où l'on avait dressé quelques tables de jeu. Les enfans s'ennuyaient, on leur avait interdit toute récréation bruyante... « Pauvre Monsieur! se disaient-ils en passant près de lui, sur la pointe du pied; pauvre Monsieur!... il est donc bien malade! » Oui, sans doute, il était malade, puisqu'il ne savait plus, malgré son opulence, son désir d'aquérir encore, ses dons multipliés et ses fondations, où trouver un plaisir nouveau, et un cœur pour le regretter.

(3) « Et ses vers déjà oubliés. »

Ceux qui ont connu M. de Rivarol s'étonneront peut-être de la sécheresse d'un arrêt échappé à la bonne foi un peu plus qu'à la prudence; et, s'il se trouve parmi eux quelques contemporains de l'autur et de ce moqueur si brillant, qui a bien voulu ne jamai s'exercer ni sur son compte, ni sur celui de personne de sa famille, ils s'en étonneront encore davantage. Mais il s'agissait ici d'un malheur trop commun chez de spirituels aventuriers, tels que l'auteur *du Chou* et *du Navet*, etc., etc. Du reste, son *Discours sur l'universalité de la langue française* est effectivement un chef-d'œuvre, et des personnes plus versées que nous dans les délicatesses et

les difficultés de la langue italienne, auraient rendu un juste hommage à différens morceaux de sa traduction du *Dante*, cités avec honneur dans la belle traduction du même ouvrage, par M. le chevalier Artaud.

(4) « De revoir celles de Grétry. »

Rien d'aussi modeste, en matière de *contrepoint*, que l'auteur de *Richard*, et de tant d'autres ouvrages que l'on revoit toujours avec plaisir. Méhul, son collègue, professeur au Conservatoire de musique, jouissait de son humilité. « Il est venu, nous disait-il; il est venu me prier, en cachette, de corriger pour lui les études préalables; quant aux partitions, *il s'en tire*. Quel dommage!... ah! quel dommage qu'un tel musicien ne sache pas faire la fugue! »

Il nous semble, en ce court parallèle, voir Grétry plus grand que Méhul.

(5) « Quelque cause plus touchante que celle de la » bonne santé, si recommandée par madame du Châ- » telet pour assurer le bonheur en amour. »

Par respect pour la mémoire d'une personne aimable et célèbre, nous passerons à d'autres notes extraites du même petit ouvrage par madame du Châtelet.

« Une des choses qui contribuent le plus au bonheur, c'est » de se contenter de son état, et de chercher plutôt à le » rendre heureux qu'à en changer. »

Madame de Souza a dit plus précisément dans *Adèle de Sénanges* : « Celui qui n'a pas l'ame assez forte pour se sou- » mettre à sa situation, ne sera jamais heureux, dans quelque » état qu'on le place. »

Très-bon, l'une et l'autre, pour une profession utile, décente ou honorable : mais pour celle qui ne l'est pas, en

changer est l'unique preuve de notre aptitude, et de nos droits à un état meilleur.

« On ne s'avoue pas toujours le désir vague de faire parler » de soi quand on ne sera plus; mais il est toujours au fond » de notre cœur. »

Eh! tant mieux! sans ce secours du souvenir du peu de bien que nous faisons, comment supporterions-nous le mal que l'on nous fait? et sans la crainte du souvenir du mal qu'il a envie de faire, quel frein retiendrait le méchant? Le bien, le mal que l'on dira de nous, après nous, voilà l'écueil de l'incrédulité! c'est le paradis et l'enfer palpables.

(6) « Celui qui fait les bonnes institutions, celui qui » fait les sœurs de Saint-Camille. »

Une jeune et belle personne, douée d'esprit et de talens, objet des complaisances d'un père estimable, éclairé, enthousiaste du beau, et d'une mère, la plus tendre et la plus vertueuse des mères, avait assisté, dans son enfance, aux récréations intérieures des dames d'un hospice, voisin de la demeure de ses parens. Admise, peu à peu, à l'inspection des salles, aux détails accessoires du traitement de quelques malades; frappée de l'air d'intérêt, d'empressement ou de confiance et de sérénité, empreints sur tous les visages; jalouse de la reconnaissance qu'inspiraient des soins touchans; plus jalouse de la mériter, et se persuadant enfin que nulle part elle ne trouverait un asile plus conforme à ses goûts affectueux, et plus sûr contre les passions dont elle redoutait l'empire, elle fit sécrètement des démarches, et en fit faire auprès de ses parens pour obtenir d'eux la permission de se renfermer dans l'hospice. Long-tems elle eut à combattre l'opposition, les pleurs de sa famille : sa vocation l'emporta. A dix-neuf ans, l'aimable Adèle R....., maîtresse de prendre le voile, put mêler chaque jour les sons de sa voix

fraîche et pure aux hymnes, aux cantiques de ses nouvelles sœurs; et depuis que sa santé s'oppose à des succès aussi religieux, aussi modestes que son innocente vie, Adèle R..., par ses travaux tout *maternels*, par sa douceur et son courage, prend une place distinguée entre ces femmes angéliques, qui n'ont de la maternité que les inquiétudes, que les soins rebutans, et n'en offre pas moins les plus parfaits modèles des grâces et des vertus, partage des bonnes mères.

(7) « Nous sommes riches en maturités précoces. »

Le tems est passé où les personnes avancées en âge pouvaient dire, et souvent répétaient que, de leur tems, tout était mieux. S'il est une marque sensible des étonnans progrès de la civilisation depuis trente ans, c'est l'orgueil très-sincère que tirent les vieillards des succès de la génération qui les a suivis, et de ceux que promet la génération actuelle. L'intelligence marche à pas de géant. Des enfans dépassent leurs maîtres, et des maîtres de vingt-cinq ans, très-dignes d'être *chefs d'école*, sacrifieraient à cette ambition les plus rares attributs de leur intelligence, si, heureusement pour eux comme pour nous, l'instinct du beau ne les avertissait qu'il est des beautés éternelles, qu'il est des règles immuables, et que le besoin du nouveau doit céder et cédera toujours à cet autre besoin de perfection dont l'homme de génie est en secret dévoré, et qui le porte à travers les innovations, les aberrations, et toutes les concurrences, à ne léguer à l'avenir que le choix du passé, que le choix du présent, que le meilleur de ce qui s'est fait, de ce qu'on fait et de ce qu'on fera. Avec cette conviction, nous n'avons rien à craindre : nos héritiers en sauront plus que nous.

(8) « Tout à vos ordres, répond le courageux Fla-
» mand. »

Méhul était de Givet, *Grétry* de Liége, et *Candeille* du

comté d'Estaires. Le moins célèbre des trois s'est distingué par plusieurs traits de dévouement d'une amitié héroïque. Tous les trois étaient courageux, et Méhul, particulièrement, joignait au courage *impromptu*, qui ne s'étonne d'aucun défi, la fermeté tranquille qui en éloigne le retour. Leur nation a fait ses preuves au tems des guerres de châteaux, sous Charles VII et Louis XIV.

(9) « Ces pierres parlantes. »

Cette expression, prise au réel, rappelle aux écoliers la statue de Memnon. Mais, outre les pierres *parlantes*, le *Dictionnaire des Hérésies* fait mention de pierres *dansantes* ou pierres *brûlantes*, qui ne le cèdent aux premières, ni pour l'antiquité, ni pour le merveilleux,

Telles que,

La pierre *calcite*, ou pierre d'Aristote, toujours enflammée, et qui donne naissance à une infinité d'insectes ailés;

La pierre *astérius*, tombée du ciel, disent les Thraces, et qui brille la nuit comme une étoile;

Et la pierre *egnatia*, à laquelle les Salentins rendaient un culte, parce que cette pierre avait la propriété d'allumer le bois que l'on plaçait dessus.

Et cette pierre de nature contraire, cette vénérée *pierre du serment* (celle de Saint-Patrice, en Irlande) qui reste à sec devant celui qui atteste la vérité, et répand un torrent d'eau sur la tête de l'audacieux qui se parjure devant elle.

Et, pour en venir aux pierres dansantes, celles de *Merlin* qu'on voit encore en Angleterre, où l'on prétend qu'elles furent élevées par l'enchanteur de ce nom. Des chroniques du tems d'Henri II les nomment *la danse des géans*, sur le témoignage de gens de foi, qui disent les avoir vues danser en l'air et avec une grâce parfaite.

Et *la pierre des fées* (*tioule de las fadas*, en langue du pays), cette élégante pierre des fées que l'on voit à Pinola, à six lieues de Saint-Flour, et au sujet de laquelle on raconte ce qui suit:

« Les fées, qui gardaient leurs troupeaux dans cet endroit, » voulant se former un abri, l'une d'elles alla chercher cet » énorme rocher de granit, et le porta sur la pointe de sa » quenouille, sans ralentir le pas et *sans cesser de filer.* » On conviendra que, si cette pierre ne prend point place parmi les pierres dansantes, ce n'est pas faute de quelque légèreté.

Aucune de ces superstitions ne peut mener au crime, et quand, sur vingt-cinq millions d'hommes qui couvrent le sol de la France, cinq ou six cent mille croiraient encore que le *saphir* guérit de la fièvre; le *jaspe*, du flux de sang, et l'*améthiste*, de l'ivrognerie; que le *corail* préserve de la foudre, et, au besoin, peut faire fondre la bile; que l'*agathe chatoyante* préserve de la rage; que *la pierre pentarbe* met à l'abri du feu; que celle d'*upapa*, placée sur la poitrine d'une personne endormie, lui fait révéler ses secrets; que *la pierre galactite* fait perdre la mémoire, et que celle d'*yène*, appliquée sur la langue, nous communique le don de prophétie, on ne voit point ce que tout cela aurait de bien dangereux pour la philosophie ni pour la religion; peut-être même que l'une et l'autre perdraient peu à s'entendre pour tolérer dans le bas peuple, et surtout chez le villageois, ces croyances superstitieuses. Les ouvriers *philosophes* sont, en général, d'assez mauvais ouvriers, et l'habitude d'approfondir quelques mystères ridicules accoutume l'ignorance à vouloir s'expliquer Dieu même, ce qui est le comble du malheur pour l'ignorant comme pour l'homme instruit.

(10) « Rien n'altère un bon naturel, et rien ne corrige un mauvais. »

« Le bonheur qui dépend de l'organisation est le plus cons-

» tant et le plus difficile à ébranler; il a besoin de peu d'ali-
» mens : c'est le plus beau présent de la nature. Le malheur
» qui vient de la même source est sans remède, si ce n'est
» quelques palliatifs fort incertains. »

La Mettrie, *Discours sur le Bonheur.*

Et plût à Dieu que le même écrivain eût toujours écrit et pensé avec la même clarté et la même justesse !

(11) « C'est la piété qui nous fait soutenir les pre-
» miers ennuis du mariage. »

Cette pensée contrarie l'opinion commune, et la contrarie avec raison. Toute la magie d'un premier amour n'empêchera pas que de légères oppositions de caractère n'excitent entre nouveaux mariés quelques querelles d'un instant. Si l'éducation parfaite n'intervient pour empêcher le retour de ces querelles enfantines, elles prendront bientôt un caractère plus grave, et ne cesseront d'étonner, d'inquiéter et de refroidir les contractans, jusqu'à ce qu'une étude plus suivie de leurs nouveaux devoirs et de leurs défauts naturels les ait disposés ou ramenés à cette indulgence réciproque, sans laquelle il n'est point de société durable, pas plus en mariage qu'en toute autre association.

(12) « Qu'un vigneron, un laboureur, peuvent tout
» aussi bien être saisis d'enthousiasme à la vue du so-
» leil couchant, et à celle des épis et des pampres
» dorés. »

Nous fûmes témoins, en Champagne, de la mort douloureuse d'une pauvre vigneronne, à qui, trop inutilement, nous avions prodigué nos soins ; elle était tombée dans le feu, et mourut des suites de ses affreuses brûlures. Toute résignée à son martyre, une seule pensée le lui rendait insupportable.

« Mon Dieu! demandait-elle à chaque instant, qui est-ce qui cultivera mon *coupon* après moi? qui est-ce qui aimera, comme moi, cette belle vigne?» Et vingt fois, effectivement, nous avions trouvé la mère *Hélène* en contemplation devant son ouvrage. Outre *les trois façons* de rigueur, elle passait et repassait continuellement dans sa vigne pour en chasser le *grisbouri* (petit scarabée destructeur du raisin), et pour en extirper les rejetons parasites. Il n'était pas un voyageur, passant au pied du *coteau de la Roche*, qui ne remarquât, entre tous ses coupons, un plus propre, plus régulier, plus vert, plus florissant : c'était celui de la mère Hélène.

(13) « Comme un sixième sens par lequel nous » communiquons, même avec les peuples sauvages. »

L'histoire générale des naufrages, celle des prisonniers de guerre dans le Nouveau-Monde, et celle des voyageurs capturés par des brigands, fourmillent d'anecdotes en l'honneur de la musique. Cette langue universelle se fait comprendre au cœur, mieux et plus vite qu'aucun signe équivalent de la parole. Des malheureux, condamnés par le sort à voir *dépecer*, dévorer sous leurs yeux les compagnons de leur naufrage, ont dû la vie, et ensuite le commandement d'une peuplade féroce, à ce pouvoir surnaturel des sons tirés d'un instrument dont ils avaient eu le courage d'accompagner leur chanson de mort. Vachon, violon fameux, contemporain de l'abbé d'Audimont, de Gossec et de Monsigny, a consigné, dans le *Dictionnaire des Artistes*, une aventure de ce genre. Il faisait voir à ses jeunes confrères les nombreuses incisions à la faveur desquelles sa poitrine, ses bras et son corps s'étaient couverts de fleurs peintes; il regrettait la jeune femme sauvage, fille de l'*ancien* de la bourgade, dont l'amour passionné pour la musique avait mis sous la dépendance de l'Européen les bourreaux de ses compagnons. Un ouvrage reste à faire

sur ces substitutions probables de la musique à la parole ; mais ce n'est pas le *Vocabulaire des Oiseaux*, légèrement abordé par M. de Lacépède, traité à fond par un autre écrivain, et à nous demandé par une femme célèbre dont l'instruction si variée nous a donné d'autres vocabulaires. (Toujours madame DE GENLIS.)

(14) « Les compositions élégantes de leurs prédé» cesseurs, *Viotti* et *Kreutzer*. »

Rodolphe Kreutzer, connu par son magnifique talent sur le violon, par le succès de *Lodoïska*, de *Paul et Virginie*, d'*Aristippe*, de *la Mort d'Abel*, par une foule d'élèves brillans, et par *une Ecole* tout entière de quatuors et d'études diverses pour l'instrument qu'il a perfectionné, est encore un de ces hommes à qui le simple sentiment musical en avait plus appris que les méthodes. Il avait tout deviné en musique ; et, ce qui étonnera peut-être davantage ceux qui accordent difficilement de l'esprit aux artistes doués de modestie et de talent, c'est qu'en littérature il devinait aussi beaucoup de choses dont il s'abstenait de parler par discrétion ou crainte de nuire. Des mots heureux, une bonhomie charmante, le désir d'obliger, le besoin d'être utile, et une franchise aussi douce qu'éclairée, ont fait du commerce intime de Rodolphe Kreutzer une égale ressource pour l'infortune et l'amitié. De tels hommes peuvent cesser de vivre dans le tems; leur nom est doublement gravé dans la mémoire des hommes par leurs succès et leurs bonnes actions.

(15) « Le village le plus ignoré cache des hommes » intéressans. »

« Restez quelque tems, dit Jean-Jacques, dans une petite » ville où vous aurez cru d'abord ne trouver que des auto» mates ; non-seulement vous y verrez bientôt des gens beau-

» coup plus sensés que vos singes des grandes villes, mais » vous manquerez rarement d'y découvrir quelque homme » ingénieux qui vous surprendra par ses talens, par ses ou- » vrages, que vous surprendrez encore plus en les admirant, » et qui, vous montrant des prodiges de travail, de pa- » tience et d'industrie, croira ne vous montrer que des » choses communes à Paris : telle est la simplicité du vrai » génie ; il n'est ni intrigant ni actif ; il ignore le chemin des » honneurs et de la fortune, et ne songe point à le chercher ; » il ne se compare à personne : toutes ses ressources sont en » lui seul. Insensible aux outrages, et peu sensible aux louan- » ges, s'il se connaît, il ne s'assigne point sa place, et jouit de » lui-même sans s'apprécier. »

Lettre à M. D'ALEMBERT.

(16) « Le plus grand nombre à qui cet exemple » profite. »

Une paroissienne de Saint-Louis-d'Antin tâchait de s'excuser près de M. de la T*** (curé de cette paroisse, traducteur de *Vida*, homme de lettres par amour de sa religion, et passionné pour sa religion par amour de l'humanité); tâchait, dis-je, de s'excuser de son peu d'exactitude aux offices. « Je ne saurais, disait-elle, m'accoutumer à ces bruits, à ces dérangemens, à ces milliers de petits incidens qui interrompent la prière publique. Quand je veux prier Dieu pour qu'il m'entende, je me rends à l'église aux heures où je suis sûre de n'y rencontrer personne, ou de n'y rencontrer que des fidèles, assez *fidèles* pour moins tenir à l'observance qu'à la piété profonde, recueillie... — Paix, paix, répondit en souriant le digne M. de la T***, vous accorderez l'une et l'autre en allant à l'église deux fois au lieu d'une : solitairement pour vous et publiquement pour ceux qui se règlent sur vous. »

(17) « **Les plus éloquens défenseurs de la profes-**
» **sion théâtrale.** »

« Le plus sûr moyen de vaincre les passions est de les com-
» battre par la vanité : qu'on accorde des distinctions aux
» comédiennes sages, et ce sera, j'ose le prédire, l'ordre de
» l'état le plus sévère dans ses mœurs. »

Réponse de d'Alembert à la lettre de Jean-Jacques sur les spectacles.

Ce conseil a été suivi en Angleterre, et l'Angleterre compte néanmoins ses comédiennes licencieuses. Le préjugé, plus rigoureux en France, n'empêche pas que la bonne conduite n'attire à soi les distinctions; et quand nous n'aurions à citer que madame *Gardel* et madame *Albert-Gimm*, entre vingt autres également estimables, également considérées, l'encouragement de tels exemples ne devrait point abandonner les jeunes actrices françaises, qui changent d'état aussitôt qu'elles deviennent maîtresses de leur sort, ou qui s'attachent à leur état par des mariages assortis. En dépit de tous les obstacles, le bonheur peut se rencontrer dans les deux situations, et des personnes dont la modestie, dont les nouveaux devoirs se refuseraient à nos hommages, prouvent que les souvenirs de la profession théâtrale ne nuisent pas plus à leur repos, que ses exercices prolongés n'éloignent du cœur de leurs anciennes compagnes *la confiance religieuse* et *l'espérance qui la suit*..... Ici s'arrête notre plume : qu'une haute indulgence tolère ses efforts... timides et désintéressés !

Mais on peut joindre à ces réflexions ces autres réflexions de Marmontel, adressées à toutes personnes mécontentes de leur état.

« Il est possible que quelques ames de trempe vigoureuse,
» quelques esprits d'une étendue et d'une force extraordi-
» naire, se sentant nés pour les grandes choses, éprouvent

» le dégoût de certaines occupations, et le tourment d'une » activité qui cherche avec inquiétude des intérêts dignes de » la fixer. » Mais à cela je crois pouvoir répondre que très-peu d'hommes, à ce titre, ont le droit d'être malheureux; que le plus grand nombre de ceux que la fortune, à les entendre, a méconnus et déplacés, trouveraient des consolations dans la connaissance d'eux-mêmes, et trouveraient encore, dans les objets qu'ils dédaignent, des occupations mesurées au caractère de leurs talens; que la fortune est, à leur égard, assez, et bien plus qu'ils ne pensent, de concert avec la nature; qu'ils ne sont pas aussi dépaysés qu'ils ont le malheur de le croire; et que si leur ambition, plus mesurée, devient plus juste, tout sera pour eux de niveau.

(18) « La religion même prescrit de ne se rendre » qu'à la dernière extrémité. »

Et cette extrémité, c'est la mort, et seulement la mort. Nulle autre extrémité ne peut porter un homme de courage à céder sans appel à sa mauvaise fortune. N'y a-t-il point d'ailleurs, dans nos pertes comme dans nos victoires, la part de l'imagination? *Qu'est-ce qu'une bataille perdue? c'est la bataille que l'on croit avoir perdue. Tant que l'on peut se battre, rien n'est perdu entièrement.*

(De Maistre.)

(19) « L'empreinte du pied de notre roi. »

Il n'est pas un Français qui, de retour de Londres, après les jours de Waterloo, etc., et en posant le pied sur cette empreinte, ne se soit écrié hautement ou dans son cœur : « Il reste donc *chez lui*, le chef des Francs! grâce aux royales assistances!... Mais, plaise au ciel qu'à l'avenir, les seuls Français gouvernent et gardent l'héritage des dignes fils de saint Louis! »

(20) « Ajoutez le docteur poète. »

On sait qu'à plus de trente-cinq ans, le docteur Pariset, combattu par le goût des vers et les devoirs de son état, qui, jusqu'alors l'avait peu attaché, composa une assez belle tragédie d'*Electre*. Quelqu'un lui fit entendre qu'en la corrigeant avec soin, cette pièce pourrait être jouée une vingtaine de fois. « Eh bien! se demanda l'ami des affligés, quand j'aurai fait une tragédie passable, et qu'on l'aura jouée une vingtaine de fois, à quoi serai-je bon au monde? » Et sur cette seule réflexion, il jette au feu sa tragédie, et se livre exclusivement à la pratique d'un état qu'il honore par son caractère encore plus que par les talens accessoires dont, à l'exemple de ses plus illustres collègues, sa science s'est enrichie.

(21) « Et un attrait qui y rappelle. »

Une jolie maison, un peu enfumée, et meublée à l'antique, a vu, rue Neuve-des-Mathurins, se réunir, pendant quarante-cinq ans, et tous les mercredis à neuf heures du soir, quelques savans, quelques artistes, quelques femmes ou élégantes, ou spirituelles, autour d'une autre femme, jadis fort belle, fort peu lettrée, assez prétentieuse; mais si bonne, qu'il était impossible, en dépit de ses petits ridicules et de sa frayeur de vieillir, de ne pas lui porter un attachement sincère. Jamais madame de Ch..... ne permit que, dans son salon (d'où les cartes étaient bannies), qui que ce fût s'égayât aux dépens du commensal le moins aimable. Il arriva qu'un soir, une femme très-jeune se permit quelques mots piquans sur le compte d'un étranger morose et taciturne qui venait de sortir, précisément comme il était entré, sans avoir dit une parole, ni même donné aucun signe d'attention aux personnes qui l'environnaient. Et la jeune dame riait de ses propres plaisanteries, et l'on riait avec la jeune

dame. « A merveille, ma chère, dit la maîtresse de la maison ; mais si, tous tant que nous sommes ici de beaux rieurs, nous trouvons tant de choses à dire au sujet de quelqu'un qui n'a pas ouvert la bouche, que ne dira-t-on pas de vous quand vous serez sortie ? »

Ce ton de modération dans sa société, et la sûreté de son commerce, ramenaient chez la bonne madame de Ch..... ceux qu'éloignaient, de maisons plus fréquentées que la sienne, la fatigue d'entendre médire, et de médire de compagnie.

(22) « Les lacs et les fontaines, séjour favori des » fées et des lutins. »

Trilby !.... Trilby !..... quand rompra-t-il sa chaîne ?.....

La seule lecture de ce délicieux poëme en prose suffirait pour persuader que le romantique aimable est ce qu'il y a de plus aimable ; et quand on pense que ce petit chef-d'œuvre, échappé au délassement du biographe le plus laborieux, n'a été, de la part de son auteur, qu'un bonbon jeté aux enfans pour leur faire accepter des études solides, on ne peut s'empêcher de croire que Charles Nodier, nommément, ne soit classique de *toute arme*, et que la querelle engagée ne l'amuse encore davantage qu'elle n'occupe ses adeptes, trop heureux de lui ressembler en tout ce qui tient au pouvoir d'être, comme il lui plaît, régulier, éloquent, exact, passionné, utile ou gracieux.

(23) « Coupait comme herbe tendre le fer dont » s'entouraient les ossemens humains. »

Entre toutes les épées enchantées qui tiennent place si éminente dans les poëmes fabuleux et les romans de chevalerie, on ne peut oublier l'épée de *Tyrfing* ; la fameuse épée de Tyr-

fing, conquise par le vaillant Suafurlami, monarque scandinave. Elle était gardée par deux nains, dans une grotte profonde. Elle éblouissait *comme le soleil*, tuait un homme chaque fois qu'on la tirait du fourreau, et fendait aisément les rochers les plus durs ;

Et encore l'épée *Skoffnung ;* cette épée, qui rendait invincible celui qui la possédait, avait été enlevée du tombeau d'un roi norwégien : elle appartint long-tems à un pirate fameux.

(*N. B.* Si les sciences viennent du Nord, au dire du savant *Bailly*, quelques clartés douteuses viennent aussi du Nord... et ces deux notes en font foi.)

(24) « Ces talismans, *vainqueurs du vainqueur* des » Saxons. »

« Etant à Aix, dit Pétrarque, j'y ai vu le tombeau de » Charlemagne, monument respecté de toutes les nations, » et des barbares mêmes. On m'y raconta un fait dont le récit » n'est pas désagréable, et que les prêtres qui me le racon- » tèrent m'assurèrent avoir lu. Voici ce fait :

« Charles, étant devenu amoureux d'une certaine femme, la gloire qu'il aimait, les intérêts de ses états, tout ce qu'il avait de plus cher au monde fut sacrifié par le héros à sa maîtresse. Il oublia tout pour elle, il s'oublia lui-même ; mais elle mourut au bout de quelque tems. Entre tous les amis de l'empereur, il n'en était pas un qui ne fût charmé de cette mort. Lui seul en paraissait au désespoir. Rien ne pouvait le consoler, et, ce qu'il y avait de plus extraordinaire, c'est qu'il ne pouvait se résoudre à s'éloigner de l'objet de sa passion. Il embrassait sa maîtresse, toute morte qu'elle était, et même dans un état de corruption que personne ne pouvait soutenir. Cette passion excessive, ou plutôt furieuse, inspirait à toute la cour quelque chose de plus que l'étonnement.

L'archevêque de Cologne (Turpin, nom célèbre dans les chroniques du tems), très-saint prélat, très-attaché à Charlemagne, employa inutilement tout ce que la raison et la nature offrent de motifs de consolation. Charles, obstiné, était toujours dans les pleurs, et toujours embrassant le corps de sa maîtresse. Le bon prélat adressa ses prières à Dieu, qui lui révéla ce qui entretenait la passion désordonnée de l'empereur. L'archevêque s'approcha lui-même du corps, et lui ouvrit la bouche, y trouva une pierre enchâssée dans un anneau : c'était, dit-on, un talisman ; c'était *le charme* qui attachait le prince. L'amour de Charles disparut à l'instant ; sa maîtresse fut inhumée, et l'archevêque de Cologne, muni de ce même anneau, s'attira toute la tendresse du monarque, qui ne pouvait plus s'éloigner de lui. Instruit par son expérience, l'archevêque, qui craignit que ce fatal anneau ne passât en d'autres mains, le jeta dans un lac, près d'Aix-la-Chapelle. Le talisman ne perdit pas pour cela sa vertu. Charlemagne se prit d'un si violent amour pour le lac même où l'anneau avait été jeté, qu'il n'éprouvait de plaisir vif qu'à se promener sur ses bords. Pour ne pas s'en éloigner, l'empereur y fixa sa résidence, et voulut que le palais qui s'y éleva par ses ordres fût dans la suite le siége de l'empire, et le lieu où ses successeurs fussent à leur tour couronnés. »

(Extrait de Pétrarque, *ép. fam.* Bonne édition de Venise, 1501.) Notes de l'*Histoire des reines et des régentes*.

(25) « Ces avis du génie de l'ame, qui vous instrui-» sent du malheur qui vous frappe. »

Les prévisions et les pressentimens ne sauraient être mis au rang des superstitions ; car ils viennent vous saisir à de telles distances, si subitement, et de telles façons, qu'il n'est rien dans l'esprit de l'homme qui puisse ni s'en défendre, ni

se les expliquer. Un fait vient à l'appui de cette assertion que nous donnons comme résultat du fait.

Priée, le 11 juillet 1793, à un déjeuner de famille auquel manquait, depuis sept ou huit mois, un jeune homme fiancé à la demoiselle de la maison, je fus frappée, en entrant, de l'air d'espérance et de joie qui rayonnait sur les visages. On venait de recevoir des nouvelles du *Port-au-Prince*, où le jeune homme s'était rendu pour défendre de l'insurrection les propriétés de son père, ancien ami du père de sa future. Cette dernière, surtout, ranimée, gracieuse, faisait avec empressement les honneurs de ce déjeuner, où l'on ne parlait qu'avec éloge du digne objet de son attente. Onze heures sonnaient à la pendule, et tout à coup on voit la jeune personne pâlir, se lever, s'écrier : « Mon frère ! oh ! mon frère ! dites-moi, quand on reçoit un coup d'épée, quel effet cela fait-il ? — Celui d'un trait glacé qui, rapidement, traverse... — Oh ! c'est cela ! c'est bien cela ! un trait glacé vient de traverser mon cœur... mon fiancé n'est plus de ce monde ! » et elle tomba évanouie.

Huit ou dix mois s'écoulèrent encore, et le navire *le Jupiter* vint annoncer aux deux familles que le 11 juillet, à 11 heures du matin, le fer avait tranché les jours du fiancé attendu à Paris.

FIN DES NOTES.

LIBRAIRIE DE PILLET AINÉ,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 7.

MŒURS FRANÇAISES.

L'Hermite de la Chaussée-d'Antin, ou Observations sur les mœurs et usages des Français, au commencement du XIXe siècle; par M. de Jouy, de l'académie française. Cinq forts volumes in-12, ornés de 12 jolies gravures et de vignettes. Prix. 18—75
Le même, cinq volumes in-8°. Prix. . . . 30—0

Guillaume le Franc-Parleur, ou Observations sur les mœurs, etc.; faisant suite à l'Hermite de la Chaussée-d'Antin, et par le même auteur. Deux vol. in-12, ornés de 4 jolies grav. et de fleurons. Prix. 7—50
Le même, deux vol. in-8°. Prix. . . . . . 12—0

L'Hermite de la Guiane, ou Observations sur les mœurs françaises, etc.; faisant suite à l'Hermite de la Chaussée-d'Antin et au Franc-Parleur, et par le même auteur. Trois vol. in-12, ornés de 6 jolies gravures et de fleurons. Prix . . . . 11—25
Le même, trois vol. in-8°. Prix . . . . . . 18—0

L'Hermite en Province (suite de l'Hermite de la Chaussée-d'Antin, etc.), par M. de Jouy, etc.; quatorze vol. in-12, ornés de gravures, cartes et vignettes Prix. . . . . 52—50
Le même, quatorze volumes in-8°. Prix. 84—0

La Morale appliquée à la politique, pour servir d'introduction aux Observations sur les mœurs françaises au XIXe siècle; par M. de Jouy. Ornée du portrait de l'auteur. Deux volumes in-12. Prix. . . . . 7—50
La même, deux vol. in-8°. . . . . 12—0

Le Bonhomme, ou Observations sur les mœurs et usages parisiens, par M. de Rougemont. Suite du Rôdeur. Un vol. in-12, orné de deux jolies gravures et de vignettes. Prix. . . . . 3—75
Le même, in-8°. Prix. . . . . 6—0

L'Hermite du Faubourg Saint-Germain, ou Observations sur les mœurs et usages des Parisiens au commencement du XIXe siècle; faisant suite à la Collection des Mœurs françaises de M. de Jouy; par M. Colnet, auteur de *l'Art de Dîner en Ville*.

Deux volumes in-12, ornés de gravures, vignettes et culs-de-lampe dessinés et gravés par d'habiles artistes. Prix . . . . 7—50

Le même ouvrage, deux volumes in-8° . 12—0

L'Ecrivain public, ou Observations sur les mœurs et les usages du peuple au commencement du 19e siècle, recueillies par feu le Ragois, et publiées par Mme Sophie P******, auteur du *Prêtre*, etc., etc., orné de gravures. Quatre vol. in-12. Prix. . . . . . 12—0

MŒURS ANGLAISES.

L'Hermite de Londres, ou Observations sur les mœurs et usages des Anglais au commencement du XIXe siècle; faisant suite à la collection des mœurs françaises de M. de Jouy, membre de l'Académie française. Trois vol. in-12, ornés de gravures, plans et vignettes. Prix . . . . 11—25

Le même, trois vol. in-8°. Prix . . . . . . 18—0

L'Hermite en Ecosse, ou Observations sur les mœurs et usages des Ecossais au commencement du 19e siècle, faisant suite à la collection des mœurs anglaises. 2 vol. in-12, ornés de jolies grav. et vignettes. Prix. 7—50

Le même ouvrage, deux volumes in-8°. . . 12—0

L'Hermite en Irlande, ou Observations sur les mœurs et usages des Irlandais au commencement du 19e siècle ; faisant suite à la collection des mœurs anglaises. 2 vol. in-12, ornés de jolies grav. et vignettes. Prix. 7—50

Le même ouvrage, deux volumes in-8°. . . 12—0

MŒURS ITALIENNES.

L'Hermite en Italie, ou Observations sur les mœurs et usages des Italiens au commencement du XIXe siècle ; faisant suite à la collection des mœurs françaises et anglaises. Quatre vol. in-12, ornés de grav., cartes géograph. et vign., offrant des vues de lieux et de monumens remarquables. Prix. 15—0

Le même ouvrage, quatre vol. in-8°. . . . 24—0

MŒURS ESPAGNOLES.

Madrid, ou Observations sur les mœurs et usages des Espagnols au commencement du XIXe siècle, pour faire suite à la Collection des mœurs françaises, anglaises et italiennes. Deux vol. in-12, ornés de gravures et vignettes. Prix . . . . 7—50

Le même ouvrage, deux volumes in-8° . 12—0

